

L'homme et le divin

Laurence Mellerin, Jean Grand

▶ **To cite this version:**

Laurence Mellerin, Jean Grand. L'homme et le divin : Aborder les religions par les textes. DDB, 2001, 2-220-04836-5. halshs-02509473

HAL Id: halshs-02509473
https://shs.hal.science/halshs-02509473

Submitted on 16 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'homme et le divin

Aborder les religions par les textes

À travers la présentation de huit grandes religions – celles de la Mésopotamie, de l'Egypte ancienne et de la Grèce antique, l'hindouisme, le bouddhisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam – et une sélection de quelque cinquante-quatre textes issus de ces mêmes traditions, ce volume de la collection *Histoire des religions* apporte une nouvelle contribution à la découverte et à la compréhension du phénomène religieux. Ce bref parcours spirituel décline les différents modes de relation que l'homme a, au cours de son histoire, établis avec la transcendance. Ainsi les enseignants disposent-ils d'outils pour aborder avec leurs élèves cette extraordinaire variété de traditions littéraires.

Cet ouvrage concilie deux objectifs : donner à lire et méditer de beaux textes et en faciliter l'accès, notamment dans le cadre scolaire, par l'apport d'un certain nombre d'éléments contextuels. C'est pourquoi chaque chapitre comporte une introduction, accompagnée d'une chronologie, présentant les modalités de la relation de l'homme au divin dans la religion considérée et situant les textes proposés.
Pour chacun des extraits présentés, une introduction explicite le contexte historique et éventuellement l'auteur ; des notes éclairent l'appréhension des textes.
Enfin, la définition de huit thèmes transversaux, qui constituent autant de suggestions de pistes d'exploitation pédagogique, et une bibliographie en fin de volume permettent d'approfondir les découvertes.

Les auteurs
Jean Grand, licencié ès lettres classiques, philosophie et théologie, a enseigné successivement dans ces trois domaines. Il a consacré dix années aux études et conférences sur les religions.
Laurence Mellerin, ancienne élève de l'Ecole normale supérieure, agrégée de lettres classiques, enseigne actuellement à l'université Louis-Lumière-Lyon-II.

Collection nationale *Histoire des religions* dirigée par le CRDP de Franche-Comté.
Ouvrage coédité avec Desclée de Brouwer.

Code DDB : 73967
Code CRDP : 250B0158

9 782220 048369

Prix : 149 F / 22,71 €

Histoire des religions

Laurence Mellerin - Jean Grand

L'homme et le divin

Aborder les religions par les textes



DESCLÉE DE BROUWER

cndp RÉSEAU
CENTRE RÉGIONAL DE DOCUMENTATION PÉDAGOGIQUE DE FRANCHE-COMTÉ

684

23
15 C

L'HOMME ET LE DIVIN

Aborder les religions par les textes

LES AUTEURS

Jean GRAND, né en 1920, licencié ès lettres classiques, philosophie et théologie, enseignant successivement dans ces trois domaines, a consacré dix années aux études et conférences sur les religions. *Initiative du projet, choix des textes.*

Laurence MELLERIN, née en 1973, ancienne élève de l'École normale supérieure, agrégée de lettres classiques, enseigne actuellement à l'université Louis-Lumière-Lyon-II. *Introductions, appareil critique et approches thématiques.*

Jean GRAND
Laurence MELLERIN

L'HOMME ET LE DIVIN

Aborder les religions par les textes

COLLECTION NATIONALE « HISTOIRE DES RELIGIONS »

DIRECTEUR DE COLLECTION
Patrick Margueron

DIRECTION ÉDITORIALE
Patrick Margueron (CRDP de Franche-Comté)

© CRDP Franche-Comté/Desclée de Brouwer, 2001
ISBN CRDP 2-84093-104-4
ISBN Desclée de Brouwer 2-220-04836-5

REMERCIEMENTS

Un grand merci à tous ceux qui nous ont aidés en relisant patiemment ce recueil aux différents stades de son évolution et qui nous ont éclairés de leurs conseils. La liste serait longue… Nous souhaitons cependant nommer tout particulièrement le père François du Plessis, à l'origine de ce travail et, pour leur soutien, Madame Michèle Gendreau-Massaloux, ancien recteur de l'académie de Paris, et Marc Leboucher, directeur éditorial aux éditions Desclée de Brouwer.

Après une longue étude et une longue expérience, j'en suis venu à cette conclusion : toutes les religions sont vraies,
toutes ont en elles quelques erreurs.
Toutes me sont aussi chères que mon propre hindouisme.
Ma vénération pour d'autres fois est la même que pour ma propre foi.
Comment peut-on avoir une vraie fraternité si on croit détenir une vérité supérieure ?
Il ne faut pas dire à Dieu dans ses prières :
« Donne-lui la lumière que tu m'as donnée. »
Mais : « Donne-lui toute la lumière et toute la vérité dont il a besoin pour son plus haut développement. »

GANDHI*

---

* *In* Solange Lemaître, *Textes mystiques* d'Orient et d'Occident,* Plon, 1955, t. I, p. 127-128.
Gandhi (1869-1948) : après des études de droit en Angleterre et une carrière d'avocat en Afrique du Sud, où il devient défenseur des Indiens contre la ségrégation raciale, le *Mahatma* (« la grande âme »), issu d'une famille aisée, choisit de revenir en Inde pour lancer des campagnes de revendication civile contre les Anglais et entreprend de prêcher une résistance non violente *(ahimsâ*)*. Son combat pour l'égalité des droits pour tous les hommes, y compris pour les intouchables*, ses efforts de pacification et de fraternisation à l'égard des musulmans suscitent contre lui la haine des intégristes hindous. Il est assassiné par un brahmane* fanatique le 30 janvier 1948. *(Les mots suivis d'un astérisque sont explicités dans le glossaire, cf. 379).*

PRÉFACE

Vivre dans la diversité

« Vivre dans la diversité »… Une grande organisation scientifique, l'Union géographique mondiale, vient d'en faire le thème de son assemblée générale à Séoul en Corée. On y a parlé de géographie culturelle, de diversité culturelle dans les différents milieux et une contribution, dans l'énumération des composantes de cette diversité, s'est longuement étendue sur le facteur religieux.

Nul doute, certes, que nous sommes ici loin du congrès scientifique international, que Séoul n'est pas Paris et que la géographie n'a guère à voir avec le sujet de ce livre. Mais comment ne pas saisir une telle occasion ? Face à l'affrontement que nos sociétés connaissent aujourd'hui entre la réalité d'une mondialisation qui tend au nivellement et la défense de la diversité et de ses richesses, comment l'affirmation de celle-ci, où qu'elle se trouve, n'acquerrait-elle pas une valeur particulière ? Car, pour promouvoir la diversité, encore en faut-il connaître les composantes et les forces essentielles. Et le dialogue de « l'homme et du divin » n'en est-il pas l'une des principales ?

C'est donc ce dialogue, dans sa diversité, que les auteurs de cet ouvrage ont entrepris de nous montrer. Grâce à eux, nous retrouvons, sous nos yeux, le fidèle d'il y a quatre mille ans quand il s'adresse de son limon mésopotamien à Enlil, père des dieux et roi de l'univers ; ou bien le *fellah* du Nil saluant Ptah, père de tous les dieux, ou enfin Ânanda écoutant le Bouddha lui exposer les Quatre Nobles Vérités. Avec saint Jean de la Croix, nous pouvons chanter le chant de notre âme et avec Ibn 'Arabî lancer l'appel au Bien-Aimé. Tandis que de son camp de concentration un déporté anonyme nous invite à prier pour « tous les hommes de mauvaise volonté », Sophocle, de son côté, ne cesse de nous interpeller… est-il coupable celui qui commet une faute malgré lui ? Ajoutons que, si besoin est, ils nous éclairent aussi, ces auteurs attentifs, sur la religion évoquée ou sur les difficultés du texte présenté. Ils nous proposent même, si nous voulons retrouver une même thématique au travers des différents textes, un guide élaboré par leurs soins.

Mais vivre dans la diversité des religions, c'est aussi écouter Gandhi affirmer que pour lui « toutes les religions sont vraies » et que « toutes ont en elles quelques erreurs ». C'est plus encore laisser Francis Jeanson poser l'interrogation majeure : « Produisons-nous nous-mêmes ce sens ou nous en remettons-nous à un sens venu d'ailleurs, à un Absolu qui pourrait cautionner notre soif de certitude ? » S'ouvrir à tous sans pour autant se renier soi-même… disons-le, ces dialogues de l'homme et du divin nous en offrent bien la voie, la liberté, et le moyen, la culture.

Jean CARPENTIER,
inspecteur général honoraire de l'Éducation nationale,
président de l'Association Religions-Laïcité-Citoyenneté (ARELC).

INTRODUCTION

L'observation des sociétés humaines de toutes les époques met en lumière à la fois l'universalité du sentiment religieux et la variété des formes qu'il a pu revêtir : les Vénus callipyges*[1], les peintures de Lascaux des hommes préhistoriques, le vaudou*, le candomblé*, attestent aussi bien que les grandes religions de nos contrées à quel point l'homme a toujours eu besoin d'entretenir par des rites une relation avec le divin.

Chaque religion constitue un système, profondément marqué par son milieu d'origine et de développement, et correspond à des structures, à une idéologie fondamentale qui peut trouver son expression dans des mythes*. Il n'est pas de notre propos de présenter ici une histoire de ces différents systèmes, des modalités de leurs cultes, voire de les comparer. Nous voulons plutôt proposer un bref parcours spirituel, nécessairement sélectif et subjectif, à travers des textes où homme et divinité entrent en dialogue.

Se voyant vulnérable, écrasé de finitudes, l'homme aspire à dominer les conséquences et manifestations de son essentielle faiblesse, telles que la solitude, la souffrance, la mort, et la peur qu'elles suscitent. Mais lorsqu'il prend aussi conscience de ses richesses intérieures, ou lorsqu'il fait l'expérience de la rencontre, il s'ouvre au désir d'exprimer des sentiments positifs puissants comme la joie, l'espoir, ou, dans son regard sur autrui, l'admiration, la reconnaissance. En quête d'une réponse, d'un sens qu'il trouve difficilement en lui seul, l'homme peut alors canaliser ses sentiments dans la croyance en une puissance supérieure qui dépasse son ordre de réalité, puissance à la fois immanente*, manifestée en lui-même, et transcendante*, exerçant son pouvoir sur l'univers.

Les textes de ce recueil ont tous été écrits par des hommes et des femmes qui ont cru en une transcendance*. Ils relèvent de genres littéraires différents : certains sont considérés comme sacrés par la religion à laquelle ils appartiennent, comme émanant de la divinité ou traduisant ses volontés, d'autres sont des prières adressées à elle, des méditations, des témoignages mythologiques*, philosophiques ou poétiques. Certains évoquent le mal, la souffrance, la mort, qu'ils soient demandes d'assistance à la divinité, préceptes

moraux pour ne pas faillir, reflets d'une croyance en la vie après la mort. D'autres, les plus nombreux, peut-être les plus immédiats, sont des prières de louange ou des évocations mythiques* du dieu tout-puissant, adoré en particulier pour son pouvoir créateur. D'autres enfin retracent des expériences mystiques* de rencontre avec la divinité et disent le manque, l'aspiration à l'union, l'extase* de l'unité avec elle.

Dans tous les cas, ils traduisent un élan, une relation personnelle de l'homme avec son ou ses dieux, qu'il s'en soit tenu à une respectueuse distance ou qu'il s'en soit approché. Ils manifestent dès toujours la dimension spirituelle de l'être humain.

Nous ne pouvons rationnellement décider si les textes des prophètes ou des mystiques expriment seulement la beauté, la grandeur, la puissance de l'imaginaire humain, ou bien s'ils se font l'écho d'une expérience réelle de rencontre avec ce qui dépasse la réalité terrestre. Mais que la divinité existe ou qu'elle soit une illusion créée par l'homme pour atténuer son angoisse ou projeter son propre pouvoir, ne pas occulter l'universalité de la quête spirituelle est une nécessité pour la culture moderne.

Huit religions sont ici représentées, et leur choix mérite d'être explicité. Désireux de proposer un parcours littéraire, les auteurs de cet ouvrage ont exclusivement choisi des religions pour lesquelles on dispose d'un corpus écrit substantiel (*cf.* introductions et bibliographie) et facilement accessible, ce qui exclut, par exemple, les religions africaines et amérindiennes. Il convient de signaler également que, publiant ce recueil en France, pour des lecteurs dont les religions du Livre* sont les repères principaux, les auteurs ont privilégié les références indispensables pour comprendre la culture européenne – on trouvera en particulier au fil des textes des allusions à la Bible et parfois au Coran.

Ces religions se répartissent ainsi :

- Les trois premières, polythéistes*, se définissent par leur cadre géographique ; elles sont aujourd'hui disparues : celle de la **Mésopotamie,** représentante de l'Orient antique ; celle de l'**Égypte**, dont le rayonnement sur les religions méditerranéennes fut très important, et celle de la **Grèce**[2], partiellement indo-européenne*, point de rencontre du polythéisme* et de la philosophie occidentale. Elles sont à considérer pour elles-mêmes et pour l'héritage qu'elles ont laissé, tout spécialement pour l'influence qu'elles ont exercée sur la pensée judéo-chrétienne qui imprègne notre société.
- L'**hindouisme** et le **bouddhisme**, qui représentent ici la pensée orientale[3], sont des religions vivantes ; il s'agira moins de faire un bilan de leurs doctrines que d'inciter chacun à les connaître pour elles-mêmes.
- Il en est de même pour les trois grandes religions monothéistes*, le **judaïsme**, le **christianisme** et l'**islam**. Comme elles ont fortement marqué l'histoire de l'Occident, cet ouvrage les présente à travers une sélection de textes plus riche que celle des religions précédemment citées.

Ces cinq « religions vivantes » sont les plus pratiquées aujourd'hui[4].

Puisqu'il n'est pas de dialogue possible sans connaissance mutuelle, sans reconnaissance des points communs et des incompatibilités, les auteurs ont souhaité que ce volume soit aussi une aide à la compréhension du monde d'aujourd'hui, et une incitation à la tolérance.

Utilisation pédagogique[5]

Ce recueil, source de documents textuels dont on pourra faire usage en classe, est d'abord un « parcours initiatique » destiné aux enseignants désireux d'entrer dans l'univers de religions qu'ils auront l'occasion de rencontrer, au fil des programmes et au contact des élèves.

L'étude des grandes religions du monde fait partie intégrante des programmes officiels d'histoire de l'enseignement secondaire (*cf. p. 365,* « Utilisation du recueil dans le cadre des programmes scolaires ») : dès la 6e, les élèves ont l'occasion d'approcher des textes représentatifs des religions égyptienne et grecque, ou des textes bibliques ; en 5e, ils abordent l'étude de l'islam, et la classe de seconde est le lieu d'une redécouverte et d'un approfondissement de ces premières approches. Par ailleurs, dans le cadre d'une éducation « civique », tout spécialement chez les élèves de 1re et de terminale, la connaissance des différentes religions aujourd'hui vivantes paraît fondamentale : l'école laïque ne peut plus se contenter du silence sur des faits religieux repoussés à sa porte ; elle se doit bien plutôt de créer un espace où les différentes confessions puissent entrer en dialogue dans le respect mutuel. Si l'on ajoute à cela que l'approche littéraire ou philosophique de beaucoup de textes religieux peut se révéler très féconde, on comprendra aisément l'intérêt transdisciplinaire de ce volume.

Il voudrait concilier deux objectifs : d'une part, donner à lire et méditer de beaux textes, d'autre part, en faciliter l'accès, notamment dans le cadre scolaire, par un certain nombre d'éléments contextuels. C'est pourquoi **chaque chapitre** est organisé de la façon suivante :

- est d'abord établie la liste des textes étudiés ;
- une introduction présente ensuite les modalités de la relation de l'homme au divin dans la religion considérée et situe les textes proposés ;
- une chronologie fournit enfin quelques repères utiles avant de commencer la lecture des textes de référence.

Pour les religions de Mésopotamie et d'Égypte, connues surtout par l'archéologie, les auteurs se sont contentés d'indiquer les grandes lignes des

pratiques et croyances. Ils ont davantage développé le chapitre sur la Grèce, en insistant sur la constitution d'une littérature où le sacré trouve sa place. Ils ont tenté de donner de l'hindouisme et du bouddhisme, moins bien connus en Occident, une vision synthétique, en se concentrant principalement sur leurs écrits. Quant aux religions monothéistes, leurs pratiques et courants divers ne feront pas l'objet d'une étude d'ensemble ; il suffit pour cela de se reporter aux nombreuses publications existantes (*cf.* bibliographie). Seront plutôt évoqués les contenus de leurs fois* respectives, à travers quelques questions plus spécifiquement suscitées par les textes, comme celles du statut des écritures sacrées ou de la conception du dieu unique.

Pour chacun des textes, on trouvera :
- une introduction explicitant le contexte historique, présentant éventuellement l'auteur,
- des notes éclairant la compréhension des textes,
- le cas échéant, des indications de documents complémentaires, des pistes de réflexion.

Enfin, des suggestions de **thèmes transversaux** et une **bibliographie** en fin de volume permettront aux lecteurs qui le désirent d'approfondir leurs découvertes.

---

1. Les mots suivis d'un astérisque sont explicités dans le glossaire. Aucun astérisque ne figure dans les textes présentés ; un mot n'est marqué d'un astérisque que lors de sa première apparition dans un chapitre.
2. N'est pas abordée ici la religion romaine, car elle trouve ses fondements dans celle de la Grèce.
3. Si hindouisme et bouddhisme d'une part, judaïsme et christianisme d'autre part entretiennent un rapport évident de filiation, ce n'est pas le cas des autres religions présentées dans ce volume. Chacune résulte d'influences différentes, et elles ne naissent pas dans les mêmes aires géographiques. Il sera cependant intéressant de noter les éventuelles similitudes. On constate également que la pensée religieuse s'est complexifiée au cours du temps, parallèlement à la réflexion philosophique. À l'origine de la plupart des religions figure une cosmologie*, relatant l'intervention du divin pour créer le monde ; il faut alors une théologie pour l'expliquer, d'où découle une anthropologie. Mais une morale et des problèmes métaphysiques* à l'origine inconnus n'apparaissent que peu à peu : la distinction entre le corps mortel et l'âme s'affine progressivement, ainsi que la croyance en une vie après la mort.
4. L'hindouisme est pratiqué aujourd'hui par plus de 650 millions de personnes en Inde, 50 millions hors de l'Inde. D'après David B. Barrett (*Year Book, Encyclopaedia Britannica,* 1991), il y aurait 303 millions de bouddhistes dans le monde. Mais, comme le souligne H. Arvon dans son ouvrage *Le Bouddhisme* (« Que sais-je ? » n° 568, 1951, 1991), les évaluations, très fluctuantes, indiquent entre 120 et 500 millions : le bouddhisme du Grand Véhicule cohabite, en particulier en Chine, avec d'autres religions (*op. cit.*, p. 122). Toujours d'après David B. Barrett, les juifs seraient 17 millions et les chrétiens (baptisés) environ 1,75 milliard, dont 1 milliard de catholiques, 360 millions de protestants, 170 millions d'orthodoxes, 50 millions d'anglicans. Les musulmans sont passés de 400 millions en 1945 à plus d'un milliard en 1998, le nombre le plus important se trouvant actuellement en Indonésie et dans l'ensemble indo-pakistanais. L'émigration en Europe touche plus de 5 millions de personnes et est appelée à jouer un rôle considérable pour l'évolution de l'islam.
5. *Cf.* annexe sur les programmes scolaires, p. 365.

LA MÉSOPOTAMIE

des dieux tout-puissants susceptibles de porter secours

- ***À Enlil, père des dieux, roi de l'univers*** **(XXe siècle[1])**
- **« Lorsqu'en haut… » (poème de la Création extrait de l'épopée* *Enuma Elish*, XIe siècle)**
- **Le Déluge (extrait de l'*Épopée de Gilgames*, fin du IIe millénaire)**
- ***Prière d'Assurnazirpal Ier à Ishtar*** **(XIe siècle)**

Les textes ici présentés sont d'une part deux prières adressées à une divinité toute-puissante (*cf. p. 24 et p. 26-27*), d'autre part deux récits mythiques* (*cf. p. 29-30 et p. 36*) qui s'inscrivent, tout comme les récits bibliques de la Création et du Déluge, dans un ensemble de textes du Moyen-Orient retraçant ces événements selon des schémas très proches *(cf. approches thématiques n°s 1 et 2, p. 332-337).*

1. Avant notre ère.

La religion mésopotamienne

Du IVe millénaire aux alentours de l'ère chrétienne, la Mésopotamie, pays « d'entre les fleuves » (Tigre et Euphrate), a abrité l'un des foyers religieux majeurs de l'Orient antique. Sa brillante civilisation, dont l'écriture cunéiforme* apparue vers 3500 avant J.-C. est l'une des plus anciennes connues, peut représenter dans ce recueil l'espace culturel diversifié, à l'histoire mouvementée, que constitue l'Orient polythéiste*.

La Mésopotamie était peuplée de deux ethnies, les Sumériens, dont la langue n'appartient à aucun groupe linguistique connu, et les Akkadiens, de langue sémitique*. Ces derniers absorbèrent rapidement la minorité sumérienne*, dont l'influence cependant demeura grande, en particulier dans la forme du panthéon*.

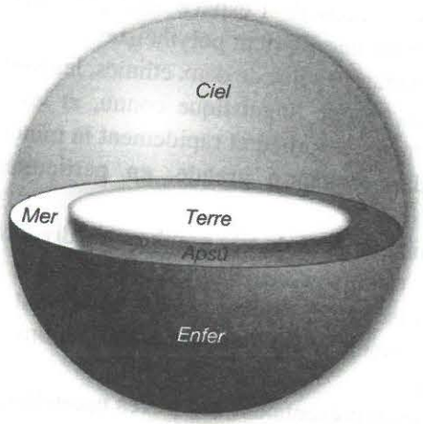
La Mésopotamie comptait de très nombreuses divinités – on en a dénombré jusqu'à 3000 dans toute son histoire. Le plus souvent rattachées à une zone géographique précise et restreinte, elles exerçaient une autorité d'ordre politique, ce qui explique les nombreuses modifications du panthéon au gré des luttes entre royaumes.

À l'origine, elles représentaient des forces naturelles. On peut citer la triade cosmique* sumérienne, assimilée par les Akkadiens, qui détient l'autorité souveraine :

- An, Anu en akkadien*, le ciel, la partie supérieure dans la sphère de l'univers. Fondateur de la dynastie divine, il est la source de son pouvoir. Il est spécialement honoré à Uruk.
- Enlil (*cf.* texte p. 24), « Seigneur-Air », dieu de l'atmosphère, de la zone intermédiaire, du vent, souverain du monde terrestre. Il siège à Nippur, ville sainte de la Mésopotamie, et exerce le règne effectif sur l'univers.
- Enki, Ea en akkadien, dieu des eaux souterraines, de la partie inférieure de l'enfer, puis dieu de la pluie. Il est honoré principalement à Eridu. En raison de son intelligence et de ses capacités exceptionnelles, c'est lui le conseiller suprême.

Une triade astrale doublait la triade principale :
- Utu, Shamash en akkadien, le Soleil,
- Nannar, Sîn en akkadien, la Lune,
- Inanna, assimilée à Ishtar (*cf.* texte p. 36), la planète Vénus, déesse de la pluie et des météores, déesse de la fertilité, de la guerre et de l'amour.

L'identification des phénomènes naturels à des divinités s'accompagnait d'une cosmogonie*. Les dieux ont créé le monde à partir d'une masse d'eau infinie ou d'une matière indéterminée constituant l'ensemble sphérique En-haut/En-bas (ciel et terre). En son milieu, la Terre, plate et entourée par la mer, femelle, est soutenue par l'eau douce, l'Apsû mâle (*cf.* texte p. 26-27).



Il existait aussi de nombreuses autres divinités, d'importance diverse, dont beaucoup étaient liées aux rites agraires. Elles pouvaient jouer un rôle de protection pour une ville donnée.

Jusqu'à sa disparition, la religion mésopotamienne est demeurée fondamentalement polythéiste et anthropomorphique*, même si l'on constate une évolution de type sémite* vers des représentations de plus en plus majestueuses de la transcendance*. Les dieux, immortels, puissants, suprêmement intelligents, ont en effet une nature et des besoins très semblables à ceux de leurs créatures les hommes que, sur les conseils d'Enki, ils ont faits d'argile pour éviter qu'à leur mort ils ne deviennent aussi des dieux. Créés pour exploiter les ressources de l'univers, afin que les dieux puissent en jouir sans travailler, les hommes ont une fonction productive.

Cette conception explique les modalités du culte religieux, fait essentiellement de service. Les dieux sont considérés comme des monarques, supérieurs aux rois humains. On leur construit des temples magnifiques, dont ils

habitent la pièce centrale sous la forme d'une somptueuse statue. La maison du dieu comporte de nombreuses salles remplies de mobilier précieux, et des cours dont l'une est occupée par la ziggourat* (de *ziqqurrat,* « pointue » en akkadien), tour à étages couronnée d'un petit sanctuaire, symbolisant le lien entre le ciel et la Terre. Tout autour du dieu s'organise un complexe économique destiné à sa vie quotidienne : nourri, lavé, habillé, il est promené, on lui procure des distractions. Des fêtes sont régulièrement célébrées, par exemple au retour du printemps. Un clergé s'occupe de ce culte officiel, analogue à un service royal.

L'autorité monarchique exercée par la divinité ne cessera d'augmenter. Le dieu a un pouvoir gouvernemental, et donc notamment rétributif* ; il fixe l'organisation de la cité selon un plan défini révélé* par des signes, des phénomènes qui peuvent annoncer l'avenir, et il châtie tout manquement aux règles, morales ou juridiques. Quant au souverain humain, il sert en quelque sorte d'intermédiaire entre hommes et divinités, selon des modalités variables. Il exerce des fonctions cultuelles importantes : par exemple, à la fin du IIIe millénaire, dans certaines villes, le mariage du dieu était célébré par l'union sexuelle du roi et d'une prêtresse (hiérogamie*).

Dès la première moitié du IIIe millénaire, le modèle politique de la monarchie détermine également l'organisation hiérarchisée du panthéon en familles, avec une prédilection pour les couples et les triades, telles celles évoquées plus haut.

À côté du culte officiel, un culte populaire est destiné à obtenir des faveurs d'un dieu : la fin d'un fléau, d'une maladie ou d'un désagrément, par exemple causé par les démons. Ses rituels (exorcismes*, divination*, observation des étoiles ou des entrailles d'animaux) n'ont pas forcément lieu dans le temple – il existe de nombreux édifices religieux mineurs – et semblent avoir été très répandus. Mais les perspectives de l'homme se limitent à la vie terrestre : après la mort, son corps retourne à la terre pour un grand sommeil, et une ombre de lui se rend dans la demeure souterraine, sans qu'il y ait de jugement, pour y mener une existence terne et silencieuse qui n'est qu'un pâle reflet de la vie terrestre.

Repères chronologiques

v. 5000	Premières civilisations agricoles du Proche-Orient
v. 3000	*Le Déluge (d'après inondations et éruptions au Proche-Orient)*
SUMER	
v. 3500-2800	***Établissement des Sumériens dans le sud de la Mésopotamie, formation de cités États*** Temples sur terrasses, invention de l'écriture cunéiforme Dieux honorés : trinité primitive (An, Enlil, Enki) puis triade astrale (Utu, Nannar, Inanna)
v. 2800-2500	***Époque des dynasties primitives, cités États de Sumer (Ur, Uruk, Lagash) ; arrivée progressive des Sémites*** Apparition des ziggourats Construction des murailles d'Uruk par Gilgames
AKKAD	
v. 2350-2300	***Sargon Ier, grandes conquêtes,*** *fondation de l'empire de Sumer et d'Akkad* Culte de nouvelles divinités akkadiennes, Ishtar et Shamash
v. 2000	*Domination sémite en Mésopotamie, suite à une vague d'invasions* Création d'un État à Babylone (Bab-îli, « portes de Dieu »)
1800-1375	**Ancien Empire assyrien**
BABYLONE	
1728-1686	Règne d'Hammurabi de Babylone Rédaction du code de lois d'Hammurabi (musée du

Louvre), akkadien
Transposition des principales œuvres de la littérature mésopotamienne : hymnes*, prières, épopées de la création du monde et de Gilgames
Dieux principaux : Marduk de Babylone, Shamash, Ishtar
Époque d'Abraham (?), originaire d'Ur

v. 1680-1200 Domination hittite notamment

1375-1047 **Moyen Empire assyrien**

v. 1137-1110 Nabuchodonosor Ier rend provisoirement sa puissance à l'Empire babylonien

883-612 **Nouvel Empire assyrien** (Assurnazirpal II, Assurbanipal)

883-859 Règne du cruel Assurbanipal II

625-539 **Nouvel Empire babylonien**

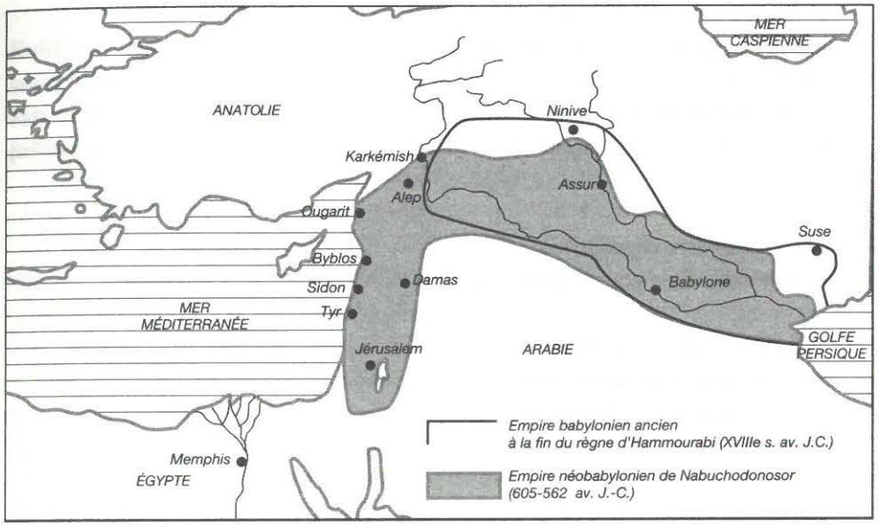
604-562 Règne de Nabuchodonosor II de Babylone
Captivité des Hébreux à Babylone (587-539)

539 Prise de Babylone par les Perses

559-331 *Empire perse*

331 **Prise de Babylone par Alexandre le Grand**

Annexe :
carte de la Mésopotamie ancienne



À Enlil,
père des dieux, roi de l'univers

[…] Enlil, Seigneur très grand […]
qui te renouvelles sans cesse,
dont l'ordre est invariable,
dont aucun dieu ne révoque ce que disent les lèvres,
seigneur des seigneurs, roi des rois,
père qui a engendré les grands dieux,
le maître des destins et des normes
qui juge sans appel,
celui qui gouverne le ciel et la terre,
le seigneur de tous les pays,
c'est toi !

Les vivants sont engendrés à ton ordre,
tu nommes rois et gouverneurs […]

Fixe-moi un destin favorable,
fais-moi don de ta grande abondance,
mets sur moi ta grande dignité […]
Ô mon Dieu, viens à ma droite […]
Qu'un dieu qui sauvegarde
soit constamment à mes côtés […]
Regarde-moi, mon Seigneur,
et accueille mon imploration […]

M.-J. Seux,
Hymnes et Prières aux dieux de Babylonie et d'Assyrie
(Coll. « Littératures anciennes du Proche-Orient »,
© Éditions du Cerf, 1976, p. 272-273).

Cette prière, écrite vers le XXe siècle avant notre ère, est représentative de la très riche littérature religieuse qui nous a été conservée, parmi les nombreux documents écrits mésopotamiens dont nous disposons. On a retrouvé des hymnes, des chants, des prières officielles ou personnelles dont la tonalité lyrique et solennelle est illustrée par ce texte.

Elle reflète l'attitude qui imprégnait la religiosité mésopotamienne, à savoir la révérence, la soumission à l'égard de la divinité dont on reconnaît qu'elle détient l'autorité et que son aide est nécessaire.

Enlil (*cf.* introduction) était à l'origine la deuxième divinité de la triade sumérienne. Mais lorsque la ville de Nippur eut défait Uruk, où se trouvait le sanctuaire principal d'An, Enlil, dont le sanctuaire était situé à Nippur, devint prééminent.

« Lorsqu'en haut… »
Poème de la Création

Lorsqu'en haut le ciel n'était pas encore nommé,
qu'en bas la Terre n'avait pas de nom,
que le primordial Apsû, de qui naîtront les dieux,
la génitrice Tiamat, qui les enfantera tous,
mêlaient en un seul tout leurs eaux,
qu'agglomérées n'étaient les pâtures, ni visibles, les cannaies,
alors que des dieux aucun n'avait encore paru,
n'était nommé d'un nom ni pourvu d'un destin,
alors, de leur sein, des dieux furent créés. […]

Au sein du pur Apsû naquit alors Marduk.
Ce fut Ea, son père, qui le créa,
et Damkina, sa mère, qui de lui accoucha.
Il téta le sein des déesses ;
la garde qui le garda le remplit de majesté terrible.
Splendide était sa stature, étincelant son regard,
virile sa naissance, vigoureux qu'il était de toujours.
En le voyant, Anu, qui avait engendré son père,
se réjouit, s'illumina, et son cœur s'emplit de joie.
Pour le rendre parfait, il eut une divinité différente des autres,
bien plus qu'eux il fut exalté, en tout il leur fut supérieur :
inconcevablement merveilleuses étaient ses dimensions,
impossibles à penser, difficiles à imaginer ! […]

Que stable soit ta parole, que ton ordre ne soit pas contredit ;
et que nul parmi les dieux ne transgresse tes bornes ! […]
Marduk, toi qui vas être notre vengeur,
nous te donnons la royauté sur l'ensemble de tout l'univers,
siège dans le Conseil, et que ta parole y soit souveraine,
qu'à tes armes on ne puisse échapper,
qu'elles anéantissent tes ennemis !
Ô Seigneur, sauve la vie de qui a confiance en toi,
mais du dieu qui conçoit le mal, répands sa vie ! […]

Marduk créa le stationnement céleste pour les grands dieux,
il mit en place les étoiles, leurs images astrales, en répliques jumelles.
Il détermina l'année, en dessina les limites,

et, pour chacun des douze mois, mit en place trois étoiles.
Après qu'il eut ainsi dessiné la durée de l'année,
il fonda la station de l'étoile-du-pôle, pour déterminer les liens entre les étoiles
[…]
Il fit briller Nannar, et lui confia la nuit.
Il lui assigna d'être le joyau de la nuit, pour déterminer les jours,
que chaque mois, sans fin, il marquerait par son disque :
« Lorsque le début du mois se lève sur le pays,
tu resplendiras des cornes, pour marquer six jours ;
le septième jour, que le disque soit à moitié ;
que le quinzième marque l'équilibre au mitan de chaque mois ;
puis, lorsque, à la base du ciel, le Soleil te regardera,
avec régularité, diminue et décrois à rebours ;
au jour de ta disparition, rapproche-toi de la route du Soleil ;
avec lui, que le terme du trentième jour marque de nouveau l'équilibre… »

Le Poème babylonien de la Création,
(*in* R. Labat *et al.*, *Les Religions du Proche-Orient asiatique,*
Fayard/Denoël, Paris, 1970, extraits p. 38-55).

Vers la fin du II[e] millénaire, Babylone, capitale du royaume depuis 1750 – elle a supplanté les villes d'Uruk, Nippur et Eridu –, veut imposer comme divinité suprême son propre dieu, Marduk, fils d'Enki/Ea. C'est pour promouvoir Marduk que des théologiens, au XI[e] siècle avant notre ère, entreprennent de rédiger le poème de la Création, ou *Enuma Elish* (« Lorsqu'en haut »). Cette épopée en sept chants relate toute l'histoire du cosmos*, la création du monde, des dieux et des hommes, en insistant bien sur le rôle de Marduk pour légitimer ses prétentions au pouvoir.

Elle contribua à développer le culte de Marduk, mais les pratiques religieuses étant très conservatrices, la triade originelle continua d'être vénérée parallèlement à lui.

Ce récit de la Création n'est pas unique ; il n'y a pas eu d'unification des textes. Il ne s'agit pas de dogmes* ou de paroles révélées, mais de mythes exprimant les convictions profondes au fondement de la société.

Le texte débute alors que le monde est immobile et silencieux (1[er] §). Puis des générations de dieux, issues de Tiamat, la mer, et d'Apsû, l'eau douce, principe mâle, se succèdent, et les plus jeunes, pleins de fougue, s'opposent aux anciens : Apsû est tué, devenant simplement l'étendue de l'eau douce. Tiamat, avide de vengeance, devient redoutable : ni Anu ni Ea ne parviennent à la vaincre. C'est alors que survient Marduk, leur petit-fils et fils (2[e] §). En échange du pouvoir suprême que lui accorde le Conseil des dieux (3[e] §), il accepte de combattre Tiamat. Il coupe en deux son corps monstrueux et crée le monde à partir de lui, puis conçoit l'idée de la création des hommes qu'Ea réalisera, à partir de l'argile mêlé au sang de Kingu, l'époux de Tiamat. Pour conclure son œuvre créatrice, Marduk installe les astres dans le ciel (4[e] §).

Notes

Apsû : l'eau douce, sur laquelle repose la Terre.
Tiamat : la mer. La Terre, selon les Babyloniens, est un disque plat reposant sur l'Apsû et entouré par la mer (*cf.* schéma p. 18).
cannaie : plantation de cannes à sucre, de roseaux.
Anu : nom akkadien du dieu sumérien An, dieu mésopotamien du ciel.
Nannar : la Lune.

Le Déluge : épopée de Gilgames

Uta-napisti expliqua donc à Gilgames :
« Gilgames, je vais te révéler un mystère,
Je vais te confier un secret des dieux !
Tu connais la ville de Suruppak,
Sise [sur le bord] de l'Euphrate,
Vieille cité, et que les dieux hantaient.
C'est là que prit aux grands-dieux l'envie
De provoquer le Déluge [...]

Ô roi de Suruppak, fils d'Ubar-Tutu,
Démolis ta maison pour te faire un bateau ;
Renonce à tes richesses pour te sauver la vie ;
Détourne-toi de tes biens
Pour te garder sain et sauf !
Mais embarque avec toi
Des spécimens de tous êtres-vivants ! [...]

[Le soir du septièm]e jour, le bateau était achevé. [...]

[Le lendemain matin, tout ce que je possédais],
Je l'en chargeai :
Tout ce que j'avais d'argent,
Tout ce que j'avais d'or,
Tout ce que j'avais de spécimens d'êtres-vivants.
J'embarquai ma famille et ma maisonnée entières,
Ainsi que gros et petits animaux sauvages [...]

J'examinai l'aspect du temps :
Il était effrayant à voir !
Je m'introduisis donc dans le bateau
Et en obturai l'écoutille [...]
Six jours et [sept] nuits durant,
Bourrasques, pluies-battantes, ouragans et Déluge
Ne cessèrent de saccager la terre.

Le septième jour arrivé,
Tempête, Déluge et hécatombe stoppèrent,

Après avoir distribué leurs coups, au hasard,
Comme une femme dans les douleurs.
La mer se calma et s'immobilisa [...]
Je regardai alentour : le silence régnait :
Tous les hommes avaient été (re) transformés en argile,
Et la plaine-liquide semblait un toit-terrasse !
J'ouvris une lucarne
Et l'air vif me sauta au visage.
Je tombai à genoux, immobile, et pleurai,
Les larmes me dévalant sur les joues. [...]
Lorsque arriva le septième jour,
Je pris une colombe et la lâchai.
La colombe s'en fut, puis revint :
N'ayant rien vu où se poser, elle s'en retournait.
Puis je pris une hirondelle et la lâchai :
L'hirondelle s'en fut puis revint :
N'ayant rien vu où se poser, elle s'en retournait.
Puis je pris un corbeau et le lâchai.
Le corbeau s'en fut,
Mais, ayant trouvé le retrait des eaux,
Il picora, il croassa (?), il s'ébroua,
Mais ne s'en revint plus.
Alors je dispersai tout aux quatre-vents
Et fis un sacrifice. [...]

Jean Bottéro, Samuel Noah Kramer,
Fragment du « Récit du Déluge dans l'Épopée ninivite de Gilgames »,
extrait de « La grande genèse babylonienne : de la création de l'homme au déluge »,
dans *Lorsque les dieux faisaient l'homme*
(© Gallimard, Paris, 1989, p. 569-574).

Gilgames, l'un des principaux héros de la mythologie* assyro-babylonienne, était à l'origine un personnage historique. Roi d'Uruk vers 2700 avant notre ère, il se met en quête de l'immortalité et rencontre un homme du nom d'Uta-napisti, qui jouit de cette immortalité sur l'île des Bienheureux. Ce dernier raconte à Gilgames comment il a réussi à échapper au Déluge. Nous trouvons ce récit, particulièrement complet, dans l'*Épopée de Gilgames,* connue par des fragments sumériens de la fin du IIe millénaire et par sa traduction en akkadien trouvée à Ninive dans la bibliothèque d'Assurbanipal, au VIIe siècle avant notre ère.

Le récit biblique postérieur (il date au plus tôt du IXe siècle avant notre ère) présente de nombreuses similitudes avec le texte mésopotamien. Le schéma de l'histoire est le même : un homme est choisi avec sa famille par la divinité pour emmener avec lui, dans un vaisseau étanche, des spécimens de tous les êtres vivants et échapper ainsi au déluge, châtiment d'une humanité qui a transgressé les lois divines. Après la décrue des eaux, une entente est conclue entre cet homme et le dieu par un sacrifice, et une humanité nouvelle peut être engendrée.

Notes

l'envie : Ea a averti Uta-napisti que les autres dieux, sous la conduite d'Enlil en colère de n'avoir pas eu de sacrifices au Nouvel An, ont projeté le Déluge pour faire disparaître l'humanité.

de provoquer le Déluge : *cf.* Genèse, « Et Yahvé dit : "Je vais effacer de la surface du sol les hommes que j'ai créés – et avec les hommes, les bestiaux, les bestioles et les oiseaux du ciel – , car je me repens de les avoir faits" » (**6** 7) ; Coran : « Il fut révélé à Noé : "Nul parmi ton peuple ne croit, à part celui qui croyait déjà. Ne t'attriste pas de ce qu'ils font. [...] Ne me parle plus des injustes, ils vont être engloutis" » (XI, *Houd,* 36-37).

Ubar-Tutu, le premier roi de Suruppak mentionné dans la liste sumérienne.

fils d'Ubar-Tutu : *cf.* Genèse, « Noé avait trouvé grâce aux yeux de Yahvé » (**6** 8).

bateau : *cf.* Genèse, « Fais-toi une arche en bois résineux, tu la feras en roseaux et tu l'enduiras de bitume en dedans et en dehors » (**6** 14) ; Coran : « Construis le vaisseau sous nos yeux et d'après notre révélation* » (XI, *Houd,* 36), « Nous avons porté Noé sur un assemblage de planches et de fibres de palmiers » (LIV, *La Lune*, 13).

ma famille : *cf.* Genèse, « Mais j'établirai mon alliance avec toi et tu entreras dans l'arche, toi et tes fils, ta femme et les femmes de tes fils avec toi » (**6** 18). Le Coran élargit aux croyants ce cercle familial : « Mon Seigneur ! Pardonne-moi ainsi qu'à mes parents ; à celui qui entre dans ma maison en tant que croyant, aux croyants et aux croyantes » (LXXI, *Noé,* 28), mais le fils de Noé qui refuse de monter dans le vaisseau sera englouti malgré l'intercession* de son père : il est « celui dont le sort est déjà fixé » (XI, *Houd,* 40).

spécimens : *cf.* Genèse, « De tout ce qui vit, de tout ce qui est chair, tu feras entrer dans l'arche deux de chaque espèce pour les garder en vie avec toi » (**6** 19) ; Coran, « un couple de chaque espèce » (XXIII, *Les Croyants*, 27).

effrayant à voir : *cf.* Coran, « Nous avons ouvert les portes du ciel à une eau torrentielle. Nous avons fait jaillir les sources de la terre ; les eaux se mêlèrent d'après un ordre décrété » (LIV, *La Lune*, 11-12). C'est le retour au chaos originel tel qu'il est décrit dans la cosmogonie* mésopotamienne.

sept nuits durant : *cf.* Genèse, « La pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits » (**7** 12).

la terre : *cf.* Genèse, « Les eaux montèrent et grossirent beaucoup sur la terre et l'arche s'en alla à la surface des eaux » (**7** 18).

s'immobilisa : *cf.* Genèse, « Dieu fit passer un vent sur la terre et les eaux désenflèrent » (**8** 1).

mais ne s'en revint plus : *cf.* Genèse, « Au bout de quarante jours, Noé ouvrit la fenêtre qu'il avait faite à l'arche et il lâcha le corbeau, qui alla et vint en attendant que les eaux aient séché sur la terre. Alors il lâcha d'auprès de lui la colombe pour voir si les eaux avaient diminué à la surface du sol. La colombe, ne trouvant pas un endroit où poser ses pattes, revint vers lui dans l'arche, car il y avait de l'eau sur toute la surface de la terre ; il étendit la main, la prit et la fit rentrer auprès de lui dans l'arche. Il attendit encore sept autres jours et lâcha de nouveau la colombe hors de l'arche. La colombe revint vers lui sur le soir et voici qu'elle avait dans le bec un rameau tout frais d'olivier ! » (**8** 6-11)

sacrifice : Uta-napisti fait une libation de vin sur le sommet de la montagne et brûle des bois aromatiques. Leur odeur est agréable aux dieux, qui accourent. Enlil apprend alors qu'Uta-napisti a été averti en songe du Déluge ; cessant d'être en colère, il rend Uta-napisti et son épouse semblables à des dieux, et les place dans un paradis. *Cf.* Genèse, « Noé construisit un autel à Yahvé, il prit de tous les animaux purs et de tous les oiseaux purs et offrit des holocaustes sur l'autel » (**8** 20).

Annexe : le Déluge, un mythe universel

- On trouve dans des légendes issues des quatre coins du monde l'écho d'une destruction de l'humanité par les eaux (et éventuellement par le feu).

- L'universalité de ce mythe a peut-être des causes climatiques : ainsi, à Suruppak, ont été découvertes des traces archéologiques d'inondation vers – 3000. À une échelle plus large, on a constaté que le niveau de la mer entre – 14000 et – 4000 avait monté d'environ 110 m dans la région mésopotamienne, suite à la fonte des glaciers vers – 4000. Le IV[e] millénaire fut de plus très pluvieux. Sans doute ces deux phénomènes conjugués causèrent-ils de terribles inondations, qui marquèrent le souvenir de ceux qui en réchappèrent. On peut évoquer des hypothèses similaires en de multiples régions du monde.

- La plupart du temps, il s'agit de mythes de re-Création : la destruction n'est pas totale, elle permet l'avènement d'une humanité nouvelle. Une conception cyclique sous-tend le récit : ainsi, en Amérique, la catastrophe naturelle découle du vieillissement du monde. Citons le créateur d'un mythe maidu* s'adressant à ses créatures : « Lorsque ce monde sera trop usé, je le referai entièrement ; et quand je l'aurai refait, vous connaîtrez une nouvelle naissance[1]. » Les mythes indiens ont décrit de façon très détaillée l'évolution cyclique de l'univers dans la doctrine des quatre âges du monde : c'est une pluie de douze ans qui marque la fin d'un cycle.

- Une composante éthique peut intervenir. Dans les récits mésopotamiens, le Déluge a lieu suite à un mouvement de colère d'Enlil, qui ne supporte pas le bruit que font les hommes ; le caractère impulsif de cette décision et le fait que les hommes ne doivent leur survie qu'à une ruse imprévue ne permettent pas d'affirmer qu'une volonté délibérée de châtiment puis de régénération soit à l'œuvre. En revanche, dans le texte biblique, c'est explicitement la corruption de l'humanité qui cause le Déluge : Dieu veut détruire son œuvre, mais sa décision de préserver Noé, « homme juste, intègre parmi ses contemporains[2] » (**6** 9), et un spécimen de chaque espèce atteste que la finalité du cataclysme est de créer les conditions d'un renouveau. Citons ici Pascal (fragment 11, édition Sellier, 1991) : « Lorsque ceux qui avaient vu Adam n'ont plus été au monde, Dieu a envoyé Noé et l'a sauvé et noyé toute la terre par un miracle qui marquait assez et le pouvoir qu'il avait de sauver le monde et la volonté qu'il avait de le faire [...]. » Il est intéressant de souligner les différences d'esprit et de conception du divin entre les deux versions du mythe : là où

Enlil accordera une bénédiction et l'immortalité à deux individus isolés, faisant d'eux des dieux, dans un contexte polythéiste, le Dieu de la Bible, à qui l'obéissance de Noé agrée et qui fait preuve de sollicitude à l'égard du juste, réaffirmera dans une alliance la domination de l'homme sur la Création. Dans le Coran, le Déluge apparaît essentiellement comme un châtiment divin qui punit les incrédules et épargne les hommes de foi*. Sa logique rétributive* est sans cesse réaffirmée, ainsi que sa valeur de signe pour toute l'humanité. Par l'intermédiaire de son prophète Noé, Dieu appelle les hommes à l'adorer, lui seul, mais ces derniers refusent d'écouter Noé – « ils le traitèrent de menteur[3] » (par ex. VII, *Al 'Araf*, 64) ; « Chaque fois que les chefs de son peuple passaient près de Noé, lorsqu'il construisait le vaisseau, ils se moquaient de lui » (XI, *Houd*, 38) – et attirent sur eux le châtiment : « Et le peuple de Noé [...] Quand il accusait de mensonges les prophètes, nous l'avons englouti ; nous en avons fait un Signe pour les hommes ; nous avons préparé un châtiment douloureux pour les injustes » (XXV, *La Loi*, 37) ; « Nous l'avons sauvé, dans le vaisseau, lui et les siens, et nous avons englouti ceux qui traitaient nos Signes de mensonges. C'était un peuple aveugle » (VII, *Al 'Araf*, 64) ; « Comme j'ai châtié et comme j'avais averti ! » (LIV, *La Lune*, 16). La signification du Déluge importe plus ici que sa description : il constitue l'archétype* des punitions divines consécutives aux rejets des prophètes.

1. Cité dans l'article « Déluge » de l'*Encyclopedia Universalis*.
2. Les textes bibliques, sauf mention contraire, sont cités dans la traduction de la Bible de Jérusalem, © Éditions du Cerf, Paris, 1973 ; © Desclée de Brouwer, Paris, 1975.
3. Dans tout ce recueil, le Coran, sauf mention contraire, est cité d'après la traduction de D. Masson, « Folio », Gallimard, 1967.

Quelques textes importants

- En Mésopotamie, outre l'*Épopée de Gilgames*, on peut citer le poème d'*Atra-Hasis*, rédigé en akkadien sur des tablettes du XVII[e] siècle et dont on n'a que des fragments (*cf. La Création et le Déluge d'après les textes du Proche-Orient ancien,* supplément au *Cahier Évangile* n° 64, Cerf, 1988).

- Bérose, un Babylonien, a écrit vers 281 av. J.-C. une histoire de son pays, en grec. Le texte lui-même est perdu, mais on en possède quelques extraits grâce aux citations des Anciens. Certains concernent le Déluge.

- Le texte biblique Genèse (**6** 5 – **9** 17).

- Ovide, *Les Métamorphoses* (I, 125-415) : le mythe de Deucalion. Zeus veut détruire une race corrompue, mais en préservant deux justes.

- Brâhmanas, notamment *Shatapathabrâhmana* (I, 8, 1), récit d'un Déluge dont un seul homme, Manu, est sauvé par un poisson ; Manu pourra ensuite engendrer une femme par ses sacrifices, Puranas, notamment *Visnu Purana* (24, 25).

Prière d'Assurnazirpal Ier à Ishtar

[…]
À celle qui tranche les décisions, à la déesse de l'univers entier,
à la dame du ciel et de la Terre, qui accueille la supplication,
à celle qui écoute les prières, et reçoit les lamentations,
à la déesse miséricordieuse qui aime la justice ;
Ô Ishtar, Dame dont le lot est de donner la vie,
devant toi je veux exposer toutes les insomnies que je connais ;
prête l'oreille à mes paroles épuisées ;
que ton âme pardonne à mon corps douloureux ;
regarde vers moi, ô Dame, car le cœur de ton esclave
souffrirait si tu te détournais de lui ! […]

Toi, Ishtar, tu as rendu mon nom magnifique,
tu m'as donné de sauver et d'épargner les justes […]

En quoi t'ai-je donc négligée, en quoi t'ai-je oubliée
que tu m'aies ainsi payé par la maladie ? […]

Jusques à quand, ô Dame, laisseras-tu attaché à moi ce mal interminable !
Moi, Assurnazirpal, accablé d'insomnie, moi, qui te crains,
qui tiens le pan du manteau de ta divinité,
qui te supplie comme sa souveraine,
regarde-moi, ma Dame, pour que je supplie ta divinité !
Toi qui t'es courroucée, sois miséricordieuse,
que ton âme s'apaise ;
que ton cœur au pardon soit enclin, si contre moi il est fâché !
Chasse ma maladie ; que mon péché à tes yeux soit véniel !
Que de ta bouche, ma Dame, tombe pour moi l'apaisement !

Prière à Ishtar, *in* R. Labat *et al.*,
Les Religions du Proche-Orient asiatique
(Fayard/Denoël, Paris, 1970, p. 251-252).

Cette prière célèbre du souverain assyrien Assurnazirpal Ier (1049-1030) à Ishtar, déesse de l'amour qui succédait en Assyrie à l'Inanna sumérienne, est à rapprocher de nombreuses autres plaintes de l'homme vers Dieu : par exemple, celle de Job dans la Bible, présenté comme un « homme intègre et droit qui craignait Dieu et se gardait du mal » (**1** 1) :

« Si j'ai péché, que t'ai-je fait, à toi,
l'observateur attentif de l'homme ?
Pourquoi m'as-tu pris pour cible,
pourquoi te suis-je à charge ?
Ne peux-tu tolérer mon offense,
passer sur ma faute ? » (Jb **7** 20-21)

« Puisque la vie m'est en dégoût,
je veux donner libre cours à ma plainte,
épancher l'amertume de mon âme.
Je dirai à Dieu : Ne me condamne pas,
indique-moi pourquoi tu me prends à partie » (Jb **10** 1-2).

Dans l'un comme l'autre texte s'exprime le cri du juste écrasé de souffrance vers le dieu qu'il a toujours servi et qui pourtant semble l'avoir abandonné. Pas de mystique* ici, mais le désir d'une puissance écartant les maux d'ici-bas.

Nous connaissons ce texte par la copie qu'en fit faire Assurbanipal (668-627) trois siècles plus tard pour la bibliothèque du palais de Ninive.

L'ÉGYPTE ANCIENNE

des dieux créateurs et protecteurs de la vie

- ***Comme tu es bon, Amon !* (env. – 1300)**
- ***À Ptah, père des pères de tous les dieux* (env. – 1150)**
- ***À Khnoum, le façonneur des mondes* (Ier ou IIe siècle de notre ère)**
- **Déclaration d'innocence, extrait du Livre des morts (XVIe - VIe siècle avant notre ère)**
- **Hymne au Soleil, extrait du *Grand Hymne d'Akhénaton***

Depuis le déchiffrement des hiéroglyphes*, nous avons accès à une riche littérature religieuse, conservée sur des papyrus ou sur les parois des temples et tombeaux : en particulier, les Textes des pyramides, les Textes des sarcophages, et le Livre des morts, ou Livre de la sortie du jour, trouvés dans des sépultures royales de la seconde moitié du IIIe millénaire. Si l'on ne saurait parler avec certitude de textes sacrés, en revanche on peut affirmer qu'ils sont nés d'un désir de préserver fidèlement des pratiques anciennes pour servir de référence ; et ils reflètent souvent des époques bien antérieures à leur rédaction.

Les cinq textes choisis pour évoquer la religion égyptienne manifestent, à travers 1500 ans d'histoire, la permanence de grands thèmes religieux, quel que soit le dieu auquel la prière est adressée : Amon (*cf. p. 48*), Ptah (*cf. p. 50-51*), Khnoum (*cf. p. 53*), Osiris (*cf. p. 55-56*), Aton (*cf. p. 58-59*). Ce dieu est toujours créateur universel, protecteur de toute vie et en particulier de tout homme, juge devant lequel on devra répondre de ses actes. Ils témoignent aussi d'une tendance à l'unification du divin dans la religion égyptienne, poussée à son paroxysme par la tentative d'Akhénaton pour imposer un seul dieu.

Remarque

Nous faisons à plusieurs reprises allusion à des similitudes des textes égyptiens avec la Bible, non pour indiquer une orientation pour ainsi dire téléologique* de la religion égyptienne vers le judéo-christianisme, mais simplement parce que l'influence de cette religion sur la Bible est souvent méconnue malgré son importance.

La religion de l'Égypte ancienne

Suite à la campagne d'Égypte menée par Bonaparte et au déchiffrement des hiéroglyphes[1] par Champollion dès 1821, la civilisation polythéiste* égyptienne, qui perdure du IVe millénaire aux premiers siècles avant notre ère, et même au-delà, est très présente dans notre imagerie collective. Les habitats, maisons et palais de brique ont disparu, mais les imposantes pyramides ou les temples bâtis en pierre, « pour l'éternité », attestent aujourd'hui encore que le culte était destiné non seulement à servir les dieux au quotidien, mais aussi à assurer l'accession des hommes à l'éternité, celle du pharaon tout d'abord, manifestation du divin, puis celle de tous les hommes. Nous verrons ici comment cette croyance en la résurrection* des morts s'inscrit dans une religion fondée sur le désir de préservation de l'ordre cosmique*.

LES MYTHES* DES ORIGINES

À l'origine, selon la cosmogonie* d'Héliopolis[2], il y avait le chaos liquide (Noun), masse d'eau inerte entourée de ténèbres. Des forces firent surgir une butte primordiale – que l'on peut rapprocher de la réémergence des îles lors de la décrue du Nil –, et sur cette butte le dieu Atoum (plus tard identifié à Rê), porteur de toutes les puissances de vie, prit conscience de lui-même et donna naissance aux autres dieux, selon les différentes versions en se masturbant, en crachant, en expectorant, en soufflant…[3] Atoum engendra Shou (l'atmosphère, l'air) et Tefnout (l'humidité), qui à leur tour engendrèrent Geb (la terre) et Nout (le ciel), qui eux engendrèrent Osiris, Isis, Seth et Nephthys. Quant aux hommes, selon les traditions, ils furent créés par une masturbation d'Atoum, ou par Ptah sur un tour de potier.

Dieux, hommes, animaux vivaient alors en harmonie sur la Terre, mais les hommes se révoltèrent contre le démiurge*, prenant alors conscience de leur individualité. Pour les punir, les dieux se retirèrent et créèrent le ciel.

On entre dès lors dans un temps cyclique de régénération des dieux et du démiurge solaire, habité par le souci constant de rétablir l'équilibre que l'homme a brisé. Pour maintenir la création, un système de coopération, fondé sur le principe de l'échange, s'instaure. Les hommes doivent honorer les dieux par le

rite[4], les dieux maintiennent l'ordre par le retour régulier des phénomènes cosmiques, la régénération quotidienne de la création sous l'égide du soleil.

PRÉSENCE DE LA DIVINITÉ DANS LE MONDE

Dans la mythologie*, les dieux apparaissent très anthropomorphes*, révélant les mêmes défauts que les humains dans leurs conseils et leurs disputes. Le panthéon* s'organise sur le modèle d'une cour royale, les divinités étant unies par des liens de parenté et la triade familiale du type Osiris-Isis-Horus, père-mère-fils, jouant un rôle prédominant. Mais il n'est jamais vraiment établi. Comme en Mésopotamie, les divinités locales sont très nombreuses. Chaque cité élabore son culte et avec lui une cosmogonie propre, qui fait de l'Égypte le monde et de la ville du culte le centre du monde et le lieu de la Création. La frontière entre cultes locaux et nationaux est très floue : certains dieux locaux deviennent nationaux (ainsi Ptah, Rê, Thot…) et leur culte suit alors les évolutions politiques. Des assimilations se produisent, en particulier au soleil, dieu créateur ; souvent, les dieux secondaires ne sont que des aspects d'un dieu dominant. À partir de la fin de l'Ancien Empire, on accole les noms de plusieurs divinités pour rendre compte d'une seule entité, attribuant ainsi à un seul dieu les attributs de plusieurs : c'est ce qu'on appelle l'hénothéisme*, phénomène qu'Akhénaton poussera à l'extrême en n'honorant plus qu'une divinité unique, le soleil (*cf.* texte p. 58-59).

En fait, ce flou des appellations et représentations traduit la nature profondément inconnaissable de la divinité. Le dieu, innommable et invisible – Amon par exemple, dieu suprême dans la théologie thébaine, est littéralement « celui qui se cache » –, a de multiples noms, comme il a de multiples formes. Les appellations, pratiques, ne rendent pas compte de la totalité de l'être : personne d'autre qu'un dieu, pas même ses congénères, ne connaît son nom. Car nommer, c'est évoquer le dieu lui-même, exercer un pouvoir sur lui, le faire se manifester sans son consentement.

La nature tout entière – en particulier les phénomènes météorologiques et surtout le soleil – est manifestation des dieux qui, dépourvus d'apparence stable, prennent les formes les plus diverses. Ils peuvent aussi être représentés par des animaux auxquels ils sont identifiés : ainsi Horus et le faucon, Thot et l'ibis ou le babouin. Les dieux (sauf Osiris) ne sont pas relégués dans des cieux éloignés, mais partout présents sous une forme ou sous une autre, d'où la difficulté à distinguer le dieu lui-même de ses représentations[5].

LE PHARAON, INTERMÉDIAIRE ENTRE HUMANITÉ ET DIVINITÉ

Dès l'origine, le pharaon, unique médiateur entre les dieux et les hommes, se voit confier une fonction divine, l'administration politique du monde – l'Égypte. En tant que souverain temporel, il doit veiller à l'intégration de chacun dans l'ordre social, image et actualisation de l'ordre de l'univers. Mais il est avant tout souverain spirituel : identifié au soleil, descendant ou incarnation* d'Horus (*cf. infra*, mythe d'Osiris), il est à la fois représentant de dieu, manifestation de dieu et dieu lui-même. Sous l'Ancien Empire, seul le pharaon devient dieu, grâce à des rites spéciaux d'éveil. Sa résurrection, comparable à la renaissance matinale du soleil, est décrite dans les pyramides depuis la V[e] dynastie. Traversant le ciel dans une barque, il va rejoindre le dieu solaire. Son corps, d'abord représenté par une statue, puis momifié, est placé dans la chambre funéraire d'une pyramide où la splendide décoration, les fresques et les statues, ainsi que de nombreux objets usuels et des textes révélant* l'au-delà lui permettront de poursuivre son existence heureuse. Mais aussi, seul véritable prêtre – les autres prêtres, très nombreux, ne sont que ses délégués –, il organise les rites. La complexité de la figure pharaonique montre combien il est difficile d'établir des frontières nettes entre divinité et humanité.

RÉSURRECTION ET RÉTRIBUTION*

La perspective d'une vie bienheureuse après la mort, d'abord réservée au pharaon et à son entourage, s'étendra à tous les hommes au cours du Nouvel Empire (1600-1000), suite aux bouleversements économiques, même si l'apothéose* reste le privilège d'une infime minorité.

C'est le mythe d'Osiris qui est à l'origine de cette croyance en la résurrection des morts. Fils aîné de la Terre et du ciel, Osiris exerce la domination sur le monde, mais il est assassiné par son frère Seth. Isis, sœur-épouse d'Osiris, use alors de ses pouvoirs magiques pour le ressusciter* et devenir enceinte de lui. Son fils, Horus, vengera Osiris contre Seth après une série de péripéties hautes en couleur. Osiris, qui, contrairement aux autres dieux, ne peut plus quitter l'au-delà, devient souverain des morts. La croyance s'établit que chaque homme peut devenir un Osiris et donc échapper à la « seconde mort », grâce à des textes magiques placés dans le tombeau. Les rites de sépulture revêtent une importance considérable : leur but est de préserver l'existence et le bonheur du défunt qui, sous la protection d'Osiris, rejoindra le monde des dieux.

La résurrection d'un défunt reste toutefois conditionnée au respect de Maât, la déesse de l'ordre, la vérité, la justice. On peut lire dans le Livre des morts la scène de la pesée de l'âme, où le défunt, introduit par Thôt, comparaît devant

Osiris. Le cœur de l'homme est pesé dans une balance équilibrée par une plume ; si l'individu a contrevenu aux règles de Maât, non seulement il n'accède pas à la vie bienheureuse, mais il est livré à un monstre, « la dévoreuse ». Car chaque individu participe sur terre au maintien de Maât, le cœur de chaque homme étant un réceptacle pour la divinité. Tout comme les forces mauvaises[6], les manquements des hommes aux règles menacent l'équilibre : on risque alors le retour à la non-Création, au chaos liquide originel tant redouté – il existe toujours à l'extérieur du monde –, et le rassemblement à rebours de toutes les forces vitales issues du démiurge. Lorsqu'une faute collective ou due au pharaon est commise, elle est punie par un dérèglement des phénomènes naturels ; selon le même principe rétributif, le manquement de l'homme est sanctionné par une maladie ou une infirmité. S'il y a réparation, repentir, le pardon est accordé et manifesté par le retour à la normale. Il faut cependant prendre garde à ne pas donner de la faute une définition exclusivement morale (*cf.* texte p. 55-56).

DÉCADENCE DE LA RELIGION ÉGYPTIENNE

À la fin du Nouvel Empire commence une période de troubles et de divisions. À l'époque hellénistique, de nouveaux temples fleurissent, mais le clergé, très conservateur et qui utilise une langue de plus en plus complexe, se coupe peu à peu de la population paysanne. Le culte des animaux sacrés se développe considérablement ; de nouvelles divinités, que l'on tente de concilier avec la religion grecque, apparaissent. Alexandrie, foyer cosmopolite, devient le lieu d'importants brassages culturels. La pensée dialectique*, apportée en particulier par les Grecs, aura facilement raison des vieilles théories du paganisme* égyptien, et c'est sans heurts que le christianisme s'imposera ensuite, à l'époque byzantine. Les splendeurs de la civilisation égyptienne ont toutefois toujours fortement impressionné les autres peuples et, surtout à partir du IV[e] siècle avant notre ère, la religion égyptienne a influencé les religions méditerranéennes, grecque et romaine puis chrétienne. Elle contient en germes certains éléments clefs des religions monothéistes* à venir : hénothéisme, résurrection, justice rétributive, transcendance* à la fois indicible et présente au cœur de chacun.

1. Du grec *hieroglyphos,* « gravure sacrée » ; en égyptien *medou neter,* « paroles divines ». Cette écriture figurative, à la fois phonétique et symbolique, transcrit des sons, des paroles des dieux, en particulier de Thot, à la fois scribe de Rê et auteur inspiré*.

2. Certaines villes imposent leurs systèmes théologiques plus que d'autres : ainsi, Héliopolis, Hermopolis, Memphis. La cosmogonie d'Héliopolis, où le soleil démiurge*, tout-puissant, est prototype du pharaon, est l'une des plus importantes.
3. Dans de nombreux mythes égyptiens, il y aurait eu un ou plusieurs couples sur l'île de la création du monde. Mais les théologiens s'efforcent de remonter en amont d'un engendrement dans la dualité, soit en concevant une fécondation matérielle du dieu par lui-même, comme à Héliopolis, soit en insistant sur la puissance créatrice de la pensée. Ainsi, dans la cosmogonie de Memphis, le dieu Ptah (le modeleur) conçoit Atoum dans son cœur et le crée en prononçant son nom, comme le Dieu de la Genèse fera successivement venir à l'existence les créatures par le pouvoir de sa parole.
4. Les temples, construits sur la butte primordiale où la Création s'est produite, s'organisent comme en Mésopotamie autour de la statue, souvent de forme humaine, qui actualise le dieu et qui est contenue dans la chapelle centrale ; ils sont le centre d'un complexe économique où les scribes, garants de la culture, jouent un grand rôle. Le culte n'a pas pour unique finalité d'assurer la subsistance de divinités paresseuses, même si les dieux sont servis et reçoivent des offrandes alimentaires nécessaires à leur régénération vitale ; il définit la frontière entre humain et divin et contribue au maintien de l'ordre du monde.
5. Par ailleurs, on trouve partout des forces surnaturelles*, souvent hostiles, comme les défunts mal honorés.
6. Par exemple, le serpent Apophys, qui est peut-être l'ancêtre du serpent de la Genèse.

Repères chronologiques

vers 5000 av. J.-C.	Émergence de deux régions politiques, la Basse-Égypte dans le delta et la Haute-Égypte dans la vallée
vers 3000 av. J.-C.	Naissance de l'écriture hiéroglyphique* ; domination de la Haute-Égypte sur l'ensemble du pays ; premières dynasties (avec le pharaon comme roi-dieu)
2700-2300 av. J.-C.	Ancien Empire, IVe-VIe dynastie : âge d'or. Capitale Memphis
2300-2000 av. J.-C.	Première période intermédiaire (guerre civile, anarchie)
2000-1800 av. J.-C.	Moyen Empire ; réunification par Thèbes (culte d'Amon, Osiris)
1800-1600 av. J.-C.	Deuxième période intermédiaire (désordre, combats contre les Hyksos)
1600-1000 av. J.-C.	Nouvel Empire, conquêtes et expansion, cosmopolitisme
1375-1354 av. J.-C.	Révolution amarnienne* d'Akhénaton (XVIIIe dynastie thébaine)
1000-332 av. J.-C.	Période de décadence (scission, dominations étrangères, en particulier perse)
332 av. J.-C.	Conquête d'Alexandre, fondation d'Alexandrie - Égypte ptolémaïque*
31 av. J.-C.	Bataille d'Actium - Domination romaine

Comme tu es bon, Amon !

Louange à toi, Amon-Rê-Atoum-Harakhtès !
Quand sa bouche parle, les êtres viennent à l'existence :
hommes, dieux, tout gros et petit bétail en sa totalité,
tout ce qui vole et se pose au complet [...]
Tu es vaillant comme un berger qui les garde éternellement
et à jamais.
Les poitrines sont remplies de ta perfection
et les yeux voient par toi.
Ta crainte est sur tous les hommes
et leurs cœurs sont tournés vers toi,
car tu es parfait en tout temps.

Les hommes vivent à ta vue.
Chacun dit : « Nous sommes à toi ! » :
vaillants et misérables groupés ensemble,
riches et pauvres d'une seule voix ;
et toute chose fait de même.
Ta tendresse est dans tous leurs cœurs.
Aucune poitrine n'est privée de ta perfection.

Les veuves ne disent-elles pas : « C'est toi notre époux ! »
Et les petits enfants : « C'est notre père et notre mère ! »
Les riches se glorifient de ta bonté,
et les pauvres honorent ta face.
Le prisonnier se tourne vers toi,
et celui qui est sous l'empire de la maladie crie vers toi.
Ton nom protège le corps de tous ceux qui sont seuls,
il est salut et santé pour celui qui est sur l'eau,
l'arrachant au Monstre. [...]

Ce qu'il aime, c'est être la Lune dans son enfance,
pour qui l'humanité danse.
Quand les suppliants seront rassemblés devant lui,
il cherchera les cœurs.

A. Baruch et F. Daumas
Hymnes et prières de l'Égypte ancienne*
(© Éditions du Cerf, 1989, p. 240-242).

L'identité d'Amon, dont le nom signifie « caché », est particulièrement obscure. À l'origine l'un des huit grands dieux d'Hermopolis, personnifiant peut-être l'air ou le souffle créateur, il a été particulièrement honoré dans la capitale religieuse Thèbes pendant le Moyen (2000-1800) et le Nouvel Empire (1600-1000) : il y domine l'ensemble du panthéon et devient le démiurge, l'impulsion créatrice de la butte primordiale, comparable, selon K. Sethe, à l'Esprit qui dans le livre de la Genèse « plane à la surface des eaux », le créateur par excellence, « plus haut que le ciel et plus profond que les enfers » (papyrus de Leyde, 1350). Sa personnalité s'enrichit des attributs d'autres divinités, en particulier de Rê, le dieu-soleil d'Héliopolis, auquel il est identifié sous le nom d'Amon-Rê.

Son culte, somptueux, décrut à mesure que celui d'Osiris prit de l'importance.

Ce texte de louange a été écrit à la fin de la XIXe dynastie (env. 1300 avant J.-C.), peu après l'échec de la tentative d'Akhénaton pour supprimer le culte d'Amon *(cf.* texte p. 58-59*)*. Il figure sur un papyrus conservé au British Museum.

Notes

Amon-Rê-Atoum-Harakhtès : nous avons ici un bon exemple d'hénothéisme (*cf.* introduction). Amon assume tous les noms et la puissance des autres dieux : Rê, dieu-soleil resplendissant ; Atoum, démiurge d'Héliopolis ; Harakhtès, le faucon qui dans l'horizon s'élève aussi haut que le soleil, souvent associé à Rê.
Le Monstre : sans doute le serpent Apophys, démon égyptien sans cesse renaissant et menaçant d'arrêter la course du soleil.

À Ptah,
père des pères de tous les dieux

Salut à toi, Ptah [...]
dieu grand dont la forme est cachée [...]

Tu t'éveilles en paix,
père des pères de tous les dieux.
Éveille-toi, sois paisible !
Tu t'éveilles en paix !
Il s'éveille, le disque du ciel [...]

Il s'éveille en paix,
lui qui a fondé le Double-Pays,
les montagnes et les déserts,
et les a fait verdoyer par l'eau
qui vient du ciel.
En paix !
Éveille-toi, sois paisible !
Tu t'éveilles en paix !
Il s'éveille,
lui qui a fait les souffles
pour faire respirer les gorges [...]
Éveille-toi, sois paisible !
Tu t'éveilles en paix !
Il s'éveille, lui qui traverse l'éternité [...]

Seigneur, qui donne sans cesse la nourriture
à celui qu'il aime.
En paix !
Éveille-toi, sois paisible !

C'est ta force qui élève les eaux
vers le ciel lointain.
La salive qui est dans ta bouche est nuage de pluie [...]

Les pays sont divers selon ce que tu as créé,
Ils circulent selon la route que tu as décrétée,
sans transgresser ce que tu leur as ordonné [...]

Nul ne peut vivre sans toi
jusqu'à ce que l'air sorte de ton nez
et le flot de ta bouche [...]
Tu te couches et les ténèbres apparaissent
puis tes deux yeux divins font la clarté [...]
Tes deux yeux accomplissent leur circuit jour et nuit.
Ton œil droit, c'est le disque solaire,
ton œil gauche, c'est la lune [...]

Tu ouvres les voies du ciel et de la terre
lorsque tu entres toi-même dans ta barque divine,
chaque fois que tu apparais glorieux [...]

Tu donnes le souffle à celui qui t'appelle.
Ceux qui sont dans la demeure mystérieuse sont délivrés [...]

Allons, chantons pour lui des hymnes !
Lui qui a amené le Nil hors de sa caverne,
qui fait verdir l'arbre fruitier,
qui crée le nécessaire de ce qui sort sans cesse de lui...
Venez, vous !... Venez, vous !
Faisons pour lui des gestes de joie,
Louons son image magnifique
en tous ses noms parfaits !
Celui qui ordonne la création sans qu'on puisse le troubler !

A. Baruch et F. Daumas
Hymnes et Prières de l'Égypte ancienne
(© Éditions du Cerf, 1989, extraits, p. 392-403).

Cette prière figure sur un papyrus de la XX[e] dynastie (env. 1150 av. J.-C.), mais reproduit sans doute un texte plus ancien. Comme dans le texte précédent, il s'agit d'une louange au dieu créateur du monde, mais cette fois adressée à Ptah (« le modeleur »), dieu de Memphis. Ptah est le patron des artisans, souvent représenté comme un nain dont les petites mains sont habiles à façonner. Mais ici ce n'est pas son pouvoir spécifique de transformation de la nature qui est évoqué : multiforme – manifesté comme le soleil levant, le disque solaire est son œil droit, et il entre dans sa barque… –, il est le créateur primordial.

À l'origine de la naissance des dieux, engendrés par son cœur et par sa langue, et de celle du soleil, des hommes, de la végétation, des villes, il est présent dans le cœur et la bouche de tout être vivant.

NOTES

le Double-Pays : les parties nord et sud de l'Égypte rassemblées par les pharaons de la première dynastie (env. 3000-2700 av. J.-C.).

barque : le dieu-soleil traverse le monde dans une barque : pendant le jour, il s'élève dans le ciel, affirmant sa puissance ; la nuit, il descend et traverse le monde souterrain, où il se manifeste comme souverain des morts.

demeure mystérieuse : le monde souterrain d'après la mort.

À Khnoum, le façonneur des mondes

Salut à toi, Khnoum-Rê, Seigneur d'Esna,
Ptah qui mis au monde les primordiaux,
grand dieu qui naquis au tout début,
bélier magnifique de la Première Fois.
Il souleva le ciel,
il souleva le firmament, et y brilla sous la forme de Shou ;
il y installa l'âme des dieux ;
il étala la terre sur son assise,
et illumina les deux pays de son œil…
Modeleur des modeleurs,
père des pères, mère des mères,
qui fit les êtres d'En-Haut et créa les êtres d'En-Bas,
vigoureux de main, infatigable,
de sorte qu'il n'est pas de travail qui s'accomplisse sans lui.
Il fit les villes, sépara les campagnes, créa les Deux-Pays,
affermit les montagnes ;
Il a façonné au tour les hommes,
il a engendré les dieux, afin de peupler la terre
et l'orbe du Grand Océan.
Il vient à temps pour donner vie
à tous ceux qui sont sortis sur son tour,
faisant l'herbe pour entretenir tous les animaux,
et l'arbre de vie pour le vivant…
Il a fait le ciel jusqu'à ce jour,
dieu parfait des temps immémoriaux
qui navigue au ciel dès l'aube,
emplissant le pays de ses bienfaits.
Destin et entretien des enfants sont à ses ordres,
eau et vent sont à ses ordres,
et il n'y a point de délai pour tout ce qui sort de sa bouche.
Ceci et cela, c'est lui qui en est l'auteur,
car il n'est pas d'œuvre d'où il soit absent.

La Naissance du monde, collectif
(coll. « Sources orientales », n° 29,
© Éditions du Seuil, 1959, p. 72-73).

Khnoum, divinité de la région des cataractes (près d'Assouan), souvent représenté sous la forme d'un bélier, supervise les crues du Nil, et on l'associe pour cette raison à la fertilité ; il est maître des forces régénératrices. Mais c'est avant tout le créateur de l'homme, qu'il a façonné sur un tour de potier selon une technique qu'il a ensuite transmise aux femmes.

On voit dans ce texte, qui date du premier ou du deuxième siècle de notre ère, comment ses caractéristiques fondamentales se mêlent à celles des autres dieux.

La théologie tardive l'identifie en effet à Rê et lui attribue tous les mythes relatifs au soleil ; il est ici, comme les divinités honorées dans les textes précédents, créateur des formes et du monde.

NOTES

Esna : ville de Haute-Égypte où se trouvait le temple de Khnoum (époque tardive).
Shou : l'air, l'atmosphère que traversent les rayons solaires.
les deux pays : la Haute et la Basse-Égypte.
son œil : le soleil.
l'arbre de vie : *cf.* Genèse (2 9), « l'arbre de vie au milieu du jardin ».

Déclaration d'innocence

Paroles dites par N. :

« Salut à toi, grand dieu, maître des deux Maât !
Je suis venu à toi, ô mon maître,
ayant été amené pour voir ta perfection… Je te connais.
Voici que je suis venu vers toi et que je t'ai apporté ce qui est équitable,
j'ai chassé pour toi l'iniquité.

Je n'ai pas commis l'iniquité contre les hommes.
Je n'ai pas maltraité les gens.
Je n'ai pas commis de péché dans la Place de Vérité.
Je n'ai pas cherché à connaître ce qui ne doit pas l'être.
Je n'ai pas fait le mal.
Je n'ai pas commencé de journée ayant reçu une commission de la part des gens qui devaient travailler pour moi, et mon nom n'est pas parvenu aux fonctions d'un chef d'esclaves.
Je n'ai pas blasphémé Dieu.
Je n'ai pas appauvri un pauvre dans ses biens ;
Je n'ai pas fait ce qui est abominable aux dieux.
Je n'ai pas desservi un esclave auprès de son maître.
Je n'ai pas affligé,
Je n'ai pas affamé.
Je n'ai pas fait pleurer.
Je n'ai pas tué et n'ai pas ordonné de tuer.
Je n'ai fait de peine à personne.

Je n'ai pas amoindri les offrandes alimentaires dans les temples.
Je n'ai pas souillé le pain des dieux.
Je n'ai pas volé les galettes des bienheureux.
Je n'ai pas été pédéraste.
Je n'ai pas forniqué dans les lieux saints du dieu de ma ville.
Je n'ai pas retranché au boisseau.
Je n'ai pas amoindri l'aroure.
Je n'ai pas triché sur les terrains.
Je n'ai pas ajouté au poids de la balance.
Je n'ai pas faussé le peson de la balance.

Je n'ai pas ôté le lait de la bouche des petits enfants.

Je n'ai pas privé le bétail dans ses herbages.
Je n'ai pas piégé d'oiseaux des roselières des dieux.
Je n'ai pas pêché de poisson dans leurs lagunes.
Je n'ai pas retenu l'eau dans sa saison.
Je n'ai pas opposé une digue à une eau courante.
Je n'ai pas éteint un feu dans son ardeur.
Je n'ai pas omis les jours à offrande de viandes.
Je n'ai pas détourné le bétail du repas du dieu.
Je ne me suis pas opposé à un dieu dans ses sorties en procession.

Je suis pur,
je suis pur,
je suis pur,
je suis pur !

P. Barguet, *Le Livre des morts des anciens Égyptiens*
(« Littératures anciennes du Proche-Orient »,
© Éditions du Cerf, Paris, 1967, p. 158-160).

Cette litanie figure dans le Livre des morts, compilation de textes écrits entre le XVI[e] et le VI[e] siècle avant J.-C. sur des rouleaux de papyrus, déposés dans les sarcophages, et dont la lecture permettait à l'âme du mort de triompher des épreuves de l'au-delà et d'éviter « la seconde mort ». Elle s'adresse à Osiris, le dieu des mondes souterrains. Cette énumération de fautes non commises nous montre que la conformité à la vérité et à la justice de Maât, sur le plan individuel, était un ensemble de prescriptions rituelles – respect du mystère* et de la présence matérielle du culte, respect de l'ordre naturel –, mais aussi de règles morales très concrètes dont certaines sont à rapprocher des commandements des religions monothéistes* : on y trouve, par exemple, la condamnation du blasphème, du meurtre, de la fornication, du vol, du mal contre le prochain en général. Mais les exigences d'exclusivité du Dieu unique, le refus de l'idolâtrie* en sont bien sûr totalement absents.

Notes
les deux Maât : sans doute les deux sœurs Isis et Nephthys.
la Place de Vérité : la nécropole (ville des morts).
aroure : mesure de superficie.
roselière : lieu où poussent des roseaux.

Hymne au Soleil

Tu te lèves beau dans l'horizon du ciel,
Soleil vivant, qui vis depuis l'origine.
Tu resplendis dans l'horizon de l'Est,
Tu as rempli tout pays de ta beauté.
Tu es beau, grand, brillant.
Tu t'élèves au-dessus de tout pays.
Tes rayons embrassent les pays
Jusqu'aux confins de ta création.
Toi qui es Rê, tu les soumets tout entiers,
Les liant tous pour ton fils aimé.
Tu es loin, mais tes rayons sont sur la terre.
Tu es sur le visage des hommes,
Et l'on ne connaît pas tes venues. [...]
Combien nombreuses sont tes œuvres,
Mystérieuses à nos yeux !

Seul dieu, toi qui n'as pas de semblable,
Tu as créé la terre selon ton cœur,
Alors que tu étais seul,
Les hommes, toutes les bêtes domestiques et sauvages.
Tout ce qui est sur la terre et marche sur ses pieds,
Tout ce qui est dans le ciel et vole de ses ailes,
Les pays étrangers, Syrie et Nubie,
Et la terre d'Égypte.
Tu as mis chaque homme à sa place
Et tu pourvois à leurs besoins.
À chacun sa provende et son temps de vie.

Leurs langues sont diverses en paroles,
Leurs caractères aussi, et leur teint diffère ;
Tu as distingué les contrées.
Tu crées le Nil débordant des Enfers,
Et le fais surgir par amour
Pour que vivent les habitants,
Puisque tu les as faits pour toi,
Leur seigneur, à cause de ta sollicitude (?).
Ô Maître de tout pays, tu resplendis pour eux,
Soleil du jour, grand de puissance ;

Tous les pays les plus lointains, tu les fais vivre,
Tu leur as donné un Nil qui déborde du ciel
Pour descendre sur eux,
Battre les coteaux de ses ondées
Et arroser leurs champs entre leurs villages.
[...]

Combien excellents tes desseins,
Ô maître de l'éternité ![...]

Pierre Gilbert, fragment de « Hymne au soleil »,
extrait de « Littérature égyptienne », *Histoire des littératures*, t. I[er]
(© Gallimard, Paris, 1955, p. 19 et p. 21).

Les Égyptiens ont tout fait pour effacer la mémoire d'Akhénaton, ce pharaon hérétique qui, pendant son règne, de 1370 à 1350 environ (XVIII[e] dynastie thébaine), avait voulu rejeter le polythéisme* en imposant l'adoration unique du disque solaire, Aton, comme dieu créateur. Changeant son nom d'Aménophis IV, « Amon est satisfait », en Akhénaton, « agréable à Aton », il abandonna Thèbes pour fonder une autre capitale, aujourd'hui Tell-el-Amarna, et, exaltant la bonté providentielle* du soleil qui, chaque matin, permet à la vie de renaître, devint le prophète d'un nouveau culte, lié à un nouvel art naturaliste. Le pharaon voulait imposer le culte de ce seul dieu, Aton. Il évinçait en particulier le dieu Amon qui était alors le dieu principal, et s'opposait ainsi aux prêtres scribes de Thèbes, défenseurs des traditions mais également possesseurs d'une puissance et de richesses pouvant rivaliser avec les siennes.

Aussi, dès la mort du pharaon, ces prêtres scribes rétablirent l'ordre ancien et détruisirent toutes les innovations amarniennes ; la rupture amorcée avait été de trop courte durée, et le culte d'Akhénaton ne trouva guère de défenseurs au sein de la population.

Pourtant, Akhénaton demeure jusqu'à nos jours une figure majeure de l'histoire égyptienne – quoique très mystérieuse et controversée –, sans doute parce que sa réforme, qui accomplissait en quelque sorte les tendances hénothéistes de la religion égyptienne, semble être une voie vers un monothéisme.

Cette prière enthousiaste et universaliste, extraite du *Grand Hymne* d'Akhénaton*, texte mystique* trouvé dans les tombes de Tell-el-Amarna, a sans doute largement influencé la rédaction des Psaumes bibliques (nous citons en notes quelques passages correspondants).

Notes

Rê : ancien nom du dieu-soleil.

à nos yeux : *cf.* Psaumes : « Que tes œuvres sont grandes, Yahvé, / combien profonds tes pensers ! » (Ps **92 [91]** 6) ; « Grandes sont les œuvres de Yahvé, / dignes d'étude pour qui les aime » (Ps **111 [110]** 2).

ailes : les énumérations des créatures sont fréquentes dans les Psaumes. Citons : « Louez Yahvé depuis la terre, / monstres marins, tous les abîmes, / feu et grêle, neige et brume, / vent d'ouragan, l'ouvrier de sa parole, / montagnes, toutes les collines, / arbre à fruit, tous les cèdres, / bête sauvage, tout le bétail, / reptile, et l'oiseau qui vole » (Ps **148** 7-10).

Ou encore : « Tout fut mis par toi sous ses pieds, / brebis et bœufs, tous ensemble, / et même les bêtes des champs, / l'oiseau du ciel et les poissons de la mer, / quand il va par les sentiers des mers » (Ps **8** 7-9).

leurs besoins : *cf.* Psaumes, « Il donne à qui le craint la nourriture » (Ps **111 [110]** 5).

« Tous ont les yeux sur toi, ils espèrent ; tu leur donnes la nourriture en son temps ; / toi tu ouvres la main et rassasies tout vivant à plaisir » (Ps **145 [144]**15-16) ; « Il rassasia l'âme avide, / l'âme affamée, il la combla de biens » (Ps **107 [106]** 9).

Nil débordant des Enfers : les Enfers sont parcourus par un fleuve semblable au Nil terrestre, mais tous ces « Nils » ont leur origine en Aton, créateur universel.

amour : *cf.* les Psaumes de la Bible : « [le soleil], comme un époux qui sort de son pavillon, / se réjouit, vaillant, de courir sa carrière./ À la limite des cieux il a son lever / et sa course atteint à l'autre limite, / à sa chaleur rien n'est caché » (Ps **19 [18]** 6-7).

LA GRÈCE ANTIQUE

de la mythologie* à la rencontre de l'Un

- **Hésiode, les premiers dieux, extrait de *La Théogonie*, vers - 700**
- **Homère, les dieux dans l'Olympe, extrait de *l'Iliade,* VIIIe s.**
- **Sophocle, prédestination et faute, extrait d'*Œdipe à Colone,* vers - 405**
- **Euripide, l'extase divine, extrait des *Bacchantes,* vers - 400**
- **Platon, l'amour du beau, extrait du *Banquet,* vers - 380**
- **Cléanthe, *Hymne à Zeus,* vers - 250**
- **Plotin, l'union à Dieu, extrait des *Ennéades,* vers 250 de notre ère**
- ***Hymne à la Nuit* (*Hymnes orphiques*), vers le IIIe siècle**

Plutôt que de présenter des textes de prière le plus souvent liés à des circonstances particulières de l'histoire ou de la vie quotidienne des cités grecques, nous avons choisi d'illustrer l'avènement d'une littérature et d'une philosophie où se manifeste l'esprit religieux de la Grèce dans son évolution et sa diversité. Seul le dernier texte (*cf. p. 92*), un hymne* orphique*, est un témoignage liturgique*.

La légitimité d'une référence aux poètes Homère (*cf. p. 78*) et Hésiode (*cf. p. 76*) semble évidente : leurs œuvres, synthèses de mythes* ancestraux où dominent les représentations anthropomorphiques* des dieux, reflètent l'état des croyances de la société de leur époque et imprègnent les conceptions des générations à venir.

Le recours aux textes de théâtre, œuvres de fiction destinées à représenter des personnages engagés dans une intrigue et dépendantes de la psychologie de leur auteur, est plus sujet à caution. Si le texte d'Euripide (*cf. p. 82-83*) vaut surtout comme témoignage de la nature très particulière du culte dionysiaque*, son statut théâtral passant à l'arrière-plan, la présence de celui de Sophocle (*cf. p. 80*) mérite de plus amples explications. Tout d'abord, le théâtre puise à des sources mythiques connues de tous. Ensuite, on peut dire qu'il revêt une dimension sacrée dans la mesure où, à travers la mise en scène d'une

confrontation entre la grandeur du héros et la puissance méchante de la divinité, il vise à modifier le comportement éthique des spectateurs, au moyen de ses deux ressorts psychologiques, la terreur et la pitié (*cf.* Aristote, *Poétique*). Il remplit une fonction cathartique*. Ce qui a retenu notre attention dans la perspective de ce recueil, c'est qu'il est le lieu d'expression d'une théologie spécifiquement tragique*, celle de la prédestination au mal, de l'aveuglement de l'homme par les dieux, qui, comme l'explique Paul Ricœur dans son ouvrage *Finitude et Culpabilité* (Aubier, 1960), ne peut être théorisée, mais doit être « montrée » pour garder sa force symbolique. La divinité y est à la fois source de l'égarement et source du discernement, et cette ambiguïté ne peut demeurer dans une tension irrésolue que par le biais de la représentation théâtrale. Or elle est au cœur de la religion grecque : « Qu'elle devienne une religion de la "possession* divine", c'est-à-dire de la pénétration du divin dans l'humain, ou une religion de "l'extase* divine", c'est-à-dire de l'évasion de l'humain dans le divin, la religion dans sa forme apollinienne ou dionysiaque n'est pas une résolution du tragique » (Paul Ricœur, *op. cit.*, p. 371-372).

Cette indistinction du bien et du mal dans le principe divin est difficilement soutenable dans un raisonnement, et Platon la rejettera violemment. C'est pour cela qu'il chassera les poètes de la cité : « Quant à prétendre qu'envers quelqu'un la Divinité se fait auteur de maux, elle dont l'essence est d'être bonne, toute notre énergie doit s'employer à empêcher que cela soit dit par qui que ce soit dans la Cité » (*La République*, 380b, trad. L. Robin). Les trois textes philosophiques ici présentés (*cf. textes de Platon p. 85-86 ; Cléanthe p. 88 ; Plotin p. 90*) reposent sur cette idée d'un dieu unique et bon. Ils montrent que de l'approche rationnelle de la religion peuvent naître la louange ou la vision extatique*.

Religion et philosophie dans la Grèce antique

L'histoire de la religion grecque, qui naît aux alentours du IIe millénaire[1] pour se clore au IVe siècle de notre ère, avec l'adoption par l'empereur Constantin du christianisme comme religion d'État, a connu une évolution complexe qui rend difficile toute approche globale. Nous nous concentrerons donc ici sur les périodes archaïque (VIIIe-VIe siècles), classique (Ve-IVe siècles), hellénistique (336-31 av. J.-C.) puis romaine *(cf. repères chronologiques p. 73-74).* En effet, ce qui nous intéresse tout particulièrement, c'est le fait que la pensée grecque, à ce stade déjà avancé d'évolution, constitue un lieu privilégié de rencontre : rencontre entre une religion civique polythéiste*, habitée de superstition et de rationalité, qui sait aussi s'enrichir de dimensions extatiques et spirituelles, et une réflexion littéraire et philosophique dont les enjeux sont notamment la conception d'un principe divin unique, source de justice, et celle de l'immortalité de l'âme, qui ouvre à une redéfinition du rapport personnel au divin.

1. UN ENSEMBLE DE PRATIQUES CULTUELLES

UNE RELIGION CIVIQUE

La vie quotidienne du Grec est ponctuée de pratiques rituelles qui attestent l'omniprésence de la religiosité et de la croyance instinctive aux forces obscures dans l'organisation de la société : profane et sacré y sont indissolublement liés[2]. Nous retiendrons ici deux pratiques prégnantes : le sacrifice et la divination*.

Les sacrifices d'animaux et les libations (d'eau, d'huile, de vin) sont effectués par les prêtres à l'intérieur d'un espace sacré (*hieron** ou *temenos**), en général sur l'autel placé devant le temple qui abrite en son cœur (*naos**) la statue anthropomorphe* du dieu. Il s'agit d'offrir aux dieux d'en haut la fumée qui s'élève, aux dieux d'en bas le sang versé dans une fosse. Ce rituel de communication avec les dieux, occasion pour les hommes de manger de la viande cuite, leur permet à la fois d'honorer les pouvoirs des dieux et d'affirmer leur domination sur la nature.

Quant à la divination, « connaissance surnaturelle* de l'inconnaissable » (R. Flacelière) qui se développera au VI[e] siècle parallèlement à la naissance de la pensée scientifique, elle restera jusqu'à l'époque romaine une institution officielle centrale, et gardera même du crédit aux yeux de la plupart des philosophes, peut-être parce qu'elle est une tentative d'expliquer rationnellement le monde sans nier l'inspiration*[3]. La faculté de prédire l'avenir est une puissance divine en l'homme, qu'il s'agisse d'interpréter selon des méthodes « rationnelles » les signes des dieux (examen du vol des oiseaux, des entrailles) ou de véhiculer leurs paroles sous l'effet de la possession, comme la pythie* à Delphes.

Les échanges entre mondes divin et humain sont constants, mais l'homme ne peut que conjecturer, de façon souvent partielle et inexploitable, ce que l'arbitraire vouloir des dieux lui donne. Notons dès à présent que la religion grecque est avant tout un ensemble de pratiques, destinées à se concilier les divinités ou à permettre aux humains de conformer leurs actions aux volontés divines. Quand on intente un procès d'athéisme* à Athènes, c'est pour sanctionner non pas un manque de foi*, mais bien une impiété* formelle, une forme de souillure qui risque de nuire à l'ordre de la cité que les dieux garantissent.

UNE MYTHOLOGIE ANTHROPOMORPHIQUE*

Les rites sont sous-tendus par des récits mythiques qui les légitiment et les expliquent.

Nous ne nous attarderons pas ici à décrire la très riche et très complexe mythologie que la Grèce a développée. Pour les légendes spécifiques concernant tel ou tel dieu ou héros* *(cf. infra)*, nous renvoyons, par exemple, au *Guide mythologique de la Grèce et de Rome,* de G. Hacquard (coll. « Références », Hachette, 1984) ou à l'excellent ouvrage de l'Université d'Oxford, dirigé par M.C. Howatson : *Dictionnaire de l'Antiquité* (coll. « Bouquins », Laffont, Paris, 1993). Nous insisterons plutôt sur les ambiguïtés de la nature divine.

Les dieux sont immortels, ils possèdent des pouvoirs inaccessibles aux hommes, et en cela ils se distinguent radicalement des mortels. Mais ils peuvent être blessés – on peut en lire un exemple célèbre au livre V de *l'Iliade,* où Diomède, aidé par Athéna, blesse successivement Aphrodite et Arès.

Ils ont un corps resplendissant, dont la splendeur est insoutenable pour le simple mortel, mais ils peuvent évoluer *incognito* sous des apparences diverses sans provoquer la panique; leurs représentations dans la statuaire sont des archétypes* de la Jeunesse et de la Beauté.

Ils vivent dans la partie supérieure du monde – à l'exception des divinités liées au monde des morts, telles que Hadès ou Perséphone –, mais ils naissent sur la Terre, et le sommet de l'Olympe qu'ils occupent, si haut soit-il, reste une montagne terrestre.

Ils se mêlent constamment des affaires des mortels, dont ils parlent d'ailleurs la langue, et déclinent dans les conflits qui y sont liés toute la gamme des sentiments humains : en principe éternellement bienheureux, ils connaissent la colère, la crainte et le désir. Pourtant, ils demeurent inaccessibles : car s'il leur est loisible de se rapprocher des humains, en revanche l'inverse n'est pas envisageable. On peut certes mentionner le cas des héros, ces intermédiaires nés de l'union d'un dieu et d'une mortelle, objets d'un culte de très grande ampleur puisqu'ils protègent le lieu auquel les rattachent leurs exploits ; mais les héros, malgré leur grandeur, restent à jamais associés au royaume des morts.

L'homme, selon les poètes, naît bien comme les dieux de la terre, mais le plus souvent il est issu d'un procédé de création accompli par une figure d'ascendance divine : chez Hésiode, il est modelé dans l'argile par Prométhée. Comme Apollon le formule très clairement au livre V de *l'Iliade*, « ce seront toujours deux races bien distinctes, celle des Immortels et celle des humains qui marchent sur la Terre ».

DES TENDANCES HÉTÉROGÈNES

La religion grecque n'a cependant jamais été un système unifié. Dès l'époque archaïque, des tendances plus spontanées, pendant irrationnel et mystique* d'une religion civique organisée et figée, existent. Ainsi le culte de Dionysos, dieu du désir débridé, de l'ivresse et de la folie orgiaque, s'oppose à la fonction législative, rationnelle, représentée par Apollon. Il brouille les frontières entre réel et imaginaire, humain et divin ; ses transes, ses danses extatiques traduisent le besoin de se libérer d'un ordre établi trop rigide *(cf. texte p. 82-83).*

Mentionnons aussi l'orphisme*, dont l'influence sur la philosophie de Platon sera grande. Doctrine à tendances monothéiste* et panthéiste*, l'orphisme pénètre en Grèce à l'époque archaïque et prend de l'ampleur au VI[e] siècle. Zeus y devient le dieu du commencement et de la fin, la source de toute vie. Les hommes, mélange de deux éléments, l'un périssable et l'autre éternel, possèdent une âme immortelle déchue à la suite d'un péché originel. Initiation* et réincarnations* purificatrices, réservées à une minorité – notamment parce que la croyance en la métempsychose* implique le végétarisme –, sont la voie d'un salut.

L'on peut constater à travers ces deux exemples que mystique et réflexion théologique sont présentes dès les origines de la religion grecque, mais qu'elles se manifestent en marge du culte dominant.

2. DE LA MYTHOLOGIE À LA LITTÉRATURE : ÉLABORATION D'UNE THÉOLOGIE

À l'époque archaïque, deux poètes déjà mentionnés, Homère (VIII[e] siècle) puis Hésiode (VII[e]), donnent une expression littéraire unifiante à un ensemble de mythes sans doute mûris de longue date dans le monde grec. Leur démarche synthétique marque une relative rupture avec des croyances populaires peu fixées. Les poèmes homériques, tout comme la *Théogonie** et *les Travaux et les Jours* d'Hésiode, sont les œuvres fondatrices de la pensée religieuse à l'âge classique, même s'il ne s'agit aucunement de textes sacrés ou dogmatiques*, inconnus en Grèce.

*MYTHOS** ET *LOGOS** CHEZ HÉSIODE

Hésiode nous donne à lire des grands mythes cosmogoniques* de succession violente *(cf. texte p. 76)* dont les origines sont sans doute à chercher dans les religions orientales, notamment mésopotamienne. Cette pensée mythique, où les forces naturelles précèdent les puissances qui les gouvernent, prélude à l'avènement dès le VI[e] siècle de la pensée scientifique, phénomène purement grec. Ces spéculations philosophiques sur la cause de l'univers, né d'un principe matériel, amorcent la dissociation entre compréhension des phénomènes naturels et mythologie née de la crainte qu'ils inspirent. Remarquons également que les successions généalogiques d'Hésiode n'obéissent plus à de simples rapports de forces, où le plus fort évince par ruse son ancêtre plus faible : une intelligence globale de l'ordre de l'univers intervient et se manifeste tout spécialement dans la suprématie de Zeus et le classement rationnel des différents phénomènes – naturels, sociaux, humains – qui transparaîtra dans les attributs de douze olympiens. Très tôt donc, mythologie et spéculation rationnelle se mêlent dans la volonté de comprendre l'univers.

HIÉRARCHISATION DES PUISSANCES DIVINES CHEZ HOMÈRE

L'Iliade et *l'Odyssée* d'Homère nous donnent une tout autre approche en nous montrant les dieux impliqués au quotidien, et de façon individualisée, dans les combats et difficultés des hommes – l'essentiel de la trame narrative épique*. Homère nous présente le panthéon comme une société de structure familiale, dirigée par un chef souverain, Zeus, en butte aux railleries et aux manigances des douze olympiens, Héra et Poséidon par exemple, mais capable de les défier tous ensemble et sûr de son autorité despotique. Le partage des domaines entre lui et ses frères – Poséidon, à qui échurent les mers, et Hadès, souverain du royaume des morts –, l'a nettement avantagé : maître du ciel, il domine l'ensemble du

monde. Cette hiérarchie indiscutable ne s'est imposée que progressivement dans le culte : Zeus devient, en désaccord avec les récits mythiques, « père des dieux » et « père des hommes », dieu universel dont le culte est panhellénique*, comme à Olympie – mais on ne saurait parler de monothéisme* à son propos : il reste toujours l'élément d'un ensemble, et les Grecs, en accolant à son nom diverses épithètes précisant la fonction qu'ils invoquent à un moment donné, ne le conçoivent nullement comme une entité unique et personnelle, mais d'abord comme un ensemble de puissances.

SOURCES D'UNE RÉFLEXION ÉTHIQUE : HOMÈRE ET LES AUTEURS TRAGIQUES*

Homère esquisse une réflexion sur l'influence respective des dieux et des hommes sur les destinées humaines. On trouve déjà chez lui l'idée d'un Zeus dieu de justice, veillant à l'ordre universel, qui pèse les sorts des guerriers dans une balance, idée qui s'imposera au V[e] siècle avec les tragédies* d'Eschyle. La justice cependant est à comprendre comme un équilibre de forces. Zeus influe selon son bon vouloir sur la vie des hommes, mais la liberté d'un dieu, même la sienne, s'arrête là où commence celle d'un autre : il est soumis au Destin, à cette *moira** qui est avant tout le résultat d'un partage d'influences. Quant à l'homme, son devoir principal consiste à ne pas outrepasser sa condition, sagesse qui fera souvent défaut aux héros tragiques*. Mais l'*hybris**, la démesure qui conduit l'homme à sa perte, a-t-elle sa source dans l'orgueil humain ou bien dans l'aveuglement provoqué par la jalousie des dieux ? C'est dans la réécriture littéraire de la théologie qu'une véritable réflexion sur la faute peut s'amorcer, bien plus que dans les pratiques religieuses à proprement parler.

3. PHILOSOPHIE ET OUVERTURE AUX CULTES ORIENTAUX

Par la symbiose entre pratiques religieuses, théologie, littérature et philosophie, la pensée grecque, qui a exercé une influence déterminante sur la pensée judéo-chrétienne et sur l'islam, va voir le jour.

VERS LA CONCEPTION D'UN DIEU UNIQUE ET IMMANENT*

Sans que cela n'entame le respect cultuel et la vénération du sacré, les Grecs ont toujours manifesté une distance ironique à l'égard de leur foisonnante mythologie, à laquelle ils n'adhèrent pas par un acte de foi. La philosophie donne à cette distanciation une dimension plus critique. Dès le VI[e] siècle, Xénophane, qui condamne fermement polythéisme et anthropomorphisme, va très loin dans la conception d'un dieu unique maître de l'univers puisqu'il affirme que les dieux sont

des projections de pensées humaines. Citons également Parménide, Empédocle, Pythagore[4], les stoïciens*, pour qui l'univers est sous le commandement de la raison *(logos)*, identifiée à Dieu et manifestée par la Providence* ; Platon au IVe siècle, pour qui l'évidente imperfection des dieux de la mythologie est contraire à l'idée du divin, un et immuable. L'unicité du divin va de pair avec l'idée qu'un reflet de lui existe en chaque homme : les stoïciens considèrent que tout homme possède une étincelle du feu divin[5]. Pour Platon, qui exercera sans doute l'influence la plus déterminante, l'âme, principe immortel et divin en l'homme, doit s'efforcer de se rendre semblable au divin par la contemplation de ce dernier (idée que l'on retrouvera chez Plotin (*cf. texte p. 90*). Cette contemplation suppose une ascèse*, un effort spirituel et moral jusqu'alors absents de la religion civique *(cf. texte p. 85-86)*. L'âme n'est pas individuelle, et s'il ne s'agit pas encore d'une doctrine de salut personnel, une étape capitale est franchie.

LA CROYANCE EN UNE VIE APRÈS LA MORT

D'après la croyance commune, les âmes des morts descendaient aux Enfers sans espoir de retour. Traversant le Styx sur la barque de Charon, elles franchissaient des portes gardées par Cerbère et entraient dans le royaume d'Hadès et de Perséphone pour y mener la triste vie d'ombres.

Dans la filiation de l'orphisme, Platon expose sa conviction d'une vie éternelle de l'âme. Ses représentations eschatologiques* sont largement influencées par les cultes à mystères*, ainsi nommés parce qu'ils supposent une initiation dont les rites sont tenus secrets (du fait de leur pouvoir magique, et par crainte de la souillure). Le plus important et le plus durable d'entre eux, celui de Déméter à Éleusis, à l'origine culte agraire de fécondation de la terre, s'est progressivement transformé en une religion du salut. Tous les hommes de langue grecque peuvent devenir des initiés. Au terme d'une série de cérémonies – consommation de produits de la terre, étape à caractère sexuel, drame mystique évoquant la hiérogamie* –, l'initié* parvient au stade ultime de l'extase contemplative qui vaut promesse de vie bienheureuse dans l'au-delà. L'insertion dans une chaîne de vie lui permet de lutter contre l'angoisse de la mort, selon l'image du grain de blé qui meurt.

Jusqu'à la fin du paganisme, des tentatives diverses de concilier la pensée platonicienne avec le désir d'une présence divine qui aide au quotidien verront le jour : syncrétisme*, cultes orientaux ou venus d'Égypte comme ceux d'Isis, d'Adonis, de Cybèle, de Mithra. En particulier, le culte d'Asclépios, guérisseur miséricordieux, exempt de mythologie scandaleuse, connaîtra un immense succès à partir du IVe siècle.

Peu à peu, les dieux s'humanisent, et c'est ce besoin populaire de grandeur divine et de compassion qui annonce sans doute le mieux la diffusion du christianisme en Grèce au début de notre ère.

---

1. Nous faisons remonter les origines de la religion grecque à la première civilisation connue du monde grec, la civilisation minoenne*, qui s'épanouit en Crète et rend un culte à une déesse-mère de la nature. On aurait pu choisir comme époque fondatrice la période mycénienne (XVe-XIIe siècle), au cours de laquelle une population en partie d'origine indo-européenne* développe dans le Péloponnèse une religion où sont déjà honorés certains dieux du panthéon* classique. Mais les données archéologiques restent minces ; et la période suivante (XIIe-VIIIe siècle), pourtant fondamentale puisqu'elle voit naître les cadres qui perdureront jusqu'au IVe siècle, est peut-être encore moins connue : elle est dite « obscure » Riche en bouleversements, elle a sans doute vu l'arrivée d'une deuxième vague d'occupants indo-européens.
2. Pour une analyse plus détaillée du culte, nous renvoyons aux ouvrages cités en bibliographie. Notons simplement ici que les similitudes avec l'Orient ou l'Égypte sont nombreuses, même s'il faudrait nuancer : disparité géographique et importance des divinités tutélaires spécifiques des cités (dites poliades*), grande souplesse dans le choix des divinités honorées, mais aussi développement de sanctuaires à l'échelle du pays, comme à Delphes ou Olympie, cultes solennels dans des temples où les dieux sont représentés par des statues anthropomorphes*, fêtes nombreuses, nécessité de l'observance scrupuleuse des rites, crainte de la souillure. À noter que l'hénothéisme* n'est pas répandu en Grèce : quand une grande divinité absorbe les attributs de divinités locales, son domaine d'action propre n'en est pas modifié.
3. *Cf.* les attributs d'Apollon, le dieu de l'oracle* delphique.
4. Philosophe et mystique* du VIe siècle, il opposait les réalités éternelles des nombres au monde changeant des apparences. Il prolongera l'idée d'âme immortelle jusqu'à celle de la métempsychose.
5. Cette idée d'une présence divine en l'homme s'était déjà fait jour chez Homère : le porcher Eumée vénérait Zeus hospitalier en Ulysse, déguisé en mendiant. Mais cette présence divine n'était pas encore un attribut constitutif de la nature humaine.

Repères chronologiques

v. 5000-4000	Premières civilisations agricoles en Grèce
v. 3000-2000	Période du minoen* ancien en Crète
v. 2000	**Arrivée en Grèce continentale des premiers envahisseurs indo-européens***
v. 2000-1700	Période du minoen moyen en Crète : premiers palais, culte d'une déesse-mère
v. 1700-1450	Apogée de la civilisation des palais, domination maritime

Période mycénienne (XVe - XIIe s. av. J.-C.)

v. 1600	Développement de royaumes indépendants, achéens, dans le Péloponnèse
v. 1450	Les Achéens prennent le contrôle de la Crète Apparition de l'écriture syllabique linéaire B, première trace de la langue grecque
v. 1400-1200	Essor de la civilisation mycénienne jusque dans les îles égéennes et la Crète. Formation du panthéon grec, synthèse des cultes agraires (crétois notamment) et des structures indo-européennes ; début du culte des morts
v. 1250	La guerre de Troie ?

Période dite « obscure » ou haut archaïsme (XIIe - VIIIe s. av. J.-C.)

v. 1100	Arrivée des Doriens en Grèce, deuxième invasion indo-européenne, religion patriarcale*
v. 1100-800	Colonisation grecque des Cyclades et de l'Asie Mineure. Nombreux contacts avec l'Orient

Période archaïque (VIIIe - VIe s. av. J.-C.)

IXe-VIIIe s.	Naissance de l'alphabet grec ; apparition de la cité grecque, premiers temples

776	Premiers jeux Olympiques
v. 850-750	Composition des poèmes homériques, *l'Iliade* et *l'Odyssée*
v. 800-500	Colonisation grecque du pourtour de la Méditerranée
VIIe-VIe s.	Époque des tyrans et des législateurs dans les différentes cités
v. 700	Hésiode, *La Théogonie*
VIe s.	Pythagore

Période classique (V^e^ - IVe s. av. J.-C.)

492-429	Siècle de Périclès à Athènes (démocratie)
490-449	Guerres Médiques, victoire des Grecs sur les Perses Eschyle (525-456), Sophocle (496-406), Euripide (v. 485-406)
431-404	Guerre du Péloponnèse, défaite d'Athènes contre Sparte
399	Mort de Socrate Platon (428-348)

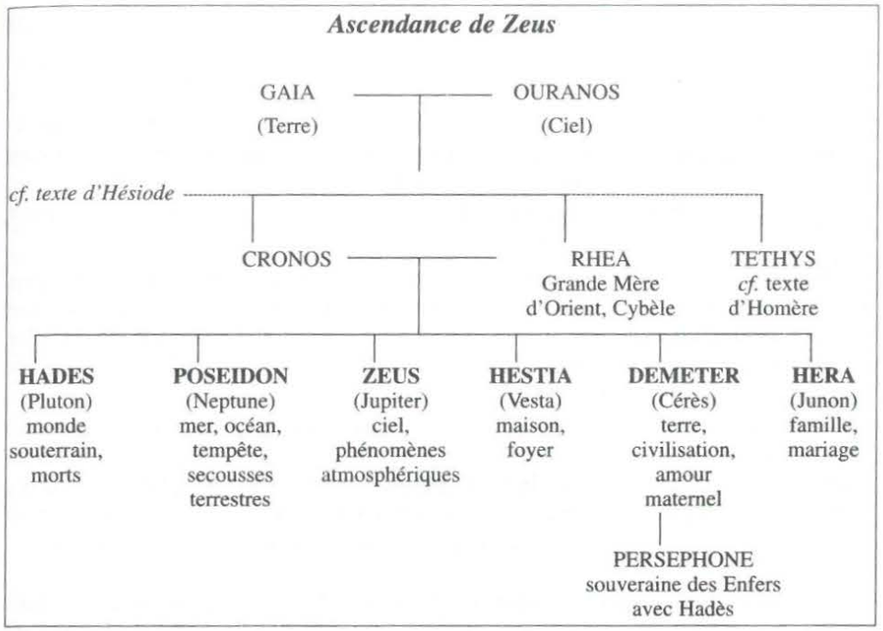
Période hellénistique (IIIe - Ier s.)

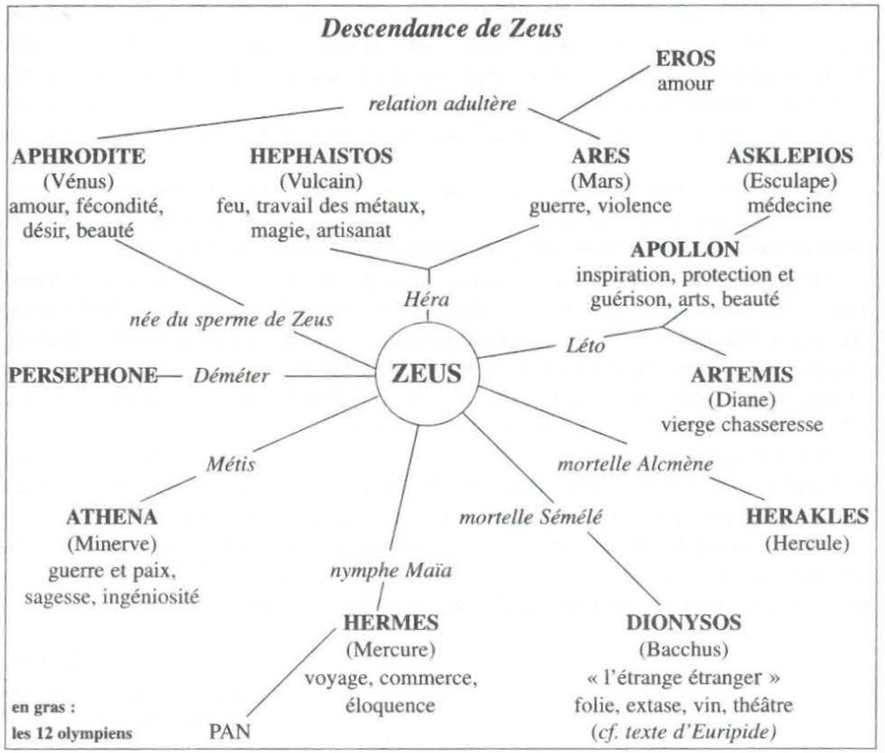
336	Avènement d'Alexandre le Grand
322	Fin de l'indépendance de la Grèce. Constitution des trois royaumes hellénistiques (Macédoine, Asie, Égypte) Cléanthe (331-232) Développement des cultes à mystères et de l'orphisme
146	Prise de Corinthe par les Romains
86	Prise d'Athènes par le Romain Sylla
31	Bataille d'Actium. Toute la Grèce est désormais province romaine

Période romaine (31 av. J.-C.-476 apr. J.-C.)

v. 50	Diffusion du christianisme en Grèce par l'apôtre Paul Plotin (205-270)
313	Édit de Milan établissant la liberté religieuse

Annexe : ascendance et descendance de Zeus (tableaux)





Les premiers dieux

Les fils nés de Terre et de Ciel étaient les plus terribles qui soient, et, depuis le premier jour, ils étaient détestés de leur géniteur. Dès qu'ils naissaient, il les dissimulait tous dans les régions souterraines de Terre et ne les laissait pas venir à la lumière. Le Ciel se réjouissait de son œuvre mauvaise, mais la Terre énorme se remplissait et gémissait dans ses entrailles ; alors elle médita une ruse fourbe et méchante.

Promptement, elle crée un métal, le blanc acier, fabrique une grande serpe, puis expose à ses enfants son projet. Elle leur parle pour leur donner du courage, le cœur inquiet : « Enfants issus de moi et d'un père à l'orgueil insensé, si seulement vous voulez vous laisser persuader, nous nous vengerons de l'affreux outrage de votre père, car c'est lui qui le premier a tramé des œuvres ignobles. »

Ainsi dit-elle.

La crainte s'empara d'eux tous, aucun ne dit une parole. Cependant, plein de hardiesse, le grand Cronos à l'esprit retors répondit en ces termes à sa vénérable mère : « Mère, c'est moi qui accomplirai cette tâche, je le promets, puisque, de notre père au nom odieux, je ne fais aucun cas ; car c'est lui qui le premier a tramé des œuvres ignobles. »

Ainsi dit-il.

L'énorme Terre se réjouit grandement en son cœur. Elle le cacha en embuscade, puis mit dans ses mains la serpe aux dents acérées et lui enseigna toute la ruse. Le grand Ciel vint, amenant la nuit ; tout désireux d'amour, il se tint attaché à la Terre et s'étendit en tous sens. Mais son fils, du lieu de l'embuscade, avança la main gauche, et de la droite prit le monstrueux objet, la longue serpe aux dents acérées ; en un élan, il faucha les parties de son père, et les jeta ensuite çà et là derrière lui. Mais ce qui s'échappa de sa main n'était pas vain ; car des éclaboussures sanglantes en avaient jailli. La Terre les reçut toutes.

Et quand le temps eut achevé son cours, elle engendra les robustes Erinyes et les grands Géants resplendissants de l'éclat de leurs armes, qui portent dans leurs mains de longs javelots, et les Nymphes que l'on appelle Méliennes, sur la Terre infinie.

Quant aux parties, après les avoir coupées avec l'acier, il les jeta de la terre ferme dans la mer aux vagues agitées, et la haute mer les porta alors longtemps. Tout autour, une écume blanche s'éleva de la chair immortelle ; de cette écume, une jeune fille fut formée. Elle s'approcha d'abord de la sainte Cythère, puis de là elle parvint jusqu'à Chypre baignée des flots ; c'est là que la belle et vénérable déesse vint sur la Terre ; autour d'elle, l'herbe croissait sous ses pieds délicats.

Elle est appelée Aphrodite par les dieux et les hommes, parce qu'elle a été formée de l'écume, mais aussi Cythérée, parce qu'elle est parvenue à Cythère. Amour et le beau Désir se joignirent à elle, dès qu'elle fut née et qu'elle alla vers la race des dieux.

Dès le début lui échut cette dignité particulière, cette part, aussi bien chez les hommes que chez les dieux immortels : les entretiens familiers des jeunes filles, les sourires, les tromperies, la douce jouissance, l'amitié et la tendresse.

Hésiode,
La Théogonie, v. 154-206
(traduction L. Mellerin).

Hésiode (v. 700 av. J.-C.) est l'un des tout premiers poètes grecs connus. De lui nous sont parvenus deux poèmes authentiques, *la Théogonie* et *les Travaux et les Jours.*

La Théogonie raconte la naissance et la succession des dieux depuis l'origine du monde ; ces récits correspondent sans doute à des luttes réelles pour le pouvoir royal qui ont marqué alors la société des hommes. Mais ils nous donnent surtout à lire des réflexions humaines qui viennent du fond des temps sur les origines, la vie, la nature.

Notre extrait se situe juste après le prélude. Avant tout, il y avait Abîme *(Chaos),* puis Terre et Amour. La Terre *(Gaia)* enfanta ensuite un être égal à elle-même, le Ciel étoilé *(Ouranos),* qui pouvait la couvrir entièrement (v. 126-127), puis les montagnes, les nymphes ; et, s'accouplant avec Ouranos, elle donna ensuite naissance à Cronos, ainsi qu'à d'autres fils très puissants.

Notes

Après le meurtre de son père, **Cronos,** devenu père à son tour, avalera ses enfants pour s'en protéger. Mais Zeus, l'un d'eux, remplacé par une pierre grâce à une ruse de sa mère, lui échappera et le tuera, pour régner à son tour sur les autres dieux.

Les **Erinyes** sont des divinités infernales qui châtient les crimes contre la famille et l'ordre social.

Les **Géants** : de taille énorme et d'aspect effroyable, ils attaquèrent les olympiens et furent vaincus par Zeus, aidé d'Athéna et de Prométhée.

Les **Nymphes** sont des divinités des eaux, des vallons et des bosquets, qui sont poursuivies par le dieu Pan et s'emparent souvent elles-mêmes des beaux jeunes gens.

Les **Nymphes Méliennes** sont les nymphes du frêne. Dans certaines cosmogonies, l'homme naît de l'arbre.

Les dieux dans l'Olympe

Mais quand survient la douzième aurore, alors les dieux toujours vivants se rendent dans l'Olympe, tous ensemble, Zeus en tête ; Thétis alors n'oublie pas les prières de son enfant. Elle surgit du flot de la mer et, enveloppée de brume, monte vers le vaste ciel et l'Olympe. Elle y trouve le Cronide à la grande voix, assis à l'écart des autres dieux, sur le plus haut sommet de l'Olympe aux nombreuses cimes. Elle s'assied devant lui, lui prend les genoux de sa main gauche, de la droite le touche sous le menton. Suppliante, elle adresse ces mots à Zeus tout-puissant, fils de Cronos :

« Zeus père, si jamais, parmi les immortels, j'ai parlé ou agi pour te servir, accomplis ici mon désir ; honore mon fils, destiné entre tous à une prompte mort. Car voilà qu'Agamemnon, roi du peuple, l'a outragé ; il lui a ravi et détient sa part d'honneur, lui-même la lui a enlevée. Mais toi du moins, honore-le, prudent Zeus olympien ; accorde la victoire aux Troyens, jusqu'au jour où les Achéens honoreront mon fils et le feront croître en honneur. » Ainsi parle-t-elle. Zeus, l'assembleur de nuées, ne lui répond rien, mais un long moment il demeure assis, silencieux. Thétis, qui lui avait pris les genoux, s'y tient attachée, et renouvelle sa demande :

« Fais-moi une promesse sincère en inclinant la tête, ou bien refuse : toi, tu n'as rien à redouter ; et moi je verrai bien alors à quel point je suis d'entre les dieux la plus méprisée ! »

Grandement affligé, Zeus, l'assembleur de nuées, lui répond alors :

« Funeste affaire ! Tu vas m'entraîner dans une brouille avec Héra, quand elle viendra me provoquer avec des paroles injurieuses ! Elle me cherche déjà constamment querelle, devant les dieux immortels et soutient que je porte secours aux Troyens dans le combat. Mais toi, retire-toi maintenant, qu'Héra ne te voie pas.

Quant à moi j'aurai soin d'accomplir tes désirs. Allons ! Pour toi je ferai un signe de la tête, afin que tu aies confiance : car c'est de ma part, parmi les immortels, le plus grand des gages. Ce n'est ni révocable, ni mensonger, et cela s'accomplit, ce que j'accompagne d'un signe de la tête. »

Il dit ; et de ses noirs sourcils, le Cronide fait un signe d'assentiment. Ses divins cheveux retombent en flottant sur la tête du roi immortel ; le grand Olympe en est ébranlé.

S'étant ainsi mis d'accord, ils se séparent. Elle, alors, s'élance de l'Olympe éclatant vers la mer profonde ; Zeus regagne sa demeure. Les dieux tous ensemble se lèvent de leurs sièges à l'arrivée de leur père. Aucun n'a la hardiesse de rester assis alors qu'il approche, tous s'avancent à sa rencontre. Et lui s'assied là, sur son trône. Mais Héra ne s'y méprend pas, elle voit qu'avec lui Thétis s'est concertée, Thétis aux pieds d'argent, fille du Vieillard de la mer.

Homère, *l'Iliade,* chant I, v. 492-538
(traduction L. Mellerin).

Homère, grand poète épique grec, a probablement vécu au VIII[e] siècle av. J.-C. Il est surtout connu comme étant l'auteur de *l'Iliade,* récit d'un épisode de la guerre de Troie, dont le thème central est la colère d'Achille et ses conséquences, et de *l'Odyssée,* récit des aventures d'Ulysse pendant son retour vers Ithaque, après la guerre de Troie. Ces deux épopées, transmises d'abord oralement, puis transcrites, sont les fondements de la culture grecque, notamment mythologique. Elles mettent en scène des dieux très anthropomorphisés* qui interviennent dans les conflits des hommes.

Agamemnon, chef des forces grecques au cours du siège de Troie, a profondément offensé Achille en lui reprenant, suite à une dispute, une part de son butin. Achille décide alors de quitter le combat et, furieux, demande réparation à sa mère Thétis, divinité marine, en la priant de se rendre auprès de Zeus (le Cronide, fils de Cronos) pour plaider sa cause.

Notes

l'**Olympe** est la plus haute montagne de Grèce. La mythologie en fait la demeure des dieux immortels.

j'ai agi pour te servir : Thétis avait défendu Zeus contre les autres olympiens alors que ceux-ci voulaient l'enchaîner. Elle avait fait venir un géant pour soutenir le Cronide.

une prompte mort : la mort d'Achille devant Troie avait été prédite.

Achéens : autre nom des Grecs.

Héra : épouse de Zeus.

le Vieillard de la mer : Nérée, l'un des plus anciens dieux de la mer, fils de Gaia (la Terre) et de Pontos.

Prédestination et faute

« Mais dis-moi, quand une parole divine est venue par des oracles annoncer à mon père qu'il mourrait de la main de ses propres enfants, comment tu pourrais sans injustice m'en faire le reproche, à moi qui n'avais encore reçu aucun germe de vie ni de mon père ni de ma mère, moi qui n'étais pas né alors ? Si, par ce malheur éclatant qui est le mien, j'en suis venu aux mains avec mon père et je l'ai tué, sans comprendre ni ce que j'ai fait ni à qui je l'ai fait, comment pourrais-tu à bon droit me blâmer d'un acte commis malgré moi ? Quant à ma mère, misérable, elle qui fut de ton sang, n'as-tu pas honte de me contraindre à dire ce que furent ses noces ? Et je vais le faire sur-le-champ, car je ne saurais me taire, quand toi tu en viens à mettre sur tes lèvres ces paroles infâmes ! Car c'est elle qui m'a engendré, elle m'a engendré, hélas ! pour mon malheur ; et ni elle ni moi ne le savions ! [...]

Mais je ne serai pas appelé criminel, ni pour ce mariage ni pour ce meurtre de mon père que tu m'imputes sans cesse, en m'adressant avec aigreur des reproches injurieux. Réponds donc à une seule des questions que je veux te poser : si quelqu'un, ici et maintenant, s'avançait vers toi pour te tuer, toi, l'homme juste, chercherais-tu à savoir si ton assassin est ton père, ou le ferais-tu expier sur-le-champ ? Je crois bien, moi, si toutefois tu aimes la vie, que tu ferais expier le coupable, sans un regard pour la justice. Eh bien, c'est justement dans ce malheur que j'ai été plongé ; les dieux me conduisaient. Et pour moi, je crois que l'âme de mon père, si elle vivait encore, ne me contredirait pas. »

Sophocle, *Œdipe à Colone*,
v. 969-983, 988-999
(traduction L. Mellerin).

Un oracle avait prédit à Laïos, roi de Thèbes, que son fils le tuerait. Se rappelant cela lorsque Jocaste, sa femme, engendre un fils (Œdipe), Laïos fait exposer l'enfant sur la montagne du Cithéron. Mais Œdipe est recueilli par le roi de Corinthe. Devenu homme, il consulte l'oracle de Delphes : celui-ci lui annonce qu'il tuera son père et épousera sa mère. Il quitte alors Corinthe et fait route vers Thèbes. En chemin, il se querelle avec un étranger sur une route et le tue, sans savoir qu'il s'agissait de son propre père Laïos. Venu à Thèbes, il délivre la ville du Sphinx*, un monstre qui la terrorisait depuis de longues années. En récompense, les habitants le proclament roi et lui font épouser Jocaste, sa mère.

La ville est alors ravagée par la peste ; Œdipe mène une enquête pour découvrir les causes de ce fléau envoyé par les dieux, et découvre peu à peu qu'il est lui-même le fils et le meurtrier de Laïos. Jocaste alors se pend, et Œdipe se crève les yeux. Il part en exil avec sa fille, Antigone, qui le guide jusqu'à Colone où il mourra mystérieusement.

Œdipe à Colone, dernière pièce de **Sophocle** (v. 495-406 av. J.-C.), l'un des trois grands auteurs tragiques de la Grèce classique, met en scène le séjour d'Œdipe à Colone. Œdipe se justifie des crimes dont on l'accuse et affirme son innocence : il est victime de la puissance des dieux ; ses actes, il les a « subis plutôt que commis » (v. 266).

Œdipe s'adresse ici à Créon, frère de Jocaste et régent de Thèbes. Créon considère explicitement Œdipe comme un parricide, souillé par sa faute, et nomme son mariage inceste.

L'extase divine

Heureux l'homme fortuné, qui connaît les rites initiatiques des dieux,
qui dirige pieusement sa vie et sanctifie son âme dans un thiase,
qui célèbre dans les montagnes les mystères de Bacchus
selon les purifications consacrées.
Il pratique les orgies de la grande mère Cybèle,
et, brandissant le thyrse, couronné de lierre,
il est serviteur de Dionysos.
Allez, Bacchantes, allez, Bacchantes !
Bromios, dieu fils de dieu, Dionysos, ramenez-le,
des montagnes phrygiennes aux larges rues de la Grèce,
ramenez-le, Bromios !
Lui que sa mère autrefois,
saisissant les éclairs voltigeants de Zeus,
rejeta avant terme de son ventre
dans les violentes douleurs de l'enfantement.
Car, frappée de la foudre, elle avait quitté la vie.
Mais aussitôt Zeus le Cronide le recueillit,
dans un abri d'où il pourrait naître.
Dans sa cuisse il le dissimula
et l'attacha avec des agrafes d'or,
pour le soustraire aux regards d'Héra.
Il le mit au monde, lorsque les Destinées eurent fixé le terme,
dieu aux cornes de taureau,
il le ceignit de couronnes de serpents ;
et depuis les Ménades, qui nourrissent les bêtes sauvages,
entremêlent aussi des serpents à leur chevelure. [...]

Il est agréable, dans les montagnes,
quand on se précipite sur la terre après les courses du thiase,
de revêtir la nébride, de pourchasser le bouc pour l'immoler,
de dévorer avec plaisir sa chair crue,
de s'élancer sur les monts de Phrygie et de Lydie,
tandis que Bromios mène la danse, évohé !

La terre ruisselle de lait, de vin, du nectar des abeilles,
tandis que monte de Syrie comme une vapeur d'encens.
Le prêtre de Bacchus,
brandissant la torche de pin enflammée, attachée au narthex,

s'élance dans la course,
excite les errants à revenir aux chœurs ;
par ses cris il les exalte, tandis qu'il secoue dans les airs sa délicate chevelure.
Et au milieu des Bacchantes criant évohé,
il fait retentir ces mots :
« Allez, ô Bacchantes ! Allez, ô Bacchantes !
dans la volupté du Tmôlos qui roule ses flots d'or,
sur vos tambourins au sourd grondement,
chantez Dionysos ! »

Euripide, *Les Bacchantes*,
v. 72-103, 133-156
(traduction L. Mellerin).

Euripide (v. 480 - 406 av. J.-C.) est le dernier des trois grands auteurs tragiques athéniens (Eschyle et Sophocle l'ont précédé). Il nous reste dix-neuf pièces de lui. *Les Bacchantes,* seule tragédie conservée à sujet dionysiaque, faisaient partie d'une trilogie grâce à laquelle Euripide gagna en 405 le concours dramatique, à titre posthume.

Dionysos, fils de Zeus et de la mortelle Sémélé, vient à Thèbes pour y faire reconnaître sa divinité, car elle y est niée. Pour se venger de cet affront, il rend folles les femmes de Thèbes et les force à célébrer ses rites sur le mont Cithéron. Ce sont elles qui chantent ce texte, et l'on peut constater la nature délirante et orgiaque de leur culte, issu d'anciens rites liés au réveil de la nature. Il faut se les représenter vêtues de peaux de faon, coiffées de serpents, couronnées de lierre, de chêne, en train de danser ou de jouer de la musique.

NOTES

Les **Bacchantes,** également appelées **Ménades** (littéralement « agitées de transports furieux »), sont les « femmes de Bacchus » : habitées par une folie extatique, elles célèbrent ses rites. Leur cri habituel est *évohé.*

Bacchus, ou Dionysos, est parfois surnommé **Bromios,** littéralement « le frémissant, le grondant ».

Le **thiase** est une cohorte de fidèles réunis pour célébrer un dieu, le plus souvent Dionysos. Ces fidèles parcourent les chemins en dansant et en chantant, souvent vêtus de la **nébride,** vêtement sacré en peau de faon ; ils portent le **narthex,** une baguette de férule, et leur prêtre le **thyrse,** attribut de Dionysos, bâton enveloppé de feuilles de vigne et surmonté d'une pomme de pin.

La **Phrygie** est un territoire situé à l'ouest de l'Asie Mineure. La **Lydie** se trouve au centre de l'Asie Mineure occidentale, au sud-ouest de la Phrygie. Le **Tmôlos** est un massif montagneux de la Lydie.

Cybèle est une divinité anatolienne importée de Phrygie dans le monde gréco-romain.

Héra, épouse de Zeus, et jalouse de l'enfant que portait Sémélé, vint trouver cette dernière pour l'inciter à demander à Zeus de lui rendre visite dans toute sa splendeur. À la venue de Zeus, Sémélé périt foudroyée, mais le dieu prit l'enfant de son ventre et le plaça dans sa propre cuisse.

« [...] Quand un homme aura été conduit jusqu'à ce point-ci par l'instruction dont les choses d'amour sont le but, quand il aura contemplé les belles choses, l'une après l'autre aussi bien que suivant leur ordre exact, celui-là, désormais en marche vers le terme de l'institution amoureuse, apercevra soudainement une certaine beauté, d'une nature merveilleuse, celle-là même, Socrate, dont je parlais, et qui, de plus, était justement la raison d'être de tous les efforts qui ont précédé ; beauté à laquelle, premièrement, une existence éternelle appartient, qui ignore génération et destruction, accroissement et décroissement ; qui, en second lieu, n'est pas belle en ce point, laide en cet autre, pas davantage belle tantôt et tantôt non, ni belle non plus sous tel rapport et laide sous tel autre, pas davantage belle ici et laide ailleurs, en tant que belle aux yeux des hommes et laide aux yeux de tels autres ; et ce n'est pas tout encore : cette beauté, il ne se la représentera pas avec un visage par exemple, ou avec des mains, ni avec quoi que ce soit d'autre qui appartienne à un corps, ni non plus comme un discours ou comme une connaissance, pas davantage comme existant en quelque sujet distinct, ainsi dans un vivant soit sur la terre soit au ciel, ou bien en n'importe quoi d'autre ; mais il se la représentera plutôt en elle-même et par elle-même, éternellement jointe à elle-même par l'unicité de la forme, tandis que les autres choses belles participent toutes de celle dont il s'agit, en une façon telle que la génération comme la destruction des autres réalités ne produit rien, ni en plus ni en moins, dans celle que je dis et qu'elle n'en ressent non plus aucun contrecoup.

« Quand donc, en partant des réalités de ce monde, on s'est, grâce à une droite conception de l'amour des jeunes gens, élevé vers la beauté en question et qu'on commence à l'apercevoir, on peut dire qu'on touche presque au terme. Car c'est là justement le droit chemin pour accéder aux choses de l'amour, ou pour y être conduit par un autre, de partir des beautés de ce monde et, avec cette beauté-là comme but, de s'élever continuellement, en usant, dirais-je, d'échelons, passant d'un seul beau corps à deux, et de deux à tous, puis des beaux corps aux belles occupations, ensuite des occupations aux belles sciences, jusqu'à ce que, partant des sciences, on arrive pour finir à cette science que j'ai dite, science qui n'a pas d'autre objet que, en elle-même, la beauté dont je parle, et jusqu'à ce qu'on connaisse à la fin ce qui est beau par soi seul.

« Voilà, cher Socrate, dit l'Étrangère de Mantinée, quel est le point de la vie où, autant qu'en aucun autre imaginable, il vaut pour un homme la peine de vivre : quand il contemple la beauté en elle-même ! Qu'un jour il t'arrive de la voir, alors ce n'est point à la mesure de la richesse comme de la toilette, ni de la beauté dans les jeunes garçons comme dans les jeunes hommes, qu'elle te semblera être : à la mesure de cette beauté dont la vue, à présent, te met hors de toi-même, pour laquelle tu es prêt, et aussi bien que toi beaucoup d'autres encore, pourvu que vous voyiez vos bien-aimés et soyez toujours en leur compagnie, tous prêts à vous passer, au cas qu'il y en eût possibilité quelconque,

de manger et de boire, ayant assez par contre de les contempler seulement et de leur tenir compagnie ! Quelle idée nous faire dès lors, ajouta-t-elle, des sentiments d'un homme à qui il serait donné de voir le beau en lui-même, dans la vérité de sa nature, dans sa pureté, sans mélange ; et qui, au lieu d'un beau infecté par des chairs humaines, par des couleurs, par mille autres sornettes mortelles, serait au contraire en état d'apercevoir, en lui-même, le beau divin, dans l'unicité de sa forme ? As-tu idée que ce doive être une vie misérable, celle de l'homme qui regarde dans cette direction-là, qui contemple au moyen de ce qu'il faut l'objet dont nous parlons et qui est en union avec lui ? Ne réfléchis-tu pas, dit-elle, que c'est là, là seulement, qu'il lui sera donné, alors qu'il voit le beau au moyen de ce par quoi il est visible, d'enfanter, non pas des images de mérite, attendu que ce n'est pas avec une image qu'il a pris contact, mais un mérite réel, attendu que c'est le réel avec quoi il a pris contact ? N'est-ce pas, d'autre part, à celui qui enfante le mérite réel et qui le nourrit, qu'il appartient de devenir cher à la divinité, et, s'il y a homme au monde capable de s'immortaliser, n'est-ce pas à celui dont je parle qu'en reviendra le privilège ? »

Platon, *Le Banquet,* 210e - 212a
(traduction Léon Robin, © Les Belles Lettres).

Dans cette réflexion sur l'amour menée par Diotime, une prêtresse inspirée dont Socrate est censé rapporter les propos[1] s'exprime le cœur de la philosophie platonicienne (**Platon** : Athènes, v. 427-348 av. J.-C.). De même que la connaissance permet de s'élever du sensible à l'intelligible et de parvenir à la vérité (*cf.* l'allégorie* de la caverne, *la République,* VII, 514a-519d), de même l'amour permet d'accéder au beau. Le philosophe qui recherche le Bien, la Forme suprême, doit suivre un parcours initiatique, du particulier à l'universel, de l'affectif au spirituel : d'abord attaché à la beauté d'une créature, ce qui résout provisoirement la tension de son incomplétude (*cf.* le mythe de l'androgyne, *le Banquet,* 189d-193a), il en vient à aimer la beauté de toutes, puis s'élève à l'amour des belles âmes et de leurs belles actions, pour aimer finalement les sciences et enfin la science par excellence, celle du Beau en soi, satisfaisant ainsi aux exigences de son âme immortelle qui doit se porter vers les Formes immuables et se détacher de la matière. Au terme de cette ascension spirituelle, le Beau lui est donné dans une vision fulgurante, que nous pouvons rapprocher de l'extase décrite par Plotin. La contemplation du Beau n'est pas passive, car les Formes sont aussi sources du devenir : connaître le Beau, c'est aussi, nécessairement, être mû à l'imiter, parce qu'on ne peut demeurer en présence de la perfection sans s'y conformer. D'où l'engendrement de la vertu évoqué à la fin de notre passage, accomplissement du désir d'« enfanter dans le Beau » qui est la finalité propre de l'amour, ce fils d'expédient et de pauvreté rendu créatif par le manque, cet élan indispensable qui rend le Bien sensible à l'âme.
Beau, Vrai et Bien sont des manifestations de la Forme suprême, que Platon n'identifie pas formellement au démiurge* créateur de l'univers, mais qui semble bien être la Divinité unique qu'il évoque à maintes reprises.

Note
soit sur la terre soit au ciel : les astres sont les vivants du ciel.

1. Diotime est un personnage réel, mais son discours est sans doute l'œuvre de Platon.

Hymne à Zeus

Ô toi, très glorieux entre les immortels,
honoré sous de nombreux noms,
tout-puissant pour l'éternité :
ô Zeus, auteur de la nature,
toi qui gouvernes toutes choses par ta loi,
salut !
Car il est permis à tous les mortels de s'adresser à toi.
En effet, nous sommes ta descendance,
ayant reçu en partage l'unique image de l'un,
aussi nombreuses que soient les créatures mortelles
qui vivent et se meuvent sur la terre.
C'est pourquoi je te célébrerai par des hymnes,
et je chanterai toujours ta puissance. [...]
Aucune action ne se produit sur la terre sans ton assentiment, ô Dieu,
ni dans le ciel éthéré et divin, ni dans la mer,
si ce n'est les innombrables méfaits
que les méchants commettent dans leur folie. [...]
Ô Zeus, dispensateur de tous les présents,
dieu des sombres nuées, maître de la foudre,
sauve les hommes de la misérable ignorance,
que toi, père,
tu fais se répandre hors de l'âme ;
et donne-nous de trouver l'intelligence,
elle en qui tu te confies pour gouverner toutes choses avec justice.
Afin que nous que tu honores t'honorions en retour,
en chantant sans cesse tes œuvres par des hymnes, comme il convient,
puisque ni chez les mortels, ni chez les dieux,
aucune marque d'honneur n'est plus grande
que de chanter toujours la loi commune dans la justice.

Cléanthe, *Hymne à Zeus*
(traduction L. Mellerin).

Cléanthe (v. 331 - v. 232 av. J.-C.), philosophe, succède vers 261 à Zénon à la direction du Portique, l'école stoïcienne.

Quelques fragments de ses œuvres sont conservés, dont cet *Hymne à Zeus,* 36 hexamètres au stoïcisme* empreint de ferveur religieuse.

Cléanthe abandonne tous les aspects anthropomorphiques de Zeus, si présents dans *l'Iliade* et dans la culture grecque populaire ; il ne mentionne pas non plus les olympiens, autres dieux de la famille de Zeus. Son hymne* s'adresse à un dieu unique, parfait et tout-puissant, qui régit l'univers. Les humains, qui lui ressemblent, peuvent s'adresser à lui pour qu'il les aide à accepter sa volonté.

Le nom de **Zeus** indique clairement son origine : c'est le nom ancien du ciel lumineux, de la lumière du jour, issu de la racine indo-européenne* signifiant « briller », que l'on trouve par exemple dans les mots latins *dies* (le jour), *deus* (dieu), ou dans le terme védique* *dyeus*. Zeus, équivalent grec du *dyaus-pita* indien ou du *Iupiter* latin (littéralement « le maître du ciel en pleine lumière »), est un avatar* du grand dieu indo-européen du ciel. Il est peu à peu devenu la divinité universelle dont le culte signifiait l'appartenance au monde grec.

L'union à Dieu

Souvent, m'éveillant à moi-même en sortant de mon corps, au-delà de toutes les autres choses mais à l'intérieur de moi-même, je vois une beauté merveilleusement grande, et, précisément à ces moments, j'ai la conviction d'avoir une destinée plus élevée ; j'accomplis par mon action la vie la plus haute ; et je suis devenu un avec l'être divin, je suis fondé en lui ; une fois parvenu à cette action, je m'établis au-dessus de tout autre être intelligible. [...]

On contemple subitement, sans savoir comment, et la contemplation, emplie de lumière, ne fait pas voir aux yeux quelque chose de différent, mais c'est la lumière elle-même qui est l'objet de la vision. [...]

Le fait et la capacité de voir ne sont plus la raison, mais ils sont plus grands que la raison, antérieurs et supérieurs à elle, tout comme ce qui est vu. Donc, se voyant à ce moment lui-même, quand il voit, l'être se verra tel que son objet, ou plutôt il s'unira à lui-même tel que son objet et il se sentira simple comme lui. [...]

C'est pourquoi il est difficile d'expliquer ce qu'est l'objet de la contemplation. Comment en effet le décrire comme différent de nous, alors que, quand nous le contemplions, nous ne le voyions pas différent, mais faisant un avec nous-mêmes ? [...]

Si on le voit, cet être, quels désirs ardents et passionnés on éprouvera en voulant se mêler à lui ! [...]

Car il revient à celui qui ne l'a pas vu de tendre vers lui comme vers un bien ; mais à celui qui l'a vu, il est accordé d'être charmé par sa beauté, d'être rempli d'une admiration accompagnée de plaisir, d'être sans dommage frappé de stupeur et de l'aimer d'un véritable amour, de rire de l'âcre désir et des autres amours, de mépriser les choses qu'auparavant il tenait pour belles. [...]

C'est lui-même la plus grande beauté possible, et le commencement de la beauté, c'est lui qui façonne ceux qui l'aiment, les rend beaux et dignes d'amour. [...]

Car c'est cela la fin véritable pour l'âme [...]

Comment donc cela peut-il se réaliser ? Écarte toute chose !

Plotin, *les Ennéades,* extraits
(traduction L. Mellerin).

Plotin (v. 205-270) était un philosophe grec néoplatonicien. Il partit en Mésopotamie pour découvrir la philosophie perse et indienne, puis s'établit à Rome. Il a tenté de rendre compte de ses expériences mystiques en conservant les exigences rationnelles de la philosophie grecque. Son langage est comparable à celui des grands mystiques de toutes les traditions religieuses ; ce n'est pas un hasard si *les Ennéades* ont considérablement influencé la pensée médiévale de l'Occident et contribué à la formation de la pensée islamique.

Les Ennéades, transcriptions de discussions philosophiques destinées à ses élèves, ont été publiées après sa mort par son disciple Porphyre. Écrites dans une langue orale, souvent elliptique, aux transitions parfois abruptes, elles sont difficiles à comprendre.

Le texte présenté ici est un assemblage d'extraits traitant de la contemplation du Bien, qui est en même temps union à lui.

Notes

lignes 1-7 : *les Ennéades,* IV, 8.
Plotin, dans ce chapitre, veut affirmer la divinité de l'âme malgré l'union de l'âme et du corps. Il fait ici l'expérience intime de la vocation supérieure de l'âme, appelée à l'union avec l'Un, l'Être, plutôt qu'à la vie dans le monde des sens, des émotions. Ce passage, très bref, est l'un des rares où Plotin revient sur lui-même pour décrire son extase*.
lignes 8-11 : *les Ennéades,* VI, 7, 36.
lignes 12 -20 : *les Ennéades,* VI, 9, 10.
La contemplation abolit les frontières entre intelligence qui contemple et objet de la contemplation, de même que la lumière qui fait voir est elle-même ce qui est vu.
lignes 21-30 : *les Ennéades,* I, 6, 7.
lignes 31-32 : *les Ennéades,* V, 3, 17.
la fin véritable pour l'âme : il s'agit pour l'âme d'être touchée et éclairée par la lumière véritable, pour contempler cette lumière non au moyen d'un autre éclairage mais grâce à la lumière véritable elle-même, à la fois objet et moyen de la contemplation.
écarte toute chose ! Cette expérience du dépassement de toutes les réalités terrestres et les exigences ascétiques* qui l'accompagnent sont à rapprocher d'autres textes de grands mystiques comme Maître Eckhart, saint Jean de la Croix, Sankara ou Rûmi, qui appartiennent au christianisme, à l'hindouisme ou à l'islam.

Hymne à la Nuit

faire brûler une torche

Nuit qui engendra les dieux et les hommes,
je te chanterai !
Nuit, genèse de toutes choses,
que nous appelons aussi Kypris,
entends-moi, ô déesse bienheureuse,
à l'éclat noir, étincelante d'étoiles,
toi que réjouissent le calme et la douceur du sommeil profond.
Bienfaisante, délicieuse, amie des longues veilles,
ô mère des songes !
Tu délies les soucis,
toi qui es bonne et apaises les peines,
dispensatrice du sommeil, amie de tous,
meneuse de chevaux, éclat de nuit !
À demi accomplie, céleste et terrestre tour à tour,
ronde comme le cercle,
danseuse à la poursuite des airs vagabonds,
tu chasses la lumière sous la terre
et à nouveau tu fuis dans l'Hadès !
Car de toutes choses
la nécessité redoutable est maîtresse.
Je t'invoque maintenant,
ô Bienheureuse, riche et désirable,
Écoute favorablement ma voix suppliante,
viens, propice,
et chasse les craintes qui brillent dans la nuit.

La Prière, Les Hymnes d'Orphée
(traduction et présentation P. Charvet,
© Nil Éditions, 1995, p. 41-42).

Cet *Hymne à la Nuit* est extrait d'un recueil d'hymnes liturgiques destinés à être chantés pendant des cérémonies initiatiques de mystères. Utilisés, sans doute aux alentours des IIe-IIIe siècles de notre ère, par un groupe religieux d'Asie Mineure vraisemblablement proche de la secte orphique, ces hymnes s'adressent à des dieux très nombreux : dieux du panthéon, Dionysos tout spécialement, mais aussi notions ou, comme ici, phénomènes naturels personnifiés.

Le priant, debout, les bras levés au ciel, fait brûler des aromates et invoque un dieu, qu'il considère comme unique dans l'espace de la prière : il le nomme à de nombreuses reprises, à l'aide d'épithètes qui s'enchaînent sur un mode litanique. Il formule ensuite une demande, généralement demande de protection en ce monde, dans le domaine spécifique de l'action du dieu invoqué.

« Ces *Hymnes* ne conçoivent pas la divinité comme humaine. Ils nous invitent plutôt par ce lien immédiat entre les hommes et les dieux à percevoir l'essence de l'homme comme divine » (P. Charvet, p. 33).

Note
Kypris : Aphrodite, la déesse de Chypre.

L'HINDOUISME

l'unité du divin au fondement du polythéisme*

- **La souveraineté de Varuna, extrait du *Rig-Veda* (IIe millénaire)**
- **Cosmogonie*, extrait du *Rig-Veda* (IIe millénaire)**
- **Connaître le Soi*, extrait de la *Mundaka Upanishad* (VIe-IIIe siècle avant notre ère)**
- **La voix de Krishna, manifestation de Vishnu, extrait du *Bhagavad Gîtâ* (IIe-Ier siècle avant notre ère)**
- **Brâhman est la suprême Unité, Sankara (IXe siècle)**
- **Éloge de Kali, texte tantrique* (XVIIe siècle)**
- **Psaume LXIII du pèlerin, Toukaram (XVIIe siècle)**
- **Le don du guru*, Ramana Maharshi (XXe siècle)**

Au fondement de l'hindouisme, on trouve une réflexion sur l'unité du divin. Déjà dans le *Veda**, la création du monde peut être évoquée dans une prière où les échos mythiques* abondent *(cf. texte p. 113),* ainsi que dans une réflexion philosophique sur l'être *(cf. texte p. 115)* que les paroles de Sankara sur l'Absolu cosmique* qu'est le Brâhman prolongent *(cf. texte p. 121)*. La prise de conscience du Soi* universel et de son identité avec l'âme individuelle est au centre des préoccupations brahmaniques* telles qu'elles apparaissent dans les *Upanishads (cf. texte p. 117)* : par elle, l'homme peut être délivré du cycle des renaissances. On peut approcher ce mystère* par la voie de la connaissance ou par la dévotion envers un dieu suprême, comme l'enseigne Krishna *(cf. texte p. 119)* ou comme le montre la prière tantrique à Kali *(cf. texte p. 123-124)*. L'essentiel demeure pour chaque homme, accompagné du dieu qu'il prie ou de son maître spirituel, une démarche personnelle vers le salut *(cf. textes p. 127 et p. 129)*.

La religion hindouiste

Le terme d'« hindouisme », néologisme occidental forgé à partir d'une désignation musulmane, que les Indiens traduisent par le terme sanskrit *hindutva**, désigne une réalité multiforme : à la fois l'appartenance au peuple indien, à sa culture, et un ensemble de pratiques concernant aussi bien le mode de vie que ce que nous appelons plus volontiers le domaine religieux (culte, prière, méditation). Lorsqu'il s'agit de nommer leur religion, les hindous recourent plutôt au terme de *Sanatanadharma** (vérité, loi éternelle), insistant ainsi sur le respect du *dharma**, l'ensemble des règles régissant l'ordre du monde. Le *Grand Dictionnaire hindi* (Bénarès, 1951)[1] est encore plus précis : « Un hindou est un Indien qui croit et se conforme dans sa vie aux règles de conduite, aux coutumes, à l'organisation sociale et à la religion *[dharma]* fondées sur les principes énoncés implicitement ou explicitement par le *Veda*. »

Bien que cette définition soit trop restrictive dans la mesure où la référence au *Veda,* ensemble d'écrits sacrés, ne rend pas compte de développements plus récents d'un hindouisme populaire qui se détache d'eux, nous la prendrons comme point de départ de cette introduction. En effet, nous ne nous concentrerons pas ici sur la diversité des pratiques et les subtilités doctrinales des différentes écoles ou sectes* (nous renvoyons pour cela à la bibliographie), mais nous suivrons les principaux écrits hindous et leur philosophie, afin de situer par rapport à eux les extraits figurant dans ce chapitre. Malgré les difficultés de périodisation, trois grandes étapes seront distinguées : le védisme*, le brahmanisme* et l'hindouisme proprement dit.

1. LE VÉDISME

L'histoire de l'hindouisme commence au IIe millénaire avant notre ère : il naît de la rencontre entre deux civilisations successives du nord-ouest de l'Inde. La première, dravidienne*, fondée sur le matriarcat*, domine dans la vallée de l'Indus lorsque, vers 1500-1300, des envahisseurs nomades indo-européens*, les Aryens*, pénètrent à leur tour dans le Pendjab puis dans la vallée du Gange, imposant à l'Inde une société patriarcale*. La suprématie des Aryens est liée à l'immense littérature qu'ils ont développée dans leur langue « parfaite », le

sanskrit*, utilisée aujourd'hui encore comme langue sacrée et littéraire. Malgré les profondes modifications que connaîtra en Inde la religion, les pratiques et spéculations les plus anciennes y demeureront presque partout prégnantes.

LE *VEDA*

Le terme de *Veda,* issu d'une racine sanskrite *vid* qui signifie « savoir, connaître », désigne le savoir par excellence, d'origine non humaine. Au sens le plus strict, il s'agit de la révélation* divine entendue *(shruti*)* et connue intuitivement par de sages prophètes de la fin du IIe millénaire, les *rishi**. Les révélations, intimement liées à des pratiques rituelles, furent réunies entre 1500 et 1000 par des familles de prêtres (brahmanes*) en quatre recueils *(samhita*)* : le ***Rig-Veda*** (savoir des chants, des hymnes*), qui comporte les éléments les plus anciens, le ***Sama-Veda*** (savoir des mélodies), le ***Yajur-Veda*** (savoir des sacrifices, de la liturgie*) et l'***Atharva-Veda*** (savoir de la magie : le livre du « prêtre du feu », composé plus tardivement). Outre les hymnes, on y trouve des prescriptions rituelles d'une précision impressionnante ainsi que des considérations théologiques, cosmogoniques* *(cf. texte p. 115).*

Ces textes, majoritairement versifiés, nous sont parvenus sans altération : transmis oralement par les brahmanes de génération en génération, ils n'étaient pas compris des enfants qui les apprenaient par cœur, car le sanskrit n'était plus parlé. Retenus uniquement comme des successions de syllabes, souvent chantées, ils expriment le Verbe divin sous une forme accessible à l'homme.

LES RITES VÉDIQUES*

Le védisme est avant tout une religion sociale, et non individuelle. Ses rites sont transmis dans le cadre du clan patriarcal. Ils n'exigent pas de temples – les temples et les statues n'apparaissent que vers le IIIe siècle avant notre ère –, mais s'accomplissent dans la maison ou sur une aire sacrificielle délimitée.

Les sacrifices consistent en des offrandes végétales, en partie jetées au feu comme nourriture pour les dieux, en partie consommées par les prêtres. L'oblation du lait dans le feu est un acte essentiel : en réponse au don gratuit de la vache, qui atteste la bienveillance divine, l'homme se doit d'offrir du lait en sacrifice aux dieux. Par cet échange, l'ordre du monde peut être maintenu. Il y a également des sacrifices animaux ; à l'origine, certains étaient même humains. On distingue les sacrifices domestiques, célébrés par le maître de maison, des sacrifices solennels, célébrés par les brahmanes. Les premiers peuvent être pratiqués quotidiennement ou bien à l'occasion d'événements exceptionnels tels que la naissance, l'imposition du nom, la prise du cordon sacré marquant l'initiation* ou « deuxième naissance », le mariage, ou encore les rites

funéraires. Parmi les sacrifices solennels, on citera les sacrifices au feu ou à la lune, la célébration du *soma** *(cf. infra)*, les différents rites royaux dont le sacrifice du cheval, très ancien et très solennel.

L'idée directrice est que le sacrifice n'est pas principalement un acte posé par l'homme pour un dieu destinataire dont il a reçu ou attend du bénéfice, mais le lieu d'une restauration de l'ordre cosmique*, qui permet à l'ensemble des êtres qui composent le monde – dieux, hommes, animaux, plantes – d'être liés. Trois divinités y sont spécifiquement associées qui sont à la fois le sacrifice lui-même et ce par quoi il s'accomplit.

À l'origine du monde, il y a un sacrifice, celui du géant **Prajapati**, maître de la Création, dépecé par les dieux pour donner naissance à tous les êtres. En réponse à cet acte inaugural d'éclatement, les offrandes des dieux puis des brahmanes permettent à Prajapati de retrouver son unité originelle en guérissant ses articulations disjointes : « ses articulations, ce sont les jointures du jour et de la nuit, la pleine et la nouvelle Lune, le commencement des saisons ». Le sacrifice qui permet la reconstitution de son corps devient refondation du monde. **Agni**, dieu du sacrifice, exprimé par le feu rituel et la lumière, est médiateur entre les dieux et les hommes à qui il confère l'immortalité : il n'a d'existence localisée que dans le rituel, accompagné des formules qui le manifestent. Il en est de même pour **Soma,** jus enivrant extrait d'une plante, peut-être le chanvre ou un champignon hallucinogène, ingrédient sacrifié mais aussi breuvage d'immortalité, essence de « la vie sans retour », divinité donnée et invoquée par les paroles du sacrifice. On peut comprendre dès lors que le sacrifice perde peu à peu de vue ses destinataires initiaux pour devenir signifiant en lui-même, la maîtrise de ses formules incantatoires, les *brâhmans**[2], devenant le pouvoir suprême.

LES DIEUX VÉDIQUES

Les textes védiques se caractérisent par leur polythéisme. Dans le *Rig-Veda,* on trouve une liste de 33 dieux ; un hymne élève même leur nombre à 33333 ! Quelques indications sur les principaux d'entre eux, outre les trois cités au paragraphe précédent, se révèlent nécessaires.

Mitra et Varuna, les garants de l'ordre cosmique

Varuna, figure nocturne, règne sur les dieux, la nature et les hommes. Gardien du *rita**[3], il siège au ciel et sur la Terre dans le sacrifice (lieu de la reconstitution du *rita*). De par sa position céleste, il est le témoin de toutes les actions des hommes, et donc la source de la punition éventuelle *(cf. texte p. 113)* : son nom signifie « lien, enveloppe », parce qu'il enserre dans ses filets. Dieu menaçant, il inspire la crainte.

Mitra[4] est le pendant bienveillant de Varuna, lié à la paix et non à la guerre : dieu de l'alliance avec les hommes, ami de tous, il favorise, par exemple, les traités.

Indra, représentant de la fonction guerrière

Indra est le plus fort des dieux : Varuna et Mitra lui ont cédé le pouvoir. Il combat le démon Vritra, l'adversaire à forme de serpent, ce qui lui vaut d'être reconnu comme le libérateur du monde et la source de toute vie ; il se manifeste particulièrement dans l'orage. Il maintient aussi l'ordre, mais par la violence et non par la morale. Il a de nombreux assistants, parmi lesquels **Vayu,** dieu du vent. Sous la forme du souffle, Vayu assurera plus tard une loi de cohésion du monde.

Autres divinités

Aditi (« sans limite »), mère de Mitra et de Varuna. C'est la grande Mère, identifiée à la Terre, à la nature universelle ; elle délivre de l'angoisse et de la faute.

Rudra, dieu sombre et redoutable ; il est le maître des bêtes des forêts, des chasseurs et des populations non aryennes. Bien que répandant terreur et maladie, il est aussi médecin. Beaucoup de ces aspects seront repris plus tard par le dieu Shiva.

Cette multiplicité des dieux doit être comprise comme la manifestation et la sacralisation des liens qui relient les diverses énergies au divin. Mais, déjà dans le védisme, et plus encore dans le brahmanisme qui lui succède, chaque dieu invoqué est souvent absolutisé comme dieu unique (hénothéisme*).

LES ÉCRITS VÉDIQUES COMPLÉMENTAIRES

DU *VEDA* À QUATRE BRANCHES

Outre les quatre recueils ci-dessus cités appartiennent aussi au *Veda* tout un ensemble de textes postérieurs qui avaient pour vocation d'expliciter ou de compléter leurs enseignements.

Ainsi à chaque recueil correspondent des ***Brâhmanas**** (« ce qui est lié à la prière »), traités rituels en prose écrits entre le Xe et le VIIIe siècle et contenant des réflexions sur la nature et le sens des sacrifices. La suprématie des brahmanes, prêtres détenteurs des savoirs cultuels, s'y affirme nettement, et la faute prend une dimension beaucoup plus rituelle.

Les ***Aranyakas***, « textes forestiers », complètent les *Brâhmanas,* mais ils sont difficilement accessibles : ils nécessitent l'ombre de la forêt pour être compris.

Les ***Upanishads,*** dont l'étymologie renvoie à la notion de mystère, ont été écrits entre le VIe siècle avant notre ère et le IXe siècle ; ils contiennent les sources de la pensée philosophique hindoue et s'inscrivent en réaction contre

l'excès de ritualisme des *Brâhmanas.* Le début de leur rédaction coïncide avec l'apparition des « hérésies » bouddhiste et jaïne. Confrontés à ces oppositions, les brahmanes doivent réagir et la religion se systématise progressivement.

2. LE BRAHMANISME

On peut dire que le brahmanisme (ancien puis récent) concerne une période s'étendant du VIe siècle jusqu'au début de notre ère, date à laquelle on commence à parler d'hindouisme au sens strict, défini par réaction à l'effervescence spirituelle de cette époque qui donnera notamment naissance au bouddhisme. Mais ces frontières temporelles sont très floues : le brahmanisme est surtout une période de transition entre le védisme, dont il conserve de nombreux traits, et l'hindouisme, dont il préfigure l'essentiel.

L'IDENTITÉ DU *BRÂHMAN** ET DE L'*ÂTMAN** DANS LES *UPANISHADS*

On trouve dans les *Upanishads* les notions clefs de *Brâhman* et d'*Âtman.*

Le *Brâhman,* c'est à l'origine la formule rituelle agissante du sacrifice, qui manifeste une puissance primordiale ; sacralisé, il devient la parole qui donne existence, la force magique du sacrifice et, par extension, le principe universel de l'existence, de la réalité, l'origine et le fondement de tout. Il est l'Être, ce qui existe réellement au-delà de toutes les apparences.

L'*Âtman,* pronom réfléchi signifiant « pour soi[5] », désigne l'âme individuelle, le principe spirituel, insaisissable et éternel, présent en chaque être, et qui rattache tout à la source universelle de la vie et de la connaissance.

Les *Upanishads* spéculent sur l'identité du *Brâhman* avec le monde. Notons que cette conception moniste* d'un *Brâhman* unique n'entre pas en contradiction avec le polythéisme : Brâhman est l'énergie qui relie les dieux, les hommes, le monde, il est l'essence même de la structure sous-tendue par le polythéisme ; les dieux, transitoires, sont subordonnés à la totalité universelle de *Brâhman.* Le brahmanisme, comme son nom l'indique, se fonde sur l'idée du *Brâhman.*

Sur le plan mystique*, les *Upanishads* méditent sur l'identification entre *Brâhman* et *Âtman,* moi universel et moi singulier, Absolu du monde et Absolu du Soi* : « L'âme des créatures est une, mais elle est présente dans chaque créature ; à la fois unité et pluralité, comme la lune qui se reflète dans les eaux. » Il s'agit essentiellement d'une spéculation philosophique, mais la méditation et l'ascèse* peuvent rendre intelligible cette identification libératrice.

PANTHÉON* ET RITES DU BRAHMANISME

Le brahmanisme reprend l'essentiel du panthéon védique, assimile même des divinités plus anciennes, mais concentre son attention sur trente-trois dieux, puis sur huit « protecteurs de l'espace », forces naturelles ou figures plus individualisées ; Varuna et Indra perdent leur influence au profit de ce qui deviendra la triade hindoue : **Brâhma, Shiva, Vishnu** *(cf. L'hindouisme).*

Les sacrifices védiques demeurent, mais leur importance décline : trop coûteux, ils heurtent aussi le principe de l'*ahimsâ** (du désidératif de la racine sanskrite *han,* « frapper »), la non-violence ou plus exactement le non-désir de commettre le mal. Des cultes plus simples, qui connaîtront une grande fortune dans l'hindouisme, apparaissent : adoration d'images ou de statues ; pèlerinages aux lieux sacrés tels que les gués, les confluents ; offrandes *(puja*)* végétales ; développement des *mantras**, formules rituelles, parfois de simples syllabes[6] qui expriment de façon sonore la nature profonde du dieu et qui se développeront surtout dans le tantrisme *(cf. texte p. 123-124).*

Mais les sacrifices ne sont plus considérés comme la voie de salut. Ils deviennent de simples adjuvants dans le cadre de la doctrine du *sâmsara**, des actes parmi d'autres dans une religion qui se popularise.

LA DOCTRINE DU *SÂMSARA* ET LA LOI DU *KARMA**

La doctrine du *sâmsara* naît vers le VI[e] siècle, sans que l'on connaisse son origine, et figure dans les *Upanishads* les plus anciennes. Le terme *sâmsara,* de la racine *sam-sr*, « couler avec », désigne une conception cyclique de l'univers et de la destinée des âmes individuelles.

Selon la théorie des quatre âges du monde, l'univers se dégrade, perdant peu à peu sa perfection originelle : au terme du dernier âge, il est détruit dans un grand cataclysme pour revenir au stade des eaux primordiales et être ensuite recréé.

Quant aux individus, leur existence s'inscrit dans un cycle de renaissances qui obéit à une loi de causalité, la loi du *karma,* du terme *karman** signifiant « acte ». Ils posent au cours de leur vie terrestre des actes, impliquant un sujet et un objet, qui tous portent des fruits, bons ou mauvais, et relèvent d'une responsabilité individuelle. Les conséquences de ces actes doivent être sanctionnées dans le monde des phénomènes, ce qui explique la nécessité, au terme d'une existence, d'un retour de l'âme sur terre[7]. L'âme, de nouveau liée à un corps (humain, animal, végétal ou divin), se retrouve encore une fois dans un enchaînement inéluctable d'actes, et ce cycle de renaissances ou *sâmsara* est perpétuel. Envisagé de façon pessimiste, il contraste avec la sérénité de l'époque védique où seul le bonheur terrestre était recherché.

L'ORGANISATION EN CASTES

La croyance en *sâmsara* va de pair avec une organisation sociale qui reflète les exigences du *dharma**, la « disposition » normale des choses (de la racine *dhr,* « soutenir »), l'ordre à la fois cosmique et moral qu'il faut absolument respecter pour maintenir le monde. Le *dharma* a une dimension individuelle, mais il désigne surtout un ensemble d'obligations découlant de l'appartenance à l'une des quatre castes *(varna*),* appartenance conditionnée par les actes commis dans une vie antérieure et contre laquelle il serait donc vain de se révolter. Ces castes se distinguent des classes sociales en ce qu'elles sont absolument rigides.

1 - Les *brahmanes,* prêtres, initiés* et savants.
2 - Les *kshatryas**, princes et guerriers.
3 - Les *vaicyas**, artisans, commerçants et paysans producteurs[8].
4 - Les *shudras**, caste inférieure non aryenne d'ouvriers et d'esclaves.

LA DÉLIVRANCE (*MOKSHA**) DU CYCLE DES TRANSMIGRATIONS*

Les *Upanishads* cherchent une voie de libération hors du *sâmsara.*

Aux membres des trois premières castes, « deux fois nés » car ils ont reçu l'initiation *(upanayana*),* une voie s'ouvre, la possibilité de parcourir les quatre étapes de l'existence : études, vie de chef de famille, retraite dans la forêt, et enfin renoncement au monde, cette quatrième étape étant rarement atteinte. La logique est la suivante : il faut agir de moins en moins, maîtriser ses désirs pour sortir de la fatalité du *karma.*

L'observance des pratiques religieuses et des règles morales peut rendre meilleures les conséquences des actes et donc faciliter une renaissance dans de bonnes conditions, à défaut d'une délivrance définitive.

Mais la vraie solution, puisque le *sâmsara* résulte de l'ignorance *(cf. texte p. 121),* c'est la connaissance obtenue grâce à l'enseignement d'un maître, connaissance de *Brâhman* et de l'identité de ce Soi cosmique avec l'*Âtman,* le Soi individuel. Les individus, manifestations fragmentaires de la diversité par laquelle *Brâhman* est perçu, sont des principes spirituels susceptibles d'accéder à un état de conscience où ils peuvent connaître l'unité de *Brâhman*, mais la difficulté de l'exercice exige de grands efforts. Le *Brâhman* est, en effet, inconnaissable autrement que par une expérience incommunicable ; on ne saurait pas le décrire.

Les quelques éléments qui constituent la structure de l'hindouisme sont d'ores et déjà définis : *sâmsara, karma,* éternité cyclique de l'univers, croyance en l'unité *Brâhman/Âtman.* De fait, les écrits védiques, aujourd'hui encore vénérés et utilisés dans le culte, et tout spécialement les *Upanishads,* sont des références auxquelles tout courant philosophique ou toute secte se réclamant de l'hindouisme fait appel.

Mais l'hermétisme de ces textes anciens et la diversité des réponses qu'ils proposent laissent une grande marge d'interprétation. De plus, les règles védiques ne concernent que les trois castes supérieures, le salut restant totalement inaccessible aux autres. Cela explique l'extrême diversité de courants, plus populaires, qui se sont développés ensuite et qui constituent l'hindouisme à proprement parler. Souvent très éloignés du védisme, ils se caractérisent en particulier par la dévotion à un dieu suprême personnel, subordonné au *Brâhman* (Sankara) ou identifié à lui (sectes).

3. L'HINDOUISME

On peut faire naître l'hindouisme avec le brahmanisme, dès le VIe siècle avant notre ère ; mais c'est surtout depuis les premiers siècles de notre ère qu'un hindouisme plus populaire a pris son essor, sous l'influence des renonçants* – ascètes* errants ayant choisi de renoncer au monde et de vivre dans la solitude pour atteindre la délivrance du *sâmsara* –, de la critique du bouddhisme et des spéculations philosophiques à partir des *Upanishads.*

DE NOUVEAUX ÉCRITS

La tradition (smriti*)

Un nouvel ensemble de textes apparaît, dont l'origine remonte souvent à ce que nous avons appelé « brahmanisme ». Il s'agit non plus de textes révélés* *(shruti)* mais de tradition, de mémoire *(smriti).*

Cette tradition comprend notamment les six *Vedangas* (parties du *Veda*) – phonétique, grammaire, métrique, étymologie, astronomie et rituel –, des textes légalistes qui codifient en particulier le système des castes, des traités, des ensembles de préceptes pour la vie quotidienne comme le *Manavadharmasastra,* ou le *livre des Lois de Manu* (entre le IIe siècle avant J.-C. et le Ier apr. J.-C.).

*Les épopées** : Ramayana et Mahâbhârata

Il convient d'insister ici sur les écrits les plus célèbres de la *smriti,* qui appartiennent à la littérature épique*. Deux épopées exposent sous une forme littéraire l'essentiel de l'évolution du védisme à l'hindouisme, à savoir le développement d'une croyance en un Absolu personnel : adaptées dans les différents dialectes de l'Inde, et non figées comme le *Veda,* elles ont exercé une grande influence sur le développement de l'imaginaire littéraire et artistique et sur la conception du *dharma.*

Le ***Ramayana*** (rédigé entre le IVe siècle avant J.-C. et le Ve après) raconte en 48000 vers les amours tragiques de Rama, roi parfait, avatar*[9] de Vishnu, pour Sita.

Le ***Mahâbhârata*** (époque védique - VIe siècle) relate quant à lui « le grand combat des Bharatas » (descendants de Bharata, prince du nord de l'Inde) et compte 120000 vers ; il comprend le célèbre ***Bhagavad Gîtâ,*** « le chant du Bienheureux Seigneur » (vers les IIe-Ier siècles avant notre ère ?) qui a eu une énorme postérité, et a même été intégré dans la *shruti,* devenant un texte religieux universel. Arjuna, un grand prince fils du dieu Indra, hésite au seuil de la bataille à combattre des parents et demande conseil à son *sûta**, conducteur de char, qui n'est autre que Krishna, avatar de Vishnu qui sera l'objet d'une grande vénération. Celui-ci lui enjoint de combattre, car la guerre est l'acte propre de la caste des guerriers, et si les corps ont une fin, « l'esprit qui s'y incarne* est éternel, indestructible, incommensurable » (II, 18, trad. A.-M. Esnoul et O. Lacombe). Mais il s'agit de combattre « sans [s]e permettre aucun attachement, l'[âme] égale dans le succès et l'insuccès » (II, 48). Il lui enseigne alors sa philosophie, en particulier les trois voies de la délivrance :

- l'action *(karma yoga*)* : il faut se détacher des buts, mais sans renoncer à agir conformément au *dharma (cf. p. 119) ;*
- la connaissance *(jnâna* yoga)* de l'Absolu, de l'adéquation du *Brâhman* et de l'*Âtman* ;
- la dévotion *(bhakti* yoga)*, don de soi à un être divin passionnément aimé.

Les Puranas

Outre les épopées, de nombreux textes, dont la rédaction peut remonter à l'époque des *Upanishads,* fondent les cultes de Vishnu et de Shiva ainsi que la *bhakti.* On peut citer en particulier les ***Puranas*** (300-1200), écrits encyclopédiques relatant notamment les descentes des divinités *(avatars)* dans le monde des hommes – le *Bhâgavata* par exemple, récent, raconte l'amour des *g'opis** gardiennes de vaches pour Krishna qui proclame sa prédilection pour la *bhakti* (VII, 7, 52) – et exposant la théorie de la dégradation des âges dans le cycle cosmique. Les *Puranas* exerceront une grande influence sur tout le monde hindou. Par ailleurs existent des collections de textes *(samhita)* vishnouites et des traditions *(âgama*)* shivaïtes, dans lesquelles les sectes effectuent leurs choix.

LA PRATIQUE D'UN CULTE POPULAIRE

La dévotion (bhakti)

La dévotion était appelée à devenir prépondérante dans l'hindouisme, car celui-ci se caractérise par une donnée nouvelle : la relation personnelle de l'individu au dieu qu'il honore comme suprême[10].

Le mot ***bhakti*** (de la racine *bhaj,* « partager ») désigne l'amour de la divinité par participation à son essence, la confiance en sa bienveillance qui peut aller jusqu'à un profond abandon fusionnel *(prapatti*).* Le phénomène est d'origine

ancienne, mais le terme n'apparaît qu'à l'époque des épopées et des *Upanishads* les plus récentes.

Le succès de la *bhakti* s'explique aisément : l'intimité amicale qu'elle permet avec le dieu est en effet accessible à tous. Les rites sont simples : « Celui qui m'offre avec dévotion [ne fût-ce qu'] une feuille, une fleur, un fruit ou de l'eau, l'offrande dévotieuse de celui-ci dont le cœur est pur, je l'agrée » (*Bhagavad Gîtâ,* IX, 26, trad. A-M. Esnoul et O. Lacombe, Seuil, 1976). L'appartenance à une caste n'a aucune incidence, tous, même les hors-castes ou les femmes, peuvent accéder à la délivrance par la *bhakti.* « Ceux qui ont pris en moi leur refuge, fils de Prthâ, quand même ils auraient une mauvaise naissance, seraient femmes, artisans, ou même serviteurs, ils arrivent au but suprême » (*Bhagavad Gîtâ,* IX, 32, *op. cit.*), enseigne Krishna.

Le culte sectaire[11] de la triade de l'hindouisme : Brâhma[12], Vishnu, Krishna

L'hindouisme honore une multitude de divinités, mais la *bhakti* s'adresse plus spécifiquement à deux d'entre elles, Vishnu à l'origine puis Shiva.

Vishnu, divinité solaire, fils d'Aditi, est déjà présent dans le *Veda,* où il parcourt en trois pas l'univers entier. Il symbolise les formes élémentaires de conservation du cosmos* : lors de sa dissolution, il en garde les germes sous la forme du serpent Sesa. Assimilé notamment au Krishna du *Bhagavad Gîtâ,* il est à la fois guerrier, enfant, berger : des traditions très diverses sont unifiées sous son nom. On le représente traditionnellement endormi sur le serpent de l'infinitude, rêvant le monde disparu et le maintenant ainsi dans sa mémoire, afin qu'il puisse être recréé par Brâhma au moment opportun.

Shiva a une origine complexe. Il correspond au Rudra des temps védiques, chef de divinités atmosphériques, mais a été assimilé à plusieurs autres divinités. Bienveillant et terrible, il assure un double mouvement de destruction et de restructuration du monde : c'est le sens de sa danse cosmique *(tandava*).* S'il représente le gouffre qui sépare l'humain du divin, il est aussi le dieu bon et compatissant pour ses adeptes qu'il délivre du cycle des renaissances.

Ces divinités existent dans une forme suprême, invisible, mais se manifestent également par leurs avatars si la lutte contre les démons exige leur venue sur terre. Par ailleurs, elles sont présentes dans le « sanctuaire du cœur » des hommes, et leurs statues deviennent par consécration lieux d'une présence toute particulière.

Leur culte se pratique dans le cadre de sectes, foisonnantes depuis les débuts de notre ère. Il s'agit de groupements de durée très variable autour d'un *guru*,* chef spirituel souvent considéré comme une incarnation* de la Divinité suprême qu'il honore, homme saint qui a eu une révélation et qui, s'appuyant sur le choix d'un ou plusieurs textes sacrés qui deviennent ainsi privilégiés, la transmet à des disciples *(cf. texte p. 129).*

Vishnu et Shiva ont des fonctions différentes, et ce fait même implique la nécessité de penser une unité supérieure à eux. Dans les courants proches du védisme, cette unité est encore le Brâhman impersonnel ; mais souvent Brâhma, Vishnu et Shiva sont considérés comme des manifestations de la Personne suprême à qui s'adresse en fait le culte. Chaque secte honore spécifiquement Vishnu ou Shiva.

Le culte des déesses

C'est dans le cadre du tantrisme, forme de culte magique appelé dès le VI[e] siècle à un grand développement *(cf. texte p. 123-124),* que le culte des déesses, sans doute d'origine pré-aryenne – comme semble l'indiquer, par exemple, la pratique de sacrifices animaux pour elles –, prend toute son ampleur, sans jamais se définir en rupture avec les cultes sectaires puisque les déesses sont la plupart du temps assimilées aux épouses de Vishnu et de Shiva, dont elles incarnent le pouvoir créateur sous sa forme féminine : ainsi Shakti[13], Parvati, Durga ou, sous son aspect terrifiant, Kali, sont des désignations de la femme de Shiva.

La Déesse est vénérée comme la Mère divine d'où surgit toute vie.

LES SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES

Au fil des siècles, l'hindouisme a développé toute une philosophie, dont on peut définir six écoles principales *(darsana*),* groupées en trois paires : le *vedânta*,* philosophie non dualiste* – dont Sankara (788-820) est le représentant majeur *(cf. texte p. 121)* –, et la *mîmânsâ*,* commentaire des textes sacrés concernant le sacrifice, sont des philosophies védiques en ce qu'elles s'appuient fondamentalement sur les textes du *Veda.* Le *nyâya*,* la logique, ainsi que le *vaiseshika*,* ontologie* et cosmologie* atomiste qui s'y rattacheront, attaquent leurs adversaires sur le terrain de l'argumentation et non plus de la référence aux textes. Quant au *sâmkhya*,* « l'énumération », c'est une doctrine émanationniste* qui va de pair avec le *yoga,* pratique de contrôle des énergies qui connaîtra dans l'hindouisme et au-delà la fortune que l'on sait : le monde visible procède d'une dégradation de l'essence, le *yoga* est un ensemble de techniques – postures, respiration, concentration, méditation, contemplation – qui permettent de remonter l'échelle de la dégradation jusqu'au principe en canalisant les énergies, dans le but de parvenir à la libération, c'est-à-dire de retrouver le Soi à l'intérieur de soi-même et d'échapper à l'illusion d'appartenir au réel.

CONCLUSION

On peut constater au terme de ce parcours que l'hindouisme se caractérise par sa diversité de pratiques et de discours. Il est bien plus une religion

d'expérience, où les trois voies de l'action, de la connaissance et de la dévotion se complètent, qu'une religion dogmatique*, même si le *Veda* constitue une référence officielle et que la croyance au *sâmsara* et au *karma* en sont des constantes. Il s'est développé au fil des siècles par agglomération pour former un ensemble foisonnant et hétérogène, dont cette rapide présentation ne saurait rendre compte.

Très tôt contraint de se constituer en réaction à d'autres doctrines, c'est encore par confrontations que l'hindouisme a été amené à évoluer et à se définir à l'époque moderne. Les sectes ont dû faire face à de multiples influences extérieures, en particulier celle liée à l'invasion musulmane. Après une période de persécutions dans le nord de l'Inde, hindouisme et islam, soufisme* spécialement, se rencontrent et donnent naissance à des mouvements syncrétiques* vers les XVe-XVIIe siècles, dont Toukaram *(cf. texte p. 127)* mais surtout avant lui Kabîr (1440-1518) sont de grandes figures. De nos jours, de nombreux mouvements réformateurs tentent des rapprochements entre les religions : citons, par exemple, le Brahmo Samâj (début XIXe siècle), qui fait des emprunts au christianisme ; ou encore la Râmakrishna Mission[14], à vocation de prédication universelle.

---

1. Cité par l'*Encyclopédie des religions* (p. 379, Universalis, 1991).
2. Le mot sanskrit *brahmân,* accentué sur la seconde syllabe, est un nom masculin traduit en français par *brahmane,* il désigne le prêtre. Il ne faut pas le confondre avec le neutre *brâhman**, accentué sur la première syllabe et ici transcrit sans traduction, avec ou sans majuscule, qui désigne la formule incantatoire et par suite une notion abstraite.
3. Notion indo-iranienne, ancêtre du *dharma** spécifiquement indien : né de l'observation du retour régulier de phénomènes naturels, comme la mousson, le mouvement des astres, le *rita* est l'ordre cosmique universel, et par suite ce qui légitime la loi, les codes de comportement. Il doit être défendu, notamment parce qu'il assure l'efficacité des rites.
4. Forme védique de la divinité iranienne Mithra.
5. Selon une étymologie controversée, le terme viendrait de la même racine indo-européenne que le mot allemand *Atem,* signifiant le « souffle vital ».
6. *Om,* dans laquelle la plupart des *mantras** prennent leur origine, en est la plus célèbre. Décomposée en trois éléments (a-u-m), elle symbolise la structure ternaire qui gouverne le monde et l'humanité.
7. Le *karma* est donc à la fois l'enchaînement des actes et de leurs conséquences et l'énergie subtile qui est à leur origine et subsiste dans les corps au fil des vies successives.
8. Les trois premières castes correspondent à la structure tripartite de l'univers, caractéristique fondamentale du monde indo-européen selon G. Dumézil (*cf.,* par exemple, *Mythes* et Dieux des Indo-Européens,* « Champs l'Essentiel », Flammarion, 1992) et tout spécialement de l'organisation sociale à l'époque védique.

9. C'est-à-dire la forme prise par ce dieu lors d'une de ses descentes sur terre.
10. Cette conception du divin est l'achèvement des tendances hénothéistes* déjà présentes dans le védisme.
11. Ce terme n'est pas à prendre dans le sens courant d'« intolérant », mais au sens premier : est « sectaire » ce qui relève d'une « secte », c'est-à-dire d'« un groupe organisé de personnes qui ont la même doctrine au sein d'une religion » (Petit Robert).
12. On se souvient de l'apparition de la triade Brâhma, Vishnu, Shiva dans les *Upanishads.* Brâhma, divinité de la création qui reprenait des caractéristiques de Prajapati, fait officiellement partie de la triade au même titre que les deux autres dieux. Mais, forme masculinisée du *Brâhman* suprême, il ne put s'imposer et ne fut jamais l'objet d'un culte spécifique.
13. À l'origine, *shakti* est un nom commun exprimant, sous une forme féminine, le pouvoir (racine *sak*) du dieu ou son mouvement d'extériorisation.
14. Du nom de Râmakrishna (1834-1886) qui, après avoir perçu grâce à la *bhakti* son unité avec *Brâhman,* tente la même expérience dans le cadre des religions chrétienne et musulmane.

Repères chronologiques

v. 3000-1500 av. J.-C.	Civilisation de l'Indus
v. 1500-1300 av. J.-C.	Invasion des Indo-Européens Introduction du système des castes Début de rédaction du *Veda*
v. 800-500 av. J.-C.	Royaume de Maghada
v. 560-480 av. J.-C.	Vie de Bouddha (À la même époque : Confucius, Pythagore, Ézéchiel)
Entre le IVe siècle av. J.-C. et le VIe siècle apr. J.-C.	Élaboration des épopées *Ramayana* et *Mahâbhârata*
327-325 av. J.-C.	Expédition en Inde d'Alexandre le Grand
321-185 av. J.-C.	Dynastie Maurya
273-235 av. J.-C.	Règne d'Açoka (expansion du bouddhisme)
IIe - Ier siècles av. J.-C.	Composition du *Bhagavad Gîtâ*
185-73 av. J.-C.	Dynastie Sunga
v. 80 av. J.-C.	Invasion du nord et du nord-ouest de l'Inde par les Scythes
20-250 av. J.-C.	Dynastie Kusana bouddhiste (art du Gandhara ; formation du bouddhisme Mahâyâna)
300-880	Dynastie Pallava en Inde du Sud
320-535	Dynastie Gupta (apparition du tantrisme. Invention du zéro. Grottes d'Ajanta)
v. 400	Voyage en Inde du pèlerin chinois Fuxian
611-1078	Dynastie Châlukya de Vatapi
685	Les Arabes prennent Kabul

VIIe-VIIIe s.	Expansion de la *bhakti* et du *vedânta* Disparition progressive du bouddhisme en Inde
880-1267	Dynastie Chola (Sud)
1192	Muhamad Ghûri triomphe de la Confédération hindoue
1206-1526	Dynasties musulmanes à Delhi
1507-1530	Comptoirs portugais
1526-1803	Dynastie Moghole (Akbar, 1555-1605)
1742-1763	Guerres entre Français et Anglais
1818-1947	Hégémonie anglaise
1947	Indépendance. Partition sanglante de l'Inde et du Pakistan. Gandhi (1869-1948)

La souveraineté de Varuna

J'entonne au Souverain, à Varuna l'Illustre,
la haute et profonde prière qui lui agrée,
lui qui a étiré la terre comme un boucher fait d'une peau,
pour qu'elle soit un tapis au soleil.

Dans les forêts il a tendu l'atmosphère,
la force dans les coursiers, le lait dans les vaches ;
dans les cœurs Varuna a mis la volonté, le feu dans les eaux,
au ciel le soleil, le soma sur la montagne.

Inclinant les bords, Varuna a déversé la cuve sur les mondes,
sur l'espace intermédiaire.
Roi de la nature entière, c'est ainsi qu'il abreuve le sol,
comme l'orge par la pluie.

Il abreuve le sol, la terre et le ciel même, Varuna,
lorsqu'il veut qu'on lui traie le lait. La nuée alors revêt les montagnes :
exerçant leur force, les Guerriers desserrent son étreinte.

Je vais dire maintenant cette magie puissante de Varuna, le fils illustre
de l'Asura :
c'est lui qui, debout dans l'espace, a, comme avec une mesure,
mesuré la terre à l'aide du soleil.

Et cette autre magie puissante du grand incantateur,
nul autre que lui ne l'a tentée : que les rivières chatoyantes,
en versant leur eau dans l'unique océan, ne l'emplissent jamais.

Ô Varuna, un ami comme Aryaman, ou Mitra, un frère même,
un familier, fût-il proche ou loin de nous,
quel que soit le mal que nous ayons commis à son égard,
ô Varuna, délie-nous-en !

Tels des joueurs qui ont triché aux dés,
quoi que nous ayons fait sciemment - ou même si nous ne l'avons pas su -,
ô dieu, délie-nous-en, donne relâche !
Puissions-nous être, ô Varuna, de ceux qui te sont chers !

Rig-Veda, V, 85
(cité dans L. Renou, *La Poésie religieuse de l'Inde antique,*
PUF, 1992, p. 58-59).

Ce texte est extrait du plus ancien des recueils de *Veda,* le *Rig-Veda (cf. introduction).* Il s'agit d'une prière adressée à Varuna, loué pour sa création et ses pouvoirs, imploré comme celui qui peut retenir ou non les fautes : on remarquera la profonde confiance de l'homme qui s'exprime ici, elle contraste avec les représentations souvent effrayantes de cette divinité sombre.

Nous avons ici un nouvel exemple d'hénothéisme *(cf. chapitres sur la Mésopotamie et l'Égypte).*

NOTES

La **vache,** considérée comme sacrée par les hindous, aurait été créée par Brâhma en même temps que le brahmane : la tuer serait donc aussi grave que de tuer un brahmane ; manger sa chair serait une sorte de cannibalisme. Tout ce qui provient d'elle est sacré, le lait bien sûr mais aussi la bouse et l'urine.
soma : *cf. introduction.*
La **cuve** que fait basculer Varuna contient les eaux célestes.
L'**espace intermédiaire** s'étend entre les mondes célestes et le monde terrestre.
lui traie le lait : il y a analogie entre le lait, la semence et la pluie, puissances fécondantes et nourricières.
les **guerriers** : ce sont les « Maruts » (brillants), dieux des tempêtes qui assistent Varuna.
Asura : ancien vocable védique décrivant l'esprit suprême, « divin ».
Aryaman est, dans la philosophie védique, une divinité qui représente la noblesse des Aryens et les lois supérieures régissant la société.
Mitra : *cf. introduction.*

Cosmogonie

Ni le non-Être n'existait alors, ni l'Être.
Il n'existait l'espace aérien, ni le firmament au-delà.
Qu'est-ce qui se mouvait puissamment ? Où ? Sous la [garde de qui ?
Était-ce l'eau, insondablement profonde ?

Il n'existait en ce temps ni mort, ni non-mort ;
il n'y avait de signe distinctif pour la nuit ou le jour.
L'Un respirait de son propre élan, sans qu'il y ait de souffle.
En dehors de Cela, il n'existait rien d'autre.

À l'origine les ténèbres étaient cachées par les ténèbres.
Cet univers n'était qu'onde indistincte.
Alors, par la puissance de l'Ardeur, l'Un prit naissance,
(principe) vide et recouvert de vacuité.

Le Désir en fut le développement originel,
(désir) qui a été la semence première de la Conscience.
Enquêtant en eux-mêmes, les Poètes surent découvrir
par leur réflexion le lien de l'Être dans le non-Être.

Leur corde était tendue en transversale.
Qu'est-ce qui était au-dessous ? Qu'est-ce qui était au-dessus ?
Il y avait des donneurs de semence, il y avait des pouvoirs.
L'Élan spontané était en bas, le Don de soi était en haut.

Qui sait en vérité, qui pourrait ici proclamer
d'où est née, d'où vient cette création secondaire ?
Les dieux (sont nés) après,
par la création secondaire de notre (monde).

Mais qui sait d'où celle-ci même est issue ?
Cette création secondaire, d'où elle est issue,
si elle a fait ou non l'objet d'une institution -
celui qui surveille ce monde au plus haut firmament,
le sait seul, - à moins qu'il ne le sache pas ?

Extrait de *Hymnes spéculatifs du Veda*
(traduits du sanskrit par Louis Renou,
« Connaissance de l'Orient »,
© Gallimard, 1956, p. 125-126).

Ce passage d'un hymne du *Rig-Veda* est un récit cosmogonique très ancien. Les mythes concernant l'origine du monde sont multiples dans l'hindouisme (*cf. Approches thématiques,* « Représentations mythiques de la Création », *p. 336-337*, on verra par exemple celui de l'œuf primordial, ou celui du géant dépecé, ainsi que la conception cyclique de l'univers). Mais dans ce texte fondamental de spéculation philosophique, ce sont les germes de réflexions ultérieures innombrables sur la naissance du monde à partir du chaos, peut-être aquatique, qui se dessinent. Il ne s'agit pas de création *ex nihilo,* le monde est plutôt une émanation de l'Un : « Quelques-uns disent, il est vrai : De toutes choses, au commencement, il n'y avait, seul et sans second, que le néant. De ce néant naquit l'être. Mais comment, continua-t-il, en serait-il ainsi, mon ami ? Comment l'être naîtrait-il du néant ? En vérité c'est l'être qu'il y avait au commencement, l'être seul et sans second » (*Châ̂ndogya Upanishad,* 6, II, trad. E. Sénart, Les Belles Lettres, Paris).

NOTES

mort, non-mort : les humains et les divins.
l'**Un** : principe neutre, indifférencié.
l'**Ardeur** : le désir de créer.
le Désir : le moteur qui provoque la réalisation phénoménale de l'être, c'est le désir, qui sera à l'origine du *karma* des hommes.
leur corde : l'imagination des poètes sépare les êtres les uns des autres.
Les dieux sont créés secondairement, comme les hommes et le reste du monde : ils ignorent donc les origines de l'univers.

Connaître le Soi

Connaître le Soi,
c'est avoir accès
à la suprême demeure de Brâhman
en laquelle repose l'éblouissant univers.
Les sages,
délivrés du désir,
serviteurs de l'esprit cosmique,
se dépouillent de tous leurs liens.
Tant que nous demeurons
attachés à l'action,
nous sommes esclaves de nos désirs
et nous sommes condamnés
à sans cesse renaître
durant notre existence
et après notre mort.
Mais lorsque nous trouvons le Soi,
ultime objet de tout désir,
nous dépassons les pôles
de la naissance à la mort.
Ni l'étude des écritures,
ni l'usage de la raison,
ni les discours des autres
(peu importe ce qu'ils disent)
ne donnent accès au Soi.
C'est par l'effet de sa propre grâce
que le Soi se révèle,
que nous le connaissons.

Extrait de la *Mundaka Upanishad*
(traduction Alistair Shearer et Peter Russell,
© Éditions ALTESS, 1991, p. 52).

Cet extrait de la *Mundaka Upanishad*, l'une des quatorze *Upanishads* védiques composées entre le VIe et le IIIe siècle, est une illustration de leur doctrine essentielle : il faut connaître le Soi cosmique universel, la réalité ultime qui contient toute chose *(Brâhman)* et prendre conscience que notre Soi individuel *(l'Âtman)* s'identifie au Brâhman. Cette connaissance n'est accessible que par une expérience intérieure profonde *(samadhi*)* obtenue pendant la méditation. Elle seule, en effet, et non la réflexion intellectuelle ou l'étude des textes, permet de se libérer des désirs dont naissent les actes et donc d'être délivré du cycle des renaissances *(sâmsara)*.

La voix de Krishna, manifestation de Vishnu

La voix de Krishna :
Encore que je sois l'âme,
sans commencement, impérissable,
encore que je sois le Seigneur des êtres,
je nais par mon pouvoir,
en vertu de ma nature propre.

Toutes les fois que l'ordre chancelle,
que le désordre se dresse,
je me produis moi-même.

D'âge en âge, je nais pour la protection des bons
et la perte des méchants,
pour le triomphe de l'ordre.

Ma naissance, comme mon œuvre, est divine.
Qui sait cela en vérité,
quand il dépouille son corps mortel,
ne va pas à une nouvelle naissance,
c'est à moi qu'il vient, ô Arjuna !

Affranchis de la passion,
de la crainte et de la colère,
identifiés à moi,
purifiés au feu de la connaissance,
beaucoup se sont fondus en mon être.

Bhagavad Gîtâ, IV, 6-10
(traduction E. Sénart,
© Les Belles Lettres, Paris, 1944).

Au chant IV du *Bhagavad Gîtâ*, Krishna n'est plus le conducteur de char du prince Arjuna, mais la personnification de l'Absolu, le *Bhagavant,* le bienheureux seigneur, qui sera assimilé par la suite à Vishnu.
À Arjuna qui demande comment Krishna, dont la naissance est récente, peut prétendre avoir enseigné sa doctrine à des êtres très anciens, Krishna répond par les paroles ici reproduites.
Krishna, en tant que divinité absolue, peut échapper au cycle des renaissances. Il n'y a aucune nécessité à ce qu'il agisse, mais il choisit de revenir dans le monde des phénomènes par bienveillance pour ceux qui lui rendent le culte de la *bhakti (cf. introduction),* lorsque la restauration de l'ordre, du *dharma,* exige son intervention. Il est le modèle de l'homme libre : il ne recherche pas le renoncement à l'action, impossible dans le monde, mais n'agit plus que de façon parfaitement désintéressée.
Tout homme qui parvient à s'affranchir du désir peut échapper au cycle des renaissances et participer à la nature même de la personne divine absolue. La voie plus spécialement évoquée ici est celle de la connaissance, à la fois la *jnâna,* le savoir par le *Veda,* et la *vijnâna*,* connaissance intuitive, « science royale, royal secret » (*Bhagavad Gîtâ*, IX, 2) : Krishna-Vishnu est manifesté dans la diversité et la mobilité du monde, mais doit être reconnu comme le « Transcendant* » et « l'immuable » (*Bhagavad Gîtâ*, VII, 13) : « les égarés me méconnaissent, parce que j'ai assumé un corps humain ; ils ne [reconnaissent] pas mon essence suprême, ni [en moi] le Souverain Seigneur des êtres » (*Bhagavad Gîtâ,* IX, 11).
La connaissance est complémentaire de la dévotion que Krishna attend en premier lieu de ses fidèles : « Ceux qui déposent en moi tous leurs actes, qui n'ont pas d'autre joie que moi et m'adorent en recueillant en moi leur pensée par une discipline exclusive, pour eux, je suis celui qui les retire promptement de l'océan de la transmigration et de la mort [...] » (*Bhagavad Gîtâ*, XII, 6-7).

Notes

pouvoir : le terme sanskrit est *mâyâ*,* ici au sens non d'illusion mais de pouvoir magique de susciter le réel.
nature propre : il s'agit de la *prakriti*,* nature primordiale selon la philosophie *sâmkhya,* nature dynamique composée des trois états *(guna*)* présents à l'origine du monde. Lorsque ces états perdent leur répartition d'équilibre, le processus de création du monde se met en branle.
méchants : « Ceux qui font le mal – ces égarés, les plus bas des hommes – ne prennent pas refuge en moi. Tout savoir leur a été arraché par ma magie et ils ont adopté pour mode d'être et d'agir celui des anti-dieux » (VII, 15).

Brâhman est la suprême Unité

Brâhman est la suprême Unité, l'unique Réalité,
puisque rien d'autre que le Soi n'existe [...]

Tout cet univers que l'Ignorance nous présente sous l'aspect de la multiplicité, n'est pas autre chose que Brâhman, à jamais affranchi de toutes les limitations qui conditionnent la pensée humaine [...]

C'est pourquoi tout ce qui se manifeste à nos yeux,
autrement dit : cet univers, est le suprême Brâhman.

l'Unique Réalité - l'Un-sans-second - l'Être pur -
l'Intelligence pure - l'Inconditionné - la Paix silencieuse -
l'Illimité, qui n'a ni commencement ni fin [...]

Cela est éternel et jamais l'ombre d'une souffrance ne pourrait l'effleurer.

Cela est indivisible, incommunicable, informel,
indifférencié, inexprimable et immuable,
et Cela resplendit de sa propre Lumière [...]

Ce Brâhman que nous ne pouvons, à notre gré, accepter ou rejeter -
qui réside au-delà du mental et du langage -
que nul n'a jamais mesuré -
qui a toujours existé et qui existera toujours.

Ce Brâhman est la Totalité de tous les êtres et de toute chose -
le Soi de toute créature -
ce Brâhman qui brille d'une gloire à nulle autre pareille [...]

C'est parce que rien n'existe hormis Brâhman -
c'est parce que Cela est la seule Réalité -
cette Réalité qui ne doit son existence qu'à Elle seule.
C'est parce que Cela est notre véritable Soi,
que tu es toi-même ce suprême Brâhman de paix et de pureté - l'Un-sans-second.

Sankara, *Le Plus Beau Fleuron de la discrimination,*
extraits, versets 226, 227, 237-8, 240, 251 (traduction M. Sauton,
© Éditions Jean Maisonneuve, 11, rue Saint-Sulpice, 75006 Paris, 1998).

Sankara (788-820) est sans doute le plus éminent représentant de la réaction philosophique hindoue *(vedânta)* au développement de l'« hérésie » bouddhique. Réformateur de l'ascétisme hindou, il est aussi à l'origine d'un système philosophique fondé sur la « non-dualité » ou *advaita**, développé essentiellement à partir des *Upanishads*. Il affirme l'existence d'un être unique, le *Brâhman*, seule réalité, principe impersonnel contrairement aux divinités adorées par la *bhakti*. Le *Brâhman* n'est pas pris dans la chaîne des actes, il ne connaît pas le manque qui suscite le désir. Cause première de l'univers, il existe indépendamment de cet univers qui n'est qu'illusion. Cependant, les hommes, du fait de leur ignorance *(avidyâ)*, ne peuvent le percevoir qu'à travers un voile, en le considérant comme le démiurge* du monde où ils agissent.

Pourtant, le *Brâhman* n'est pas seulement transcendant*, il est aussi immanent*. Les limites de la personne humaine sont le résultat d'une perception erronée, comme en témoignent les *Upanishads* enseignant l'identité *Brâhman/Âtman* : « Tu es cela, tu es Brâhman. Lorsque tu auras rejeté ton vêtement humain, l'illusion d'être une personne distincte, tu atteindras alors la réalité qui existe aujourd'hui, mais qui est cachée » (cité par E. Gathier, *La Pensée hindoue*, coll. « Sagesses », n° 84, Seuil, 1995, p. 55) ; « Toutes les créatures, mon ami, ont dans l'être leur racine ; elles ont leur siège dans l'être ; elles reposent sur l'être. [...] Cette essence subtile. C'est par elle que tout est animé ; c'est la seule réalité ; c'est l'Âtman, et, toi-même, tu es cela » (*Châ*ndogya Upanishad*, 6, IX, trad. E. Sénart, Les Belles Lettres, Paris). Ainsi, la connaissance de cet absolu en soi-même peut permettre une fusion avec le *Brâhman*, comme une goutte d'eau fait partie d'une masse d'eau, et procurer la *moksha* (délivrance).

La doctrine de l'*advaita*, l'affirmation de l'unicité de l'Être suprême, est centrale dans la philosophie hindoue, elle « surplombe » en quelque sorte le polythéisme.

Éloge de Kali

Ah ! comment dire ici Ta majesté, ô Mère ?
Le monde naît de Toi ; Toi seule le protèges
et quand vient la fin des temps
en Toi il se résorbe !

Brâhma, c'est Toi qui règnes sur les mondes ;
Vishnu, c'est Toi ; c'est Toi Shiva ;
et tous les dieux, toutes les choses !

Il en est qui vénèrent
maints autres dieux que Toi, ô Mère,
montrant par là leur ignorance
de la plus haute Vérité !

Mais moi je sais, et j'ose t'approcher, Déesse,
Puissance primordiale !

Lorsque l'on sait, Déesse, t'offrir un mardi soir,
à minuit, dans un cimetière, des poils pris à la yoginî,
tout en récitant tes mantras !

Il sera le meilleur des musiciens du ciel,
et régnera sur l'Océan de la parole poétique ;
il vivra dans ton paradis après sa mort, Déesse,
celui qui redira sans cesse tes mantras
en méditant sur le yoni qu'il couvrira de fleurs.

Sa beauté passera celle du dieu Amour
tant il resplendira celui qui, à minuit,
s'unira à sa yoginî
tout en concentrant sa pensée
sur le sourire de Ta face.

Assis sur le Yantra comme Tu l'es toi-même
sur le corps de Shiva, pareil à un cadavre,
en t'unissant à Lui !

Libre Déesse,

ô Kâlika toujours nouvelle,
ils deviennent parfaits,
même en demeurant dans le monde,
ceux qui savent T'offrir les chairs que Tu préfères,
mettant à mort pour Toi
des chats et des chameaux,
des moutons et des buffles, des boucs
et des humains.

L'Enseignement de la divine Skakti. Anthologie des textes tantriques
(traduction J. Varenne, © Grasset, 1995, p. 221-224).

Le tantrisme, du terme *tantra** qui signifie « trame », d'où « règle, doctrine », est un courant ésotérique* apparu au début de notre ère qui a très fortement imprégné l'ensemble des religions de l'Inde. Sans doute issu d'éléments anciens, il est centré sur le culte de la Shakti, c'est-à-dire l'énergie féminine liée aux divinités de la triade : pour obtenir la libération, l'adepte doit apprendre à convertir ses passions, ses énergies pour laisser circuler en lui l'énergie de la déesse et acquérir ainsi des pouvoirs sur le monde.

La récitation des formules rituelles ou *mantras,* expressions phoniques de la puissance divine, est au cœur du culte tantrique. Elle s'accompagne de pratiques magiques ainsi que d'un ensemble de postures ou de gestes rituels permettant la méditation.

Ce texte d'inspiration tantrique, sans doute composé au Bengale au XVII[e] siècle, évoque le culte de la grande déesse, épouse de Shiva, et nous livre des indications précises sur son déroulement. La déesse est ici nommée Kali, « la noire », et honorée sous sa forme terrible. Son aspect est effrayant : du sang coule de sa bouche, des têtes coupées ceignent son cou, elle brandit des armes, mais elle est considérée comme une déesse protectrice qui ouvre le paradis à ses fidèles. Source de toute vie, elle assimile tous les attributs des dieux de la triade – Brâhma, Vishnu et Shiva. En fait, les divinités du tantrisme se conçoivent comme l'union d'un aspect féminin actif et créatif et d'un aspect masculin sur lequel le féminin se déploie.

L'union sexuelle, symbolique ou réelle comme chez les adeptes du « tantrisme de la main gauche », était une pratique courante : le plaisir érotique n'y est pas recherché pour lui-même, le but étant plutôt de libérer une énergie particulière, analogue au mouvement créateur de la divinité. L'homme possède un corps subtil habité par un principe féminin, la (déesse) *Kundalinî,* lovée comme un serpent au bas de la colonne vertébrale. Au fur et à mesure des progrès de l'initiation, ou éventuellement au cours de pratiques sexuelles, ce serpent se déploie, faisant tourner des roues successives et déclenchant ainsi des sensations codifiées, jusqu'à remonter au sommet de la tête où se trouve le principe divin masculin, provoquant l'extase*. L'homme participe ainsi au jeu cosmique, la *lîlâ**.

NOTES

se résorbe : selon la cosmogonie hindoue *(cf. Approches thématiques :* « Représentations mythiques de la Création » *p. 336-337)*, la durée de l'univers est une succession périodique infinie d'expansion et de résorption. À la fin d'un cycle, l'univers détruit par le feu et l'eau rentre dans la divinité qui le fait ensuite resurgir.

cimetière : lieu de prédilection des cultes tantriques. Les adeptes pouvaient y garder le secret, et affirmaient ainsi leur libération par rapport aux règles sociales.

poils : il s'agit des poils pubiens de la partenaire dans l'union sacrée.

yoginî* : partenaire féminine. Il peut s'agir d'une forme sauvage et sanguinaire de Kali, qui transmet son pouvoir à son partenaire, ou d'une jeune femme initiée*.

yoni* : organe sexuel féminin. Dans les temples de Shiva, le *linga**, pierre nue symbolisant l'organe sexuel masculin posé sur le *yoni,* principe féminin, figure l'énergie créatrice, le rythme continu de la vie, vision positive de l'existence sans doute antérieure au *sâmsara.*

yantra* (ou mandala*) : figure géométrique dessinée sur le sol, qui permet de délimiter une aire sacrée dans laquelle la divinité est présente au cours du rituel.

cadavre : l'homme reste étendu sur le sol, immobile, et c'est la *yoginî* qui est active au-dessus de lui.

chats, chameaux : animaux qui normalement ne sont jamais sacrifiés.

humains : comme les restes des offrandes faites à la déesse sont consommés, il y a là pratique d'anthropophagie. Mentionnée dans le *Veda,* cette dernière a en principe disparu aujourd'hui, sauf peut-être dans des endroits très secrets.

Psaume du pèlerin

(psaume LXIII)

Où que j'aille, tu es le compagnon
qui me tient la main et me conduit.

Sur cette route où je chemine,
tu es mon seul soutien.
À mes côtés, tu portes mon fardeau.

En marchant, si je divague,
Toi, tu me redresses :
tu as brisé mes résistances,
ô Dieu, tu m'as poussé en avant.

Tous les êtres, tous les hommes
sont devenus mes frères bien-aimés.

Maintenant, ta joie me pénètre et m'entoure,
dit Touka,
je suis comme un enfant qui joue dans une fête.

« Psaume LXIII » de Toukaram, recueilli dans *Psaumes du pèlerin*
(traduction française établie par G.-A. Deleury,
éd. « Connaissance de l'Orient »,
© Gallimard, 1956, p. 115).

Toukaram, mystique* illettré du pays marathe* (à l'est de Bombay) qui vécut dans la première moitié du XVII[e] siècle, appartenait à la caste des *shudras,* la dernière. De lui, nous possédons, grâce aux retranscriptions de ses disciples, des psaumes et des cantiques en langue vulgaire qui comptent parmi les plus beaux de la littérature hindoue.

Toukaram appartenait au mouvement des *sant*,* à l'origine de toute une littérature de la dévotion *(bhakti)* : prédicateur, il incitait la foule à chanter avec lui ; il composa également des cantiques destinés à rythmer les pèlerinages vers Pandharpur, lieu où Krishna s'était manifesté sous la forme d'un enfant, pèlerinages qu'il contribua grandement à développer.

Le don du guru

Dieu, grâce et guru sont synonymes. Ils sont également transcendants et immanents. Le Soi n'est-il pas déjà présent en vous ? Est-ce au guru de vous donner par un regard ce que vous avez déjà en vous-même ? Si le guru croit cela, il n'est pas digne du nom de guru. Les livres vous apprennent qu'il existe une grande variété d'initiations.

Ils mentionnent de surcroît que le guru accomplit certains rites en ayant recours au feu, à l'eau, aux *japas,* aux *mantras.* Ils désignent ces performances fantastiques sous le nom de *dîkshâs* (initiations), comme si le disciple ne pouvait se développer sans l'accomplissement par le guru de ces rites compliqués.

Si vous vous mettez à la recherche de l'individu, vous ne le trouverez nulle part. Tel est l'enseignement du véritable guru. Tel était celui de Dakshinâmûrti. Que faisait-il ? Il restait silencieux. Les disciples apparaissaient devant lui. Il gardait le silence ; les doutes de ses disciples finissaient par se volatiliser ; autrement dit, ils perdaient le sens de leur individualité. Voilà en quoi consiste le *jnâna,* et non pas le verbiage dont on le pare habituellement.

Le silence est la forme la plus puissante de travail spirituel. Quelles que soient l'étendue et la profondeur des *shâstras* réunis, le genre de questions que vous vous posez provient du sentiment de n'avoir rien obtenu, malgré tous les efforts déployés, et en dépit des séjours prolongés dans les lieux saints, de la lecture d'innombrables textes sacrés et d'exercices spirituels fatigants. Le travail qui se produit à l'intérieur de vous n'est pas apparent.

En vérité le guru est toujours en vous.

Thayumânavar disait à ce propos : « Oh Seigneur ! Quand je pense que tu m'as accompagné tout au long de mes multiples naissances, que tu ne m'as jamais abandonné et que finalement tu me délivres ! Telle est l'expérience de la réalisation. » Le *Bhagavad Gîtâ* dit la même chose d'une manière différente : « Nous deux sommes ensemble non seulement en cet instant mais depuis toujours, pour l'Éternité. »

Extrait de *L'Enseignement de Ramana Maharshi,*
coll. « Spiritualités vivantes »,
(© Éditions Albin Michel, 1972, p. 345-346).

Ramana Maharshi (1879-1950), grand maître spirituel du sud-est de l'Inde, continuateur de la pensée mystique de Râmakrishna. Il renonça au monde à l'âge de dix-sept ans et se fixa près du mont Arunachala[1]. Après de longues années d'un rigoureux ascétisme solitaire, il laissa se constituer autour de lui un *ashram** (ermitage) où de nombreux disciples, indiens et occidentaux, vinrent écouter son enseignement : identité, dans un éternel présent, du moi et du non-moi, du Dieu supra-cosmique et du divin dans le cœur de l'homme.

Le Maharshi, « Grand Sage », n'a presque pas laissé d'écrits, mais nombre de ses disciples ont recueilli ses entretiens. Ceux rassemblés dans ce volume s'étendent sur une période de cinq ans (1935-1939).

NOTES

japa* : répétition constante d'un même *mantra**.
Dakshinâmûrti : divinité du Sud, représentée sous les traits d'un jeune ascète* en méditation, transmettant son enseignement par le silence.
shâstras* : règles, préceptes ; commentaires de textes philosophiques.
Thayumânavar : philosophe et mystique de l'école non dualiste de Sankara souvent cité par Ramana Maharshi.

Par souci de cohérence avec l'ensemble du recueil, nous avons remplacé la transcription « gourou » de cette édition par « guru ».*

1. Ce mont est assimilé au mont Méru qui, dans la tradition brahmanique, représente l'axe du monde.

LE BOUDDHISME

une voie de salut purement humaine qui devient une religion

- **Derniers conseils de Buddha à son fidèle cousin Ânanda (la vérité sur la douleur, vers – 500)**
- **Buddha, la Bénédiction suprême, extrait des *Suttanipâta* (vers – 500)**
- **Açoka, *Honorer toutes les religions* (vers – 250)**
- **Tao-Hsin, L'esprit croyant n'est pas divisé (VIe siècle de notre ère)**
- **Santideva, *Le Bodhisattva* (VIIe siècle de notre ère)**
- **Conte zen, Reflet de la Lune dans l'eau**
- **Entretien avec le Dalaï-Lama (XXe siècle)**

Ce choix de textes veut illustrer les théories fondamentales du bouddhisme. Les deux premiers extraits *(cf. p. 155 et 157)*, paroles du Buddha, présentent les Quatre Vérités fondatrices du bouddhisme primitif et insistent sur sa démarche éthique. Le Grand Véhicule ou *Mahâyâna**, école apparue plus tard, fera du *bodhisattva** une figure centrale de son message, le modèle de la compassion universelle qu'il enseigne (*cf. p. 164*). Par nature tolérant à l'égard des autres religions, comme le montrent l'édit du roi Açoka *(cf. p. 159)* et l'entretien avec le Dalaï-Lama *(cf. p. 168),* le bouddhisme s'est adapté à des cultures très diverses : le manifestent ici une réflexion chinoise sur le non-dualisme* (*cf. p. 161*), un conte japonais (*cf. p. 166*) et les propos du chef spirituel tibétain.

La religion bouddhiste

Le bouddhisme, dont le nom est issu du qualificatif de *buddha* (« l'Éveillé », « l'Illuminé ») caractérisant son initiateur, n'est pas fondé sur la personne de ce dernier, mais se définit bien plutôt comme **la voie de salut** qu'il a découverte et rendue accessible, par son enseignement, à tous les hommes. On ne peut comprendre ce salut, la sortie définitive du cycle des renaissances *(sâmsara*)* auxquelles tous les êtres vivants sont soumis, sans se référer au contexte d'émergence du bouddhisme, à savoir la période d'intense renouveau spirituel que connaît l'Inde au milieu du VI[e] siècle avant notre ère[1]. Mais si le bouddhisme conserve la croyance populaire dans le *sâmsara* et le *karma**[2], conditionnement de chacune des vies par les actes des vies antérieures, il réinvestit ces notions d'un sens nouveau, se démarquant nettement de l'hindouisme dont elles proviennent.

Il rejette l'organisation sociale en castes qui consacre la suprématie des brahmanes*[3] : la plupart des hindous espéraient seulement ce que leur promettaient ces derniers, seuls habilités à accomplir les sacrifices car détenteurs des rituels et formules sacrées, à savoir l'accession à une caste supérieure lors de leur naissance suivante. Déniant aux brahmanes toute efficacité dans l'accession des hommes au salut, le bouddhisme affirme avec force que chacun peut, quelle que soit sa caste et par ses propres moyens, sans recours aux prêtres et aux sacrifices, parvenir dès cette vie à l'Éveil, comme Buddha, et ce par l'expérience de la méditation et la sagesse. Mais il remet également en cause ce à quoi les ermites renonçants*, qui sont dans une large mesure des détracteurs des rites sacrificiels, aspirent, bien que ces derniers recherchent eux aussi la sortie définitive du cycle des renaissances : il nie l'existence d'un principe permanent et créateur à l'origine de l'univers et celle de l'âme telle que la concevaient les hindous, rendant caduque la spéculation mystique* par laquelle les renonçants veulent comprendre en eux-mêmes l'identité entre le *Brâhman** et l'*Âtman**. Le salut bouddhiste, ce n'est pas la fusion dans l'Un, c'est l'accès au *nirvâna**, un état de paix absolue rendu possible par l'extinction des désirs.

Ce qui est à l'origine une doctrine philosophique purement humaine va cependant devenir une véritable religion. Pour comprendre cette évolution paradoxale, nous présenterons tout d'abord la vie de Buddha, à laquelle les écrits et l'iconographie bouddhistes se réfèrent constamment, et sa doctrine telle

qu'elle apparaît dans les écrits canoniques* anciens. Nous tenterons ainsi de retrouver ce qui fait l'unité des bouddhismes pratiqués de nos jours, nés de la rencontre entre les enseignements de Buddha et les cultures religieuses locales, et nous nous interrogerons enfin sur la place qu'occupent les dieux dans le bouddhisme.

1. LA VIE DE BUDDHA, GAUTAMA « *SIDDHÂRTHÂ* » (VERS 560-480 AV. J.-C.)[4]

Certes, l'existence de l'initiateur du bouddhisme, Gautama, est attestée historiquement[5]. Mais il peut sembler paradoxal de commencer un exposé sur le bouddhisme par sa biographie, car il n'a cessé d'affirmer que sa personne était sans importance, que seul comptait le chemin qu'il avait indiqué.

Cependant, que ce soient les événements de sa vie qui aient conduit au développement de la doctrine, ou les tenants de la doctrine qui aient rendu le récit de sa vie conforme à cette dernière, les versions traditionnelles de l'existence de Gautama, mêlées de légendes et de commentaires ajoutés par ses disciples, sont une illustration parfaite, riche en symboles, de ce que doit être la vie de celui qui aspire au salut par l'observance de la loi bouddhique. On ne cherchera donc pas à démêler le vrai « historique » du légendaire.

De son véritable nom Gautama, surnommé Siddhârthâ, « celui qui atteint son but », il naît vers 560 à environ deux cents kilomètres au nord de Bénarès. Membre de la tribu guerrière des Sakyas – d'où son troisième nom, Sakyamuni –, il appartient sans doute à un milieu modeste, mais la légende affirme qu'il eut une préexistence céleste au cours de laquelle il choisit lui-même les parents de son existence terrestre, le roi Shuddhodana et sa première épouse Mâyâ. Ceux-ci, sans enfant, vivaient dans la continence et la conception de Gautama aurait donc été immaculée[6], de même que sa naissance au parc de Lumbinî, près de Kapilavastu, capitale du petit royaume des Sakyas, dans le bassin moyen du Gange : Mâyâ mit Buddha au monde debout, en cueillant une figue, et mourut sept jours plus tard, pour renaître dans le ciel des *Tusita* (divinités inférieures du brahmanisme*). Dès sa naissance, faisant sept pas en direction de chacun des points cardinaux, l'enfant annonce sa mission : « Je marche au premier rang dans le monde. Je mettrai un terme à la naissance, à la vieillesse, à la maladie, à la mort. »

Élevé par son père et sa tante Mahâprajâpatî qui l'entourent d'affection, Gautama reçoit alors l'éducation d'un tout jeune prince indien. Il se distingue aussi bien dans les sciences que dans les exercices physiques, ce qui lui vaut d'épouser sa cousine Gopa Yashodarâ. Elle lui donne un fils, Rahûla.

Cependant, malgré toutes les précautions de son père qui, ayant vu son fils en songe sous l'apparence d'un renonçant errant à travers le monde, met tout en œuvre pour lui éviter les spectacles douloureux et cherche à l'enfermer dans les plaisirs du palais, Gautama sort à quatre reprises et fait à chaque sortie une rencontre décisive : celles d'un vieillard décrépit, appuyé sur un bâton, d'un malade livide, brûlé de fièvre, d'un mort que l'on porte au cimetière, à la suite desquelles son cocher lui révèle que personne ne peut échapper à la maladie, à la vieillesse, à la mort ; et celle enfin d'un religieux « calme en lui-même », mendiant « sans affection et sans haine », apparemment riche de la solution aux trois maux précédents. Il prend brutalement la décision de quitter le palais, de nuit, accompagné de toutes sortes de prodiges. Il est alors âgé de vingt-neuf ans.

Pendant six ans, il écoute les enseignements de brahmanes et de renonçants ; il lit les écritures, médite longuement, se livre au jeûne et aux macérations pour comprendre en lui-même l'identité du *Brâhman* et de l'*Âtman*. Mais en vain. Gravement affaibli, physiquement et spirituellement, Gautama accepte un bol de riz qu'une jeune femme lui offre et perd ainsi tout crédit aux yeux des disciples qui l'accompagnaient. Il a l'intuition que ni la vie de plaisirs, ni la vie de privations ne mènent au salut, comme il le dira dans son premier *Sermon à Bénarès* : « Évitant ces deux extrêmes, ô bhikkhus[7], le *Tathâgata*[8] a découvert le Chemin du Milieu[9]. »

Seul, il s'installe alors au soir tombé sous un figuier[10] près d'Uruvelâ, au sud de Patna, décidé à ne pas cesser sa méditation tant qu'il n'aura pas reçu l'illumination : « Dût ma peau se dessécher, dût ma main se flétrir, dussent mes os se dissoudre, tant que je n'aurai pu pénétrer la science je ne bougerai pas de ce siège. » Il persiste malgré le démon Mara, qui lui apparaît sous de multiples formes, attrayantes ou horrifiantes.

Au cours d'une nuit de pleine Lune, Gautama alors âgé de trente-cinq ans parvient au « suprême complet Éveil », c'est-à-dire à la compréhension des **quatre saintes vérités** : la douleur universelle, son origine dans le désir, son anéantissement par l'abolition du désir, le chemin de cet anéantissement, c'est-à-dire la voie à huit branches *(cf. texte p. 155)*. Accédant à la connaissance de ses vies passées et à venir, il trouve le moyen de sortir du cycle des renaissances et atteint le *nirvâna* : délivré, il devient *Buddha.*

Il faut, selon la légende, l'intervention de Brahmâ (divinité principale de l'hindouisme) pour qu'il se décide à prêcher sa doctrine, « une Vérité profonde, difficile à apercevoir, à comprendre, surpassant toute pensée, que seul le sage peut saisir ». Il retrouve alors les cinq disciples qui l'avaient abandonné au moment où il avait cessé son ascèse* et leur transmet ce qu'il a découvert. Ce premier exposé de la doctrine, dans le parc des gazelles de Rishipatana (près de l'actuelle Bénarès), constitue la « mise en branle de la roue de la Loi ». Très vite suivent de nombreuses conversions, parmi lesquelles celles de son père et de son

fils, de Bibisâra roi de Magadha et d'Ânanda, son disciple favori. Puis Buddha parcourt le nord-est de l'Inde ainsi que ses compagnons, faisant rapidement de nombreux disciples. Pendant quarante-cinq ans, il va continuer ses prédications, s'adressant à tous, sans distinction de castes. Il déploie dans le monde une activité intense, manifestant dans sa volonté de convaincre les foules une confiance optimiste dans les capacités de chacun.

Bien que, selon la tradition, ses prédications soient accompagnées de manifestations miraculeuses, en fait Buddha répugne par principe aux miracles et il donne à chacun pour consigne : « Ce que vous pouvez revendiquer, c'est ce que vous avez vous-même vu, vous-même reconnu, vous-même compris. »

Il meurt[11] vers 480 près de Kusinâra, après avoir une dernière fois instruit et consolé ses disciples les plus proches. On lui attribue ces dernières paroles : « Tout ce qui est composé est périssable ; œuvrez avec diligence à votre propre salut. »

2. LA DOCTRINE DE BUDDHA

NATURE DE L'ENSEIGNEMENT ET DE LA DOCTRINE

Comme on le voit dans le récit de la vie de Gautama Buddha, l'accession à l'Éveil et à l'état de quiétude absolue qu'il implique, le *nirvâna,* est à la fois une expérience, fruit de la méditation, et une vision de la Vérité, de la Loi *(dharma*).* Compréhension par l'intelligence et certitude intime par la vision de l'expérience sont constamment liées dans le bouddhisme. Aussi chacun doit-il progresser seul sur la voie de l'Éveil. Le Buddha n'est qu'un guide spirituel – « Le Buddha ne peut que dire le chemin : c'est à vous de peiner à la tâche[12] » –, et non un maître détenteur de la Vérité : « On est son propre refuge, qui d'autre pourrait être le refuge ?[13] » Son enseignement *(sâsana*)* n'a rien de dogmatique* mais constitue simplement un adjuvant pour parvenir à l'Éveil, ce qui explique que la doctrine bouddhique ait pu évoluer au cours des siècles. Les textes ne sont pas une référence incontournable, chacun doit bien davantage se fier à soi-même qu'accorder une confiance aveugle à des textes transmis : « Ne vous laissez pas guider par des rapports, par la tradition ou par ce que vous avez entendu dire. Ne vous laissez pas guider par l'autorité des textes religieux, ni par la simple logique ou l'inférence, ni par les apparences, ni par le plaisir de spéculer sur des opinions, ni par des vraisemblances possibles, ni par la pensée "il est notre Maître". Mais, [...] lorsque vous savez par vous-mêmes que certaines choses sont défavorables, fausses et mauvaises, alors renoncez-y... Et lorsque par vous-mêmes vous savez que certaines choses sont favorables et bonnes, alors,

acceptez-les et suivez-les[14]. » Bien plus, « être attaché à une chose [à un point de vue] et mépriser d'autres choses [d'autres points de vue] comme inférieures, cela les sages l'appellent un lien[15]. » Parce que toute connaissance ou conviction exclusive d'autres est une entrave, Buddha refuse toujours de répondre aux questions d'ordre métaphysique* qu'il considère comme dénuées d'intérêt dans la perspective concrète de la recherche de salut[16]. Il recommande à maintes reprises de ne pas se charger de connaissances inutiles, comparant même son enseignement à un radeau dont il faut se débarrasser une fois parvenu sur la terre ferme[17].

Ce qui est requis du bouddhiste, ce n'est pas un acte de foi* ; il s'agit plutôt de savoir, de connaître, de comprendre, de voir : « Il a vu la Vérité, il est passé au-delà du doute, il est sans incertitude[18]. » La *sraddhâ** n'est pas la foi au sens des religions du Livre*, mais plutôt le fait d'être convaincu et la joie qu'on en éprouve[19], la certitude que le but est accessible.

C'est dans cette perspective qu'il faut entendre la doctrine bouddhiste, dont nous allons tenter de dégager les grandes lignes à partir des **Quatre Nobles Vérités** dévoilées par Buddha dans le *Sermon de Bénarès*. On trouvera ce texte capital en regard des *Derniers conseils de Buddha à Ânanda* : Buddha y enseigne de façon pédagogique que, une fois identifié le mal, on peut en reconnaître la source et conclure qu'il est curable, la Quatrième Vérité donnant en quelque sorte le traitement pour guérir.

LE CONSTAT DE LA DOULEUR UNIVERSELLE

Avant tout pratique et non spéculative, la doctrine de Buddha a pour but unique de faire connaître la Voie de salut ouverte à tous les hommes.

Voulant partir d'une vision objective de la condition humaine, il pose un constat : tout est douleur. Encore convient-il de préciser ce terme. Buddha désigne ainsi la souffrance physique ou morale, mais pas uniquement[20]. La *duhkha*,* c'est aussi la douleur d'expérimenter le caractère nécessairement éphémère des instants de bonheur, dont Buddha ne nie aucunement l'existence : tout est destiné à finir, à être détruit ; douleur aussi face à l'évidence que rien n'est libre, mais que tout est conditionné. Dès l'énoncé de la Première Noble Vérité, on trouve les deux thèmes clefs du bouddhisme que sont l'impermanence (*aniccâta** en pâli) et le conditionnement de toute chose.

LES CAUSES DE LA DOULEUR UNIVERSELLE

Impermanence

Pour qu'il y ait douleur, il faut un sujet pensant qui la ressente. Or Buddha va montrer que la notion de personne est une illusion tenace, découlant de notre ignorance[21] *(avijjâ*)*, et constituant le principal obstacle à la connaissance de la Vérité.

• l'impermanence du monde

Tout dans l'univers est éphémère : « le monde est un flux continu et il est impermanent » ; seuls des phénomènes se produisent, qui ne sont qu'apparences transitoires et n'ont pas d'existence propre. Aucune substance n'existe qui perdure, il n'y a pas de Soi* immuable et éternel *(atta*)*, pas de dieu créateur, pas de principe unificateur comme le croient les brahmanes.

• l'absence d'âme *(anâtman*)*

Cette vérité concerne en particulier tous les êtres vivants qui habitent le monde : « Ô Brâhmana, c'est tout à fait comme une rivière de montagne qui va loin et qui coule vite, entraînant tout avec elle ; il n'y a pas de moment, d'instant, de seconde où elle s'arrête de couler, mais elle va sans cesse coulant et continuant. Ainsi Brâhmana est la vie humaine, semblable à cette rivière de montagne[22]. »

Le Buddha nie radicalement l'existence de la personne en tant qu'essence globale et permanente. Pour lui, il n'y a pas de « soi » derrière les phénomènes, pas de « je suis » : chaque homme est un agrégat d'éléments dissociables, un assemblage d'éléments fugitifs, agencés selon des configurations temporaires, une conjonction fortuite sans conscience globale. Seul est le mouvement, le flux, mais il n'y a rien qui mette en branle ou qui éprouve des sensations : au roi qui veut s'approprier le son du luth et à qui on apporte l'instrument, il est répondu que le son n'existe pas.

• la constitution de l'homme

L'homme est constitué de cinq agrégats *(skandha*)* : la matière – les organes sensoriels et les objets de leurs perceptions, les corps, étant entendu que la pensée est un « organe mental » *(manas*)* ; les sensations ou sentiments *(vedanâ*)* – qui naissent au contact des sens avec leurs objets ; les perceptions *(saññâ*)* ; les formations mentales liées à la volonté, comme les émotions *(samkhâra*)*, c'est-à-dire le fait de vouloir des actes qui créent le *karma* ; la conscience *(vijnâna*)* que l'on a des choses, qui est attention portée à un objet. Il n'y a pas dans le bouddhisme d'opposition entre matière, domaine des sens et esprit. La conscience est, comme le reste, conditionnée, elle appartient au monde des phénomènes : « La conscience est nommée suivant la condition à cause de

laquelle elle prend naissance : à cause de l'œil et des formes naît une conscience et elle est appelée conscience visuelle ; à cause de l'oreille et des sons naît une conscience et elle est appelée conscience auditive ; [...] à cause de l'organe mental et des objets mentaux naît une conscience et elle est appelée conscience mentale[23] » ; « Il vaudrait mieux, ô disciples, que vous preniez pour le Soi le corps matériel plutôt que l'esprit. Le corps subsiste un moment mais ce que vous nommez l'esprit se produit et se disperse en un perpétuel changement. De même qu'un singe qui prend ses ébats dans la forêt saisit une branche puis l'abandonne aussitôt pour se raccrocher à une autre, puis à d'autres encore, ainsi, ô disciples, ce que vous nommez esprit, pensée, connaissance, se forme et se dissout sans cesse[24]. »

Cette vérité n'est pas appréhendable directement par l'expérience commune, elle va à l'encontre de l'intuition immédiate. Chaque individu s'attache, en effet, à l'illusion qu'il est une personne unique, avec une histoire qui lui est propre et qui la constitue.

L'homme croit avoir une âme *(âtman*)*, facteur de cohésion entre les différents éléments de son existence, principe permanent qui subsisterait au fil des vies successives et constituerait donc l'essence de sa personne, substance à l'origine des pensées et sensations qui serait appelée selon les brahmanes à se fondre dans l'*Âtman*, âme universelle dont elle émane. Mais l'idée du moi n'est qu'une formation mentale parmi d'autres, elle n'a aucune réalité si ce n'est dans l'insaisissable expérience immédiate : alors qu'il y a discontinuité entre chaque événement, on croit voir un flux temporel, par l'effet de conditionnements analysés au paragraphe suivant. Or c'est une erreur de la mémoire, une conception abstraite dénuée de tout fondement et résultant d'un désir erroné de distinguer de façon dualiste* entre le monde – ce qui n'est pas moi – et ce qui est moi.

Certes, le postulat de la permanence de la personne est utile pour la vie sociale, mais il est illusoire et fondamentalement appelé à être dépassé, car il est à la source de la douleur, selon un enchaînement causal sans cesse réitéré.

Conditionnement

• la loi de causalité qui implique les renaissances perpétuelles

Avant d'en envisager la logique, précisons bien que l'enchaînement causal que le bouddhisme décrit sous le nom de « production conditionnée » *(pratitya-samutpâda)* n'est pas à concevoir sur un axe linéaire, mais plutôt comme une chaîne qui se referme sur elle-même. Tout est conditionné, il n'existe pas de cause première : le raisonnement obéit à la logique cyclique du *karma* dans lequel tout acte est à la fois conséquence d'un acte précédent et cause d'un acte suivant[25]. Ainsi, l'illusion humaine que la personne existe n'est qu'un point de départ possible. Cette illusion est le fruit de l'ignorance, elle-même conséquence

de la renaissance après une vie passée à poser des actes dans l'illusion d'être une personne, etc.

Sur la base erronée de son ignorance, l'illusion de sa permanence, l'esprit humain conçoit des constructions mentales, des actions nées de la volonté, les formations karmiques*. Celles-ci fonctionnent, comme leur nom l'indique, selon la loi de causalité du *karma* et entraînent donc l'homme dans un cycle de renaissances. Dans la nouvelle existence qu'il commence alors, l'homme accomplit des actions qui conditionnent la conscience, la connaissance qu'il croit avoir de lui-même. Il donne alors un nom, le « Moi », et une forme, un corps, à sa conscience, se constituant ainsi une identité conditionnée par des phénomènes d'ordre mental ou physique, qui seuls fondent la notion de personne (*cf. supra,* les cinq agrégats) à laquelle sont liés les six domaines sensoriels – c'est-à-dire les cinq sens et l'esprit, la pensée. Par eux, l'homme entre en contact avec des objets de perceptions, avec le monde qu'il pose comme extérieur à sa conscience subjective ; il éprouve des sensations, et par suite le désir de les reproduire, de les enrichir, en particulier le désir sexuel. Ces « soifs » incessantes, constamment renouvelées, lui donnent envie de vivre pour les étancher : c'est l'attachement, le vouloir-vivre, la volonté de prolonger son existence temporelle qui conduit l'homme à entrer dans le devenir, la poursuite de la vie, impliquant ainsi la nécessité d'une nouvelle naissance, qui entraînera à sa suite le cortège inéluctable de la souffrance, de la vieillesse et de la mort, *duhkha* née de l'illusion qu'il y a un individu pour les subir. Et le cycle continue.

Cette présentation plus synthétique du lien entre impermanence du monde et douleur fait apparaître une notion capitale : le désir – la « soif » *(tanhâ)* –, considéré dans la Deuxième Noble Vérité comme la cause de la souffrance universelle, en lien avec l'ignorance. Il s'agit des désirs des sens (recherche de plaisirs, attachement à des idées), du désir de vivre qui conduit inéluctablement à poser des actes qui nous enchaînent dans le cycle des renaissances ou même du désir de mourir, qui procède encore de l'idée qu'il y a quelqu'un pour vivre ou mourir.

Il nous reste à comprendre maintenant comment cette vision du monde peut s'inscrire dans la doctrine du *sâmsara,* omniprésente en Inde au moment de la naissance du bouddhisme.

• la doctrine bouddhique du *sâmsara* et du *karma*

Le bouddhisme affirme, très nettement, que seuls les actes conscients et volontaires sont des semences qui, après un processus de maturation *(vipâka*)* pouvant durer plusieurs vies, produisent des fruits *(phala*).* Les actions moralement bonnes en produisent de bons, les actions moralement mauvaises en produisent de mauvais. Il ne s'agit nullement de justice rétributive*, il n'y a

d'ailleurs aucune instance transcendante* pour juger, mais bien d'une loi d'enchaînement inéluctable des causes qui régit tout l'univers.

L'être vivant peut renaître dans différentes conditions, celles que représente la Roue de la Vie *(dharmaçakrapra-vastana*)* dessinée par Buddha à Bénarès.

« La Roue contient le ciel des dieux, les hommes, les animaux, les êtres infernaux. Et l'étincelle qui anime tout corps vivant, avant de se fixer au centre pour l'éternité, va d'un cercle à l'autre selon ses actions. Rappelez-vous bien ceci : ne vous révoltez pas contre votre condition actuelle car elle est une punition du passé. Sachez aussi que votre destin futur dépend de la pureté de votre cœur. C'est la Loi du Karman* que je vous enseigne là[26]. »

Dans la pensée brahmanique*, il était clair que cette « étincelle » était l'âme individuelle *(âtman),* la substance qui demeurait d'une vie à l'autre et faisait l'unité personnelle d'une série de vies. Mais le bouddhisme nie tout élément permanent constitutif de la personne qui serait transmis d'une vie à l'autre : si rien ne subsiste, comment dès lors comprendre que les vies successives soient reliées entre elles ?

Buddha a toujours refusé de répondre frontalement à cette question qu'il jugeait non pertinente dans la quête pratique du salut[27]. Il a simplement dit que ce qui renaissait n'était ni le même ni un autre. Le phénomène qui se produit lors de la mort n'est pas différent de ce qui arrive constamment au cours de la vie : les éléments qui composent ce que l'on appelle communément une personne ne sont jamais les mêmes, jamais agencés à l'identique au cours du temps, pourtant l'on parle toujours d'une personne vue comme identique à elle-même, à des âges différents. L'individu n'existe pas plus pendant sa vie qu'après sa mort. Rien ne peut subsister de ce qui n'a d'existence que dans l'instant : le *sâmsara* n'est pas une série de transmigrations*, mais bien une série de renaissances, tout comme la vie elle-même. Le moine Nâgasena recourt à une parabole : la flamme produite par la combustion d'un combustible qui est sans cesse renouvelé reste la même flamme, et pourtant elle n'est jamais identique à elle-même d'un instant à l'autre. « Une telle série individuelle de vies constitue un fait réel selon le niveau de la vérité ultime : mais l'existence n'est attribuée qu'à une ligne impersonnelle de continuité et de causalité[28]. »

La loi du *karma* régit le monde, mais elle ne saurait avoir plus de réalité que le monde lui-même. C'est l'homme qui, par la représentation qu'il se fait de lui-même, fait advenir le cycle des renaissances ; c'est donc lui qui, par un travail sur lui-même, pourra le faire cesser et atteindre le *nirvâna.*

LA CESSATION POSSIBLE DE LA DOULEUR : LE *NIRVÂNA*

Le Suprême Complet Éveil

Pour que la flamme s'éteigne, il faut que le combustible soit épuisé. Ainsi, pour sortir du *sâmsara,* il faut prendre pleinement conscience de l'impermanence du monde et de l'inanité du soi pour ne plus rien désirer ni vouloir et donc ne plus agir. Ce détachement n'est pas un renoncement, puisqu'il n'y a rien à quoi renoncer, il est Éveil à une vérité jusqu'alors cachée car impossible à appréhender par les sens. Celui qui a atteint ce stade d'équanimité connaît encore des sensations, mais elles n'ont aucune incidence puisqu'il n'y a plus de « personne » pour les éprouver. La sérénité parfaite, la quiétude que procure l'Éveil sont décrites par Buddha comme éminemment souhaitables (« Celui dont les sens sont au repos, comme des chevaux bien domptés par celui qui les mène, celui qui a dépouillé toute idée de soi, qui est affranchi de toute souillure, les dieux mêmes lui portent envie[29] ») et acquises une fois pour toutes (« inébranlable est la libération de mon esprit[30] »).

On peut accéder de son vivant à l'Éveil, comme Buddha, et devenir alors un « délivré-vivant » *(jîvan-mukta*)* au terme d'une longue progression qui peut durer plusieurs vies, mais la véritable libération, la sortie définitive du cycle des renaissances, ne s'accomplit qu'avec la mort, la dissociation des éléments corporels[31].

Le Nirvâna

L'instant de l'Éveil trouve son accomplissement dans le *nirvâna.* Ce dernier, dont le nom signifie littéralement l'« extinction » (de *nir,* « négation », et *vâ,* « souffle »), n'a pas d'existence temporelle ou spatiale – nul ne sait où va la flamme éteinte – et ne se laisse pas appréhender par un langage humain qui ne peut rendre compte que de pensées ou de sensations. Il n'est pas de l'ordre d'un superlatif du monde, il « est » alors que le monde « n'est » pas, mais le langage humain ne peut le définir que comme « Non-Être », dans l'illusion que celui qui parle est. Extinction totale de toutes les soifs, sensations, pensées, volontés, détachement complet de tous les phénomènes, sortie irréversible du Devenir, absence de lieu, le *nirvâna* échappe à l'emprise que la douleur exerce sur le monde, au cercle vicieux du désir, de la haine et de l'erreur. On le définit généralement par ce qu'il n'est pas, mais cette approche apophatique* ne permet pas d'induire qu'il s'agit d'une notion négative ou pessimiste : peu importe à Buddha de savoir s'il s'agit d'un concept positif ou d'un anéantissement. Il est, c'est tout, ne résultant de rien, suivi de rien : « Il existe bien un non-né, non-devenu, non-fait, non-composé, et s'il n'existait pas il n'y aurait pas d'évasion possible de ce qui est né, devenu, fait et composé[32]. »

LE CHEMIN DU SALUT : LES HUIT BRANCHES DE LA VOIE DU MILIEU[33]

Partant du principe que pour faire disparaître un effet, il faut faire disparaître sa cause, la solution pour sortir du cycle des renaissances est de remonter en sens inverse la chaîne de la production conditionnée présentée plus haut, le point d'aboutissement devenant la connaissance parfaite. Il s'agit de rendre vides toutes les idées, sensations, volontés, qui donnent l'illusion d'être un sujet unifié, de renoncer à vouloir vivre. Buddha ne peut procurer aucune rédemption*, chacun est seul sur la voie du salut et doit faire l'expérience personnelle de l'Éveil, comme Buddha avant lui, mais la Loi bouddhique *(dharma*)* est là pour l'aider sur cette voie vers l'anéantissement du monde des phénomènes, du moi.

La Quatrième Noble Vérité enseigne comment atteindre le *nirvâna* : en progressant simultanément sur chacune des huit branches du chemin, ce qui sera repris et explicité à maintes reprises dans les écrits du canon*. « C'est le Noble Sentier Octuple, à savoir : la vue juste, la pensée juste, la parole juste, l'action juste, le moyen d'existence juste, l'effort juste, l'attention juste, la concentration juste[34]. » On regroupe fréquemment ces huit branches en trois : la sagesse, la morale et la méditation.

La sagesse : pensée et compréhension

Le bouddhiste doit développer sa pensée contre ses tendances égoïstes ou violentes, et viser la compréhension des Quatre Vérités. Comme le souligne W. Rahula, il ne s'agit pas seulement de comprendre intellectuellement, mais de pénétrer, de « voir une chose dans sa nature véritable, sans nom ni étiquette » (W. Rahula, p. 73). Grâce à la sagesse, l'enchaînement des causes et le sens des moyens pour accéder au salut sont perçus. La sagesse permet de mettre la morale en pratique et de pratiquer la méditation à bon escient.

La morale : parole, action, moyens d'existence

Le but de la morale bouddhiste est d'éviter tout comportement susceptible de nuire, soit à celui qui agit, soit aux autres. Ainsi, le bouddhiste doit utiliser le langage à bon escient, c'est-à-dire ne pas mentir ni médire ou parler en vain. Il doit respecter des principes éthiques comme l'interdiction du meurtre, du vol, de la fornication et choisir d'exercer une profession qui ne nuit ni à la recherche de sa propre délivrance, ni à celle des autres. L'ensemble de son comportement est régi par l'amour, la bonté, la compassion envers tous les êtres vivants.

La discipline mentale (samâdhi *en pâli) : effort, attention, concentration*

Il doit tendre son effort pour ne connaître que des états mentaux sains, et maîtriser son attention en la faisant porter sur toutes ses activités physiques et mentales, notamment par la maîtrise de la respiration (*ânâpânasati** en

pâli) qu'il obtient par la pratique du *yoga** et d'exercices divers de méditation. Par exemple assis, jambes croisées, le dos bien droit, dans la position du lotus pour éviter au corps toute tension, il se concentrera sur un point de l'espace.

Quant à la concentration *(dhyâna*)* pure, culture mentale, elle comporte quatre étapes correspondant aux Quatre Vérités qui mènent à la méditation suprême, la prise de conscience parfaite de la vacuité du monde et du Soi*, de tout ce qui relève du phénomène. La première étape permet d'acquérir le contrôle des sens et de rejeter toute pensée, sensation ou désir mauvais. Ce premier détachement procure, d'après le *Dîghanikâya* (corpus pâli), un bonheur que l'on peut exprimer de façon imagée comme l'imprégnation d'une boule d'argile par l'eau. La deuxième consiste à prendre le contrôle de toute pensée ou représentation, bonne ou mauvaise, et d'anéantir toute activité mentale. Le méditant connaît alors la joie d'une eau jaillissant d'une source, une profonde paix intérieure. La troisième abolit tous les sens et procure le bonheur de l'impassibilité, de l'équanimité, telle que peut la connaître le lotus aux couleurs chatoyantes plongé dans l'eau de l'étang. L'ultime étape est attention pure, toute sensation s'est évanouie : on peut y connaître la Vérité sur l'impermanence universelle. Ayant dépassé toutes les oppositions dualistes*, le méditant accède à l'infini de la vacuité, à une compréhension au-delà de l'intelligence qui a besoin de représentations, à la sagesse parfaite.

Sagesse, morale et méditation sont indissociables.

LA COMMUNAUTÉ MONASTIQUE (*SANGHA**)

Le *sangha* est le lieu par excellence où est suivi le Chemin aux huit voies. Institué par Buddha de son vivant, le *sangha* permet une résolution collective des problèmes matériels et donne à ses membres un fort soutien d'ordre psychologique. À ceux qui veulent suivre la Voie du Milieu, elle offre un cadre pour pratiquer une ascèse* modérée fondée sur une discipline très stricte, et elle permet de pratiquer assidûment la méditation.

Certes, la discipline que doit suivre tout bouddhiste est un chemin solitaire, mais, si chacun doit parvenir seul au salut, rien n'empêche le soutien mutuel. Les conditions d'adhésion au *sangha* sont simples : le moine doit trouver refuge dans les trois joyaux du bouddhisme, le *Buddha,* le *dharma,* le *sangha,* et respecter cinq exigences morales enseignées par le Buddha à Nagara : « Voici les cinq règles de votre vie de chaque jour. Soyez compatissants et respectez la vie la plus infime. Donnez et recevez librement, mais ne prenez rien indûment. Ne mentez jamais, même dans les occasions qui vous paraissent absoudre le mensonge. Évitez les drogues et les boissons. Respectez la femme et ne commettez aucun acte charnel illégitime et hors nature. »

Le *sangha* a aussi un grand rôle à jouer dans la préservation de la doctrine, dans sa transmission orale pendant les premiers siècles, dans sa fixation et sa conservation par écrit ensuite, et enfin dans son commentaire. La doctrine et l'observance de la discipline *(vinaya*)* instituée par Buddha garantissent l'unité du *sangha,* malgré l'absence d'autorité suprême « dogmatique » et la liberté d'interprétation laissée aux anciens influents sur chaque communauté. On comprend dès lors que des écoles ou sectes *(nikâya*)* très nombreuses se soient développées dès les origines.

3. ÉCRITS ET ÉCOLES DU BOUDDHISME

On se perd en conjectures sur ce qu'a bien pu être le bouddhisme originel. Cette démarche est vaine dans la mesure où le bouddhisme n'existe que dans le développement historique dont les écrits témoignent. Nous verrons en présentant les trois grands courants du bouddhisme comment les Buddhas divinisés, les *Bodhisattavas* et les dieux ont trouvé leur place.

LES ÉCRITS DU BOUDDHISME

Buddha n'a rien écrit lui-même et, durant les cinq premiers siècles qui suivirent sa mort, ses enseignements furent transmis oralement, même si la légende fait état de deux conciles successifs à cent ans d'intervalle – à Râjagriha, puis cent ans plus tard à Vaisali – au cours desquels les disciples auraient récité la même version de ses paroles, devenue canonique*. Ce n'est qu'aux alentours de l'ère chrétienne que les canons furent fixés, séparément dans chacune des sectes se réclamant du bouddhisme. Écrits dans tous les dialectes locaux, car les disciples de Buddha prêchaient en langue vernaculaire, ils furent cependant unifiés en deux langues principales du fait de leur extension croissante : le sanskrit essentiellement, pour tous les canons du Grand Véhicule *(cf. infra),* le pâli, langue proche du sanskrit, pour le *Theravâda,* utilisé à Sri Lanka et en Asie du Sud-Est[35].

Les écrits les plus anciens, reconnus par toutes les écoles bouddhiques – en pâli, le « corpus canonique » *(Nikaya*),* en sanskrit « la tradition » *(âgama*)* – se décomposent toujours en « trois corbeilles » *(tripitaka)* :

- les sermons de Buddha, les *sûtras**,
- des écrits disciplinaires destinés aux communautés, le *vinaya,*
- des éléments doctrinaux divers, notamment métaphysiques, regroupés et approfondis : l'*abhidharma**.

Les écrits canoniques sont attribués à Buddha lui-même ou à certains de ses proches disciples, mais des ajouts se sont réalisés au cours des siècles, au fur et

à mesure des besoins des communautés. Ainsi, l'*abhidharma* est un ensemble très divers qui diffère selon les écoles : il comprend notamment les récits des vies antérieures de Buddha *(Jâtaka)* et le *Dhammapada,* recueil de sentences morales. Il n'y a pas de révélation*, tout est né de l'intelligence humaine, mais certains textes sont devenus sacrés, comme le *Saddharma-pundarîka-sûtra* (lotus de la vraie doctrine) dans le *Mahâyâna.*

LES TROIS GRANDES ÉCOLES DU BOUDDHISME

– *Le* Theravâda*

Le courant le plus ancien qui subsiste aujourd'hui est le *Theravâda,* le « chemin des anciens », appelé ensuite, péjorativement, « Petit Véhicule » (en sanskrit ***Hînayâna****), qui se perpétuera en Asie du Sud-Est et à Sri Lanka. Fondé sur les écrits des « trois corbeilles », il exalte l'idéal ascétique* du moine, mendiant *(bhikhsu*)* qui a renoncé à la vie ordinaire pour entrer dans le *sangha.* Dans les premiers temps du bouddhisme, la vie de *bhikhsu* est le passage obligé pour parvenir à la Délivrance : par des méthodes issues du *yoga** hindou, chaque moine peut accéder individuellement au *nirvâna* et devenir un « saint » *(arhat*),* idéal souvent compris comme celui d'un homme qui cherche son salut personnel sans attention pour le reste de l'humanité, qui accède au *nirvâna* et meurt pour ne plus renaître. Les laïcs participent matériellement à la vie des moines, mais ne peuvent espérer qu'une meilleure renaissance pour leurs bonnes actions.

– *Le* Mahâyâna

Le deuxième est le « Grand Véhicule », en sanskrit *Mahâyâna,* qui dominera en Chine, au Tibet et au Japon à partir du VI[e] siècle après J.-C., et qui apparaît vers le I[er] siècle de notre ère. Il s'appuie sur de nouveaux *sûtras* et développe une philosophie profonde de la Voie du Milieu, *mâdhyamaka**. Il oppose à l'idéal de l'*arhat,* jugé égoïste, celui du *bodhisattva* (« disposé à l'éveil ») qui veut le salut universel ; il élargit les perspectives de salut hors de la communauté monastique.

Le bodhisattva

Buddha, ayant atteint l'éveil, se décide à prêcher sa doctrine pour le salut de tous, dans un esprit de bienveillance et de compassion universelle, seule réponse possible à la douleur. De même le *bodhisattva* (« celui qui est destiné à l'éveil »), qui n'est pas nécessairement un moine, est une figure de compassion *(karuna*).* Parfait[36] qui renonce temporairement au *nirvâna* personnel pour se consacrer au salut de tous les êtres, il accepte de demeurer dans le cycle des renaissances alors qu'il pourrait le quitter. La pratique des trois vertus que sont la bienveillance *(maitrî*),* qui inclut l'amour des ennemis, l'aptitude au don *(dâna*)* auquel la bienveillance incite, et la sagesse *(prajñâ*)* guide sa vie.

Le *bodhisattva* ne doit se fixer nulle part, ni dans le *nirvâna* ni bien sûr dans l'attachement à la vie, et son existence relève de l'équilibrisme. Ayant atteint par la méditation la vacuité totale, il a compris la non-existence du monde et des êtres ; il connaît une plénitude dans laquelle il n'a plus d'opinion sur quoi que ce soit, où il est indifférent à tous les événements du monde. Or c'est ce détachement même qui le rend source de compassion, par une émanation libre de son être qui ne procède nullement d'un désir qu'il aurait de sauver, puisqu'il est libéré du désir : il sait que ni lui-même ni les autres êtres n'existent, mais c'est précisément pour cela qu'il leur est parfaitement disponible.

Au fil du temps, les *bodhisattvas* sont devenus très nombreux. Souvent, ils sont des incarnations* du grand *Bodhisattva* Avalokitesvara, très honoré par exemple au Tibet comme Protecteur du pays. Citons également la figure populaire de Maitreya, Milefo en Chine.

– *Le bouddhisme tantrique, Vajrayâna*, *Véhicule de Diamant***

Vers le VII[e] siècle apparaît en Inde et au Tibet une forme de bouddhisme tantrique, fondé sur des écrits sacrés, les *tantras**. Un rituel mêlant magie et érotisme permet de délimiter l'espace sacré dans lequel la divinité – Buddha ou *bodhisattva* – sera honorée. Cette dernière est visualisée dans des images mentales *(bhâvâna*)* destinées à être dépassées. Le corps du méditant, notamment grâce à la pratique du *yoga* et à la maîtrise de la respiration *(prânâyâma*),* devient, en effet, un « corps subtil » dans lequel la divinité peut se transférer et les énergies supérieures circuler. Le méditant « inhabité » peut alors réaliser la vacuité de substance qui caractérise la divinité au même titre que tous les autres phénomènes.

Contrairement aux deux écoles bouddhistes précédentes pour lesquelles tout figure dans la doctrine énoncée par Buddha, le Véhicule de Diamant comporte une large part d'ésotérisme* : gestes et postures, récitation des *mantras** – syllabes agissantes qui manifestent phoniquement la puissance de la divinité –, réalisation des *mandalas** ou *yantras** – les diagrammes par exemple concentriques qui déterminent l'espace sacré –, supposent une initiation*.

4. LA PLACE DES DIEUX DANS LE BOUDDHISME

LES DIEUX SONT SOUMIS AU *SÂMSARA,* MAIS FONT L'OBJET D'UN CULTE

Buddha ne traite pas spécifiquement de l'existence des dieux, mais diverses allusions montrent qu'il admet leur existence. Pour le bouddhisme, les dieux vivent dans une sphère supérieure mais ne sont pas transcendants* : ils sont soumis, comme tous les êtres vivants, à la loi du *sâmsara.* Les hommes qui ont

acquis de très nombreux mérites au cours de leurs vies passées renaissent comme dieux, mais ce n'est pas un stade ultime : s'ils jouissent du bénéfice de leurs bonnes actions dans la mesure où la vie de dieu est agréable, en revanche ils ne peuvent plus œuvrer à leur salut, car ils ne sont plus assez confrontés au désir. Aussi doivent-ils, pour être délivrés, renaître ensuite comme moines bouddhiques.

Il paraît donc vain que les hommes s'adressent à eux pour demander du secours : « N'attendez rien des dieux impitoyables, eux-mêmes soumis à la loi du *karma,* qui naissent, vieillissent et meurent pour renaître, et ne sont pas arrivés à rejeter leur propre douleur. Attendez tout de vous-même. En n'oubliant pas que chaque homme crée sa prison, que chacun peut acquérir un pouvoir supérieur à celui d'Indra lui-même[37]. » Cependant, dans la mesure où les hommes ont besoin d'adjuvants pour leur vie terrestre et les dieux besoin de bonnes actions pour sortir du cycle des renaissances, une doctrine de réversion des mérites se fait jour[38]. Les hommes vont demander secours aux dieux ; en échange, le caractère positif de l'acte advenu, son intention bonne, rejaillira sur le dieu invoqué et non sur l'homme qui a agi. Ces arrangements pratiques ne relèvent que de la « vérité conventionnelle », celle où chaque homme fait comme s'il avait une existence propre pour mener une vie sociale, celle qui ne touche que le monde phénoménal : les dieux y sont un moyen parmi d'autres de faciliter la vie quotidienne. La « vérité ultime », celle qui touche les fins dernières, est constituée uniquement par la Loi bouddhique.

LE CULTE DES BUDDHAS ET DES *BODHISATTVAS*

Après la mort de Buddha, ses disciples se chargent des rites funèbres, célébrés avec des honneurs royaux. Buddha devient rapidement l'objet d'un culte, de plus en plus développé : après sa crémation, on se partage ses cendres et on élève sur elles des *stûpas**, sortes de grands reliquaires circulaires couverts d'un dôme. Des temples se construisent, des pèlerinages s'organisent sur les lieux des principaux événements de sa vie : lieux de sa naissance, de sa mort, arbre de l'Éveil, parc du premier sermon, etc. Sa personne fait l'objet de méditation et d'adoration : des représentations de lui, qui apparaissent dès le début de notre ère dans les milieux hellénisés et indiens, sont encensées et couvertes de fleurs. Elles obéissent à des règles qui s'établissent peu à peu[39] : auréole, attitude méditative, indices de compassion (geste de la main, mimique de la bouche), etc. Très vite, bien qu'il ait toujours revendiqué très nettement sa nature humaine, Buddha est considéré comme un surhomme, puis comme un être divin, éternel et omniscient, qui ne s'est incarné* que pour rendre accessible sa doctrine[40]. Le *Sûtra du Lotus* témoigne en particulier de cette évolution : « En mon corps orné de marques, j'ai de ma lumière illuminé le monde. Vénéré de foules sans nombre, je leur ai prêché le sceau de l'aspect réel[41] » ; « […] les rois brahmiques, ainsi que Çakra, empereur des dieux, les quatre rois célestes gardiens du monde, et le grand Seigneur souverain, avec la foule des autres dieux et leur suite par centaines de milliers rendaient hommage en joignant les paumes et me prièrent de mettre en branle la roue de la Loi[42] » ; « Je suis le roi de la Loi, souverainement libre dans la Loi ; pour soulager les êtres je suis apparu au monde[43]. »

Dans la conception cyclique de l'existence qui prévaut dans l'Inde d'alors et que le bouddhisme reconnaît également, le Buddha devient un archétype* que l'on retrouve dans des temps et des lieux différents. Ainsi, on rend très tôt un culte aux Buddhas du passé ; à celui du futur, Maitreya, qui doit revenir sur terre dans plusieurs millions d'années ; et à ceux du présent, invisibles, « métaphysiques ». Le culte s'étend également aux *arhat,* puis surtout, dans le *Mahâyâna,* aux *bodhisattvas* : dans certaines écoles, on croit même que leur invocation suffit pour obtenir le salut.

Cette déviation de la doctrine primitive peut se comprendre par la volonté des hommes d'améliorer leurs renaissances par des actes méritoires, comme la prière.

CONCLUSION

Le bouddhisme, qui ne reconnaît ni âme personnelle, ni action efficace d'aucun dieu, donc ni prière ni culte, n'est pas à l'origine une religion mais une philosophie très pragmatique, une discipline, une thérapie. Ce n'est qu'avec le développement de la vénération pour les Buddhas et *bodhisattvas* et la transformation de l'enseignement de Buddha en textes sacrés qu'il devient une religion paradoxale, sans transcendance ni révélation. Buddha est un initiateur qui ne revendique pour lui-même que sa nature humaine, sans se dire inspiré* par une divinité ou divinisé. Cependant, c'est parce qu'il a été considéré après sa mort comme une émanation divine que son message a pu se répandre massivement. Aussi est-ce inutile de vouloir dissocier le bouddhisme primitif des formes qu'il a pu revêtir dans l'histoire et qui font sa réalité.

L'essentiel, pour Buddha, est que la réalisation du bonheur, la délivrance, l'accès au *nirvâna* dépendent non pas d'une grâce divine, mais d'une découverte par l'homme lui-même des Quatre Vérités fondamentales, accompagnée d'une pratique des vertus qui les concrétisent au cours d'un cycle de vies humaines. Cela permet de comprendre que la vocation d'universalité du bouddhisme puisse aller de pair avec une profonde tolérance. N'imposant en effet ni dogmes* ni pratiques rituelles, le bouddhisme a intégré des cultes et des divinités locales dans chacune des régions où il s'est développé. Ainsi, en Chine, la rencontre du bouddhisme avec le taoïsme* a donné naissance au *chan**, d'où est issu le *zen** japonais, apparu au XII[e] siècle. On s'interroge aujourd'hui sur l'éventuelle naissance d'un bouddhisme occidental.

1. De nombreuses sectes* philosophiques ou écoles voient le jour. La plupart demeurent dans le cadre de l'hindouisme. Mais deux d'entre elles rompent avec lui en ce qu'elles ne reconnaissent plus l'autorité des textes védiques* : le bouddhisme et le jaïnisme*, mouvement fondé par le renonçant Mahâvîra (599-527), encore vivant de nos jours.
2. Nous conseillons la lecture de l'introduction du chapitre sur l'hindouisme (essentiellement les première et deuxième parties) préalablement à celle-ci, car les notions communes à l'hindouisme et au bouddhisme y sont expliquées.
3. C'est, avec le développement de l'islam, une des raisons principales de la disparition progressive du bouddhisme de sa terre d'origine, l'Inde, à partir du XIe siècle et surtout vers le XIIIe siècle.
4. Buddha est donc contemporain de Zoroastre, réformateur de la religion iranienne antique, et il précède de peu Confucius (vers 552 – 479 av. J.-C.).
5. Son culte est attesté à partir du IIIe siècle avant notre ère, et le lieu de sa naissance, Kapilavastu, a été clairement identifié dans le village de Lumbinî, près de la frontière entre l'Inde et le Népal, grâce à une inscription de l'empereur Açoka datant du IIIe siècle avant J.-C.
6. Sa mère aurait reçu en rêve la visite d'un éléphant blanc.
7. Les *bhikkhus* (sanskrit *bhiksu*) sont des moines mendiants.
8. Outre les noms de *Gautama, Siddhartha, Sakyamuni* déjà cités, Buddha est aussi nommé *Bhagavat,* le Bienheureux, *Tathâgata,* le Parfait, *Jina,* le Victorieux, *Saccanâma,* le Vrai Nom, *Anoma,* l'Insondable, etc.
9. Les extraits du *Sermon de Bénarès* cités dans ce chapitre, sauf indication contraire, le sont d'après le texte du canon* pâli, traduit par W. Rahula.
10. Cet arbre, ou plutôt celui qui, né d'une pousse de l'un de ses rejetons, vit actuellement à cet endroit, est honoré sous le nom d'« arbre de la *Bodhi* », à Bodhgaya.
11. La légende rapporte que Buddha mourut suite à l'ingestion d'un morceau de viande de sanglier – ou d'un champignon appelé « délices de sanglier » : ces détails paraissent à ce point déplacés dans le contexte de la rédaction qu'ils sont probablement identifiables comme étant réellement arrivés.
12. *Dhammapada,* éd. K. Dhammaratana Thera (Colombo, 1929), canon* pâli.
13. *Ibid.,* XII, 4, trad. W. Rahula.
14. Buddha auprès des Kâlâma, *Anguttara-nikâya,* éd. Devamitta Thera, Colombo, 1929, p. 115, et éd. PTS, trad. du pâli par W. Rahula.
15. *Suttanipâta,* éd. PTS, p. 151 (v. 798), trad. W. Rahula.
16. Il expose cette idée dans le célèbre dialogue avec son disciple Mâlunkyaputta : « Tout comme, Malunkyaputta, [suppose que] un homme soit blessé par une flèche fortement empoisonnée. Ses amis et ses parents amènent un chirurgien. Et l'homme dit : "Je ne laisserai pas retirer cette flèche avant de savoir ce qui m'a blessé : s'il est un *Ksatriya* ou un *Brâhmana* ou un *Vaisya* ou un *Sudra* ; quel est son nom, quelle est sa famille ; s'il est grand, petit ou de taille moyenne ; de quel village, ville ou cité il vient ; je ne laisserai pas retirer cette flèche avant de savoir avec quelle sorte d'arc on a tiré sur moi [...]" Mâlunkyaputta, cet homme mourrait sans savoir ces choses. De même, Mâlunkyaputta, si quiconque dit : "Je ne mènerai pas la vie sainte sous la direction du Bienheureux avant qu'il ne donne une réponse à ces questions, telles que l'univers est éternel ou il ne l'est pas, etc.", il mourrait avec ces questions laissées sans réponse par le *Tathâgatha* » (Cûla-Mâlunkya-sutta, n° 63 du Majjhima-nikâya, éd. PTS, trad. W. Rahula).
17. *Majjhima-nikâya* I, PTS, p. 134-135, trad. W. Rahula.
18. Par exemple, *Samyutta-nikâya* V, éd. PTS, p. 423 ; III, p. 103, trad. W. Rahula.
19. Par la suite, ce terme désignera aussi la foi manifestée dans la dévotion à l'égard de Buddha.
20. D'après W. Rahula, « il est vrai que dans l'usage courant le mot pâli *dukkha* (*duhkha* en sanskrit) a le sens de "souffrance", "douleur", "peine", "misère", par opposition au mot *sukha* qui signifie "bonheur", "aise", "bien-être". Mais le terme *dukkha,* en tant qu'il exprime la Première Noble Vérité qui représente le point de vue du Bouddha sur la vie et le monde, revêt un sens plus profondément philosophique et comporte des significations beaucoup plus étendues [...] en plus il implique les notions plus profondes d'"imperfection", d'"impermanence", de "conflit", de "vide", de "non-substantialité" » (*L'Enseignement du Bouddha,* Seuil, 1961, p. 36-37).
21. L'ignorance dont parle Buddha ne concerne pas des connaissances sur les divers sujets dont débattent les hommes, mais uniquement les Quatre Nobles Vérités.
22. *Anguttara-nikâya, op. cit.,* p. 700.
23. *Mahâtanhâsamkhaya-sutta,* Majjhima-nikâya I, éd. PTS, p. 256 et *sq*, trad. W. Rahula.
24. *Samyutta-nikâya* II, éd. PTS, p. 94, trad. M. Percheron.
25. La production conditionnée peut être présentée ainsi : « Quand ceci est, cela est ; / Ceci apparaissant, cela apparaît ; / Quand ceci n'est pas, cela n'est pas ; / Ceci cessant, cela cesse » (*Majjhima-nikâya* III, *op. cit.,* p. 63).
26. *Sermon de Bénarès,* cité par M. Percheron, *Le Bouddha et le Bouddhisme,* Seuil, p. 31.
27. De même, il ne s'est pas prononcé sur la vie après la mort, indiquant simplement que la force énorme des volitions et des désirs faisait qu'ils duraient plus que le corps.
28. Steven Collins, *Encyclopédie des religions,* Universalis, p. 621.
29. Cité par H. Arvon, *Le Bouddhisme,* PUF, 1951, p. 46.
30. *Sermon de Bénarès,* trad. W. Rahula.
31. La question de savoir s'il était possible d'atteindre le *nirvâna* de son vivant a été amplement débattue par les différentes écoles bouddhiques. Par souci de simplification, nous avons ici nettement dissocié Éveil et *nirvâna post mortem*, mais la question reste à approfondir.
32. *Udâna,* Colombo, 1929, p. 129, trad. W. Rahula.
33. Le bouddhisme est d'abord une pratique ascétique* qui se situe au milieu, entre la vie du plaisir des sens et celle des mortifications sans limites, comme l'indiquent les premières phrases du *Sermon de Bénarès.* Ni l'attention positive, ni l'attention négative au corps ne sont bonnes, c'est-à-dire ni l'attitude des brahmanes, ni celle des renonçants.
34. Traduction par W. Rahula.
35. Pour des raisons de commodité, nous citons ici la plupart des notions en sanskrit. Buddha ne s'exprimait ni en pâli ni en sanskrit, mais ces langues sont devenues sacrées dans leur utilisation liturgique*.
36. Il a atteint la *prajñâ-pâramitâ**, la sagesse parfaite, c'est-à-dire qu'il a connu l'Éveil.
37. Paroles du Buddha peu avant sa mort, citées par M. Percheron, *op. cit.,* p. 35.
38. Le *Mahâyâna* est marqué par l'ouverture du bouddhisme aux laïcs, ce qui en modifie profondément la physionomie. Les laïcs, en effet, ne sont pas tenus comme les moines à l'exclusivité. Poursuivant leur vie dans le monde, ils estiment tout à fait légitime de continuer à améliorer leur existence dans ce monde,

notamment par le recours aux pouvoirs de dieux qui pourraient exercer une influence bénéfique.

39. Selon la légende, le père de Buddha reçut la visite d'un ascète* qui lui prédit les trente-deux marques caractéristiques de Buddha : « Son crâne présentera une excroissance. Ses cheveux nattés sur la droite seront azurés. Sur son front large et uni, entre ses sourcils se dressera un petit cercle de poils argentés. Ses yeux, abrités de cils longs comme ceux d'une génisse, seront grands, blancs et noirs. Le lobe de ses oreilles sera trois fois plus long que la norme. Il aura quarante dents solides et bien égales abritant une langue longue et effilée lui donnant un excellent sens du goût. Sa mâchoire aura la force de celle du lion. De peau fine et couleur d'or, il aura un corps souple et ferme comme la tige de l'arum, un torse large comme un poitrail de taureau, des épaules rondes, des cuisses pleines, des jambes de gazelle et sept protubérances bien réparties. Sa main sera large. Son bras, pendant, touchera le genou. Quant à ses très longs doigts, de mains comme de pieds, ils seront réunis par une fine membrane. Ses poils naîtront un à un et ceux de ses bras se tourneront vers le haut. Ce qu'il faut cacher sera rentré. Ses talons seront gras, ses paumes seront unies. Sous la plante de chaque pied sera tracée une roue aux mille rais et il se tiendra parfaitement droit sur des pieds symétriquement égaux. Quant à sa parole, elle aura le son de celle de Brahma » (cité par M. Percheron, *op. cit.*, p. 21).
40. Mais Buddha n'est pas tout-puissant, il ne peut pas faire disparaître la loi du *karma*.
41. *Sûtra du Lotus*, trad. J.-N. Robert, Fayard, 1997, chap. II, p. 81.
42. *Ibid.*, chap. II, p. 87-88.
43. *Ibid.*, chap. III, p. 119.

Repères chronologiques

v. 560-480 av. J.-C.	Vie de Buddha
Ve s. av. J.-C.	Premier concile de Râjagriha
IVe s. av. J.-C.	Deuxième concile à Vaisali
273-235 av. J.-C.	Règne d'Açoka. Expansion du bouddhisme
v. 150 av. J.-C.	Troisième concile à Pâtaliputra Introduction du bouddhisme à Ceylan
166-145 av. J.-C.	Règne de Ménandre, roi grec du Pendjab, protecteur du bouddhisme
78-110 apr. J.-C.	Règne du roi indo-scythe Kamishka Introduction du bouddhisme en Chine Formation du bouddhisme *Mahâyâna*
v. 400	Séjour en Inde du pèlerin chinois Fuxian
VIe siècle	Tao-Hsin
VIIe siècle	Santideva
VIIe-VIIIe siècle	Bouddhisme tantrique au Tibet Déclin du bouddhisme en Inde
1132	Muhamad Ghûri triomphe de la Confédération hindoue Fin du bouddhisme indien
1956	Commémoration du 2500e anniversaire de Bouddha

Derniers conseils de Buddha à son fidèle cousin Ânanda

Ne te laisse pas abuser, Ânanda. La vie est une longue agonie,
elle n'est que douleur. Et l'enfant a raison de pleurer dès qu'il est né.
C'est la Première Vérité.

La Deuxième Vérité est que la douleur ne vient que du Désir.
L'homme s'attache éperdument à des ombres : il s'engoue de rêves,
il plante en leur milieu un faux Moi,
et il établit à l'entour un monde imaginaire.
Quand son âme le quittera,
elle partira saturée de boissons empoisonnées.
Elle renaîtra alors avec un ardent désir de boire à nouveau.

La Troisième Vérité, c'est la cessation possible de la douleur.
Tu ne l'obtiendras, ô Ânanda, qu'en triomphant de tous les amours
que tu portes et en arrachant de ton cœur les dernières passions qui peuvent y rester encore. Alors tu vivras au-dessus des dieux.

Mais écoute bien cette Quatrième Vérité qu'est la voie du salut aux huit chemins.
Veille d'abord au karma qui fait ta destinée future.
Puis n'aie que des sentiments dénués de malveillance, d'avidité et de colère. Ensuite, surveille tes lèvres comme si elles étaient les portes d'un palais habité par un roi : il ne doit en sortir rien d'impur.
Et enfin que chacune de tes actions attaque une faute, aide un mérite à croître.

Ne penses-tu pas que n'importe quel homme peut suivre ces quatre routes ?

Alors, une fois que tu auras aboli égoïsme, fausse foi, haine, avidité, et que tu renaîtras, alors tu pourras dans une nouvelle existence suivre les quatre dernières routes qui portent les noms de :
Pureté droite, Pensée droite, Solitude droite, Extase droite.

Tout naturellement tu seras, à ce moment, en mesure de vaincre ton désir de vivre sur terre, ton désir de gagner le ciel, tes erreurs et surtout ton orgueil d'avoir avancé sur le chemin de la sainteté.
Tu seras bien près du nirvâna.

Th. von Baaren, *Les Religions d'Asie*,
(« Marabout Université », Verviers, 1962, droits réservés, p. 104-105).

Ânanda, dont le nom signifie « épanouissement », fut l'un des dix fidèles disciples de Buddha pendant vingt-cinq ans. D'abord évincé parce qu'il n'avait pas encore atteint l'état d'*arhat,* il fut finalement invité par Kâshyapa au premier concile réuni à Râjagriha après la mort de Buddha, et la légende veut qu'il y ait récité l'intégralité des *sûtras* de Buddha, fixant ainsi leur canon.

En écho au texte présenté, nous citons la première version des Quatre Nobles Vérités exposée par Buddha dans le *Sermon de Bénarès,* juste après son Éveil[1] *(cf. introduction).* On pourra aisément établir des correspondances avec le discours à Ânanda.

« Voici, ô bhikkhus, la Noble Vérité sur *dukkha.* La naissance est *dukkha,* la vieillesse est *dukkha,* la maladie est *dukkha,* la mort est *dukkha,* être uni à ce que l'on n'aime pas est *dukkha,* être séparé de ce que l'on aime est *dukkha,* ne pas avoir ce que l'on désire est *dukkha,* en résumé, les cinq agrégats d'attachement sont *dukkha.* »

« Voici, ô bhikkhus, la Noble Vérité sur la cause de *dukkha.* C'est cette "soif" [désir, *tanha*] qui produit la re-existence et le re-devenir, qui est liée à une avidité passionnée et qui trouve une nouvelle jouissance tantôt ici, tantôt là, c'est-à-dire la soif des plaisirs des sens, la soif de l'existence et du devenir, et la soif de la non-existence. » « Voici, ô bhikkhus, la Noble Vérité sur la cessation de *dukkha.* C'est la cessation complète de cette "soif", la délaisser, y renoncer, s'en libérer, s'en détacher. »

« Voici, ô bhikkhus, la Noble Vérité sur le Sentier qui conduit à la cessation de *dukkha.* C'est le Noble Sentier Octuple, à savoir : la vue juste, la pensée juste, la parole juste, l'action juste, le moyen d'existence juste, l'effort juste, l'attention juste, la concentration juste. »

Note

Cf. introduction pour l'explication des notions de *karma* ou de *nirvâna,* ainsi que pour les conceptions doctrinales qui sous-tendent ce texte : il s'agit, en effet, des fondements du bouddhisme.

1. Ce texte est cité d'après le texte du canon pâli traduit par W. Rahula. Ce dernier se refuse à traduire la notion de *dukkha,* car elle revêt un sens beaucoup plus riche que celui de « douleur », « souffrance », comme on la traduit habituellement.

La Bénédiction suprême

Et le Buddha dit ceci :

Ne pas être associé aux fous mais s'associer aux sages, rendre hommage à ceux qui méritent d'être honorés — cela est une grande bénédiction.

Vivre dans un endroit qui procure de nombreux avantages, avoir le bénéfice de mérites accomplis antérieurement, développer convenablement son caractère — cela est une grande bénédiction.

Être instruit en science et en art, être discipliné et cultivé,
dire des paroles justes - cela est une grande bénédiction.

Prendre soin de ses parents, bien traiter sa femme et ses enfants,
accomplir des actions justes - cela est une grande bénédiction.

Être charitable, se conduire honnêtement, avoir soin de sa famille,
accomplir de bonnes actions - cela est une grande bénédiction.

S'abstenir du mal, renoncer aux intoxicants, être vigilant dans le bien - cela est une grande bénédiction.

Se conduire avec dignité et douceur, être content et reconnaissant,
entendre la Loi au juste moment -
cela est une grande bénédiction.

Être patient, être courtois, rechercher la compagnie des moines (sages), parler de la Loi au juste moment
cela est une grande bénédiction.

Être restreint, mener une vie pure,
avoir la vision intérieure profonde des Nobles Vérités,
avoir la compréhension absolue du Nibbâna -
cela est une grande bénédiction.

Être touché par les conditions du monde,
demeurer avec un esprit inébranlable,
être libre de chagrin, d'attachement et de peur -
cela est une grande bénédiction.

Ceux qui suivent ces principes, ceux-là ne seront jamais vaincus,
mais ils iront toujours vers le bonheur
et pour eux
cela sera une grande bénédiction.

Suttanipâta, II, 4 (traduction de Walpola Rahula, *in L'Enseignement du Bouddha, d'après les textes les plus anciens.* © Éditions du Seuil, Paris, 1961, p. 126-127).

Les *Suttanipâta,* « recueil de textes originaux », sont tirés des écritures bouddhiques en pâli.
Dans le texte ici présenté sont exposées des règles de conduite morale grâce auxquelles l'homme peut progresser vers le *nirvâna.* C'est un des multiples passages qui détaillent le contenu pratique du chemin aux huit branches exposé dans la Quatrième Vérité du *Sermon de Bénarès (cf. introduction et texte p. 155)* : la quête du salut est non pas un enfermement solitaire hors du monde, mais un développement conjoint de l'intelligence, de l'attention portée à autrui, de la maîtrise des émotions. Même dans la perspective de l'*arhat,* qui recherche uniquement sa propre délivrance, et non encore dans celle du *bodhisattva* dont la vocation même est l'altruisme, la compassion et l'amour d'autrui sont des valeurs fondamentales : elles inspirent, en effet, la démarche de Buddha, qui a décidé de prêcher sa doctrine pour le bien du plus grand nombre.

Notes

s'associer aux sages : la fréquentation de maîtres spirituels plus avancés dans la recherche de la sagesse, ou celle d'autres chercheurs du salut, constitue un soutien dont la valeur est sans cesse rappelée dans le bouddhisme. C'est le principe même du *sangha,* la communauté monastique, que cette perpétuelle entraide.
vivre dans un endroit qui procure de nombreux avantages : Buddha a toujours rejeté l'excès dans l'ascétisme. Selon lui, l'idéal de vie du moine bouddhiste est la « voie du Milieu », une conception modérée de l'usage des plaisirs tout comme des mortifications. En effet, le but ultime est de se détacher à la fois des uns et des autres. Un lieu est bon s'il permet la pratique sereine de la méditation.
avoir le bénéfice de mérites accomplis antérieurement : le bouddhisme se place dans la perspective de la doctrine du *sâmsara.* Le parcours qui mène au *nirvâna* peut durer plusieurs vies, et un objectif intermédiaire avant l'extinction finale est de renaître « mieux », c'est-à-dire dans une condition plus libérée de l'emprise des contingences* matérielles. Pour cela, il faut pratiquer les préceptes moraux de la Loi bouddhique. L'appartenance à la communauté monastique constitue un stade privilégié à partir duquel on est à même d'accéder à l'Éveil, puisque le moine peut consacrer toute son existence à ce but ultime.
renoncer aux intoxicants : rappelons que le cinquième interdit du *sangha* concerne l'absorption de substances permettant d'échapper artificiellement à la réalité – drogues, alcool. La lucidité totale sur la vanité de l'existence est une condition *sine qua non* pour accéder à la délivrance. Seul le bouddhiste parvenu à l'Éveil peut consommer ces produits, puisqu'il ne le fait plus en vue d'une fin.
les Nobles Vérités : les quatre vérités du *Sermon de Bénarès.*
Nibbâna : nom pâli du *nirvâna.*

Honorer toutes les religions

Le souverain aimé des dieux et bienveillant honore par des cadeaux et toutes sortes d'honneurs [les croyants] de toutes confessions, qu'ils soient retirés du monde ou chefs de famille.

L'intention de l'Aimé des dieux, au-delà de ces richesses et de ces honneurs, vise au développement de ce qui constitue l'essentiel de toutes les confessions. [...] Il ne faut louer sa propre religion ou en critiquer une autre qu'en présence d'une raison valable et, s'il en existe une, le faire avec mesure.

Il convient d'honorer les autres religions dans tous les cas. C'est ainsi qu'on fait progresser sa propre croyance, en ne voulant que du bien aux autres croyances.
Si l'on agit autrement, on offense sa croyance en voulant du mal à l'autre.

Car lorsqu'on fait valoir sa propre croyance tout en dénigrant celle d'un autre, et cela pour défendre sa propre foi, à quoi cela sert-il ? « À glorifier ma propre religion », dira-t-on ; on ne fait que porter préjudice à sa propre religion.

En revanche, il est profitable de s'unir. Comment ? « En recevant les uns des autres le *Dharma* (La Loi) et en le mettant en pratique. »

Voilà ce que souhaite l'Aimé des dieux. Quoi donc ? Que les croyants de toutes les confessions grandissent par l'étude et se rendent utiles en faisant le bien. Qu'il en soit ainsi !

Extrait du XII[e] édit sur le roc de l'empereur Açoka,
(cité dans Heinrich Gerhard Franz, *L'Inde ancienne,*
édition française © Bordas, 1990).

Açoka (v. 273 - v. 235) après avoir fait assassiner son frère aîné, prit le pouvoir par la violence et devint roi de Magadha, où Buddha avait vécu.
Il agrandit d'abord son empire par la force, du Gandhara (Afghanistan) jusque dans l'Inde centrale. Les horreurs de la guerre l'emplirent finalement de remords et il se convertit complètement au bouddhisme, devenant *upâsâka**, bouddhiste laïc. Il entreprit pendant 256 nuits un grand pèlerinage au terme duquel, en 253, il unifia l'Inde et rédigea des règles morales destinées à régir la société : il s'agit de quatorze édits gravés sur le roc, complétés par sept autres inscrits sur des piliers. « Le *Dharma**, qu'Açoka professe [...] n'est pas seulement bouddhique; il est, en grande partie, semblable au *Dharma** brahmanique*, celui dont tout roi est, par le sacre, institué le gardien. Ce n'est d'ailleurs pas seulement un idéal religieux ; c'est aussi un idéal politique et même cosmique*, c'est l'Ordre normal au sens le plus large et le plus plein et non pas seulement tel que l'envisage une secte particulière » (J. Filliozat, *L'Inde classique,* A. Maisonneuve, 1985, p. 217). Açoka abolit la peine de mort, appela au refus de la violence et recommanda la tolérance religieuse. Il contribua grandement à la propagation du bouddhisme jusqu'en Bactriane (nord de l'Afghanistan) et à Ceylan, puis en Chine au début de l'ère chrétienne. Selon J. Filliozat, « ce fut le plus vertueux des souverains de l'Inde et l'une des plus grandes figures de l'histoire ».

L'esprit croyant n'est pas divisé

La Parfaite Voie ne connaît nulle difficulté
Sinon qu'elle se refuse à toute préférence.
Ce n'est qu'une fois libérée de la haine et de l'amour
Qu'elle se révèle pleinement et sans masque...
Phraséologie, jeux de l'intellect,
Plus nous nous y adonnons et plus nous nous égarons.
Éloignons-nous donc de la phraséologie et des jeux de l'intellect,
Et il n'est nulle place où nous ne puissions librement passer.
Lorsque nous remontons à la racine, nous obtenons le sens ;
Lorsque nous poursuivons les objets extérieurs nous perdons la raison.
Au moment où nous sommes illuminés en nous-mêmes,
Nous dépassons le vide du monde qui s'oppose à nous.
Les transformations qui se déroulent dans le monde vide
qui se trouve devant nous
Semblent toutes réelles à cause de l'Ignorance :
N'essayez pas de chercher la vérité,
Cessez simplement de vous attacher à vos opinions.
Ne vous attardez pas dans le dualisme,
Évitez avec soin de le poursuivre ;
Aussitôt que vous avez le bien et le mal,
La confusion s'ensuit, et l'esprit est perdu...
L'infiniment grand est aussi petit que l'infiniment petit peut l'être,
Lorsque les limites objectives sont reléguées hors de la vue.
Ce qui est, la même chose que ce qui n'est pas.
Ce qui n'est pas, la même chose que ce qui est :
Lorsque cet état de choses manque de se produire,
Ne vous attardez surtout pas.
Un en tout, - Tout en un.
Si seulement cela est réalisé,
Ne vous tourmentez pas sur votre imperfection !
L'esprit croyant n'est pas divisé,
Et indivisé est l'esprit croyant.
C'est là que les mots sont impuissants,
Car cela n'est pas du passé, du futur ni du présent.

Tao-Hsin (extraits du poème « Inscrit sur l'esprit croyant »,
cité par D.T. Susuki, *Essais sur le bouddhisme zen*,
© Éditions Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 1re série, 1972, p. 232-23).

Tao-Hsin est un grand maître du bouddhisme chinois, mort en 606.

La « Parfaite Voie » dont il est question ici est celle du bouddhisme, qui conduit à la délivrance. Mais, du fait de son insistance sur le rejet du dualisme*, on peut établir des liens entre ce texte et le *dao**, la « voie » taoïste qui imprègne les mentalités chinoises et qui a sans doute permis au bouddhisme de s'implanter plus facilement en Chine. Laozi, le « Vieux Maître » à l'origine du taoïsme, qui selon la légende aurait vécu au VIe siècle avant notre ère, passe pour avoir enseigné sa pensée à Buddha.

Dans le *Daode jing*, « le Canon de la Voie et de la Vertu », ensemble d'aphorismes paradoxaux qui constituent le texte fondateur du taoïsme, le *dao* est le principe à l'origine de la création de toute chose qui régule l'univers, règle ses changements ; mais, à la fois immanent* et transcendant, il est aussi une voie de salut, car revenir au *dao,* c'est revenir à l'harmonie. De lui procèdent l'unité, puis la dualité et la multiplicité des choses : « Le *dao* donna naissance à l'Un. L'Un donna naissance aux Deux. Les Deux donnèrent naissance aux Trois. Les Trois donnèrent naissance aux dix mille êtres » (chap. XLII). Revenir à lui, c'est retrouver l'unité primordiale, en deçà des principes opposés autour desquels s'organise le monde : le *yin* et le *yang*. L'esprit doit pour cela refuser tout dualisme, c'est-à-dire toute opposition de concepts contraires et incompatibles dans une logique binaire (haine/amour, bien/mal, vie/mort, un/multiple, etc.), car le dualisme est un pur produit de l'esprit humain et non une réalité du monde. Il est vain pour l'esprit de chercher à résoudre par son intelligence les contradictions inhérentes au dualisme : pour que les contraires s'harmonisent au lieu de s'exclure mutuellement, il faut créer en soi le vide intérieur du *dao*.

Ce vide ne s'obtient pas par l'intelligence : le rejet du savoir dont on trouve l'écho dans ce texte est à rapprocher du refus de Buddha d'aborder les questions métaphysiques *(cf. introduction)*. Mais si le bouddhiste doit développer son intelligence de la Loi, préalable indispensable à la sagesse, dans le taoïsme, l'étude fait par elle-même obstacle au retour à l'harmonie naturelle. Aucune parole ne peut approcher le *dao* : « le *dao* dont on peut parler n'est pas le *dao* éternel », est-il écrit au début du *Daode jing* ; il est uniquement saisissable de façon intuitive, par images, par l'extase*.

Le *dao* est un vide en deçà de toute matérialité et, en ce sens, il est négation de la réalité du monde, ce qui implique la même recherche de détachement que dans le bouddhisme : dans la mesure où tout dans le monde résulte de la coïncidence de souffles éphémères, et est soumis à des variations incessantes, l'homme en particulier ne peut rien produire de durable. Il est donc inutile qu'il cherche à

s'opposer au flux de la nature ; mieux vaut pour lui renoncer à toute initiative, se soumettre aux règles imprescriptibles de la nature dont il fait partie – c'est la vertu *(de)* – et chercher le « non-agir » *(wu wei)*, l'anéantissement du désir, le détachement, l'harmonie entre sa vie et le *dao*. Dans le bouddhisme, « le vide du monde » est désigné par le terme philosophique sanskrit *shunyâtâ,* la « vacuité », la « non-subsistance » : « La valeur d'une certaine perception directe ou indirecte de la vacuité est évidente. Si le disciple est, par expérience, parfaitement convaincu de la relativité et de l'impermanence de toute chose (y compris, naturellement, de son propre moi), il sera libéré de son attachement à des formes et à des idées vides, ce qui est la condition élémentaire et préalable à tout réel progrès spirituel. Il sera libre en ce sens que rien ne pourra le dominer ou le retenir. Son point de vue sur toutes les choses de la vie en sera radicalement modifié. Il ne sera plus pris au piège de la cupidité, du désir de l'égoïsme, du chagrin, de la peur ; affranchi de toutes les entraves, il pourra avancer librement sur le sentier qui conduit à la pleine Illumination[1]. »

Mais le *dao* en tant que but ultime doit être nettement distingué du *nirvâna* bouddhiste, car il s'agit de la vie primordiale, à l'état pur, telle qu'elle est libérée des contradictions du monde, et non d'un anéantissement. Si le taoïste cherche à s'amenuiser en renonçant à agir, c'est parce que la dispersion des objets de sa pensée ou de son action épuise son potentiel de vitalité. Le *dao* est une forme de vide mais contient toutes les énergies qui, libérées, vont faire le monde ; le *nirvâna* ne saurait rien engendrer.

Notes

phraséologie : utilisation vaine du langage, sans production de sens.

Nous dépassons le vide du monde qui s'oppose à nous : l'extase* permet de prendre conscience de l'illusion causée par l'ignorance selon laquelle le monde existe, et ainsi de ne plus opposer un « soi » au monde.

1. John Blofeld, « Shunyâtâ : la vacuité bouddhique », *in Hermes, Le Vide* (n° 2, nouvelle série), éd. Des Deux Océans, 1981, p. 202-203.

Le Bodhisattva

Puissé-je devenir pour tous les êtres celui qui calme la douleur !

Puissé-je être pour les malades le remède, le médecin, l'infirmier, jusqu'à la disparition de la maladie !

Puissé-je calmer par des pluies de nourriture et de breuvage le supplice de la faim et de la soif, et, pendant des périodes de famine [...] devenir moi-même breuvage et nourriture !

Puissé-je être pour les pauvres un trésor inépuisable, être prêt à leur rendre tous les services qu'ils désirent !

Toutes mes incarnations à venir, tous mes biens, tout mon mérite passé, présent et futur, je l'abandonne avec indifférence pour que le but
de tous les êtres soit atteint.

Le nirvâna, c'est l'abandon de tout. Et mon âme aspire au nirvâna. Puisque je dois tout abandonner, mieux vaut le donner aux autres.

Je livre ce corps au bon plaisir de tous les êtres.
Que sans cesse ils le frappent, l'outragent, le couvrent de poussière [...] mais que je ne sois pour personne l'occasion d'un dommage !

Si leur cœur est irrité et malveillant à mon sujet, que cela même serve à réaliser les fins de tous !
Que ceux qui me calomnient, me nuisent, me raillent, ainsi que tous les autres, obtiennent la Bodhi !

Puissé-je être le protecteur des abandonnés, le guide de ceux qui cheminent, et pour ceux qui désirent l'Autre Rive, être la Barque, la Chaussée, le Pont !

Puissé-je être la lampe de ceux qui ont besoin de lampe, l'esclave de ceux qui ont besoin d'esclave, être la Pierre du miracle, [...] la Plante qui guérit, l'Arbre des souhaits.

Santideva, *Bodhicaryâvatâra*
(Descente sur le chemin conduisant à l'éveil, III, 6-19, p. 34-40,
traduction L. Finot, « Les classiques de l'Orient »,
Paris, Bossard, 1920).

Santideva, poète sanskrit du VII[e]-VIII[e] siècle après J.-C., adepte du *mahâyâna,* est l'auteur de deux grandes œuvres consacrées aux *bodhisattvas (cf. introduction)* : le *Bodhicaryâvatâra,* grand texte versifié décrivant la voie qu'ils empruntent, et le *Siksâsamuccaya,* énumération des préceptes qu'ils doivent suivre.

Ce passage exprime l'idéal de compassion et de sacrifice pour les autres qui est le propre du *bodhisattva* et par lequel le bouddhisme se rapproche de la notion de rédemption* : le *bodhisattva* apparaît, en effet, non seulement comme un guide et un guérisseur, mais bien aussi comme un médiateur dont les mérites rejaillissent sur les autres hommes.

NOTE
Bodhi : « Éveil » (du sanskrit *bodhi,* « s'éveiller, comprendre ») tel que le connut Buddha *(cf. introduction).*

Reflet de la Lune dans l'eau

Le moine Yuse était un très bel homme, et une femme tomba amoureuse de lui. Cette femme était mariée, et cet amour interdit la tourmentait. Malgré les conseils de sa mère, elle ne pouvait s'empêcher de l'aimer, et elle finit par tomber malade.

Elle alla se réfugier chez sa mère, qui supplia Yuse de venir pour essayer de la guérir. Yuse se rendit chaque jour chez elle pour lui enseigner les sûtras. Peu à peu, elle recouvra la santé ; mais un jour tous deux cédèrent au désir de l'amour [...]. C'est ainsi que Yuse enfreignit deux importants préceptes : il eut des rapports avec une femme mariée et, par amour de cette femme, il commit un meurtre en tuant le mari.

Il fut vite pris de remords et de crainte et alla se confier au Buddha. Buddha le rassura et lui dit qu'il allait lui donner le pouvoir de la non-peur.

Et Buddha prit la posture de zazen, puis d'autres postures, il prit de multiples formes : tous les phénomènes sont comme des ombres dans un miroir ou comme le reflet de la Lune sur la rivière.

Les gens stupides souffrent à cause de leur esprit empli d'illusions, de folies et de peur ; mais tout cela n'est qu'images dans un miroir, reflet de la Lune dans l'eau. Ce sont les illusions de la conscience, elles n'ont pas de réelle existence. Et par cet enseignement du Buddha, Yuse eut le satori. Il comprit que jusqu'à ce jour sa vie avait été comme un rêve, et qu'il existait une vie authentique, profonde, au-delà de ce rêve. C'est alors découvrir la vie comme on découvre les images d'un film après son développement. Il eut le satori de la non-naissance, immortel. Ainsi atteignit-il l'état de bouddhéité. *Maintenant il existe.*

120 contes zen racontés par Maître Taisen Deshimaru, *Le Bol et le Bâton*
(© Cesare Rancilio Éditeur, 1983).

Le **zen,** secte introduite au Japon en 1192 par le moine Eisai, a pour but la libération du corps et de l'esprit par l'ascèse, la méditation, la lecture de textes sacrés. Il s'agit pour chacun de retrouver la propre nature de Buddha qui est en lui. Nous en avons une illustration dans ce conte, extrait d'une anthologie qui rassemble des textes composés pour la plupart dans le cadre de la secte bouddhique Chan entre le VI[e] et le IX[e] siècle, puis au Japon qui en prit la suite, jusqu'à nos jours. Ils sont racontés par un grand maître bouddhiste du XX[e] siècle. « En ces cent vingt contes et histoires traditionnels, dont certains remontent à la vie de Buddha, il y a deux mille six cents ans, nous découvrons la formidable charge d'humour du zen et toute la puissance de son esprit d'éveil. Car, ne nous y trompons pas, chacun de ces récits nous ouvre des portes et raconte une façon de *voir* la réalité. L'histoire, la légende débouchent sur une vérité profonde et portent en elles un sens éternel[1]. »

NOTES

les *sûtras* : textes fondateurs du bouddhisme, considérés comme rapportant les entretiens ou les sermons du Buddha.

deux importants préceptes : l'appartenance à la communauté monastique implique le respect de cinq préceptes, dont le premier consiste à ne pas porter atteinte aux êtres vivants, donc notamment à ne pas tuer, et le troisième à ne pas s'abandonner à des pratiques sensuelles néfastes, donc notamment à ne pas commettre l'adultère.

alla se confier au Buddha : la conduite d'un Maître est indispensable et celui-ci délivre son enseignement par de brèves phrases énigmatiques *(koan*)* ou par des contes.

la posture de zazen* : depuis les temps les plus anciens, le bouddhisme a particulièrement insisté sur la pratique de la présence d'esprit et de la contemplation en position assise. La plupart des reproductions du Buddha le montrent méditant dans cette position particulière connue sous le nom de *padmasana*,* ou posture du lotus avec jambes croisées, plante des pieds tournée vers le haut. La méditation assise n'est pas, comme on le suppose souvent, un « exercice spirituel ou une pratique visant un but quelconque. Elle cesserait alors d'être une méditation dans le sens bouddhiste *(dhyâna*),* puisque là où il y a but, là où on vise un résultat, il n'y a plus de *dhyâna.* (Le mot *dhyâna* est la forme sanskrite originale du mot chinois *ch'an* et du mot japonais *zen*)[2] ». Buddha, par la multiplicité de ses apparences qui ne change rien à ce qu'il est, enseigne à Yuse l'irréalité de la situation dans laquelle il s'est mise et de ses émotions.

satori : l'éclair de l'éveil.

---

1. M. de Smedt, *Le Bol et le Bâton, 120 contes zen racontés par Maître Taisen Deshimaru,* coll. « Spiritualités vivantes », Albin Michel, 1986, p. 5.
2. A.W. Watts, *Le Bouddhisme zen,* Petite Bibliothèque Payot, 1969, p. 68.

Entretien avec le Dalaï-Lama

Des millions d'Occidentaux sont attirés par le Dharma [...] et perdent de ce fait l'intérêt pour leur propre tradition.

« Il y a deux phénomènes :
certaines personnes gardent leur foi dans leur religion d'origine et adoptent certaines techniques,
certaines pratiques d'une autre religion.
Je crois que cela est très positif.

Mais d'autres personnes désirent changer de religion.
C'est ce phénomène qui est le plus dangereux.
Il faut que les personnes réfléchissent beaucoup et longtemps.
Ce n'est pas naturel de se couper de ses racines.
Si on le fait trop rapidement, c'est généralement
par amertume et déception de son ancienne religion.
Alors on devient critique de sa religion d'origine.
Cela est très grave car on détruit l'esprit même de la religion qui est la tolérance, la sagesse, l'amour... »

Croyez-vous que le bouddhisme puisse s'implanter durablement en Occident ?

« Si on regarde les enseignements du bouddhisme,
il faut distinguer les enseignements essentiels du Bouddha
et la culture.

En se répandant à travers le monde, les enseignements essentiels se sont enracinés dans des cultures diverses.
C'est pour cela qu'on parle du bouddhisme tibétain,
du bouddhisme chinois, du bouddhisme thaïlandais, etc.
Au regard de cette histoire,
on peut dire qu'il est tout à fait possible
que les enseignements essentiels s'ancrent dans la culture occidentale et qu'il existera un jour
un bouddhisme occidental. »

Entretiens avec le Dalaï-Lama
(propos recueillis par E. Saint-Martin,
dans *Actualités religieuses dans le monde,* hors-série n° 2).

Le **Dalaï-Lama**, « Océan de sagesse » en mongol, chef spirituel et politique du bouddhisme tibétain, est considéré comme la réincarnation* d'un *bodhisattva.* L'actuel Dalaï-Lama, Tenzin Gyatso, 14e du nom, né en 1935, a été intronisé en 1940 ; cet entretien a été donné à Dharamsala, en Inde où il s'est réfugié en 1959 après l'invasion du Tibet par la Chine en 1951.

Le bouddhisme se diffuse actuellement en Occident, entraînant conversions et fondations de temples ou de maisons d'études dans plusieurs pays d'Europe – France, Grande-Bretagne, Allemagne – et surtout aux États-Unis. Beaucoup d'intellectuels, en particulier, sont attirés par sa démarche rationnelle et la confiance qu'il accorde à chaque individu pour trouver et suivre la voie du salut.

Cf. F. Lenoir, *La Rencontre du bouddhisme et de l'Occident,* Fayard, 1999 ; *Le Bouddhisme en France,* Fayard, 1999.

NOTE
Le *Dharma* : la loi bouddhique.

LE JUDAÏSME

Dieu[1] fait alliance avec son peuple

- **La création du monde, extrait du Livre de la Genèse (vers le VIe siècle avant notre ère)**
- **Vocation d'Abraham, extrait du Livre de la Genèse (vers le Xe siècle avant notre ère)**
- **Le Décalogue, extrait du Livre de l'Exode (vers le VIIIe siècle avant notre ère)**
- **Jérusalem, centre religieux du monde, extrait du Livre d'Isaïe II (VIIe siècle avant notre ère)**
- **Dieu est amour, Psaume 103, attribué au roi David**
- **Chant d'amour, Le Cantique des Cantiques 2 8 - 3 5 (vers le IVe siècle avant notre ère)**
- **Bahya ibn Paqûda, extrait de l'ouvrage *Les Devoirs des cœurs* (XIe siècle)**
- **Le sens caché de la Torah, extrait du Zohar (XIIIe siècle)**
- **Quand tout cela sera fini, texte retrouvé dans les archives d'un camp de concentration allemand (XXe siècle)**
- **Le visage humain à travers les Écritures, extrait d'*Éthique et Infini* d'Emmanuel Levinas (1982)**

L'histoire du judaïsme commence avec la création du monde (*cf. p. 189-190*), selon la Tradition 3761 ans avant notre ère. Le Dieu créateur tout-puissant qui s'y manifeste vient à la rencontre des hommes, s'adressant tout d'abord à Abraham (*cf. texte p. 194*) pour lui annoncer la naissance du peuple élu, puis à Moïse (*cf. texte p. 197*) pour conclure une alliance avec lui et lui donner ses commandements. Outre ces textes fondateurs, nous avons choisi trois extraits bibliques qui disent l'amour de Dieu pour l'humanité : Isaïe (*cf. texte p. 200*) assure que l'aboutissement de l'Alliance est le règne pacifique et universel de Dieu à Jérusalem ; le psaume de David (*cf. texte p. 203-204*) rappelle sa miséricorde infinie ; et l'amour des protagonistes du Cantique des Cantiques (*cf. texte p. 206-207*) figure celui qui l'unit à son peuple.

Comme le souligne Ibn Paqûda (*cf. texte p. 209*), c'est l'amour du cœur que Dieu réclame des siens, et non seulement l'accomplissement des rites extérieurs. De même, selon le Zohar (*cf. texte p. 211*), il faut aller jusqu'au sens caché de la Torah et ne pas s'arrêter à sa manifestation visible : c'est la démarche de la Kabbale, forme de la mystique* juive qui se développe au XIIe siècle et que nous présenterons brièvement en commentant ce texte. Les deux textes du XXe siècle, les paroles d'une victime de la Choah (*cf. texte p. 215*) qui pardonne aux persécuteurs et prie pour leur conversion et une réflexion philosophique sur la prééminence de la Bible qui révèle Autrui (*cf. texte p. 219*), montrent la profonde continuité de la foi* du judaïsme malgré les épreuves.

La religion judaïque

La foi juive s'enracine dans la méditation et l'observance de la Torah, qui scelle l'alliance conclue par le Dieu unique, créateur du monde et maître de l'histoire, avec son peuple élu, le peuple d'Israël[2] : c'est donc par une approche de la Torah que nous voudrions introduire les textes de ce chapitre, dont le statut se définit par rapport à elle.

On assimile généralement la Torah à la Loi, suivant en cela la traduction grecque *nomos,* mais c'est en rendre compte de façon réductrice : elle ne se résume pas aux fameux dix commandements, elle n'est pas seulement un ensemble de préceptes moraux et d'exigences rituelles. Nous parcourrons d'abord l'histoire du peuple d'Israël tout au long de la constitution de la Bible, car cette histoire est fondatrice et source d'enseignements pour tous les temps. Puis, en envisageant les différentes extensions de la Torah écrite et orale, nous nous interrogerons sur le statut des textes sacrés et sur l'herméneutique* qui s'est développée à partir d'eux, tradition vivante du judaïsme.

1. L'HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAËL À TRAVERS LA BIBLE : UNE ALLIANCE SANS CESSE RENOUVELÉE

Première des trois grandes religions monothéistes, le judaïsme naît au IIe millénaire avant notre ère au Moyen-Orient : Dieu vient à la rencontre du peuple hébreu pour conclure avec lui une alliance.

LE TEMPS DES PATRIARCHES*

Dans un premier temps, cette alliance, promesse d'une terre et d'une descendance, unit Dieu vers 1750 avant notre ère à un seul homme, Abraham *(cf. texte p. 189-190),* puis à sa descendance en la personne d'Isaac et de son fils Jacob *(cf. histoire des patriarches dans le* Livre de la Genèse).

LA SORTIE D'ÉGYPTE ET LA TRAVERSÉE DU DÉSERT (VERS 1250)

Alors que les descendants des douze fils de Jacob sont réduits en esclavage en Égypte depuis 400 ans, Dieu renouvelle son alliance par l'intermédiaire d'un autre homme, Moïse. Il se révèle à lui dans un buisson qui ne se consume pas et lui dévoile son nom, imprononçable, dont la transcription graphique est le tétragramme* YHWH[3] signifiant approximativement « Je suis celui qui est » (Exode, **3** 14). Il lui confie une mission : « Yahvé dit : "J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte. J'ai entendu son cri devant ses oppresseurs ; oui, je connais ses angoisses. Je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et le faire monter de cette terre vers une terre plantureuse et vaste, vers une terre qui ruisselle de lait et de miel [...]. Maintenant va, je t'envoie auprès de Pharaon, fais sortir d'Égypte mon peuple, les Israélites » (Exode **3** 7-10)[4].

Moïse, après avoir manifesté la puissance de Dieu en répandant de multiples fléaux sur l'Égypte pour fléchir un pharaon au cœur endurci, conduit le peuple d'Israël hors d'Égypte. Dieu, dans un nouveau miracle, manifeste sa prédilection pour ce peuple en lui faisant passer la mer à pied sec et en engloutissant l'armée égyptienne (Exode, **14** 15-31). Après quarante ans de traversée du désert, forts de la présence à leurs côtés de Dieu qui multiplie les signes, et malgré leurs errances loin de lui (par exemple, l'épisode du veau d'or, Exode **32**), les Hébreux atteignent la Terre promise de Canaan. L'alliance, concrétisée par la délivrance de l'esclavage et l'accession à la terre, est scellée au mont Sinaï, dans le désert, par le don que fait Dieu à Moïse des tables de la Loi.

Les épisodes principaux de cette histoire sont commémorés par les trois fêtes dites « de pèlerinage ». Comme toutes les fêtes juives, elles célèbrent à la fois le Dieu créateur du monde et le Dieu qui se laisse connaître et rencontrer à travers l'histoire d'Israël : *Pessah,* à l'entrée du printemps, rappelle la sortie d'Égypte ; *Chavouot,* au temps de la moisson, le don de la Torah au Sinaï ; *Soukkot,* lors des récoltes, la traversée du désert.

L'INSTALLATION EN TERRE PROMISE ; LES DÉBUTS DE LA ROYAUTÉ (XIII[e]-X[e] S.)

Les premiers Livres historiques (Josué, Juges) relatent l'occupation de la terre de Canaan, à la fin du XIII[e] siècle, et l'organisation du peuple en tribus, sous la direction de juges. Les Livres de Samuel et les Livres des Rois[5] sont, eux, la chronique de la monarchie : vers 1040 av. J.-C., le prophète* Samuel reçoit pour mission d'oindre le premier roi, Saül. Lui succéderont les rois les plus célèbres de l'histoire d'Israël, à savoir David (1010-970 av. J.-C. env.), qui réalise de nombreuses conquêtes et fait de Jérusalem la capitale de son royaume, et son fils Salomon (970-932 av. J.-C. env.), qui fait construire le Temple de Jérusalem. Le Temple, lieu de pèlerinage, est le cœur de la pratique religieuse : construction

grandiose, riche des matériaux les plus précieux, il abrite l'arche d'alliance contenant les tables de la Loi remises à Moïse. La royauté est le temps des premiers prophètes[6], hommes élus par Dieu pour transmettre la parole divine et qui jouaient un grand rôle auprès du souverain.

DE LA DIVISION DU ROYAUME À L'EXIL (~ 932-587 AV. J.-C.)

Après cette période de prospérité vient le temps des épreuves. Du milieu du VIII[e] siècle au milieu du V[e] siècle av. J.-C., les prophètes interprètent les événements douloureux de l'histoire de leur peuple et annoncent ce qu'il adviendra ensuite. Citons Amos, Osée, Isaïe, Michée au VIII[e] siècle, Jérémie, Sophonie, Nahum au VII[e] siècle.

À la mort de Salomon, le royaume se divise en deux : Israël au Nord et Juda au Sud, avec respectivement pour capitales Samarie et Jérusalem.

L'instabilité politique y est chronique. En 722 av. J.-C., Samarie est prise par les Assyriens, c'est la fin du royaume du Nord. En 587 av. J.-C., Babylone, sous la conduite de Nabuchodonosor, conquiert le royaume du Sud et détruit Jérusalem. Cet épisode marque un tournant dans l'histoire du peuple hébreu : lui dont le culte a toujours été intimement lié à une terre, à un roi et au Temple se retrouve en exil, dispersé dans l'empire babylonien[7].

LE RETOUR D'EXIL ; LA RESTAURATION SOUS LA DOMINATION PERSE (538-332 AV. J.-C.)[8]

En 538 av. J.-C., le roi perse Cyrus, qui a pris l'ascendant sur Babylone, promulgue un édit autorisant le retour des exilés et la reconstruction du Temple (Esdras **1** 1-6). En 515 av. J.-C., la construction du Second Temple est achevée, mais seule une minorité de juifs est revenue en Palestine. Les autres restent dans la *diaspora* (« dispersion ») où ils développent des activités variées. À Alexandrie en particulier, le judaïsme de langue grecque donne naissance vers 250 av. J.-C. à la Bible dite des Septante, traduction en grec réalisée par des rabbins, imprégnée de philosophie grecque[9]. Les prophètes sont amenés à méditer sur cette situation nouvelle : ainsi Aggée, Zacharie.

L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE (332-142 AV. J.-C.)

Entre 333 et 323 av. J.-C., Alexandre conquiert le monde, et en particulier la Syrie, la Phénicie et la Palestine. À sa mort, la Palestine devient une partie du royaume hellénistique des Lagides. S'ouvre une période de rencontre, parfois conflictuelle, entre la pensée grecque et la loi de Moïse. Lorsque la Palestine tombe en 198 sous la domination des Séleucides, le Temple est menacé.

Antiochus IV Épiphane, dont le règne (175-164 av. J.-C.) constitue le contexte historique du livre prophétique* de Daniel, veut imposer la culture grecque et interdire le culte juif. Lors de la profanation du Temple éclate la révolte des Maccabées, en 167 av. J.-C., au terme de laquelle les juifs retrouvent une certaine indépendance[10].

CROISSANCE DE LA DOMINATION ROMAINE (DE 142 AV. J.-C. À 135)

Les Romains arbitrent les conflits politiques et religieux de la région. En 63 av. J.-C., avec Pompée à leur tête, ils prennent la Palestine. Sous le règne d'Hérode (374 av. J.-C.), la région prospère ; mais les relations avec les autorités romaines se dégradent progressivement. En 70, suite à une insurrection générale en Palestine, les Romains prennent Jérusalem et détruisent le Second Temple. En 135, après une nouvelle révolte, Hadrien mène une guerre victorieuse contre la Judée qui laisse la région anéantie.

La seconde destruction du Temple marque la fin définitive de cet édifice religieux qui rassemblait le peuple juif. Désormais, le culte juif sera pratiqué dans des synagogues, et les docteurs de la Loi deviennent la référence commune à la place du Temple. Mais l'espérance d'un renouveau en Palestine demeure.

Le judaïsme évolue désormais vers sa forme actuelle à travers toute la *diaspora**, dont les principaux centres dans l'Antiquité sont Babylone, Antioche, Alexandrie et Rome : la liturgie* synagogale se développe, le canon* biblique et les principales fêtes sont fixées ainsi que l'essentiel des règles législatives.

2. LA TORAH ÉCRITE

LE PENTATEUQUE

Le nom de la Torah vient de la racine hébraïque *yrh* signifiant « montrer, instruire, enseigner ». Au sens strict, il désigne les cinq premiers Livres de la Bible ou Pentateuque[11] – La Genèse, L'Exode, Le Lévitique, Les Nombres, Le Deutéronome.

Le début de la Genèse ressortit à la littérature mythique* et a été largement influencé par la civilisation mésopotamienne : il témoigne de la façon dont on se représentait dans les communautés juives le temps des origines, origines du monde, de l'homme, du mal ; il affirme avec force l'unicité du Dieu créateur *(cf. texte p. 189-190).*

La suite de la Torah raconte les premiers temps du peuple d'Israël, d'Abraham à Moïse, de la promesse par Dieu d'une alliance à l'arrivée en Terre promise au terme de la traversée du désert. Cet ensemble de textes constitue la référence absolue de tout ce qui viendra ensuite. Il contient en particulier l'énoncé des commandements divins destinés à l'individu et à la société dans le cadre spécifique d'une Alliance entre Dieu et son peuple élu, le Décalogue *(cf. texte p. 194)* et tous les commandements qui en dérivent : ce sont les archétypes* de ce que devra être la vie en Terre promise.

Le premier commandement est rappelé matin et soir lors de la récitation du *Chema,* profession de foi centrale du judaïsme omniprésente dans la liturgie* dont nous donnons ici le premier paragraphe (Le Deutéronome **6** 4-9) :

« Écoute, Israël, Yahvé notre Dieu est le seul Yahvé. Tu aimeras Yahvé ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir. Que ces paroles que je te dicte aujourd'hui restent dans ton cœur ! Tu les répéteras à tes fils, tu les leur diras aussi bien assis dans ta maison que marchant sur la route, couché aussi bien que debout ; tu les attacheras à ta main comme un signe, sur ton front comme un bandeau ; tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes. »

Ce commandement d'amour, complété en Lévitique **19** 18 (« Tu aimeras ton prochain comme toi-même »), affirme avec force l'unicité d'un Dieu tout-puissant qui se soucie de son peuple. De lui découle tout le reste : tout est présent dans la Torah, le reste de la Bible est secondaire. La Torah a même été assimilée par les rabbins à la Sagesse, en référence au Livre des Proverbes (**8** 22-31) : « Yahvé m'a créée, prémices de son œuvre, avant ses œuvres les plus anciennes. Dès l'éternité je fus établie, dès le principe, avant l'origine de la terre. [...] »

LA BIBLE HÉBRAÏQUE

Par extension, le terme de Torah écrite peut désigner l'ensemble de la Bible, même si les écrits qui suivent le Pentateuque sont considérés comme d'inspiration* moins haute. La Bible, dont le nom vient du grec *ta biblia,* « les livres », est une véritable bibliothèque constituée d'un assemblage[12] de textes dont les sources, les auteurs, les époques diffèrent. Elle est habitée de nombreuses influences étrangères, résultat des contacts du peuple d'Israël avec les autres civilisations du Moyen-Orient : l'Égypte où les Hébreux sont esclaves avant de partir pour la Terre promise et où, plus tard, Akhénaton écrira des textes mystiques dont on trouve l'écho dans les Psaumes ; l'Assyrie dont les recueils de sagesse ont inspiré le Livre des Proverbes, et on pourrait multiplier les exemples.

Mais l'ensemble qu'elle constitue est spécifique au peuple d'Israël dont elle raconte l'itinéraire : les récits ne sont pas toujours objectifs, ils revêtent souvent un voile légendaire, mais leur vocation est bien de transmettre une histoire véridique au cours de laquelle se manifeste la présence divine.

La Bible hébraïque[13] est composée de trois parties dont le canon, c'est-à-dire l'ensemble délimité de textes reconnus comme authentiques et faisant autorité – trente-neuf Livres –, a été fixé par les rabbins entre la fin du Ier siècle de notre ère et celle du IIe siècle. Les textes sont regroupés non pas en fonction de leur genre littéraire ou de l'époque de leur rédaction, mais selon leur rapport au temps.

*** le temps du commencement : la Torah** ***(cf. supra)***

*** le temps de l'histoire : les écrits des prophètes** ***(neviim)***

Ils racontent l'histoire du peuple d'Israël, de l'arrivée en Terre promise jusqu'à la chute de Jérusalem en 587 av. J.-C. et l'exil à Babylone : ils se composent de Livres historiques – Josué, Juges, Samuel, Livres des Rois – et de recueils de prophéties* à proprement parler – Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, et les douze petits prophètes *(Prophètes postérieurs)*. Leur temps est en continuité avec celui d'aujourd'hui.

*** le temps de toujours : les Écrits ou Hagiographes** ***(ketuvim)***

Ils regroupent des textes de genres variés. Certains des Écrits font écho aux périodes exilique et post-exilique. Mais la plupart d'entre eux sont des écrits plus intemporels, évoquant ce qui revient à chaque saison, chaque jour : Livres de sagesse – par exemple Job, réflexion morale sur le mal ; le Qohélet –, poèmes, liturgiques comme les Psaumes *(cf. texte p. 203-204)*, lyriques comme le Cantique des Cantiques, chant de l'amour *(cf. texte p. 206-207)*. Il s'agit déjà d'interprétations de la Torah, des formulations nouvelles de la Loi de Moïse qui est certes spécifiquement juive, mais dont la sagesse est à partager entre toutes les nations.

LE STATUT DES TEXTES SACRÉS

Résultat d'une succession de transmissions orales mises par écrit au terme d'une longue évolution, le texte biblique comporte de nombreuses répétitions, des variantes d'un même texte, des passages disparates. Cependant, sa rédaction définitive en hébreu[14] est sacrée, intouchable ; toute traduction altère. Lorsqu'une erreur est reconnue, on la signale en marge mais on ne la corrige pas : le texte écrit (kethibh*) demeure, mais on lit la version correcte (qéré*). En effet, les caractères hébraïques ne sont pas seulement signifiants par leur assemblage en mots et phrases, mais par eux-mêmes, par leur façon de se succéder, leur fréquence, etc.

La Bible est le fruit d'une inspiration divine : écrite par des hommes habités de l'Esprit saint de Dieu, elle est à la fois parole humaine, avec toutes les imperfections que cela implique, et parole divine. Ce sont des hommes qui l'ont écrite pour des hommes, mais Dieu en est l'auteur, le sens du message est une Révélation* ; c'est un texte sacré.

3. LA TORAH ORALE : L'INTERPRÉTATION INFINIE DES TEXTES SACRÉS

La parole biblique est plurielle : chaque passage de la Torah écrite fait sens pour celui qui l'écrit, dans un certain contexte historique, mais, associé à une histoire qui le transforme, il appelle des lectures de différents niveaux dont aucune ne le dévoile complètement. L'histoire du peuple d'Israël est symbolique de la relation unissant Dieu aux croyants aujourd'hui encore ; chef-d'œuvre de la littérature universelle, riche en images, en enseignements moraux et philosophiques, la Bible contient des vérités profondes sur la nature humaine. Ses possibilités de lecture sont inépuisables : depuis toujours, son texte a suscité traductions et paraphrase – en particulier les *targumim,* réalisés sur la terre d'Israël et dans la *Diaspora*[15] – mais aussi relectures, interprétations, ajouts, même en son propre sein. Ainsi, outre que la plupart des textes résultent de couches rédactionnelles différentes, un même événement réévoqué à quelques siècles d'intervalle peut recevoir une interprétation neuve ; par ailleurs, le phénomène de deutérose*, par lequel le texte se replie sur lui-même pour se prendre lui-même pour objet, est omniprésent[16].

La réinterprétation de la Torah, processus herméneutique ininterrompu, est l'activité centrale de l'étude juive : « Si tu t'es appliqué à l'étude de la Torah, ne t'en fais pas un mérite, car c'est pour cela que tu as été créé[17] », enseigne le Talmud.

LES ORIGINES DE LA TORAH ORALE

Pendant un millénaire, de la destruction du Temple en 70 apr. J.-C. au déclin des académies babyloniennes au XIe siècle, s'est développée une tradition d'interprétation qu'on a appelée la Torah orale, pendant de la Torah écrite et parfois même considérée comme prééminente par rapport à elle[18] : « Plus précieuses que les paroles de la Torah sont les paroles des scribes ; ceux qui les négligent encourent un plus grand châtiment que ceux qui négligent les paroles de la Torah » (Talmud de Jérusalem, Sanhédrin, 11, 4).

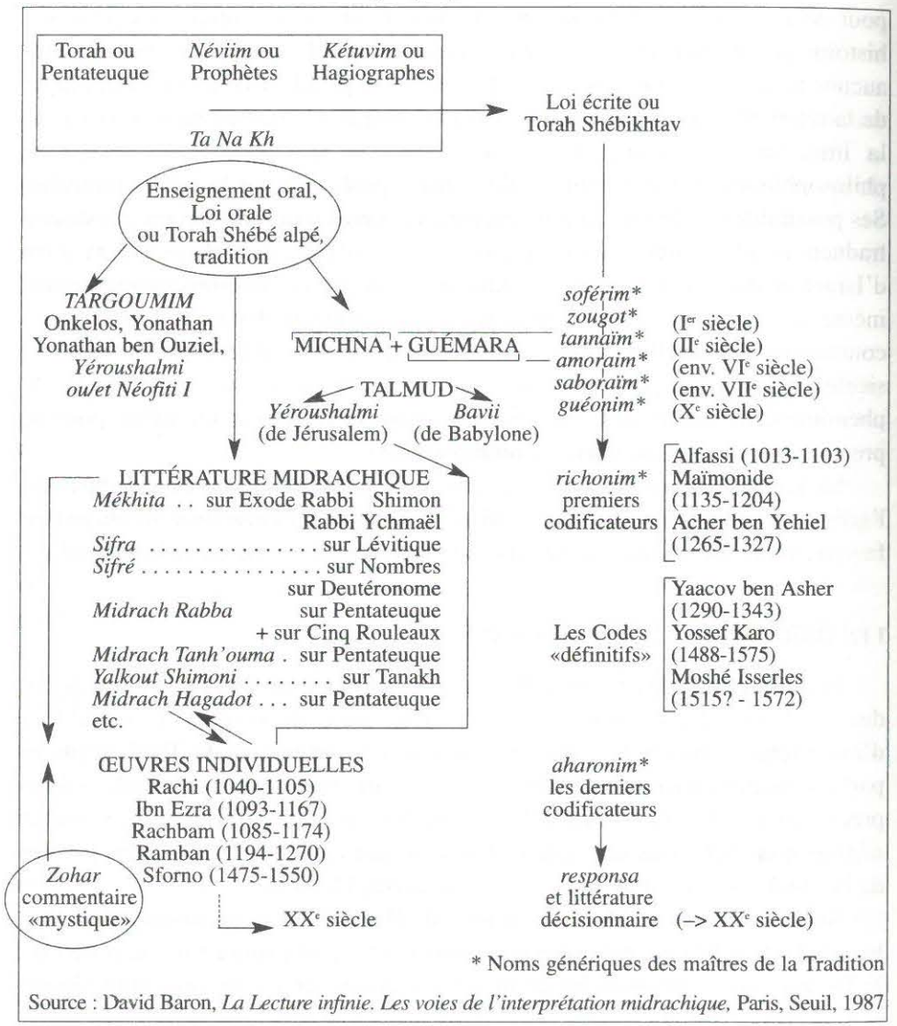
Selon la Tradition, Moïse avait reçu de Dieu au Sinaï, en même temps que les tables de la Loi, un ensemble de commentaires et d'explications de cette Loi, la Torah orale : « Tels sont les décrets, les coutumes et les lois qu'établit Yahvé,

entre lui et les Israélites, sur le mont Sinaï, par l'intermédiaire de Moïse » (Lévitique **26** 46) : règles d'exégèse*, lois juridiques ainsi que deux Torah – une écrite et une orale – ont été données à Israël.

« "Au mont Sinaï par l'intermédiaire de Moïse" signifie que toute la Torah, ses lois, ses détails et tous ses commentaires ont été transmis à Moïse au mont Sinaï » (Sifra, Midrach sur le Lévitique, section Behouqotaï).

La Torah orale, révélée uniquement au peuple d'Israël, fut ensuite transmise oralement de maître à disciple, selon une filiation bien établie, et enrichie, renouvelée.

Tableau synoptique de la Tradition



* Noms génériques des maîtres de la Tradition

Source : David Baron, *La Lecture infinie. Les voies de l'interprétation midrachique*, Paris, Seuil, 1987

LA TRADITION RABBINIQUE

En principe, il était impossible d'écrire la Torah orale, mais de fait elle fut écrite : après la destruction du Second Temple *(cf. supra),* les *tannaim** décidèrent de la fixer par écrit, car son contenu, de plus en plus abondant, devenait difficile à conserver compte tenu de la dispersion des juifs.

Elle se subdivise en trois catégories : la Michnah, le Talmud, puis le Midrach.

• *la Michnah*

La Michnah, de l'hébreu *chanah,* « répéter, apprendre par cœur », offre un enseignement souvent législatif, indépendant de toute référence à la Bible dont elle s'inspire sans la citer. Elle fut compilée au début du IIIe siècle par Rabbi Yehouda Ha-Nassi, qui poursuivait une tâche amorcée par Rabbi Aqiva (†~135).

Ses enseignements, éthiques et juridiques, sont regroupés thématiquement – presque toujours – en six ordres : *Zeraïm,* « les Semences », comporte les bénédictions, les prières de chaque jour et des préceptes agricoles ; *Moed,* « le Temps fixé », précise les modalités des fêtes, du *schabbat**, du jeûne ; *Nachim,* « Femmes », traite des problèmes d'ordre matrimonial ; *Neziqin,* « les Dommages », est une sorte de code civil et pénal ; *Qodachim,* « les Choses saintes », régit le culte et les sacrifices du Temple ; *Tohorot,* « Pureté », détermine pureté et impuretés rituelles. Sont donc successivement évoquées les relations de l'homme à la terre, au temps, à la femme, à la société, au sacré et à la mort. Les diverses opinions sont présentées, mais celle qui est considérée comme la plus recevable figure en dernier. Toutes ces règles ont pour finalité la réalisation sur terre du « royaume des cieux » par la justice de la société et la sainteté des individus ; elles sont adaptation au présent de la Torah écrite, dont il faut vivre puisqu'elle unit Dieu à l'humanité. La Michnah, complétée par la Tosefta, a donné au judaïsme une inflexion législative absente de la Torah écrite.

• *le Talmud*

La Michnah se caractérise par un style très concis, voire obscur. Pour cette raison, le besoin se fit rapidement sentir d'une explication de ses commentaires : ainsi naquit au Ve siècle la Gemara (de l'araméen* *gamar,* « finir, apprendre »), amplification de la Michnah dans un rapport de 1 à 50, œuvre de commentateurs *(amoraïm*)* des doctrines tannaïtiques* qui exprimèrent également leurs opinions personnelles. L'ensemble Michnah-Gemara donna naissance aux deux Talmuds (de l'hébreu *lamad,* « enseigner, apprendre ») : à la fin du IVe siècle, celui de Jérusalem, inachevé, qui est le plus court et le plus savant et, vers le début du VIe siècle, celui de Babylone, plus accessible, riche de 3000 feuillets.

Deux grandes tendances s'y distinguent :

– *la halakhah* (du verbe hébraïque *halakh*, marcher)

« Règle de vie », chemin sur lequel il faut marcher, la *halakhah* régit les rapports avec Dieu et avec le prochain. Elle doit être scrupuleusement étudiée et respectée, car elle contient les directives d'ordre personnel ou social qui ont force de loi pour tout membre du peuple juif. Développée tout d'abord dans les deux premiers siècles par les *tannaïm*, elle est au cœur de la Michnah et des discussions entre les deux grands sages Hillel et Shammaï. Le Talmud continue à la préciser. Procédant des 613 commandements de la Torah écrite et des opinions rabbiniques à leur sujet, elle énonce les commandements et précise les peines encourues en cas de manquements, les trois plus graves étant l'idolâtrie*, l'homicide et la fornication. Cependant, même dans la *halakhah*, l'amour de Dieu manifesté dans son alliance et sa souffrance devant le mal sont sans cesse rappelés : les règles sont là pour soutenir le peuple dans les épreuves.

– *la haggadah (de la racine *higgid*, « raconter »)**

Complémentaire de la *halakhah* dont elle fonde l'autorité, elle est constituée d'anecdotes, de maximes, de récits, de légendes, de contes mettant le plus souvent en scène des personnages bibliques ou des sages et destinés à illustrer une morale et à enseigner la Loi. Souvent issue de sermons de synagogues d'écoles très diverses, c'est une littérature paradoxale et ludique, profondément originale. Elle contient la philosophie du Talmud.

• *le Midrach**

Le Midrach (de la racine *darach*, « chercher, interroger, étudier ») est toujours une explication directe du texte biblique qu'il cite. On le rencontre partout : avant d'être une littérature, c'est une méthode d'interprétation qui explique et actualise le sens d'un texte. Le verbe *darach* était déjà présent dans la Bible et désignait la pratique des sages, l'éducation, l'étude.

D'abord uniquement oraux, ce qui explique les difficultés rencontrées pour établir une chronologie des versions écrites, les *Midrachim* anciens, écrits entre le Ier et le IVe siècle, furent en partie consignés dans les Talmuds, en partie conservés à part[19]. Les *Midrachim* relèvent de la *haggadah* pour les parties narratives et de la *halakhah* pour les parties législatives : ils insistent sur l'interprétation des détails du texte, notamment formels puisque l'hébreu est d'essence divine, et mettent en relief l'unité de la Bible, par exemple en rapprochant l'avenir du passé. Un commentaire midrachique suivi du Pentateuque et d'autres Livres bibliques fut réalisé entre le Ve et le XIIe siècle.

La Torah orale, et en particulier le Talmud, revêt une importance grandissante dans le judaïsme[20] dont elle constitue la spécificité : les chrétiens,

en effet, se sont appropriés la Torah écrite, et les musulmans après eux. L'originalité profonde du judaïsme est d'avoir rendu la Tradition, la relecture vivante, aussi sacrée que les Écritures. Leur étude conjointe est essentielle, car la Tradition, intermédiaire entre la Torah écrite et les hommes, donne au croyant les moyens d'obéir chaque jour aux commandements de Dieu : la *halakhah* demeure aujourd'hui encore le point de référence des juifs orthodoxes ou réformés. La vérité talmudique cependant n'a rien de figé, de normatif : elle ne se démontre pas, mais donne à voir un chemin de vie, comme les paroles des prophètes ; elle est une méthode vivante d'interrogation perpétuelle qui refuse toute synthèse : « De même que le marteau fait jaillir une multitude d'étincelles, de même chaque écriture se divise en une multitude de sens[21]. » La diversité des interprétations reflète le Dieu vivant dont aucun discours en mots ne saurait rendre compte.

CONCLUSION

Peuple élu, mis à part parmi les peuples, détenteur de la Torah[22] et d'une tradition orale profondément originale dans une langue qui lui est propre, le peuple juif affirme sa foi dans le Dieu unique, son désir de fidélité à l'Alliance par l'observance des commandements et son espérance de salut, individuel et collectif. Mais cette identité très forte, cette révélation unique d'une religion dont la vocation n'est pas au départ universelle n'empêche pas l'ouverture au reste du monde. Comme le rappelle le rabbi Jésus dont les évangiles* rapportent les paroles (Matthieu **22** 36-40), les deux commandements principaux du judaïsme sont les suivants : « Tu aimeras Yahvé ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir » (Deutéronome **6** 5) et « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Lévitique **19** 18). L'Éternel est aussi le Dieu des étrangers, car les Hébreux furent étrangers au pays d'Égypte, nous dit le Lévitique (**19** 34). Commentant ce verset où Dieu se dit « l'Éternel, votre Dieu », Rachi interprète le possessif pluriel « votre » : « ton Dieu et son Dieu ». Le prochain, ce peut être aussi l'étranger, comme le comprend Hillel résumant la pratique juive : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse. C'est là toute la Loi » (*Chabbat* 31a).

L'alliance de Dieu avec le peuple juif se fait au bénéfice de toute l'humanité pour que la Création soit conduite à son terme, la réconciliation de l'humanité dans l'adoration du Dieu Un *(cf. texte p. 200).*

1. Nous écrivons « Dieu » et non « un dieu », tout comme pour les chapitres concernant le christianisme et l'islam, car nous nous situons ici dans la perspective de religions monothéistes* pour lesquelles aucun autre dieu n'existe.
2. Ce nom d'*Israël,* qui vient sans doute du verbe *combattre,* fut donné par Dieu à Jacob *(cf. infra)* à la suite d'une lutte mystérieuse de ce dernier avec un être surnaturel*, Dieu ou l'un de ses anges (Genèse, **32** 23-33). Les douze fils de Jacob donneront leur nom aux douze tribus d'Israël, origine du peuple juif.
3. Lorsqu'il apparaît dans le texte biblique, les juifs le remplacent à la lecture par *Adonaï,* le Seigneur.
4. Les textes bibliques, sauf mention contraire, sont cités d'après la traduction de la Bible de Jérusalem (© Éditions du Cerf, Paris, 1973).
5. La période de la royauté, jusqu'à l'exil, est également racontée dans les *Chroniques (cf. infra),* livres historiques synthétiques du IVe siècle avant notre ère.
6. Au sens large, Abraham est le premier prophète.
7. L'Exil marque le début du « judaïsme » : c'est à cette époque, en effet, que les Hébreux commencent à être désignés par l'adjectif « juif », dérivé du nom de la tribu de Juda.
8. Les textes bibliques concernant cette période sont peu nombreux et donnent une vision beaucoup moins exhaustive de l'histoire du peuple d'Israël que ceux qui les précèdent.
9. La Bible des LXX sera la référence des chrétiens. Plus tard, au Ier siècle de notre ère, le juif grec Philon d'Alexandrie tentera dans une œuvre imposante de concilier révélation hébraïque et philosophie grecque, essentiellement platonicienne et stoïcienne*. Le judaïsme hellénistique exercera une influence très grande sur les origines du christianisme.
10. Ces événements sont relatés dans les Livres des Maccabées, qui ne font pas partie du canon* hébraïque. La fête de *Hanoukkah* ou *fête des Lumières* commémore la réinauguration du Temple.
11. Les juifs ont traditionnellement considéré le Pentateuque comme l'œuvre de Moïse, le grand prophète de leur religion, inspiré* par l'Esprit saint. En fait, il s'agit d'un ensemble disparate de textes écrits à diverses époques : les éléments de source yahviste (dans lesquels Dieu est désigné par le tétragramme YHWH) datent sans doute du IXe siècle, ceux de source élohiste (dans lesquels Dieu est désigné par le mot Elohim) du VIIIe, la rédaction finale de la fin du VIe siècle.
12. Selon les religions, cet assemblage varie *(cf. chapitre sur le christianisme).*
13. Tous les textes en sont rédigés en hébreu ou, pour quelques passages, en araméen*.
14. Au début, seules les consonnes étaient notées ; ce n'est qu'aux alentours du IXe siècle que des scribes ajoutèrent voyelles et indications prosodiques pour produire ce qu'on appelle le « texte massorétique* », texte de référence.
15. Ils furent très utiles aux populations dont l'hébreu n'était plus la langue parlée, mais surtout ils permettaient de distinguer entre langue sacrée et langue de travail.
16. Cette cristallisation du texte biblique se rencontre, par exemple, dans le Deutéronome, présentation synthétique de la Loi : le Décalogue y est répété, mais mis en scène, rendu plus quotidien, plus proche. Chez les prophètes, des paroles deviennent événements ; ou encore, dans les premiers chapitres du Livre des Proverbes, la Sagesse personnifiée devient une entité proche de chacun.
17. Sentence du Talmud, citée par E. Fleg, *Anthologie juive,* Flammarion, 1951, p. 160.
18. Certaines tendances du judaïsme lui déniaient cependant l'autorité : ainsi les sadducéens, et vers le VIIIe siècle les caraïtes.

19. On distingue les *Midrachim* exégétiques*, qui commentent linéairement un Livre de la Bible – le plus célèbre concerne la Genèse –, et les *Midrachim* homilétiques* qui ne portent que sur quelques versets.
20. Du VIIe au XIe siècle, les *geonim** continuèrent à enrichir le Talmud et en firent une référence incontournable pour tout le judaïsme. La suprématie du Talmud de Babylone sur celui de Jérusalem fut affirmée. Au Moyen Âge, le Talmud s'enrichit des *responsa* et des commentaires de Rachi de Troyes (1040-1105) : les écrits de ce dernier sont un passage obligé de l'étude talmudique aujourd'hui encore, car il a commenté de façon suivie l'ensemble du *TaNaKh* et du Talmud de Babylone, introduisant une lecture du sens simple : « Le Midrach ne s'accorde pas avec le texte. Je dis donc, pour ma part, que le texte doit être expliqué suivant son sens littéral, chaque parole devant être prise telle qu'elle est. Quant au Midrach, tu es libre de faire du Midrach » (à propos d'Exode **6** 9). Chaque nouvelle édition du Talmud est enrichie de réflexions nouvelles, c'est un livre évolutif.
21. École de Rabbi Ishmaël, Talmud de Babylone, Sanhédrin, 34a à propos de Jérémie **23** 29.
22. À l'époque moderne, la volonté des juifs de s'intégrer dans les sociétés occidentales a modifié leur relation à la Torah. Actuellement, on a plutôt tendance à donner à la tradition orale un rôle de conseil éclairant la loi écrite. Spinoza, à la fin du XVIIe siècle, lui dénie toute valeur de révélation. Au siècle des Lumières, Moïse Mendelssohn (1729-1786) œuvre pour la compatibilité des droits civiques et de l'appartenance au judaïsme. Les juifs acquièrent peu à peu leur émancipation (en France en 1791) et s'efforcent de concilier vie moderne et pratiques religieuses. En particulier, ils soumettent la Torah à une étude scientifique, philologique, et lui appliquent les méthodes de la critique historique : la Torah est confrontée aux textes moyen-orientaux par exemple, mais sa spécificité et son caractère sacré continuent d'être affirmés avec force. Elle parle encore intensément à un peuple qui a connu successivement au XXe siècle le génocide et la création de l'État d'Israël en 1948.

Repères chronologiques

v. 1750 av. J.-C.	Époque présumée d'Abraham (?)
v. 1250 av. J.-C.	Époque de Moïse
v. 1000 av. J.-C.	Royauté de David
970-932 av. J.-C.	Salomon. Construction du Temple
932 av. J.-C.	Séparation en deux royaumes : Israël et Juda
871-852 av. J.-C.	Achab et Jésabel. Le prophète Élie
v. 850 av. J.-C.	Rédaction yahviste du Pentateuque
v. 750 av. J.-C.	Rédaction élohiste du Pentateuque
VIIIe s. av. J.-C.	Prophéties d'Amos, Osée, Isaïe et Michée
722 av. J.-C.	Prise de Samarie par les Assyriens
VIIe s. av. J.-C.	Prophéties de Jérémie, Sophonie, Nahum
597 av. J.-C.	Première prise de Jérusalem par Nabuchodonosor Exil du roi Joakim à Babylone
587 av. J.-C.	Chute définitive de Jérusalem et destruction du premier Temple
587-538 av. J.-C.	Captivité à Babylone
538 av. J.-C.	Cyrus II prend Babylone, délivre les juifs et autorise la reconstruction du Temple
fin du VIe s.	Rédaction finale du Pentateuque
v. 400 av. J.-C.	Rédaction des Chroniques, des Livres d'Esdras, Néhémie, Judith
333-332 av. J.-C.	Conquête de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine par Alexandre

v. 250 av. J.-C.	Traduction de la Bible en grec à Alexandrie (les Septante) l'Ecclésiaste
IIIe et IIe s.	Royautés hellénistiques (Lagides, puis Séleucides)
167 av. J.-C.	Profanation du temple. Révolte des Maccabées
IIe et Ier s.	Rivalités spirituelles et politiques entre Pharisiens, Sadducéens, Esséniens (Qumran)
63 av. J.-C. av. J.-C.	Pompée s'empare de la Palestine. 37-34 : Hérode le Grand
6-66 apr. J.-C.	La Judée, province romaine (26-36 : Ponce-Pilate, préfet)
66-70	Grande révolte contre Rome. Chute de Jérusalem Destruction du Temple
v. 200	Fin de la rédaction de la Michnah
v. 400	Fin de la rédaction du Talmud de Jérusalem
v. 500	Fin de la rédaction du Talmud de Babylone
VIIe et VIIIe s.	Palestine, Syrie, Perse, Égypte, Maghreb et Espagne tombent aux mains des musulmans
1099	Les croisés prennent Jérusalem Massacre de la population juive
1135-1204	Moïse Maimonide
1270-1300	Zohar de Moïse de León
1492	Chute de Grenade. Expulsion des juifs d'Espagne
1626-1676	Le faux messie Sabbataï Tsevi entraîne beaucoup de juifs à sa suite
1791	Décret d'émancipation des juifs de France
1894-1906	Affaire Dreyfus
1917	« Déclaration Belfour » : droit du peuple juif à un « foyer national » en Palestine
1939-1945	La Choah. Massacre de millions de juifs dans les camps de concentration
1948	Proclamation de l'État d'Israël

Source principale : Élie Barnavi, *Histoire universelle des Juifs* (Hachette, 1992).

La création du monde

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre était vide et vague, les ténèbres couvraient l'abîme, un vent de Dieu tournoyait sur les eaux.

Dieu dit : « Que la lumière soit » et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. Dieu appela la lumière « jour » et les ténèbres « nuit ». Il y eut un soir et il y eut un matin : premier jour.

Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux » et il en fut ainsi. Dieu fit le firmament, qui sépara les eaux qui sont sous le firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus du firmament, et Dieu appela le firmament « ciel ». Il y eut un soir et il y eut un matin : deuxième jour.

Dieu dit : « Que les eaux qui sont sous le ciel s'amassent en une seule masse et qu'apparaisse le continent » et il en fut ainsi. Dieu appela le continent « terre » et la masse des eaux « mers », et Dieu vit que cela était bon.

Dieu dit : « Que la terre verdisse de verdure : des herbes portant semence et des arbres fruitiers donnant sur la terre selon leur espèce des fruits contenant leur semence » et il en fut ainsi. La terre produisit de la verdure : des herbes portant semence selon leur espèce, des arbres donnant selon leur espèce des fruits contenant leur semence, et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir et il y eut un matin : troisième jour.

Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour et la nuit ; qu'ils servent de signes, tant pour les fêtes que pour les jours et les années ; qu'ils soient des luminaires au firmament du ciel pour éclairer la terre » et il en fut ainsi. Dieu fit les deux luminaires majeurs : le grand luminaire comme puissance du jour et le petit luminaire comme puissance de la nuit, et les étoiles. Dieu les plaça au firmament du ciel pour éclairer la terre, pour commander au jour et à la nuit, pour séparer la lumière et les ténèbres, et Dieu vit que cela était bon. Il y eut un soir et il y eut un matin : quatrième jour.

Dieu dit : « Que les eaux grouillent d'un grouillement d'êtres vivants et que des oiseaux volent au-dessus de la terre contre le firmament du ciel » et il en fut ainsi. Dieu créa les grands serpents de mer et tous les êtres vivants qui glissent et qui grouillent dans les eaux selon leur espèce, et toute la gent ailée selon son espèce, et Dieu vit que cela était bon. Dieu les bénit et dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez l'eau des mers, et que les oiseaux multiplient sur la terre. » Il y eut un soir et il y eut un matin : cinquième jour.

Dieu dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce : bestiaux, bestioles, bêtes sauvages selon leur espèce » et il en fut ainsi. Dieu fit les bêtes sauvages selon leur espèce, les bestiaux selon leur espèce et toutes les bestioles du sol selon leur espèce, et Dieu vit que cela était bon.

Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre. »

Dieu créa l'homme à son image,
à l'image de Dieu il le créa,
homme et femme il les créa.

Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre. » Dieu dit : « Je vous donne toutes les herbes portant semence, qui sont sur toute la surface de la terre, et tous les arbres qui ont des fruits portant semence : ce sera votre nourriture. À toutes les bêtes sauvages, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui rampe sur la terre et qui est animé de vie, je donne pour nourriture toute la verdure des plantes » et il en fut ainsi. Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon. Il y eut un soir et il y eut un matin : sixième jour.

Ainsi furent achevés le ciel et la terre, avec toute leur armée. Dieu conclut au septième jour l'ouvrage qu'il avait fait et, au septième jour, il chôma, après tout l'ouvrage qu'il avait fait. Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, car il avait chômé après tout son ouvrage de création.

Telle fut l'histoire du ciel et de la terre, quand ils furent créés.

La Genèse **1** - **2** 4.

(Les textes bibliques, sauf mention contraire, sont cités d'après
la traduction de la Bible de Jérusalem)
© Éditions du Cerf, Paris, 1973 ;
© pour cette édition, Desclée de Brouwer, Paris, 1975.

Ce récit de la Création, qui inaugure le Livre de la Genèse et donc la Bible, est en fait de composition plus récente que celui qui le redouble (II, 4b-25). Provenant d'une source qu'on appelle « sacerdotale », il fut sans doute rédigé par des prêtres savants après l'exil à Babylone, vers le VI[e] siècle avant notre ère. Plus abstrait, plus « métaphysique* » que le second récit, il présente un déroulement parfaitement hiérarchisé et harmonieux de la Création, dans le cadre d'une semaine s'achevant par le repos sabbatique.

Ce récit est, bien sûr, tributaire des connaissances cosmologiques* de son époque, empruntées en particulier au vieux fond mésopotamien[1]. Mais l'affirmation intransigeante du monothéisme* absolu d'Israël marque son originalité radicale par rapport à tous les systèmes religieux qui lui sont contemporains. Dieu y apparaît unique, préexistant à toute réalité, absolument libre dans un acte créateur qu'il accomplit sans effort, par sa simple parole.

Notes

au commencement : la pensée rabbinique s'est beaucoup exercée sur le mot *bereshit* (de *resh,* « tête », « chef », et par suite « commencement »), liminaire de la Bible. Paradoxalement, ce mot commence par un *bêt*, la deuxième lettre de l'alphabet, et non par la première, l'aleph. Ce retrait marquerait une sorte de vide, un silence primordial où le monde pourrait apparaître. La Kabbale, à la suite d'Isaac Louria, soutient que Dieu, avant de créer un monde qui lui était extérieur, dut d'abord créer l'espace vide, par une « contraction » *(tsimtsoum*)* de lui-même. Il aurait ainsi retiré sa présence toute-puissante, de manière à laisser la place à la création et spécialement à la création humaine, avec toute sa liberté.

vide et vague : l'expression hébraïque *tohû-wa-bohu* se retrouve en d'autres endroits de la Bible, par exemple en Jérémie **4** 23 : « J'ai regardé la terre, et voici tout y était chaos informe » ou dans le Livre de Job **26** 7 : « Il étend le Septentrion sur le vide, il suspend la terre sur le néant ».

On pourrait penser à « l'océan primordial » que l'on retrouve aussi bien dans l'hymnologie* védique* que dans l'Apsû mésopotamien ou le Noun égyptien, cette informe étendue liquide qui contient tous les germes de la future Création. Mais comme l'indique P. Beauchamp[2], il s'agit plutôt « d'un état de la terre où la vie est impossible », d'une sorte de désert ténébreux et sans chemin.

Une question se pose : ce *tohû-wa-bohu* et la « face de l'abîme » couverte de ténèbres sont-ils la *materia prima* préexistante que, dans presque toutes les mythologies*, Dieu utilise pour la Création, ou bien sont-ils eux-mêmes créés par lui ?

« La notion d'un chaos créé n'est guère acceptable, car ce qui est créé n'est pas chaotique [...][3]. » Mais le texte de la Genèse nous oriente vers la notion d'une Création *ex nihilo*, c'est-à-dire « à partir de rien ». L'expression claire de cette idée figure dans le Deuxième Livre des Maccabées (**7** 28) : « Je t'en conjure, mon enfant, regarde le ciel et la terre et vois tout ce qui est en eux, et sache que Dieu les a faits de rien [litt. « non de choses qui étaient »], et que la race des hommes est faite de la même manière[4]. »

les ténèbres couvraient l'abîme : l'abîme (*Tehom*) se rapproche phonétiquement de *tohû* et désigne sans doute la même réalité. Peut-être est-il apparenté à Tiamat, le monstre marin combattu par Marduk *(cf. chapitre sur la Mésopotamie)*. On retrouve trace d'un combat analogue dans plusieurs passages de la Bible – contre l'Abîme, le Dragon, Léviathan, Behamot. *Cf.* Psaumes **74** 13-14 ; **89** 10-11 ; Isaïe **51** 9-10 ; Job **40** 15 *et sq.*

un vent de Dieu *(rûah)* est évoqué comme un grand oiseau planant sur les eaux primordiales.

« Dieu dit » : le pouvoir créateur de la parole atteste la transcendance* de Dieu. Il suffit que Dieu parle pour que les choses existent aussitôt. Cette idée est rappelée nettement dans le Coran : « Dieu crée ainsi ce qu'il veut : lorsqu'il a décrété une chose, il lui dit : "Sois !" et elle est »[5] (III, 47, ou encore II, 117).

L'antériorité de la Parole divine par rapport à la Création peut être mise en relation avec celle du Livre sacré qui la manifeste. Comme on l'a vu, pour le judaïsme, la Torah préexiste à la Création et « descend du ciel » lors de la Révélation. On trouve une idée semblable en Inde pour le corpus védique et dans l'islam pour le Coran incréé.

faisons... : ce pluriel exprime peut-être un dialogue intérieur de Dieu avec lui-même, ou bien une délibération qu'il mène avec sa cour céleste, les *Elohim* que l'on retrouve au chapitre III de la Genèse, 5 et 22.

à notre image : l'homme est, selon le Talmud (Sanhédrin 119b), le « partenaire » de Dieu dans la maîtrise de la nature, continuant ainsi en quelque sorte avec Dieu le processus de création du monde.

la création de l'homme : la Bible contient deux récits de création de l'homme. Citons ici le second : « Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol, il insuffla dans ses narines une haleine de vie, et l'homme devint un être vivant » (Genèse **2** 7).

homme et femme il les créa : selon le Talmud (Barakhot, 61a), l'Adam originaire aurait été une sorte d'androgyne, à la fois masculin et féminin, avant d'être divisé par Dieu en deux individus, homme et femme, dont la finalité serait de retrouver leur unité dans le couple (*cf.* un mythe analogue dans *le Banquet* de Platon, 189d-191d).

Dans le second récit, antérieur, de la Création, la femme est créée après l'homme : « Yahvé Dieu dit : "Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il faut que

je lui fasse une aide qui lui soit assortie" [...] mais, pour un homme, il ne trouva pas l'aide qui lui fût assortie. Alors Yahvé Dieu fit tomber une torpeur sur l'homme, qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme. Alors celui-ci s'écria : "Pour le coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair ! Celle-ci sera appelée "femme", car elle fut tirée de l'homme, celle-ci !" » (Genèse **2** 18-23).

Le repos de Dieu est souvent interprété comme la contemplation de son œuvre (*cf.* par exemple Philon d'Alexandrie, *De Decalogo*, 97-98).

---

1. L'ordre des créations, par exemple, est similaire à celui que l'on trouve dans l'épopée babylonienne *Enuma Elish*.
2. *Création et séparation, étude exégétique** de Genèse **1**, Desclée de Brouwer, 1969.
3. Von Rad, *Théologie de l'Ancien Testament*, Labor et Fides, Genève, 1963, p. 130.
4. Traduction Bible de Jérusalem. Les Livres des Maccabées ne figurent pas dans le canon hébraïque.
5. Traduction D. Masson, « Folio », Gallimard, 1967.

Vocation d'Abraham

Yahvé dit à Abram : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père, pour le pays que je t'indiquerai. Je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, je magnifierai ton nom ; sois une bénédiction !

Je bénirai ceux qui te béniront,
je réprouverai ceux qui te maudiront.
Par toi se béniront
tous les clans de la terre. »

Abram partit, comme lui avait dit Yahvé, et Lot partit avec lui. Abram avait soixante-quinze ans lorsqu'il quitta Harân. Abram prit sa femme Saraï, son neveu Lot, tout l'avoir qu'ils avaient amassé et le personnel qu'ils avaient acquis à Harân ; ils se mirent en route pour le pays de Canaan et ils y arrivèrent.

Abram traversa le pays jusqu'au lieu saint de Sichem, au Chêne de Moré. Les Cananéens étaient alors dans le pays. Yahvé apparut à Abram et dit : « C'est à ta postérité que je donnerai ce pays. » Et là, Abram bâtit un autel à Yahvé qui lui était apparu. Il passa de là dans la montagne, à l'orient de Béthel, et il dressa sa tente, ayant Béthel à l'ouest et Aï à l'est. Là, il bâtit un autel à Yahvé et il invoqua son nom. Puis, de campement en campement, Abram alla au Négeb.

Livre de la Genèse, **12** 1-9.

Ce texte, probablement rédigé entre le Xe et le VIe siècle av. J.-C. à partir de plusieurs sources[1], se situe au tout début de la saga d'Abraham dans la Genèse (**12-25**), c'est-à-dire au tout début du temps historique, après les évocations mythiques des origines.

Originaire d'Ur, en Chaldée (Mésopotamie), issu d'un clan polythéiste* nomade, Abraham vécut probablement entre 1850 et 1700 avant notre ère. Comme le raconte l'extrait ici proposé, il fut appelé par Dieu à quitter sa terre pour rejoindre le pays de Canaan, et obéit à cet appel.

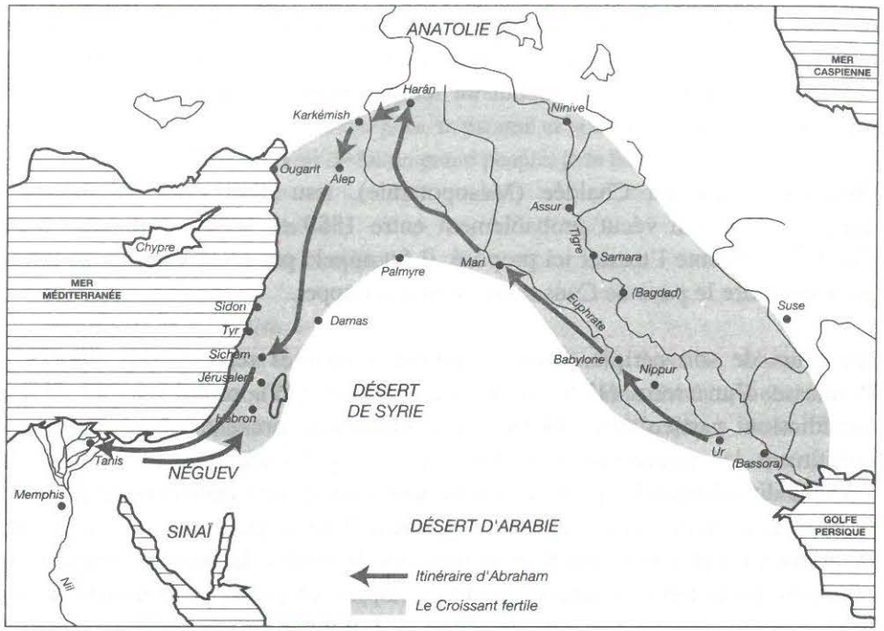
Au cours de son périple, Dieu lui réitère à maintes reprises son alliance[2]. Promesse d'une terre (**17** 8), d'une descendance (**15**), protection (**12** 3) et bénédiction particulière (**14** 19) : ces éléments, présents dans l'extrait, constituent les engagements de Dieu. Citons, par exemple, Gn **13** 14-17 : « Yahvé dit à Abram [...] : "Lève les yeux et regarde, de l'endroit où tu es, vers le nord et le midi, vers l'orient et l'occident. Tout le pays que tu vois, je le donnerai à toi et à ta postérité pour toujours. Je rendrai la postérité comme la poussière de la terre : quand on pourra compter les grains de poussière de la terre, alors on comptera tes descendants !" ». L'homme en retour lui témoignera foi, respect, obéissance, soumission.

Abraham, archétype* du croyant puisqu'il a été jusqu'à accepter de sacrifier son fils[3] quand Dieu le lui a demandé pour le mettre à l'épreuve (Gn **22**[4]), est une figure majeure du monothéisme, initiateur de la foi en un Dieu unique pour les trois religions du Livre*, foi appelée à être ensuite précisée, renouvelée, interprétée par les trois grands prophètes Moïse, Jésus et Muhammad. Abraham est considéré comme le père de tous les croyants, du peuple juif par son fils Isaac, du peuple arabe par son fils Ismaël.

Notes

Abram : nom originel du personnage, qui ne devient Abraham qu'à la suite d'une décision divine : « Et l'on ne t'appellera plus Abram, mais ton nom sera Abraham, car je te fais père d'une multitude de nations » (Gn **17** 5). De « père puissant » (litt. « grand quant à son père »), le personnage devient « père d'une multitude » ou, selon l'akkadien*, « père aimant ». De même, le nom de son épouse, Saraï, devient Sara, autre forme du même mot qui signifie « princesse » (Gn **17** 15). Le changement radical d'identité consécutif à la conclusion de l'alliance avec Dieu est ainsi manifesté.

la maison de ton père, et autres indications géographiques : *cf. carte p. 196.*



Lot est le fils d'Haran, frère d'Abraham.

Canaan : « En tant que région géographique, Canaan n'est pas clairement défini : apparemment, on considérait que le territoire s'étendait sur une superficie de 9 600 km² environ, de Dan à Beercheva, et à l'ouest du Jourdain ; mais d'autres territoires sont également inclus dans les sources (des parties du Liban, de la Syrie, de la Transjordanie) » (*Dictionnaire encyclopédique du judaïsme,* R. Laffont, 1996, p. 166).

et il invoqua son nom : Abraham ignore ce nom, qui ne sera révélé que quatre siècles plus tard à Moïse sur le mont Horeb, lors de l'épisode du buisson ardent *(cf. introduction).*

---

1. Genèse **12** est essentiellement de source yahviste.
2. Par exemple en Genèse **13** 14-17 ; **15** ; **17** 1-14 (exigence de la circoncision*) ; **22** 15-18.
3. Dans la Bible, il s'agit d'Isaac. Le Coran ne spécifiant pas le nom de l'enfant, la tradition de l'islam considère qu'il s'agit d'Ismaël. Pour les chrétiens, cet épisode préfigure le sacrifice du Christ.
4. « Quand ils furent arrivés à l'endroit que Dieu lui avait indiqué, Abraham y éleva l'autel et disposa le bois, puis il lia son fils Isaac et le mit sur l'autel, par-dessus le bois. Abraham étendit la main et saisit le couteau pour immoler son fils. Mais l'Ange de Yahvé l'appela du ciel et dit : "Abraham ! Abraham !" Il répondit : "Me voici !" "N'étends pas la main contre l'enfant ! Ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique" ».

Le Décalogue

Dieu prononça toutes ces paroles, et dit : « Je suis Yahvé, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude.

« Tu n'auras pas d'autres dieux devant moi.

« Tu ne te feras aucune image sculptée, rien qui ressemble à ce qui est dans les cieux, là-haut, ou sur la terre, ici-bas, ou dans les eaux au-dessous de la terre.

« Tu ne te prosterneras pas devant ces dieux et tu ne les serviras pas, car moi Yahvé, ton Dieu, suis un Dieu jaloux qui punis la faute des pères sur les enfants, les petits-enfants et les arrière-petits-enfants pour ceux qui me haïssent mais qui fais grâce à des milliers pour ceux qui m'aiment et gardent mes commandements.

« Tu ne prononceras pas le nom de Yahvé ton Dieu à faux, car Yahvé ne laisse pas impuni celui qui prononce son nom à faux.

« Tu te souviendras du jour du sabbat pour le sanctifier. Pendant six jours tu travailleras et tu feras tout ton ouvrage ; mais le septième jour est un sabbat pour Yahvé ton Dieu. Tu ne feras aucun ouvrage, toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni tes bêtes, ni l'étranger qui est dans tes portes. Car en six jours Yahvé a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, mais il s'est reposé le septième jour, c'est pourquoi Yahvé a béni le jour du sabbat et l'a consacré.

« Honore ton père et ta mère, afin que se prolongent tes jours sur la terre que te donne Yahvé ton Dieu.

« Tu ne tueras pas.

« Tu ne commettras pas d'adultère.

« Tu ne voleras pas.

« Tu ne porteras pas de témoignage mensonger contre ton prochain.

« Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain. Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, rien de ce qui est à ton prochain. »

Tout le peuple voyant ces coups de tonnerre, ces lueurs, ce son de trompe et la montagne fumante, eut peur et se tint à distance. Ils dirent à Moïse : « Parle-nous, toi, et nous t'écouterons ; mais que Dieu ne nous parle pas, car alors c'est la mort. »

Moïse dit au peuple : « Ne craignez pas. C'est pour vous mettre à l'épreuve que Dieu est venu, pour que sa crainte vous demeure présente et que vous ne péchiez pas. »

Le peuple se tint à distance et Moïse s'approcha de la nuée obscure où était Dieu.

L'Exode **20** 1-18.

Le Décalogue[1], ensemble des « dix paroles », constitue le cœur de la Loi mosaïque[2], la racine des 613 commandements distingués dans la Torah par la tradition rabbinique : le *Chema* que les juifs récitent matin et soir *(cf. introduction)* rappelle l'exigence de son respect.

La Bible en comporte deux versions, celle qui figure ici, rédigée sans doute vers le VIII[e] siècle[3] av. J.-C., et celle plus récente du Deutéronome (**5** 6-21). Comme l'indique le verset 2, généralement considéré par les juifs comme le premier des dix commandements, ces paroles divines prennent leur sens au sein de l'histoire du peuple d'Israël : sous la conduite de Moïse, et grâce aux démonstrations de puissance de leur dieu réalisées par son intermédiaire, les Israélites ont pu quitter l'Égypte où ils étaient esclaves depuis quatre cents ans. Dieu renouvelle alors l'alliance qu'il avait conclue avec Abraham et l'étend cette fois à l'ensemble du peuple libéré : « Maintenant, si vous écoutez ma voix et gardez mon alliance, je vous tiendrai pour mon bien propre parmi tous les peuples ! » (Exode **19**, 5). Le don de la Loi scelle l'alliance.

Dieu révèle ses commandements au milieu de phénomènes atmosphériques impressionnants. Seul Moïse gravit le mont Sinaï, et Dieu lui parle alors, le chargeant de transmettre ses volontés au reste du peuple : « Moïse vint rapporter au peuple toutes les paroles de Yahvé et toutes les lois, et tout le peuple répondit d'une seule voix ; ils dirent : "Toutes les paroles que Yahvé a prononcées, nous les mettrons en pratique" » (Exode **24** 3-4). Selon la tradition sacerdotale, c'est le doigt de Dieu lui-même qui aurait gravé les commandements sur les tables de pierre : « Moïse se retourna et descendit de la montagne, avec, en main, les deux tables du Témoignage, tables écrites des deux côtés, écrites sur l'une et l'autre face. Les tables étaient l'œuvre de Dieu et l'écriture était celle de Dieu, gravée sur les tables » (Exode **32** 15-16). Ces tables furent ensuite placées dans l'arche d'alliance.

L'ensemble des lois du peuple d'Israël présente des similitudes importantes avec d'autres codes législatifs du Moyen-Orient ; citons tout particulièrement le code d'Hammurabi au XVIII[e] siècle avant notre ère *(cf. chapitre sur la Mésopotamie).* Mais la particularité des lois bibliques est d'avoir été toutes édictées par Dieu lui-même, sans distinction entre profane et sacré. Moïse fait seulement office d'intermédiaire. Elles ne règlent pas seulement l'organisation d'une société, mais elles constituent une véritable charte de vie, un enseignement qui engage tout l'être, non son seul comportement extérieur, et grâce auquel l'homme peut devenir comme Dieu, en conformité avec sa volonté pour être pleinement libre *(cf. texte p. 209).*

La décomposition des commandements en dix varie selon les interprétations. Nous suivons dans notre commentaire celle communément admise par la communauté juive. Si les six dernières paroles ressortissent à une morale universelle – interdiction du vol, du meurtre, de l'adultère –, les quatre premières[4], en revanche, naissent d'une conception radicalement nouvelle de la divinité : le Dieu d'Israël réclame en effet l'exclusivité parce qu'il n'existe pas d'autre dieu que lui.

NOTES

pas d'autres dieux : dans un contexte polythéiste, cette exigence est radicalement nouvelle.

aucune image sculptée : l'interdiction de réaliser toute image sculptée, gravée ou peinte, qui met Israël à part de tous les peuples environnants, trouve sa justification dans le Deutéronome **4** 15-16 : « Prenez bien garde à vous-mêmes : puisque vous n'avez vu aucune forme, le jour où Yahvé, à l'Horeb, vous a parlé du milieu du feu, n'allez pas vous pervertir et vous faire une image sculptée représentant quoi que ce soit [...] » ; le *Chema* reprend cette idée : « Prenez garde que votre cœur ne cède à la séduction, que vous ne deveniez infidèles. » L'idolâtrie* constitue l'un des trois péchés les plus graves.

... ceux qui me haïssent : la doctrine de la rétribution* est ici énoncée sous sa forme primitive. Dieu est le maître de justice, il punit les méchants et récompense les justes. La transmission de génération en génération indique que Dieu s'adresse à son peuple considéré comme une entité à travers les siècles.

le Nom : comme dans la religion égyptienne, le nom de Dieu révèle son essence, son identité. Or aucune des désignations humaines ne saurait rendre compte de lui. C'est pourquoi le tétragramme YHWH garde son mystère en demeurant imprononçable. Dieu condamne le blasphème et les utilisations de son nom pour cautionner de faux serments.

le Sabbat : de l'hébreu *schabbat,* le repos. Outre les justifications données dans cette version du commandement – nécessité du repos hebdomadaire, référence à la Création (Genèse **2** 1-3) –, la Bible précise que le sabbat signifie l'alliance entre Dieu et son peuple (Exode **31** 12-17) ; le rédacteur du Deutéronome met en relation le sabbat avec la sortie d'Égypte : « Tu te souviendras que tu as été en servitude au pays d'Égypte et que Yahvé ton Dieu t'en a fait sortir d'une main forte et d'un bras étendu ; c'est pourquoi Yahvé ton Dieu t'a commandé de garder le jour du sabbat » (Deutéronome **5** 15).

Cf. Pour lire les textes bibliques, CRDP de Créteil, 1998, chapitre sur le Décalogue.

---

1. Le terme apparaît pour la première fois chez saint Irénée, *Adversus haereses,* IV, 25, 3.
2. Le Décalogue gardera sa valeur de Loi dans le christianisme. Jésus affirme lui-même qu'il est venu non pas pour abolir, mais pour accomplir la Loi (Évangile selon saint Matthieu, **5** 17-24). Les musulmans en reconnaissent également la valeur. Mais seul le judaïsme en fait le centre de sa doctrine.
3. Il s'agit d'un texte de source essentiellement élohiste, issu du royaume du Nord.
4. Ou les cinq premières, si l'on considère que la présence du nom de Dieu dans l'énoncé du commandement est le critère distinctif.

Jérusalem, centre religieux du monde

Vision d'Isaïe, fils d'Amoç, au sujet de Juda et de Jérusalem.

Il arrivera, dans la suite des temps,
que la montagne de la Maison de Yahvé
sera établie en tête des montagnes
et s'élèvera au-dessus des collines.
Alors toutes les nations afflueront vers elle,
alors viendront des peuples nombreux qui diront :
« Venez, montons à la montagne de Yahvé,
à la Maison du Dieu de Jacob,
qu'il nous enseigne ses voies
et que nous suivions ses sentiers. »
Car de Sion vient la Loi
et de Jérusalem la parole de Yahvé.
Il jugera entre les nations, il sera l'arbitre de peuples nombreux.
Ils briseront leurs épées pour en faire des socs
et leurs lances pour en faire des serpes.
On ne lèvera plus l'épée nation contre nation,
on n'apprendra plus à faire la guerre.
Maison de Jacob, allons, marchons à la lumière de Yahvé.

Isaïe **2** 1-5.

Les prophètes de la Bible (*neviim*, nom dérivé de l'akkadien* *nabu*, « appeler ») ne prédisent pas l'avenir : instruments de Dieu qui les élit, ils transmettent au peuple la parole qu'ils ont reçue de lui. Ainsi Isaïe, l'un des premiers prophètes du royaume de Juda, né vers 765 av. J.-C., était un père de famille de milieu aisé lorsqu'il vit Dieu dans le Temple de Jérusalem, en 740 av. J.-C., et devint son envoyé. Sa mission première fut d'annoncer la ruine des royaumes d'Israël et de Juda, conséquence des infidélités du peuple envers Dieu. Son message était de désolation : « Appesantis le cœur de ce peuple, rends-le dur d'oreille, englue-lui les yeux, de peur que ses yeux ne voient, que ses oreilles n'entendent [...]. Et je dis : "Jusques à quand, Seigneur ?" Il me répondit : "Jusqu'à ce que les villes soient détruites et dépeuplées, les maisons inhabitées ; que le sol soit dévasté, désolé [...]" » (Isaïe **6** 10-11). De fait, en 722 av. J.-C., le royaume d'Israël tombe sous la domination assyrienne *(cf. introduction)* ; Jérusalem est assiégée. Mais la vocation du prophète est aussi d'annoncer ce qui suivra la punition, à savoir le rétablissement de l'Alliance de Dieu avec son peuple.

L'extrait ici présenté, sans rapport avec son contexte immédiat[1], est sans doute un poème repris d'un prophète plus ancien qui annonce le règne de la paix à partir de Jérusalem, devenue centre religieux d'un monde pacifié. Dans sa vision spirituelle de la parole divine, Isaïe ouvre une perspective messianique*[2] d'espoir et de réconciliation ; il exalte la grandeur d'un Dieu transcendant qui domine le monde et l'histoire et dont la suprématie sera reconnue à la fin des temps, non seulement par le peuple élu, mais bien par toutes les nations, y compris celles qui combattent contre Israël.

Notes

Juda, Jérusalem : *cf. introduction.*

montagne de Yahvé : il s'agit de Sion, colline à l'est de Jérusalem où se trouvait le Temple. Les Psaumes et les écrits prophétiques font très souvent mention de ce lieu, montagne aimée de Dieu, séjour d'où il envoie secours et bénédiction[3]. Le nom de Sion désigne souvent Jérusalem par métonymie.

Jacob : petit-fils d'Abraham, fils d'Isaac, il est considéré comme le troisième grand patriarche du peuple d'Israël *(cf. introduction).*

serpes : ce thème de la paix universelle à venir, où l'agriculture et l'élevage remplaceront la guerre, se retrouve dans de multiples passages prophétiques. Isaïe évoque aussi la paix dans d'autres prophéties, par exemple : « Le loup habitera avec l'agneau, la panthère se couchera avec le chevreau. [...] La vache et l'ours paîtront, ensemble se coucheront leurs petits. [...] On ne fera plus de mal ni de violence sur toute ma montagne sainte, car le pays sera rempli de la

connaissance de Yahvé, comme les eaux courent le fond de la mer » (**11** 6-9).

---

1. Le Livre d'Isaïe, premier des Livres prophétiques de la Bible, est probablement une œuvre composite, dont seuls les 39 premiers chapitres, mis à part quelques passages, auraient effectivement été rédigés par Isaïe entre 740 et 700. Les chapitres 40 à 55 dateraient plutôt de l'Exil, les chapitres 56 à 66 de la période post-exilique. L'ensemble forme un Livre de grande valeur littéraire, alliant des genres très variés.
2. Le messianisme* est à la fois l'espoir de la venue d'un roi sauveur d'Israël – le Christ s'identifiera à lui, appliquant à sa propre personne de nombreux passages du prophète *(cf. chapitre suivant)* – et l'attente de l'avènement d'un monde parfait où l'humanité réconciliée adorerait Dieu.
3. *Cf.*, par exemple, Psaumes **48, 78, 128, 133, 134.**

Bénis Yahvé, mon âme,
du fond de mon être, son saint nom,
bénis Yahvé, mon âme,
n'oublie aucun de ses bienfaits.

Lui qui pardonne toutes tes fautes,
qui te guérit de toute maladie ;
qui rachète à la fosse ta vie,
qui te couronne d'amour et de tendresse ;
qui rassasie de biens tes années,
et comme l'aigle se renouvelle ta jeunesse.

Yahvé qui fait œuvre de justice
et fait droit à tous les opprimés
révéla ses desseins à Moïse,
aux fils d'Israël ses hauts faits.

Yahvé est tendresse et pitié,
lent à la colère et plein d'amour ;
elle n'est pas jusqu'à la fin, sa querelle,
elle n'est pas pour toujours, sa rancune ;
il ne nous traite pas selon nos péchés,
ne nous rend pas selon nos fautes.

Comme est la hauteur des cieux sur la terre,
puissant est son amour pour qui le craint ;
comme est loin l'orient de l'occident,
il éloigne de nous nos péchés.

Que tes œuvres sont nombreuses, Yahvé !
toutes avec sagesse tu les fis,
la terre est remplie de ta richesse.

Voici la grande mer aux vastes bras,
et là le remuement sans nombre
des animaux petits et grands,
là des navires se promènent
et Léviathan que tu formas pour t'en rire.

Tous ils espèrent de toi
que tu donnes en son temps leur manger ;
tu leur donnes, eux, ils ramassent,
tu ouvres la main, ils se rassasient.

Tu caches ta face, ils s'épouvantent,
tu retires leur souffle, ils expirent,
à leur poussière ils retournent.
Tu envoies ton souffle, ils sont créés,
tu renouvelles la face de la terre.

À jamais soit la gloire de Yahvé,
que Yahvé se réjouisse en ses œuvres !
Il regarde la terre, elle tremble,
il touche les montagnes, elles fument !

Je veux chanter à Yahvé tant que je vis,
je veux jouer pour mon Dieu tant que je dure.
Puisse mon langage lui plaire,
moi, j'ai ma joie en Yahvé !
Que les pécheurs disparaissent de la terre,
les impies, qu'il n'en soit jamais plus !

Bénis Yahvé, mon âme.

Psaume **103**

Le Livre des Psaumes (du grec *psalmoi,* traduction de l'hébreu *mizmor*), sans doute compilé vers le IIIe siècle avant notre ère, regroupe 150 textes de prières rédigés entre le XIe et le IIIe siècle av. J.-C. Il s'agit de poèmes liturgiques destinés à être chantés avec l'accompagnement d'un instrument à cordes, par exemple la cithare : rythme cadencé des mots, parallélisme, refrains, indications mélodiques l'attestent.

Dans les Psaumes, l'homme dialogue avec son Dieu en exprimant des sentiments très personnels. Il crie vers lui, lui exprimant sa souffrance, sa peur, son repentir, mais aussi son action de grâces, sa louange pour la Loi ou les différents moments de gloire de l'histoire d'Israël, sa joie et son admiration devant les merveilles de la Création.

Le Psaume **103** est traditionnellement attribué à David. C'est une hymne*, une prière de louange au Dieu vivant, créateur et rédempteur* qui s'ouvre par l'invitation à bénir.

Dieu est radicalement distinct de l'homme – il ne s'en rapproche que par ses sentiments « paternels » –, mais l'infinie distance qui sépare sa transcendante grandeur de ses créatures mortelles et fragiles n'empêche pas la fidélité de l'alliance. Il donne à profusion – le psalmiste* énumère dans une série de participes tout ce qu'il est et fait pour son peuple – et il attend une réponse de l'homme, la louange. Celle-ci s'étend de l'homme en prière à toute la création.

Chant d'amour

J'entends mon bien-aimé.
Voici qu'il arrive,
sautant sur les montagnes,
bondissant sur les collines,
Mon bien-aimé est semblable à une gazelle,
à un jeune faon.

Voilà qu'il se tient
derrière notre mur.
Il guette par la fenêtre,
il épie par le treillis.

Mon bien-aimé élève la voix,
il me dit :
« Lève-toi, ma bien-aimée,
ma belle, viens.

Car voilà l'hiver passé,
c'en est fini des pluies, elles ont disparu.
Sur notre terre les fleurs se montrent.
La saison vient des gais refrains,
le roucoulement de la tourterelle se fait entendre
sur notre terre.
Le figuier forme ses premiers fruits
et les vignes en fleur exhalent leur parfum.
Lève-toi, ma bien-aimée,
ma belle, viens !

Ma colombe, cachée au creux des rochers,
en des retraites escarpées,
montre-moi ton visage,
fais-moi entendre ta voix ;
car ta voix est douce
et charmant ton visage. »

Attrapez-nous les renards,
les petits renards
ravageurs de vignes,

car nos vignes sont en fleur.

Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui.
Il paît son troupeau parmi les lis.

Avant que souffle la brise du jour
et que s'enfuient les ombres,
reviens… ! Sois semblable,
mon bien-aimé, à une gazelle,
à un jeune faon,
sur les montagnes de Bétèr.

Sur ma couche, la nuit, j'ai cherché
celui que mon cœur aime.
Je l'ai cherché, mais ne l'ai point trouvé !
Je me lèverai donc, et parcourrai la ville.
Dans les rues et sur les places,
je chercherai celui que mon cœur aime.
Je l'ai cherché, mais ne l'ai point trouvé !

Les gardes m'ont rencontrée,
ceux qui font la ronde dans la ville :
« Avez-vous vu celui que mon cœur aime ? »
À peine les avais-je dépassés,
j'ai trouvé celui que mon cœur aime.
Je l'ai saisi et ne le lâcherai point
que je ne l'aie fait entrer
dans la maison de ma mère,
dans la chambre de celle qui m'a conçue.

Je vous en conjure,
filles de Jérusalem,
par les gazelles, par les biches des champs,
n'éveillez pas, ne réveillez pas mon amour,
avant l'heure de son bon plaisir.

Le Cantique des Cantiques[1], poème lyrique célébrant l'amour entre un homme et une femme, s'inscrit dans la tradition des chants d'amour égyptiens. Il figure dans le corpus biblique des Écrits, malgré ses allures profanes, parce qu'il a été interprété allégoriquement* par les rabbins, depuis rabbi Aqiva (v. 45-135), comme le chant de l'union spirituelle de Dieu avec Israël[2]. Cette lecture ne se substitue pas à celle immédiate d'un « art d'aimer » – de nombreux autres textes bibliques attestent une sensibilité à la beauté des corps humains – mais elle s'y superpose. Les vicissitudes du couple des deux amants disent avec justesse celles des relations entre Dieu et son peuple. Les prophètes parlent très fréquemment de leurs noces mystiques, par exemple Ézéchiel : « Ainsi parle le Seigneur Yahvé à Jérusalem. [...] je passai près de toi et je te vis [...] et je te fis croître comme l'herbe des champs. Tu te développas, tu grandis et tu parvins à l'âge nubile. Tes seins s'affermirent, ta chevelure devint abondante ; mais tu étais toute nue. Alors je passai près de toi et je te vis. C'était ton temps, le temps des amours. J'étendis sur toi le pan de mon manteau et je couvris ta nudité ; je m'engageai par serment, je fis un pacte avec toi – oracle du Seigneur Yahvé – et tu fus à moi » (Ézéchiel **16** 3-8).

Bien que la Tradition attribue le Cantique à Salomon, la plupart des critiques, s'appuyant sur une analyse linguistique, situent sa rédaction finale aux alentours du IV[e] siècle avant notre ère et le considèrent plutôt comme une compilation de poèmes. Les juifs le récitent lors de la fête de *Pessah (cf. introduction).*

Dans ce qu'on appelle couramment le deuxième chant (**2** 8 – **3** 5), la fiancée désire la présence de son amant, elle le cherche et le trouve, puis le conduit chez sa mère. Aux joies du désir sensuel fait écho l'épanouissement de la nature sur la terre de Palestine.

NOTES

les renards : animaux nuisibles, ils incarnent les obstacles que l'amour peut rencontrer.
les montagnes de Bétèr : lieux des difficultés, des séparations, annoncent la recherche de l'amante au chapitre suivant. Ce sont aussi les épreuves et les nuits de la vie mystique.

1. Ce nom est une forme de superlatif hébraïque, c'est le chant par excellence.
2. Pour les chrétiens, l'amour du couple du Cantique symbolise l'union du Christ et de l'Église (Origène) ; dans la pensée cistercienne, il s'agit de l'union du Christ et de Marie, ou encore de l'Esprit saint et de Marie ; pour la plupart des mystiques cependant, le Cantique raconte l'union intime de l'âme à Dieu.

Les devoirs des cœurs

Au point de vue de la raison, on peut dire que l'homme est composé d'une âme et d'un corps, et que tous deux sont des bienfaits de Dieu. L'un est apparent, l'autre invisible. Ainsi sommes-nous obligés de nous soumettre au Seigneur en obéissance apparente et soumission intérieure.

L'obéissance extérieure consiste en la prière, le jeûne, la charité, l'étude et l'enseignement de la Torah, l'observance des commandements bibliques tels que de construire une cabane pour la solennité des Tabernacles, de border de franges les coins de son vêtement, de marquer du nom de Dieu les frontons des portes, d'élever des balustrades sur la terrasse des maisons et autres actes sensibles.

La soumission intérieure siège dans les devoirs du cœur. Elle consiste à recevoir en nos cœurs l'unité du Seigneur, à avoir foi en lui et en sa Torah, à l'adorer et à le craindre, à nous humilier et être confus devant lui, à l'aimer, à nous abandonner à lui et lui livrer nos âmes, à nous séparer de ce qu'il rejette et purifier nos actes en vue de son nom seul, comprendre enfin ses bontés et concevoir d'autres pensées semblables qui ne s'expriment ni par des gestes ni par des attitudes...

J'établis avec certitude que les devoirs du corps ne sont parfaits que par le choix du cœur et le désir inquiet de l'âme. Si nous pensons que nos cœurs n'ont pas le devoir de se soumettre à Dieu, toutes les autres obligations s'abolissent, car nul acte corporel n'est parfait sans le consentement de l'âme.

Il est évident que Dieu a fait peser des obligations sur le corps. Il n'a donc pu délaisser les âmes et les cœurs, ces plus précieuses parties de notre être et ne pas les asservir à son culte, car en eux se parachèvent la soumission et l'obéissance.

C'est pourquoi nous sommes sous le joug de devoirs extérieurs et intérieurs, afin que notre soumission soit parfaite dans nos œuvres comme en notre conscience.

Bahya ibn Paqûda, *Les Devoirs des cœurs*
(traduction A. Chouraqui,
Desclée de Brouwer, 1950 et 1972, p. 15-16,
introduction.)

Bahya ibn Paqûda, philosophe juif espagnol du XI[e] siècle, influencé à la fois par le néo-platonisme et la mystique musulmane, a voulu dans son ouvrage *Les Devoirs des cœurs* insister sur la nécessité d'une vie spirituelle intérieure, à la source de l'observance de la Loi dans les pratiques quotidiennes. Le cœur, c'est à la fois le lieu de la sensibilité et celui de la réflexion, de l'intelligence.

NOTES

âme et corps : cette distinction est d'origine platonicienne.

l'obéissance extérieure : Bahya ibn Paqûda énumère ici des comportements concrets. Le respect des fêtes est évoqué à travers l'exemple de la « solennité des Tabernacles » ou *Soukkot* au cours de laquelle les juifs commémorent le périple du peuple d'Israël dans le désert entre l'Égypte et la Terre promise en habitant pendant sept jours des cabanes de feuillage (Le Lévitique **23** 42-43). C'est aussi une fête d'action de grâces pour les bienfaits de la nature au cours de l'année (L'Exode **23** 16).

Franges : le Livre des Nombres enjoint aux enfants d'Israël de « se faire des houppes [**franges,** *tsitsit**] aux pans de leurs vêtements [...]. Vous aurez donc une houppe, et sa vue vous rappellera tous les commandements de Yahvé. Vous les mettrez alors en pratique [...] » (Les Nombres **15** 38-39).

Frontons : c'est dans le Deutéronome **11** 18-20 que sont mentionnés les frontons *(cf. introduction, le Chema).*

Quant aux **balustrades,** elles permettent d'éviter que quelqu'un ne tombe de la terrasse et que le propriétaire du lieu ne soit responsable d'un décès.

les devoirs du cœur : sont énumérés ici la plupart des thèmes des dix « portes » (chapitres) de l'ouvrage : la foi en l'unité de Dieu, la reconnaissance de son statut de créateur, le culte, la confiance en Dieu, la pureté, l'humilité, le repentir, l'examen de conscience, l'ascétisme, l'amour de Dieu.

Le sens caché de la Torah

Les récits que rapporte la Torah ne sont que ses vêtements extérieurs, et malheur à celui qui considère que cet habit est la Torah même, car cet homme sera privé de sa part dans le monde qui vient. Ainsi parlait David :

« Dessille-moi les yeux, et je contemplerai les merveilles en Ta Torah » (Psaume 119, 18), ce qui signifie : les choses qui sont cachées par-dessous.

Considérez ceci : la partie la plus visible d'un homme, c'est le vêtement qu'il porte, et ceux qui manquent d'entendement, quand ils regardent l'homme, peuvent ne pas voir en l'homme plus que ce vêtement. Pourtant, c'est en réalité le corps de l'homme qui fait la fierté de ses vêtements et son âme est la gloire de son corps.

Il en est de même pour la Torah. Ses récits qui rapportent des choses de ce monde composent l'habit qui recouvre le corps de la Torah. Et ce corps est formé des préceptes de la Torah, « goufey-torah » (corps : principes majeurs). Les hommes sans entendement ne voient que les récits, les vêtements ; ceux qui ont un peu plus de sagesse voient également le corps. Mais les véritables sages, ceux qui servent le Roi Très-Haut, ceux qui se tenaient au mont Sinaï, pénètrent jusqu'à l'âme, jusqu'à la Torah véritable qui est la racine fondamentale de tout. Aux temps futurs, il leur sera accordé de pénétrer jusqu'à l'âme de la Torah.

Voyez maintenant comme il en va de même dans le monde céleste, avec le vêtement, le corps, l'âme et l'âme supérieure. Les vêtements extérieurs sont les cieux et tout ce qu'ils contiennent ; le corps est la communauté d'Israël, et c'est le vase de l'âme, à savoir de « la gloire d'Israël ». Et l'âme de l'âme est l'Ancien Saint. Et tout est conjoint, un degré dans l'autre.

Malheur aux pécheurs qui prennent la Torah pour de simples fables concernant les choses de ce monde, ne voyant que le vêtement extérieur. Heureux les justes dont le regard pénètre jusqu'à la Torah même. Tout comme le vin doit être mis dans une cruche pour se conserver, la Torah doit être enveloppée dans un vêtement extérieur. Ce vêtement est fait de fables et de récits. Mais nous, nous devons pénétrer au-delà.

Anonyme, *Le Zohar. Le Livre de la Splendeur,* III, 152a
(extraits choisis et présentés par Gershom Scholem,
coll. « Sagesses », © Éditions du Seuil, 1980, p. 112-113).

Le judaïsme médiéval : philosophie et mystique

Lorsque, aux VII[e] et VIII[e] siècles, les Arabes conquièrent la Palestine, la Syrie, la Perse, l'Égypte, l'Espagne et le Maghreb, le judaïsme se trouve contraint à entreprendre une œuvre légitimant sa spécificité et la raison d'être de sa permanence malgré la Révélation faite à Muhammad, qui est censée dépasser la sienne en l'incluant *(cf. chapitre sur l'islam)*. Le judaïsme est également confronté au christianisme : en 1099, les croisés prennent Jérusalem et massacrent la population juive.

C'est dans ce contexte que naît une théologie à vocation apologétique*, fortement teintée de philosophie grecque – Platon, Aristote, les stoïciens – et fondée sur une étude approfondie de la Bible avec des méthodes rationnelles. Le plus grand représentant de cette scolastique* juive est Moïse Maïmonide (1135-1204), initiateur d'une réflexion théologique qui perdurera jusqu'à la Renaissance et qui s'appuie sur l'exégèse allégorique*. Mais la volonté de rationaliser Dieu en effaçant les anthropomorphismes* de la Bible et en considérant les particularités rituelles comme des étapes pédagogiques dépassées devient vite difficilement compatible avec les pratiques du judaïsme.

Aussi de vives réactions se font-elles jour : Yehoudah ha-Lévi (1075-~1141), poète et philosophe espagnol, défend dans des textes magnifiques, où il évoque son amour pour la terre d'Israël, le rôle propre et la supériorité de la révélation juive face aux philosophies et aux autres religions monothéistes.

L'arbre du *sefirot*

KETER

BINAH *HOKHMAH*

DIN *HESED*

TIFERET

HOD *NETSAH*

YESOD

MALKHOUT

La Kabbale*

C'est notamment contre ces tendances intellectualistes inaccessibles à beaucoup qu'éclot en Europe au XII[e] siècle un courant mystique qui contribuera largement à la permanence du judaïsme et occultera la théologie spéculative. La mystique théosophique* ou Kabbale (de *qabbalah,* « tradition ») s'inscrit en fait, comme son nom l'indique, dans la lignée de la pensée talmudique et reprend des tendances très anciennes : la mystique s'était, en effet, développée dès les premiers siècles de notre ère, mais était demeurée ésotérique. La Kabbale s'enracine en particulier dans la mystique du char (*merkabah**, III[e]-VII[e] siècle) où le croyant traversait les palais célestes (*hekhalot**) pour parvenir au trône de Dieu ; le symbolisme de la Kabbale trouve son origine dans les spéculations du *Sefer Yetsirah* ou « Livre de la Création », ouvrage de cosmologie* écrit sans doute vers le IV[e] siècle où la création du monde est expliquée à partir des vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque et des dix nombres, appelés *sefirot**.
La finalité de la Kabbale, comme de toutes les autres mystiques, est d'accéder par l'expérience à la divinité révélée dans les Écritures, de connaître Dieu et le monde qu'il a créé. Mais on n'y trouve pas de récits biographiques où des individus racontent leurs extases*, car la vérité qui peut se dévoiler dans l'expérience est déjà tout entière dans la Torah qui est le « Nom de Dieu » et donc exprime toutes ses puissances. Ce que découvre le kabbaliste, grâce à l'intelligence de la Tradition – la Kabbale s'enracine dans l'histoire du peuple

d'Israël – et à l'illumination par le Dieu immanent* – elle recherche des visions fulgurantes –, ce sont des révélations sur le sens caché de la Torah qu'aucune interprétation n'épuise.
L'indicible mystique est exprimé à travers des symboles qui disent les liens entre Dieu et sa Création. Dans la Kabbale, et tout spécialement dans deux de ses ouvrages clefs, le *Sefer-ha-Bahir* à la fin du XII[e] siècle et le *Zohar* au XIII[e] siècle, ici cité, la divinité est l'*En Sof,* l'infini caché, la perfection, inaccessible à la compréhension humaine qui ne peut que l'approcher à travers les attributs perceptibles par lesquels elle se manifeste dans l'univers, les *sefirot* qui émanent d'elle et dont l'ensemble forme un arbre (*cf. schéma p. 213*), c'est-à-dire une unité vivante qui n'est autre que la Torah : les racines sont en Dieu, les branches dans l'univers.
Les commandements de la Torah sont la transcription humaine des lois cosmiques qui font l'harmonie de la Création ; le fonctionnement même de sa langue divine révèle les lois de la Création. Si les mots ne sauraient exprimer la vérité, les kabbalistes détiennent en revanche des clefs pour comprendre le symbolisme de l'hébreu : des techniques comme la *gematria**, fondée sur l'équivalence de chaque lettre hébraïque avec un nombre, illustrée notamment par Abraham Aboulafia (1240-1291), ou bien le *notarikon**, interprétation des lettres d'un mot comme les initiales de mots d'une phrase, ou encore la *temourah**, permutation des lettres. La signification de la Torah vue par ce prisme est infinie.

Le *Sepher Ha Zohar,* ou « Livre de la Splendeur » est le livre le plus important de la Kabbale. Le texte se présente comme un recueil des enseignements de Rabbi Siméon bar Yohaï, célèbre maître du II[e] siècle de notre ère, mais il a en fait été rédigé par le mystique espagnol Moïse de León entre 1270 et 1300 et, pour sa dernière partie, sans doute par l'un de ses disciples. Dans ce commentaire allégorique, la Torah est interprétée comme un ensemble symbolique rendant accessibles au mystique les émanations de la vie cachée de Dieu.

Quand tout cela sera fini

Paix à tous les hommes de mauvaise volonté !
Que la vengeance cesse…
Les crimes ont dépassé toute mesure.
Il y a trop de martyrs… Seigneur,
ne laisse pas ces souffrances à la charge des bourreaux…
Qu'ils soient payés en retour d'une autre manière.
Inscris en faveur des exécuteurs, des délateurs, des traîtres
et de tous les hommes de mauvaise volonté,
le courage, la force spirituelle des autres,
leur humilité, leur dignité, leur lutte intérieure constante
et leur invincible espérance,
le sourire qui étanchait leurs larmes, leur amour,
leurs cœurs brisés qui demeurèrent fermes et confiants
face à la mort même, oui,
jusqu'aux moments de la plus extrême faiblesse…
Que tout cela soit déposé devant Toi, ô Seigneur,
que le bien soit compté et non le mal !
Et que nous restions dans le souvenir de nos ennemis
non comme leurs victimes, non comme un cauchemar,
non comme des spectres attachés à leurs pas,
mais comme des soutiens dans leur combat
pour détruire la furie de leurs passions criminelles.
Nous ne leur demandons rien de plus.
Et quand tout cela sera fini, donne-nous de vivre,
hommes parmi les hommes,
et que la paix revienne sur notre pauvre Terre -
paix pour les hommes de bonne volonté
et pour les autres…

À l'occasion de Yom Kippour

Texte retrouvé dans les archives d'un camp de concentration allemand
(cité dans *À l'heure de Dieu,*
anthologie de prières vécues rassemblées par Jean-Claude Thomas,
(© Éditions Stock, 1998, p. 195).

Dès 1933, les nazis qui dirigeaient le Reich allemand entreprirent une politique de persécution systématique des juifs dont la finalité était, à terme, la disparition complète des juifs d'Allemagne puis du monde. Cette politique culmina pendant la Seconde Guerre mondiale avec la décision de la « solution finale » prise le 20 janvier 1942 lors de la conférence de Wannsee. Outre les nombreuses exécutions perpétrées par les *Einsatzgruppen,* Himmler et Eichmann mirent en place un immense réseau de camps d'extermination dans lesquels plus de cinq millions de juifs furent déportés et gazés. Ce génocide organisé est appelé *Choah** par les juifs, d'un mot qui signifie « anéantissement ».

Cette catastrophe sans précédent amena notamment à réfléchir sur la possibilité du pardon face à la barbarie. V. Jankélévitch explique pourquoi on peut la nier : « L'extermination des Juifs est le produit de la méchanceté pure et de la méchanceté ontologique*, de la méchanceté la plus diabolique et la plus gratuite que l'histoire ait connue. Ce crime n'est pas motivé, même par des motifs "crapuleux". Ce crime contre nature, ce crime immotivé, ce crime exorbitant est donc à la lettre un crime "métaphysique" ; et les criminels de ce crime [...] sont, au sens propre du mot, "des monstres". Lorsqu'un acte nie l'essence de l'homme en tant qu'homme, la prescription qui tendrait à l'absoudre au nom de la morale contredit elle-même la morale. N'est-il pas contradictoire et même absurde d'invoquer ici le pardon ?[1] » Pourtant, la conception juive du pardon, qui trouve son expression la plus haute le jour du Yom Kippour, jour de l'Expiation*, va au-delà de cette révolte qui interdit toute suite de l'histoire après Auschwitz.

Lors du Yom Kippour, aboutissement des dix jours de pénitence ouverts par le Nouvel An *Roch ha-chanah*, jour de jeûne strict selon les prescriptions du Lévitique (**16** 29-31 ; **23** 27-32), les juifs demandent à Dieu le pardon des offenses qu'ils ont commises suivant un rituel en trois temps : humble prise de conscience de la faute, aveu et désir manifesté de repentir, expiation. Ce jour est comme hors du temps, c'est le « sabbat des sabbats », il ouvre avec les portes de la miséricorde un espace où le retour à Dieu et à soi-même, le retournement du mal en bien est possible : c'est le sens de la *techouva**, la conversion.

L'auteur du texte ici présenté, sur le mode litanique des prières pénitentielles propres au Yom Kippour, renverse les perspectives en demandant pardon non pour lui mais pour ses offenseurs. Ce faisant, il témoigne d'une compréhension profonde de la miséricorde divine manifestée lors du Yom Kippour.

Remarquons tout d'abord que le pardon de Dieu ce jour-là est subordonné au pardon accordé par les offensés, à qui il faut le demander[2]. Offrant son pardon aux bourreaux, anticipant une demande qui ne pourrait survenir qu'après sa

mort, le juif persécuté rend donc possible leur conversion. Au Yom Kippour sont réaffirmées la foi dans la possibilité du pardon *in ultimo* en cas de repentir sincère, même si la vie a été mauvaise, et l'espérance du salut universel. Le persécuté regarde ses bourreaux comme des personnes dont la liberté a posé des actes mauvais, mais qui ne se réduisent pas à ces actes. Il sait que la miséricorde de Dieu jaillit sur ceux qui témoignent de miséricorde.

Justice et miséricorde vont de pair. L'auteur constate l'étendue et la gravité du mal qui a été commis, il ne l'occulte pas, ne l'oublie pas, mais prie pour que le bien surabonde là où le mal a abondé. Comme l'écrit Paul Ricœur[3], « tout mal commis par l'un est mal subi par l'autre. Faire le mal, c'est faire souffrir autrui ». Ayant été touchée par le mal, la victime y participe, elle en éprouve le poids de réalité, mais sa confiance infinie en Dieu lui permet d'aller au-delà de l'écrasement en entrant dans la logique de pardon de « [...] Yahvé, Dieu de tendresse et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et en fidélité ; qui garde sa grâce à des milliers, tolère faute, transgression et péché, mais ne laisse rien impuni et châtie les fautes des pères sur les enfants et les petits-enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération », comme l'invoque Moïse en Exode **34** 6-7, un Dieu dont le pardon met le péché à distance : « Comme est loin l'orient de l'occident, il éloigne de nous nos péchés », peut-on lire dans le Psaume **103** 12.

Le pardon divin ne s'applique pas seulement dans le cadre limité d'une morale : si c'était le cas, la position exprimée plus haut par Jankélévitch serait indépassable. Mais il peut aussi procéder d'une sagesse qui renonce à la réparation pour que la vie continue, et c'est, pour le philosophe et théologien juif Armand Abécassis, le sens profond du Yom Kippour, manifesté dans la lecture ce jour-là du Livre de Jonas. À propos de la *Choah,* il écrit : « Ainsi je sais que le crime est un crime. Je sais que je dois m'en souvenir éternellement. Je sais que le criminel était libre et réfléchi. Je lui rappellerai toujours le crime et ses conséquences sur ma vie et sur mon histoire, mais aussi sur sa propre histoire et sur celle de l'humanité. [...] On pardonne parce que justement c'est impardonnable[4] et que seul le pardon permet de relancer l'histoire et de reconstruire le monde malgré la catastrophe. [...] [Le pardon] est un acte positif : ce n'est pas un oubli. Son contenu n'est point l'excuse socratique ni l'insensibilité stoïcienne. Sur quoi repose-t-il ? Pourquoi pardonnons-nous ? Pour rien. Quand le crime est un crime, seul le pardon est efficace. Il relève d'un monde de la relation qui ne tombe pas sous les sens, qui ne rapporte rien à ses participants [...]. Ce monde est celui que la Bible fait reposer sur le simple principe de l'amour du prochain comme soi-même [...]. » (« L'Acte de mémoire », *in Le Pardon. Briser la dette et l'oubli,* Éditions Autrement, *droits*

réservés). Dieu envoya Jonas prêcher le repentir à Ninive, la ville des ennemis jurés du peuple d'Israël, de ses exterminateurs de l'époque. Jonas refuse cette démarche qui suppose un pardon pour lui injuste, il souhaite que Ninive soit châtiée et détruite. Il lui faudra séjourner trois jours dans le ventre d'un poisson, et sonder les profondeurs de la miséricorde divine pour commencer à comprendre que cette réponse au mal par un surplus de violence interdit la conversion et donc bloque le cours de l'histoire ; qu'il y a un au-delà à la justice divine, sa miséricorde, et que l'appartenance au peuple élu, loin d'être un privilège, implique d'aller manifester à tous cette miséricorde. De même, « à l'impensable et à l'indicible de la catastrophe et de la Shoah, il faut répondre par la catégorie divine, indicible et impensable, du pardon [...]. Que le jour de Kippour soit encore le temps du face-à-face avec Dieu signifie que le pardon est la médiation première avec l'Absolu. Il est en effet l'acte d'amour qui permet à autrui de reprendre sa responsabilité et sa dignité dans l'histoire. Il est affirmation d'autrui comme un être capable toujours de reconquérir son image divine. Il est reconnaissance d'autrui comme liberté toujours vierge d'entrer dans l'alliance avec le bien. Il est vie et résurrection* » (*ibid.*, p. 165 et 168).

---

1. V. Jankélévitch, *Pardonner ?* Le Pavillon, 1971, p. 21-22.
2. « Yom Kippour n'obtient pas l'expiation pour les fautes commises par un homme envers autrui, sauf s'il a obtenu le pardon de celui-ci » (Yoma 85b).
3. *Le Mal,* Labor et Fides, 1986, p. 39.
4. Jankélévitch exprime la même idée dans *Le Pardon,* Aubier, Paris, 1957, p. 203.

[...] Je pense qu'à travers toute littérature parle – ou balbutie, ou se donne une contenance, ou lutte avec sa caricature – le visage humain. Malgré la fin de l'europocentrisme, disqualifié par tant d'horreurs, je crois à l'éminence du visage humain exprimé dans les lettres grecques et dans nos lettres qui leur doivent tout. C'est grâce à elles que notre histoire nous fait honte. Il y a participation à l'Histoire sainte dans les littératures nationales, dans Homère et Platon, dans Racine et Victor Hugo, comme dans Pouchkine, Dostoïevski ou Goethe, comme, bien entendu, dans Tolstoï ou dans Agnon. Mais je suis sûr de l'excellence prophétique incomparable du Livre des Livres, que toutes les lettres du monde attendaient ou qu'elles commentent. Les Saintes Écritures ne signifient pas par le dogmatique récit de leur origine surnaturelle ou sacrée, mais par l'expression du visage de l'autre homme avant qu'il se soit donné une contenance ou une pose, qu'elles éclairent. Expression aussi irrécusable que sont impérieux les soucis du monde quotidien des êtres historiques que nous sommes. Elles me signifient par tout ce qu'elles éveillèrent au cours des siècles chez leurs lecteurs et reçurent de leurs exégèses et de la transmission de celles-ci. Elles *commandent toute la gravité des ruptures* où, dans notre être, se met en question la bonne conscience de son être-là. Là réside leur sainteté même, en dehors de toute signification sacramentelle ; statut unique, et irréductible à celui des rêves de « belles âmes », si on peut toutefois appeler statut ce vent de crise – ou cet esprit – qui souffle et déchire malgré les nœuds de l'Histoire qui se renouent.

Emmanuel Levinas,
Éthique et Infini : dialogues avec Philippe Nemo
(© Librairie Arthème Fayard, « L'espace intérieur », 1982, p. 125-127).

Emmanuel Levinas (1905-1995) fut l'un des plus grands philosophes de ce siècle. Plus spécialement marqué pendant ses études par Husserl (1859-1938) et Heidegger (1889-1976), à la pensée desquels il consacre plusieurs ouvrages, – notamment *La Théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl* (1930), *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger* (1949) –, il développe une philosophie de l'existence.

Mais dans ses grandes œuvres – *Totalité et Infini* (1961), *Autrement qu'être ou Au-delà de l'essence* (1974), *De Dieu qui vient à l'Idée* (1982) –, l'objet central de sa philosophie devient l'éthique, comme une sorte d'alternative à la métaphysique traditionnelle.

Très marqué par ses origines et sa foi juives, qu'il exprime plus directement dans *Difficile Liberté* (1963) et *Lectures talmudiques* (1968), la réflexion de Levinas sur Autrui, et en particulier sur l'interpellation que constitue son visage, débouche sur Dieu, fondement ultime de la pensée et de l'agir humains.

Le texte que nous citons est extrait du livre *Éthique et Infini,* recueil de dialogues avec Philippe Nemo, qui offre une présentation succincte mais fidèle de la pensée de Levinas.

« Le visage humain », celui de l'autre homme, rencontré tout au long de notre existence est le lieu des questions essentielles ; il donne à voir quelque chose de Dieu.

Mais si ce visage est au centre de toute littérature, pour Levinas, un livre parmi les autres interroge son lecteur d'une manière incomparable, la Bible, le Livre des Livres. L'esprit, le souffle qui passe par lui, peut briser toutes les fermetures de chaque homme dans ses autosuffisances, et celles de l'histoire de l'humanité, sans cesse prise dans ses nœuds meurtriers.

Notes

[...] : Levinas répond ici à la question suivante : « Si c'est le témoignage de l'éthique qui révèle la gloire de l'Infini, et non un texte contenant un savoir, quel est le privilège de la Bible même ? Ne peut-on lire comme une Bible Platon, ou d'autres grands textes où l'humanité a reconnu un témoignage de l'Infini ? »

Pouchkine (1799-1837), **Dostoïevski** (1821-1881) et **Tolstoï** (1828-1910) : trois des plus grands écrivains russes.

Goethe (1749-1832) : figure majeure de la littérature allemande.

Agnon (1888-1970) : écrivain israélien de langue hébraïque dont l'œuvre retrace l'histoire du peuple juif au XXe siècle.

LE CHRISTIANISME

Dieu se fait homme pour sauver l'homme

- **Saint Paul, *La résurrection* des morts,* Ire Épître aux Corinthiens (vers 60)**
- **L'Évangile* selon saint Matthieu, *Le Jugement dernier* (vers 70)**
- **L'Évangile selon saint Luc, *L'enfant prodigue* (vers 70)**
- **L'Évangile selon saint Jean, *Au commencement était le Verbe* (vers 100)**
- **Saint Augustin, Seigneur Dieu, donne-nous la paix, extrait des *Confessions* (vers 400)**
- **Saint Syméon le Nouveau Théologien, Voir la lumière (vers 1000)**
- **Hadewijch d'Anvers, Quelle aventure que l'amour ! (XIIIe siècle)**
- **Luther, Prière, 1521 *(protestantisme)***
- **Saint Jean de la Croix, Chant de l'âme, fin du XVIe siècle *(catholicisme)***
- **La prière de Jésus, extrait des *Récits d'un Pèlerin russe*, vers 1865 *(orthodoxie)***
- **Karl Barth, *L'Humanité de Dieu*, XXe siècle *(calvinisme)***
- **Marcel Légaut, Être devant soi pour être devant Dieu, XXe siècle *(catholicisme)***

Rencontrer Dieu dans le christianisme, c'est rencontrer Jésus, l'homme Dieu. Pendant sa vie terrestre, il se donne à voir par des actes de puissance ; il enseigne aux hommes par paraboles* les profondeurs de la miséricorde de Dieu, Père dont la confiance envers ses enfants ne tarit jamais (*cf. texte p. 245*) et l'importance de l'amour du prochain, signe de tout amour authentique de Dieu (*cf. texte p. 243*). Sa mort et sa résurrection, comme l'expose avec force saint Paul dans l'Épître aux Corinthiens (*cf. texte p. 240*), ouvrent à tous les hommes les portes de la vie éternelle, vie que saint Augustin assimile à un sabbat sans fin (*cf. texte p. 251*). Ce sont les fondements de la foi* commune à tous les chrétiens.

Par Jésus, le Verbe* incarné* qu'évoque saint Jean dans le prologue de son Évangile (*cf. texte p. 247-248*), les hommes peuvent connaître le mystère* insondable de la Trinité. Et si Dieu se manifeste dans les Écritures, il se laisse aussi trouver par l'expérience intérieure, comme nous le montre la longue histoire de la mystique* chrétienne, illustrée ici par des textes de saint Syméon (*cf. texte p. 254*), représentant de l'hésychasme* oriental qui inspire la prière de Jésus du pèlerin russe (*cf. texte p. 267*), Hadewijch d'Anvers (*cf. texte p. 258*), figure de la mystique rhénane, saint Jean de la Croix (*cf. texte p. 264-265*), grand mystique espagnol de la nuit. Quant à la prière de Luther (*cf. texte p. 261*), elle montre que le peu d'affinités du protestantisme avec la mystique n'est pas un obstacle à la prière vers un Dieu caché mais nécessairement proche par son Fils Jésus-Christ. Les deux derniers textes – une réflexion théologique (*cf. texte p. 269*) et une prière (*cf. texte p. 271-272*) – ouvrent à l'époque contemporaine.

Nous avons privilégié ici des textes recevables par toutes les confessions, même s'ils s'inscrivent plus spécifiquement dans l'une ou l'autre tradition.

La religion chrétienne

Au cœur du christianisme se trouve le mystère qui lui est spécifique, à savoir l'incarnation* de Dieu, fait homme en la personne de Jésus – dit « le Christ », traduction grecque de l'hébreu *mashiah,* « oint »[1] – pour libérer l'humanité du péché et la conduire à la vie éternelle. De l'existence unique d'un homme historiquement et géographiquement situé est née l'Église, la communauté de croyants adhérant à la personne de Jésus. Notre propos n'est pas ici d'en raconter l'histoire, et encore moins de considérer les fractures entre les grandes familles actuelles du christianisme – catholique, orthodoxe, protestantes[2]. Il s'agit plutôt d'en approcher les fondements spirituels. Aussi, après avoir présenté le message de Jésus, à travers sa vie et son enseignement transmis par ses disciples, nous indiquerons les lignes de force des dogmes* que la Tradition a établis et qui sont reconnus par presque toutes les églises chrétiennes : en effet, que Jésus ait ou non « voulu l'Église[3] », c'est dans l'histoire des communautés de baptisés* que naît le christianisme en tant que religion institutionnalisée[4].

On trouvera en annexe (*cf. p. 235-236)* des précisions sur les racines juives du christianisme.

1. JÉSUS PARMI LES HOMMES

LES SOURCES DES ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

L'existence de Jésus et en particulier sa crucifixion sont historiquement attestées par des sources non chrétiennes[5]. Mais Jésus n'a rien écrit lui-même, et l'essentiel de ce que nous savons de lui nous a été rapporté par ses disciples.

Les quatre Évangiles

Lorsque les témoins directs qui jusqu'alors transmettaient oralement leur foi commencèrent à disparaître, les disciples de Jésus éprouvèrent le besoin de fixer par écrit le récit de sa vie et le contenu de sa prédication. Un ensemble de textes a peu à peu été constitué en canon*[6] par l'Église : il s'agit du Nouveau Testament, rédigé en grec, sans doute dans la seconde moitié du Ier siècle. Il comporte vingt-sept Livres, mais seuls les quatre premiers, les Évangiles (du

grec *euaggelion,* la « bonne nouvelle » de la venue imminente du royaume de Dieu), retracent la vie de Jésus.

Les Évangiles ne sont pas des biographies, mais des témoignages lacunaires, diversement motivés et documentés, écrits dans des communautés et pour des destinataires différents, dans des styles variés.

Les trois premiers sont dits synoptiques* : très proches, on peut les mettre en parallèle. **Marc** rédige son texte sans doute vers 65 à Rome, à partir des paroles de l'apôtre[7] Pierre ; juif dont le grec n'est pas la langue maternelle, il écrit dans une langue un peu fruste un récit très concis, mais aussi très vivant et direct, destiné aux païens*. **Matthieu,** collecteur d'impôts devenu apôtre de Jésus après sa conversion[8], s'inspire partiellement de Marc pour rédiger vers 80 un Évangile très riche, centré, plus que sur les faits et gestes de Jésus, sur son enseignement, qu'il présente en cinq grands discours. Juif de Palestine instruit qui écrit pour des juifs, il insiste sur l'idée que Jésus est le Messie*, le « Christ » annoncé par les prophètes*, le « Fils de l'Homme » descendant de David, venu accomplir les Écritures – que Matthieu cite abondamment –, et annoncer la vie éternelle déjà pressentie par beaucoup de juifs. **Luc,** lui, disciple des apôtres qui a peut-être connu Marie, la mère de Jésus, est un médecin grec cultivé ; il écrit pour des païens*, peu après Matthieu, dans une langue littéraire au vocabulaire très riche.

Jean – ou certains de ses disciples – rédige son Évangile plus tardivement, tout à la fin du Ier siècle, en Asie Mineure : Jean a connu Jésus personnellement, c'est lui que l'Évangile nomme « le disciple que Jésus aimait ». Le texte qui lui est attribué, appelé couramment « Évangile spirituel » depuis Clément d'Alexandrie, se démarque nettement des trois autres : fruit d'une expérience, d'une « rumination » des événements et paroles de la vie de Jésus, c'est une œuvre synthétique et symbolique (*cf. texte p. 247-248*).

Le statut des textes sacrés

Les chrétiens considèrent que l'Esprit de Dieu inspire les rédacteurs des Évangiles : leurs témoignages, malgré les imperfections de la mémoire et du langage humains, sont porteurs de vérité, ils sont « parole de Dieu » qui guide. Le visage de « l'homme-Dieu » se donne à voir à travers des regards croisés. Cependant, c'est par Jésus lui-même que le chrétien peut véritablement connaître Dieu : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie. Nul ne vient au Père que par moi[9] » (Jn **14** 6). Car, et ce point est spécifique au christianisme, ce n'est pas la lettre qui contient tout le mystère de Dieu, mais la personne de Jésus : « Vous scrutez les Écritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle [...] et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! » (Jn **5** 39-40).

Aussi le Nouveau Testament ne revêt-il pas le même caractère sacré que la Torah dans le judaïsme. La vocation du christianisme étant dès le départ la conversion de tous les hommes, les chrétiens ne s'attachent pas à la langue

originelle du texte ; les traductions innombrables de la Bible ont même toujours été des vecteurs essentiels de la diffusion de cette religion – que l'on songe, par exemple, à celle de Luther au XVIe siècle. Les témoignages du Nouveau Testament ne sont pas doctrine : là où pour les juifs l'Écriture est Loi indissociablement, pour les chrétiens c'est l'Écriture et la Tradition (*cf. infra*), distinctes, qui sont origines de la foi, et la doctrine chrétienne reste à élaborer après les Évangiles.

LA VIE DE JÉSUS D'APRÈS LES ÉVANGILES

Enfance et vie publique

Si l'on s'en tient à une approche historique, Jésus, prophète juif d'origine modeste, fils d'un charpentier du petit village de Nazareth, naît à Bethléem vers 4 avant l'ère commune. Mais, selon les récits légendaires de son enfance consignés par Matthieu et Luc, il serait né de Marie encore vierge et fécondée par l'Esprit saint.

Les Évangiles rapportent qu'il fut baptisé par le prophète Jean-Baptiste au terme d'une retraite de quarante jours dans le désert, et qu'il commença alors à trente ans un périple à travers la Galilée puis la Judée ; durant trois ans, accompagné de douze disciples, il prêcha, accomplissant guérisons et miracles.

Tout au long de sa vie publique, il fréquente les parias de l'époque et de la région, les lépreux, les Samaritains, les femmes adultères. Cette attitude, jointe à une critique violente de ce que Jésus considère comme des manquements des juifs à l'esprit de la Loi – il expulse, par exemple, les marchands du Temple (Mc **11** 15-18) –, explique le désir des grands prêtres et des scribes de le condamner, car ils redoutent son pouvoir de sédition. Quant aux dirigeants romains, ils craignent que ce prédicateur à succès n'incite le peuple juif à la révolte politique.

La Passion* et la résurrection (Mc 14-16)

Les derniers jours de la vie de Jésus sont longuement évoqués par les quatre évangélistes.

Lorsqu'il arrive à Jérusalem, juché sur un âne, pour la pâque de l'an 30, Jésus est acclamé par les foules : « Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » (Mc **11** 9). Les autorités juives cherchent alors sa perte. L'occasion leur en est donnée par l'un des douze disciples de Jésus, Judas l'Iscariote, qui leur livre son maître en échange d'une somme d'argent (Mc **14** 10-11). Alors que Jésus, après avoir célébré le repas pascal avec ses disciples, s'est rendu avec eux comme à son habitude à Gethsémani, sur le mont des Oliviers, Judas arrive avec une foule armée et Jésus est arrêté. Il comparaît alors probablement devant le sanhédrin, le grand conseil des juifs, qui, au motif du blasphème qu'il a proféré – il s'est proclamé « Fils de Dieu » –, le juge passible de mort et donc le conduit

chez le procurateur romain de l'époque, Ponce Pilate, pour que cette sentence soit mise à exécution. Condamné à la crucifixion, Jésus porte sa croix jusqu'au Golgotha, « lieu du crâne », où il meurt.

Mais, pour les évangélistes, l'histoire ne s'arrête pas à la mort de Jésus : ils rapportent que son tombeau fut trouvé vide au troisième jour qui suivit sa mort[10], qu'ils le virent ressuscité*[11] et qu'ensuite il demeura quarante jours parmi eux avant de monter au ciel, leur laissant son Esprit saint afin de les aider dans la diffusion de son message[12].

QUI EST JÉSUS ?

Outre les éléments « biographiques » indiqués plus haut, les Évangiles révèlent l'identité profonde de Jésus, dont le nom signifie « Dieu sauve » en hébreu. Souvent, ce sont ses disciples ou amis qui, indirectement, dévoilent son identité : ainsi Pierre – « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Mt **16** 16) ; ou Marthe (Jn **11** 27).

Les Évangiles rapportent que parfois Dieu intervient directement pour le légitimer : lors de son baptême par Jean-Baptiste, son précurseur – « Ayant été baptisé, Jésus aussitôt remonta de l'eau ; et voici que les cieux s'ouvrirent : il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et voici qu'une voix venue des cieux disait : "Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur" » (Mt **3** 16-17) –, ou lors de sa Transfiguration* (Mt **17** 1-8) en présence de trois de ses disciples, épisode déterminant pour les mystiques (*cf. thème de la lumière dans le texte de saint Syméon, p. 254*).

Et Jésus se rend aussi témoignage à lui-même : « Je suis le pain de vie. Qui vient à moi n'aura jamais faim ; qui croit en moi n'aura jamais soif » (Jn **6** 35) ; « Je suis la lumière du monde. Qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie » (Jn **8** 12) ; « Je suis la résurrection. Qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais » (Jn **11** 25-26).

LES TÉMOIGNAGES DES DISCIPLES SUR SON ENSEIGNEMENT

Un enseignement en actes et en paroles

Jésus pose tout au long de sa vie publique des actes significatifs : quand il s'assoit à la table des publicains* et des pécheurs, quand il fréquente les femmes adultères ou les prostituées, quand il guérit le jour du sabbat*, il montre que sa volonté est d'abord, contre le formalisme de la Loi, d'agir vers les autres. Ces démarches subversives accompagnent un message radicalement nouveau : Jésus est venu prêcher l'amour, et même l'amour des ennemis. Annonçant un Dieu de miséricorde, il renverse les hiérarchies fondées par un jugement sur l'apparence.

• *Un amour filial envers le Dieu qui pardonne*

La prière centrale du christianisme a été enseignée par Jésus lui-même à ses apôtres :

« Notre Père qui es dans les cieux,
que ton Nom soit sanctifié,
que ton Règne vienne,
que ta Volonté soit faite
sur la terre comme au ciel.
Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.
Remets-nous nos dettes
comme nous-mêmes avons remis à nos débiteurs.
Et ne nous soumets pas à la tentation ;
mais délivre-nous du Mauvais » (Mt **6** 9-13).

• *De l'amour de Dieu à l'amour fraternel*

L'éthique prônée par Jésus s'enracine dans la Loi juive (*cf. chapitre précédent*), mais il insiste tout particulièrement sur l'exigence d'amour du prochain, qu'il rappelle à ses disciples lors de son dernier repas avec eux : « Je vous donne un commandement nouveau : vous aimer les uns les autres ; comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres » (Jn **13** 34). La nouveauté réside dans l'incarnation de Dieu : chaque homme est « à l'image de Dieu » (Gn **1** 27), frère de Jésus devenu homme ; mais bien plus, chaque homme est Dieu en devenir, appelé à revenir « dans le sein du Père » (Jn **1** 18). Jésus s'identifie ainsi aux plus petits (*cf. texte p. 243*). Il y a équivalence entre suivre et aimer Jésus et aimer son prochain, et Jean exprime en de nombreux passages cette communauté de l'amour : « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure en son amour » (Jn **15** 10), ou encore Jean **14** 23.

• *Une éthique paradoxale*

Jésus va à l'encontre de l'ordre établi. En effet, les apparences de réussite dans le monde, comme le pouvoir, la richesse, ne sont que des obstacles pour parvenir à la vie éternelle. Suivre Jésus suppose de renoncer radicalement à tout ce qui fait la gloire et les attachements humains : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive » (Mt **16** 24). Mais ce renoncement n'est pas une fin en soi, la disponibilité spirituelle qu'il suscite ouvre les perspectives d'un bonheur paradoxal, que Jésus présente dans le texte dit des béatitudes, célèbre passage du sermon sur la montagne :

« Heureux ceux qui ont une âme de pauvre,
car le Royaume des Cieux est à eux.
Heureux les doux,
car ils posséderont la terre.
Heureux les affligés,
car ils seront consolés.
Heureux les affamés et assoiffés de la justice,
car ils seront rassasiés.
Heureux les miséricordieux,
car ils obtiendront miséricorde.
Heureux les cœurs purs,
car ils verront Dieu.
Heureux les artisans de paix,
car ils seront appelés fils de Dieu.
Heureux les persécutés pour la justice,
car le Royaume des Cieux est à eux »
(Mt **5** 3-10)

Jésus refuse d'apporter une vérité dogmatique* déjà construite, mais il demande une conversion de tout l'être qui rend possible l'accès à la vie éternelle : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Qui aime sa vie la perd ; et qui hait sa vie en ce monde la conservera en vie éternelle » (Jn **12** 24-25).

Ses manifestations de puissance

Les miracles de Jésus, donnés comme par surcroît à ceux qui lui font confiance, se veulent la traduction concrète de l'efficacité de ce qu'il enseigne. Aussi bien dans les récits qui illustrent ses pouvoirs sur les éléments et manifestent la puissance de Dieu à l'œuvre dans sa création – par exemple, celui de la tempête apaisée (Mc **4** 35-41) –, que dans ceux qui impliquent des hommes, c'est son désir de guérir l'humanité qui est mis en relief. Dans des narrations très sobres, les évangélistes rapportent comment les lépreux sont purifiés (par exemple Mc **8** 40-45), les paralytiques marchent (Mc **2** 1-12), les aveugles voient (Jn **9**), les démons sont chassés (Mc **5**) et même les morts ressuscitent* (ainsi Lazare, Jn **12** 1-43). Ces miracles traduisent physiquement la guérison que Jésus apporte spirituellement : dans un contexte où maladie et péché sont considérés comme indissociables, rendre l'usage de ses jambes au paralytique, c'est montrer qu'on peut lui remettre ses péchés (Mt **9** 1-8). Ils sont signes de la venue imminente du royaume de Dieu, donnés en réponse à la foi et non pas pour la susciter[13]. Jésus affirme que « les œuvres que le Père [lui] a donné à mener à bonne fin, ces œuvres mêmes qu'[il] fai[t] [lui] rendent témoignage que le Père [l'] envoie » (Jn **5** 36).

2. L'ÉGLISE DU CHRIST

Jésus prêche que le Royaume de Dieu est déjà là. Pour les premiers chrétiens, cette nouvelle signifie que la fin des temps est proche où il va revenir dans la gloire pour juger les vivants et les morts. « Veillez donc, parce que vous ne savez pas quel jour va venir votre Maître. [...] Tenez-vous prêts, car c'est à l'heure que vous ne pensez pas que le Fils de l'homme va venir » peut-on lire dans l'Évangile de Matthieu (**24** 42, 44). Mais la vigilance et l'urgence de la conversion que Jésus demande ne sont pas motivées par des bouleversements cosmiques* à venir : le Royaume de Dieu n'est pas de ce monde, son avènement est bien plutôt une découverte intérieure pour chacun.

« Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor qui était caché dans un champ et qu'un homme vient à trouver : il le recache, s'en va, ravi de joie, vendre tout ce qu'il possède, et achète ce champ » (Mt **13** 44).

Aussi la vie continue-t-elle après l'ascension de Jésus au ciel. Il était venu pour tous les hommes, mais comme tous n'adhèrent pas à son message, une communauté de croyants, l'Église (du grec *ekklesia**, « convocation, assemblée »), s'édifie et se délimite.

LA NAISSANCE DE L'ÉGLISE

« Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (Jn **20 21**)

Jésus a chargé ses disciples de diffuser son message, les assurant de son aide : « Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici que je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde » (Mt **28** 19-20). Pour les assister dans cette mission, il leur donne à la Pentecôte* l'Esprit saint qu'il leur a promis lors de son ascension[14] : « Le jour de la Pentecôte étant arrivé, ils se trouvaient tous ensemble dans un même lieu, quand, tout à coup, vint du ciel un bruit tel que celui d'un violent coup de vent, qui remplit toute la maison où ils se tenaient. Ils virent apparaître des langues qu'on eût dites de feu ; elles se partageaient, et il s'en posa une sur chacun d'eux. Tous furent alors remplis de l'Esprit Saint et commencèrent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer » (Les Actes des Apôtres **2** 1-4).

Par cet événement, l'histoire de l'Église commence. Jésus n'a pas établi sa constitution, mais elle est issue de ses paroles, de l'appel de ses disciples à qui il donne l'Esprit. Prémices du royaume céleste, elle est la communauté des derniers temps qui attend le retour du Christ, le peuple de Dieu, celui des baptisés en Jésus (Première Épître de saint Pierre **2** 9-10).

Corps du Christ comme l'expose saint Paul, elle réunit ses membres autour de l'eucharistie* instituée par Jésus lors de son dernier repas (Mc **14** 22-25) : « [...] Le pain que nous rompons, n'est-il pas communion au corps du Christ ? Parce qu'il n'y a qu'un pain, à plusieurs nous ne sommes qu'un corps, car tous nous participons à ce pain unique » (Première Épître aux Corinthiens **10** 16-17).

Temple de l'Esprit saint, elle en réunit tous les dons, répartis entre ses membres : « De même, en effet, que le corps est un, tout en ayant plusieurs membres, et que tous les membres du corps, en dépit de leur pluralité, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. Aussi bien est-ce en un seul Esprit que nous tous avons été baptisés en un seul corps, Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres, et tous nous avons été abreuvés d'un seul Esprit » (1 Co **12** 12-13).

L'Église n'est donc pas seulement la réunion de croyants autour d'un même message, mais une entité vivante qui rend visible un mystère de Dieu. Elle est un objet de foi : dès les premiers siècles, les chrétiens proclament « l'Église une, sainte, catholique et apostolique », c'est-à-dire fondée dans l'unité de la foi et dépositaire du témoignage des apôtres.

Les écrits fondateurs

Aussi le Nouveau Testament ne relate-t-il pas uniquement la vie de Jésus mais ouvre-t-il déjà l'histoire de l'Église, la fondant en sainteté. Sa deuxième partie rassemble des témoignages sur les premières communautés chrétiennes après la mort de Jésus : les Actes des Apôtres, rédigés en grande partie par l'évangéliste Luc, racontent la vie des petites communautés fondées par les premiers chrétiens, organisées autour de la célébration de l'Eucharistie ; les Épîtres de Paul, sans doute les textes les plus anciens du Nouveau Testament, sont adressées entre 50 et 65 environ aux différentes communautés auxquelles l'apôtre a rendu visite au cours de ses voyages missionnaires en Asie Mineure et en Europe – par exemple, aux Thessaloniciens, aux Corinthiens, aux Galates, aux Romains. Sans oublier Les Épîtres de Pierre, Jacques, Jean, Jude, et enfin, dans une perspective eschatologique*, l'Apocalypse de Jean l'Évangéliste.

L'ÉLABORATION DES DOGMES DU CHRISTIANISME

Pour répandre la foi dans le Christ, l'Église détermine le canon des Écritures saintes et contribue à sa diffusion en en produisant des traductions diverses. Mais elle fixe aussi, conjointement au canon (*cf. infra*), un ensemble d'articles de foi par lesquels se définissent ceux que l'on appelle désormais « chrétiens ».

À partir des Évangiles et de l'interprétation du message de Jésus dans la vie concrète des communautés, et grâce à la pensée grecque dont ils sont pénétrés, les premiers théologiens chrétiens élaborent un certain nombre de dogmes,

éléments doctrinaux que des conciles* (assemblées d'évêques*) vont établir comme des vérités intangibles. Là où le judaïsme laissait le champ libre aux interprétations contradictoires, le christianisme, surtout à partir du IVe siècle où la nécessité d'affermir son emprise sur un Empire traversé d'opinions divergentes sur la nature du Dieu chrétien se fait sentir, définit une doctrine orthodoxe* unique, déclarant hérétiques tous les avis qui s'écartent des décisions conciliaires*.

Les fondements du christianisme tel qu'il existe aujourd'hui encore sont donc à la fois les Écritures et la Tradition, c'est-à-dire l'expérience de la vie chrétienne. Sont ici présentés les articles de foi fondamentaux définis lors des quatre premiers conciles œcuméniques : Nicée en 325, Constantinople en 381, Éphèse en 431 et Chalcédoine en 451. Ils sont aujourd'hui encore proclamés par la plupart des Églises chrétiennes.

Des perspectives nouvelles de salut : Jésus mort pour nos péchés, ressuscité pour la vie éternelle

> « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui » (Jn **3** 16-17).

La clef de voûte du christianisme est bien sûr la mort et la résurrection du Christ. Ces événements, relatés à la fin des Évangiles, constituent le noyau de foi primitif. Saint Paul dans ses épîtres éclaire leur sens (*cf. texte p. 240*).

Le baptême permet au croyant de participer à la mort et à la résurrection du Christ et donc d'être libéré de l'emprise du péché : « En vérité, en vérité, je te le dis, à moins de naître d'eau et d'Esprit, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu » (Jn **3** 5).

Une conception renouvelée de la nature divine : l'élaboration du dogme trinitaire

Le Dieu chrétien est Un en trois personnes : le Père, le Fils – incarnation de Dieu – et le Saint Esprit. Toutefois, les croyants ne considèrent pas cela comme une rupture d'avec le monothéisme*, même si c'est la cause d'une opposition fondamentale avec le judaïsme et l'islam. Ils professent que « Jésus Christ [est] le Fils de Dieu, né du Père, Fils monogène*, né de l'essence du Père, Dieu né de Dieu, lumière née de la lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu, engendré, non pas créé, de même essence que le Père ; par lui tout a reçu existence, ce qui est dans le ciel et ce qui est sur la terre[15] ». Jésus rend Dieu le « Père tout-puissant, créateur de toutes les réalités visibles et invisibles » présent dans l'humanité et accessible à la prière.

La nature de Jésus est définie comme à la fois divine et humaine. Ce point a été établi après d'âpres luttes théologiques. Contre les tenants de l'arianisme qui lui refusent la même nature que celle du Père, sa divinité est affirmée au concile de Nicée en 325. Son humanité, soulignée par une tradition plus proche du judaïsme que du platonisme, est également reconnue clairement par le concile de Chalcédoine en 451.

Quant à l'Esprit saint, donné comme on l'a vu par Jésus pour prolonger sa présence parmi les hommes, il anime la vie chrétienne. Il permet la diffusion du message de Jésus : il est « l'Esprit de vérité, qui vient du Père, il me rendra témoignage » (Jn **15** 26) ; il enseigne aux disciples ce qu'ils doivent dire : « il vous introduira dans la vérité tout entière ; car il ne parlera pas de lui-même, mais ce qu'il entendra, il le dira et il vous dévoilera les choses à venir » (Jn **16** 13-14) ; il est à la source du jugement et du pardon des péchés : « et [le Paraclet*] lui, une fois venu, il établira la culpabilité du monde en fait de péché, en fait de justice et en fait de jugement » (Jn **16** 8). Lors du concile de Constantinople en 381, l'égalité de dignité avec le Père et le Fils lui est reconnue. Ainsi se définit la Trinité.

L'ÉCLAIRAGE DE LA TRADITION SUR LES ÉCRITURES : LES PÈRES DE L'ÉGLISE

Les acteurs de l'élaboration des dogmes contre les hérésies* furent essentiellement ceux que l'on appelle les Pères de l'Église. Ils sont définis selon les quatre critères de la pureté de leur doctrine, la sainteté de leur vie, l'avis favorable de l'Église à leur sujet et leur appartenance aux premiers siècles, mais ils sont souvent plus largement présentés comme les premiers écrivains chrétiens.

Leurs écrits sont beaucoup plus riches que les définitions conciliaires. Pasteurs, le plus souvent évêques, en prise directe avec la réalité quotidienne des communautés, ils ont le souci de la conduite des fidèles et tentent de rendre leurs réflexions théologiques accessibles à leur auditoire. Très proches du temps de la Bible, ils peuvent encore remonter la chaîne des témoins qui leur ont transmis l'enseignement du Christ depuis ceux qui l'ont rencontré ; très proches aussi, pour la plupart, du grec de la rédaction des Évangiles, ils nous fournissent des réflexions précieuses pour comprendre les Écritures.

L'Orient est riche de son assimilation profonde de la philosophie grecque, en particulier pour l'ontologie*. Ses auteurs exaltent la grandeur de l'homme à la ressemblance de Dieu et donnent une approche optimiste d'un salut opéré en synergie* par Dieu et les hommes appelés à devenir comme lui : que l'on songe, par exemple, aux œuvres pédagogiques de Clément d'Alexandrie (mort entre 211 et 216), aux vues d'Origène (décédé vers 252/254) sur la fin des temps, ou encore à la poésie délicate d'un Grégoire de Nazianze (v. 335 - v. 390).

L'Occident est plus juridique, et il envisage davantage la vie chrétienne en termes de fautes et de rétribution* : Tertullien (~155-222) insiste sur le non-renouvellement de la pénitence, Augustin (354-430) développe la notion de péché originel. Les écrits des Pères reflètent l'Église, parcourue d'échanges, au moins jusqu'à la fin du IV[e] siècle.

Leur tradition vivante d'interprétation de la Révélation* reste pour les Églises d'aujourd'hui une référence[16].

Se développant largement du fait des entreprises missionnaires, le christianisme ne peut plus aujourd'hui se définir par la seule référence à la vie et au message de Jésus, même si la foi exclusive en sa personne en demeure le centre théologique. Référence culturelle incontournable des sociétés occidentales dont il a imprégné l'histoire, il est aussi devenu un contexte de pensée dont il est difficile de s'extraire. Cependant, le message évangélique, porteur de l'espérance d'une émancipation après la mort, pour tous les hommes et spécialement pour les faibles et les opprimés, demeure un point de départ pour le dialogue avec les autres religions du monde.

---

1. *Cf. annexe p. 235-236.*
2. Nous renvoyons pour cela aux nombreux ouvrages existants, dont plusieurs sont cités en bibliographie.
3. L'Église avec un « É » désigne l'Église universelle, c'est-à-dire l'ensemble des Églises chrétiennes.
4. Quant à la mystique, mode d'approche de Dieu qui, sans nier la nécessaire médiation de l'Église, insiste sur la dimension personnelle de la rencontre avec Dieu par le Christ, et dont relèvent quatre des textes présentés dans cet ouvrage, nous avons préféré, faute de place, ne pas en donner un aperçu d'ensemble et présenter plutôt au fil des textes les courants représentés dans ce recueil.
5. On dispose de quelques sources juives, une quinzaine de passages du Talmud et – mais il a peut-être été remanié par des chrétiens – le témoignage de Flavius Josèphe dans les *Antiquités juives,* texte écrit vers 93-94, transmis notamment dans l'*Histoire universelle* d'Agapios au X[e] siècle : « À cette époque-là, il y eut un homme sage nommé Jésus, dont la conduite était bonne ; ses vertus furent reconnues. Et beaucoup de Juifs et des autres nations se firent ses disciples. Et Pilate le condamna à être crucifié et à mourir. Mais ceux qui s'étaient fait ses disciples prêchèrent sa doctrine. Ils racontent qu'il leur apparut trois jours après sa crucifixion et qu'il était vivant. […] ». L'historien romain Tacite mentionne vers 115 le supplice du Christ sous le principat de Tibère (Annales **15** 44) et fournit quelques renseignements sur les premiers chrétiens, tout comme Pline le Jeune dans une lettre à Trajan vers 112 ou Suétone dans sa *Vie de Néron,* vers 120. Ces sources demeurent très maigres.
6. Le canon, du terme grec *kanon* qui signifie « mesure, règle », est, d'après la définition du *Dictionnaire de théologie catholique* (t. II, col. 1554-1555), « la liste ou la collection, réglée par la Tradition et l'autorité

de l'Église, des livres qui, ayant une origine divine et une autorité infaillible, contiennent ou forment eux-mêmes la règle de la vérité inspirée* par Dieu pour l'instruction des hommes ». Il s'est constitué progressivement et n'a été fixé définitivement qu'au bout de quatre siècles. Si les différentes familles chrétiennes ne s'entendent pas sur la délimitation du canon de l'Ancien Testament (*cf. annexe p. 235-236*), en revanche le Nouveau est identique pour tous.

7. Le terme d'« apôtres » désigne les douze disciples qui vécurent auprès de Jésus au cours de son ministère.
8. Celle-ci est relatée dans les Évangiles (Mt **9** 9) : « Étant sorti, Jésus vit, en passant, un homme assis au bureau de la douane, appelé Matthieu, et il lui dit : "Suis-moi !". Et, se levant, il le suivit. »
9. Les traductions du texte biblique dans ce chapitre sont toutes issues de la Bible de Jérusalem. Œuvre de théologiens catholiques dominicains, elle offre une traduction moderne, élégante et scientifiquement irréprochable, réalisée en 1955 à partir des textes originaux de la Bible et non de la Vulgate latine de saint Jérôme. Elle tient lieu de référence dans les pays francophones catholiques et protestants : c'est pour cette raison que nous l'avons privilégiée, bien qu'il existe une traduction œcuménique* née après le concile* Vatican II, la TOB.
10. « Le premier jour de la semaine, à la pointe de l'aurore, [les femmes] allèrent à la tombe, portant les aromates qu'elles avaient préparés. Elles trouvèrent la pierre roulée de devant le tombeau, mais, étant entrées, elles ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus. Et il advint, comme elles en demeuraient perplexes, que deux hommes se tinrent devant elles, en habit éblouissant. Et tandis que, saisies d'effroi, elles tenaient leur visage incliné vers le sol, ils leur dirent : "Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? Il n'est pas ici ; mais il est ressuscité" » (Lc **24** 1-6).
11. L'apparition la plus célèbre sans doute a lieu à Emmaüs : Jésus rejoint deux disciples qui parlent de lui en chemin. Ils ne le reconnaissent pas au premier abord, mais il se révèle à eux en fractionnant le pain : « Et il advint, comme il était à table avec eux, qu'il prit le pain, dit la bénédiction, puis le rompit et le leur donna. Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent… mais il avait disparu de devant eux. Et ils se dirent l'un à l'autre : "Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, quand il nous parlait en chemin, quand il nous expliquait les Écritures ?" »(Lc **24** 30-32).
12. Ces épisodes sont à l'origine des principales fêtes du christianisme : Noël célèbre la naissance du Christ ; son entrée à Jérusalem sous l'acclamation des foules est commémorée le dimanche des Rameaux, qui ouvre la Semaine sainte, au cours de laquelle sont rappelés son dernier repas avec ses disciples, son arrestation, sa comparution devant Ponce Pilate puis son supplice et sa mort. Lors de la vigile pascale et le dimanche de Pâques, on célèbre sa résurrection d'entre les morts ; quarante jours après, son ascension au ciel et, cinquante jours après Pâques, le don de l'Esprit saint à la Pentecôte.
13. C'est une des raisons pour lesquelles Jésus interdit à ceux qu'il sauve de répandre la nouvelle.
14. « Mais vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit saint qui descendra sur vous. Vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac **1** 8).
15. Le symbole* de Nicée dont nous citons ici un extrait fut établi lors du concile œcuménique de 325 : son texte est aujourd'hui encore reconnu par la plupart des chrétiens.
16. « La fidélité aux Pères consiste non pas seulement à continuer à s'en nourrir, mais encore à savoir être comme eux des contemporains à l'égard des problèmes vitaux de l'Église et du monde » (Constantin Andronikof, II[e] Congrès des facultés de théologie orthodoxe, Athènes, 1976, *Contacts*, **29** [1977], p. 143).

ANNEXE
JÉSUS, UN PRÉDICATEUR JUIF : LE CHRISTIANISME, ISSU DU JUDAÏSME

À l'origine, le christianisme est une secte* messianique juive parmi d'autres[1], qui vit dans l'attente du Messie libérateur annoncé par les prophètes. Son nom même, donné à Jésus par ses disciples, est issu du titre de Christ, « messie » – c'est-à-dire « oint », comme l'étaient les prêtres, les prophètes et les rois d'Israël. Jésus s'inscrit d'ailleurs explicitement dans la continuité de la loi mosaïque : « […] je ne suis pas venu abolir, mais accomplir. Car je vous le dis, en vérité : avant que ne passent le ciel et la terre, pas un i, pas un point sur l'i, ne passera de la Loi, que tout ne soit réalisé » (Mt **5** 17-18).

Par Moïse, YHWH, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, avait conclu une alliance avec le peuple d'Israël et manifestait pour lui sa puissance ; Jésus, par sa mort et sa résurrection, scelle une alliance entre Dieu et l'humanité tout entière : ancré dans le judaïsme, le christianisme a vocation universelle. C'est le sens de la distinction qu'il établit entre un Ancien Testament, qui correspond approximativement au TaNaK, la Bible hébraïque[2], et un Nouveau Testament spécifiquement chrétien, d'après le latin *testamentum** qui signifie « alliance ».

Les chrétiens interprètent allégoriquement* l'Ancien Testament comme annonciateur de la venue du Christ. Par exemple, le serviteur souffrant du livre d'Isaïe préfigure pour eux sa mort sur la croix : « Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu en qui mon âme se complaît. J'ai mis sur lui mon esprit », dit le Seigneur (Is **42** 1) ; « homme de douleur, familier de la souffrance. […] Le châtiment qui nous rend la paix est sur lui, et dans ses blessures nous trouvons la guérison » (Is **53** 3-5). Là où le grand-prêtre des juifs accomplissait de façon répétée le sacrifice d'expiation dans le saint des saints du Temple, le Christ accomplit le sacrifice unique *(hapax)* qui enlève tous les péchés du monde, comme l'explique l'auteur de l'Épître aux Hébreux : « Le Christ, lui, […] entra une fois pour toutes dans le sanctuaire, non pas avec du sang de boucs et de jeunes taureaux, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption* éternelle » (**9** 11-12).

Le Christ n'est pas le libérateur temporel couvert de gloire en ce monde que beaucoup de juifs attendaient, mais un « messie humilié », serviteur du royaume céleste de Dieu et non du royaume terrestre destiné à passer[3]. Prenant ses distances à l'égard de l'interprétation rigoriste de la Loi par les pharisiens, il prône un renouvellement spirituel qui concerne l'humanité entière.

Peu à peu, le christianisme s'émancipe de ses racines juives et s'ouvre largement à la pensée philosophique grecque : les textes du Nouveau Testament, et tout particulièrement les écrits de Jean imprégnés de platonisme ou les épîtres de Paul qui évoquent la liberté nouvelle du chrétien et la supériorité de la foi sur

la Loi, en témoignent. Les pratiques aussi : en 49, au concile de Jérusalem, les chrétiens rejettent la circoncision*, marque d'appartenance au peuple juif. Vers 65, le christianisme n'est plus reconnu comme une secte tolérée dans le cadre du judaïsme.

---

1. On étudie aujourd'hui les liens que Jésus pouvait entretenir avec les zélotes, extrémistes militants combattant pour la libération de la Palestine, ou avec les esséniens dont on a retrouvé de nombreux documents à Qumran en 1947.
2. L'Ancien Testament intègre les livres du TaNaK, mais dans un ordre différent, et il ne s'y réduit pas, puisqu'y figurent d'autres textes hébreux et, tout au moins pour les catholiques, des documents rédigés en grec. Il suit un ordre annonciateur du Nouveau : ce que les catholiques appellent Pentateuque et les protestants Livres de Moïse correspond à la Torah juive ; mais ensuite on trouve les Livres historiques, puis les Livres sapientiaux, et enfin seulement les Livres prophétiques. La traduction œcuménique de la Bible cependant, la TOB, suit le classement du TaNaK en ajoutant à la fin les Livres reconnus seulement par les catholiques. C'est la traduction grecque de l'Ancien Testament réalisée au IIIe siècle avant notre ère à Alexandrie, dite Bible des Septante, qui a servi de fondement au christianisme.
3. Même si l'on trouve dans l'Ancien Testament des indices d'une croyance en la résurrection, ce n'est que dans ses derniers Livres qu'elle est explicitement proclamée. La croyance en la poursuite d'une existence après la mort est bien établie, mais les morts qui descendent dans les ténèbres du shéol* y mènent une vie d'ombres. Peu à peu s'y dessine une distinction entre justes et pécheurs. Dans la célèbre vision des ossements desséchés d'Ézéchiel (**37** 1-14) est évoquée la restauration collective du peuple d'Israël, mais la résurrection corporelle des morts n'apparaît que plus tardivement et se développe sous les persécutions du roi Antiochus IV au IIe siècle avant notre ère. Citons Daniel (**12** 2) : « Un grand nombre de ceux qui dorment au pays de la poussière s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre, pour l'horreur éternelle » ; ou encore le Deuxième Livre des Maccabées (**7** 9) où l'un des sept frères, avant de mourir, dit à son bourreau : « Scélérat que tu es [...] tu nous exclus de cette vie présente, mais le Roi du monde nous ressuscitera pour une vie éternelle, nous qui mourons pour ses lois ». Les sadducéens* ne croyaient pas en la résurrection.

Repères chronologiques

De 4 ou 5 av. J.-C. à 28-30 apr. J.-C.	Vie de Jésus
44-58	Voyages missionnaires de Paul à travers l'Asie Mineure et l'Europe
64-312	Période de persécutions. Nombreux martyrs
IIe-IIIe s.	Premiers grands écrivains chrétiens (Ignace d'Antioche, Justin, Irénée de Lyon, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène)
IVe s.	Multiplication des ermites dans les déserts d'Égypte : Paul de Thèbes, Antoine le Grand (mort en 356)
313	Édit de Milan. Le christianisme, sous la protection de l'empereur, va se développer rapidement, en liaison étroite avec le pouvoir
325	Concile de Nicée
IVe et Ve s.	Hérésies christologiques, conciles : Éphèse (431), Chalcédoine (451). Approfondissement doctrinal : Athanase (v. 295-v. 373), Ambroise (v. 340-397), Grégoire de Nysse (v. 335-v. 394) et Grégoire de Naziance (v. 335-v. 390), Jean Chrysostome (v. 344-407), Jérôme (v. 347-419 ou 420), Augustin (354-430)
Ve et VIe s.	Entreprise de conversion des Barbares qui envahissent l'Europe (baptême de Clovis v. 496, action du pape Grégoire le Grand 590-604) Profonde interpénétration du spirituel et du temporel
VIe et VIIe s.	Développement du monachisme occidental (règle de saint Benoît en 540) Expansion missionnaire du monachisme irlandais
732	La victoire de Charles Martel à Poitiers arrête

	l'expansion musulmane en Europe de l'Ouest
800	Couronnement de Charlemagne à Rome par le pape Léon III
843	Un concile de Constantinople met fin à la guerre de l'iconoclasme en Orient
863-867	Excommunication mutuelle de Photius, patriarche de Constantinople, et du pape Nicolas X
VIIIe et IXe s.	Grand mouvement missionnaire en Europe centrale et septentrionale
Ire moitié du Xe s.	Profonde décadence de la papauté
1054	Rupture définitive entre l'Église romaine et l'Église d'Orient (Église orthodoxe)
1099	Prise de Jérusalem lors de la 1re croisade
XIIe-XIIIe s.	Montée en puissance de la Chrétienté occidentale Prise et saccage de Constantinople lors de la IVe croisade Fondation des grands ordres mendiants et prêcheurs : Dominique (1170-1221), François d'Assise (1181-1226) Approfondissement philosophique et théologique : Bonaventure (1221-1274), Thomas d'Aquin (1228-1274)
XIIIe et XIVe s.	Développement de la théologie mystique dans l'Église orthodoxe (en particulier, mont Athos)
1453	La Chrétienté occidentale laisse Constantinople aux mains des Turcs
1516	Protestation de Luther (1483-1548), puis de Calvin (1509-1564). La Réforme. Naissance des Églises protestantes
1545-1563	Le concile de Trente organise la Contre-Réforme, soutenue en particulier par les jésuites fondés en 1540 par Ignace de Loyola et la réforme du Carmel : Thérèse d'Avila (1515-1582), Jean de la Croix (1542-1591)
1589	Fondation du patriarcat de Moscou

1598	L'édit de Nantes, voulu par Henri IV, termine les guerres de Religion en France (1562-1598)
XVIIe s.	Grande floraison spirituelle en France : François de Sales (1567-1622) ; Bérulle (1575-1629) ; Vincent de Paul (1576-1660) ; Pascal (1623-1622) Raidissement doctrinal : condamnation de Galilée (1633), des jansénistes (1656-1661), révocation de l'édit de Nantes et persécution des protestants (1685) En Angleterre, rivalité entre anglicans et dissidents (presbytériens, puritains…)
XVIIIe s.	Dans l'Église orthodoxe, renouveau patristique et sacramental (1782 compilation de la Philocalie). Dans le protestantisme allemand, développement du piétisme. En Angleterre : méthodisme, baptisme et quakers
XIXe s.	Mouvement missionnaire vers l'Afrique et l'Asie, souvent lié à la politique de colonisation Russie : renouveau de la pensée religieuse avec Dostoïevski (1821-1881), Soloviev (1853-1900) Protestantisme allemand : développement de la critique biblique avec Strauss (1808-1874) et Harnack (1861-1930) Avec Kierkegaard (1813-1855) et Karl Barth (1886-1958), retour vers les grands thèmes religieux de la Réforme Amérique : développement des sectes millénaristes (adventistes, témoins de Jéhovah, mormons…)
1910-1948	Mouvement œcuménique, principalement à l'actif des Églises protestantes
1962-1965	Concile Vatican II

Source principale : M. Mourre, *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Bordas, 1994.

La résurrection des morts

Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu et dans lequel vous demeurez fermes, par lequel aussi vous vous sauvez, si vous le gardez tel que je vous l'ai annoncé ; sinon, vous auriez cru en vain.

Je vous ai donc transmis en premier lieu ce que j'avais moi-même reçu, à savoir que le Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures, qu'il a été mis au tombeau, qu'il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures, qu'il est apparu à Céphas, puis aux Douze. Ensuite, il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois - la plupart d'entre eux demeurent jusqu'à présent et quelques-uns se sont endormis - ; ensuite il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. Et, en tout dernier lieu, il m'est apparu à moi aussi, comme à l'avorton.

Car je suis le moindre des apôtres ; je ne mérite pas d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce à mon égard n'a pas été stérile. Loin de là, j'ai travaillé plus qu'eux tous : oh ! non pas moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi.

Bref, eux ou moi, voilà ce que nous prêchons. Et voilà ce que vous avez cru.

Or, si l'on prêche que le Christ est ressuscité des morts, comment certains parmi vous peuvent-ils dire qu'il n'y a pas de résurrection des morts ? S'il n'y a pas de résurrection des morts, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Mais si le Christ n'est pas ressuscité, vide alors est notre message, vide aussi votre foi. Il se trouve même que nous sommes des faux témoins de Dieu, puisque nous avons attesté contre Dieu qu'il a ressuscité le Christ, alors qu'il ne l'a pas ressuscité, s'il est vrai que les morts ne ressuscitent pas. Car si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Et si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est votre foi ; vous êtes encore dans vos péchés. Alors aussi ceux qui se sont endormis dans le Christ ont péri. Si c'est pour cette vie seulement que nous avons mis notre espoir dans le Christ, nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes.

Mais non, le Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui se sont endormis. Car, la mort étant venue par un homme, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts. De même en effet que tous meurent en Adam, ainsi tous revivront dans le Christ. Mais chacun à son rang : comme prémices, le Christ, ensuite ceux qui seront au Christ, lors de son Avènement. Puis ce sera la fin, lorsqu'il remettra la royauté à Dieu le Père, après avoir détruit toute Principauté, Domination et Puissance. Car il faut qu'il règne *jusqu'à ce qu'il ait placé tous ses ennemis sous ses pieds.* Le dernier ennemi détruit, c'est la Mort ; *car il a tout mis sous ses pieds.* Mais lorsqu'il dira : « Tout est soumis désormais », c'est évidemment à l'exception de Celui qui lui a soumis toutes choses. Et lorsque toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même se soumettra à Celui qui lui a tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous.

Saint Paul, Ire Épître aux Corinthiens (**15** 1-28).

L'œuvre de **Paul,** « l'apôtre des païens », a joué un rôle décisif dans la diffusion du christianisme et l'élaboration de sa doctrine. Juif et citoyen romain, né à Tarse vers 10, Saul – il ne prendra le nom de Paul qu'en 41 (*cf. infra*) – persécuta tout d'abord les chrétiens avant de se convertir en 37, à la suite d'une vision du Christ ressuscité sur le chemin de Damas[1]. Dieu voulait qu'il soit « un instrument de choix pour porter [s]on nom devant les nations païennes, les rois et les Israélites » (Ac **9** 15), et Paul répandit, en effet, sa foi nouvelle au sein de nombreuses communautés, effectuant, de 43 à 58, de multiples voyages et écrivant des lettres qui sont devenues partie intégrante du Nouveau Testament. Arrêté et jugé à Rome, il fut décapité sous Néron vers 67.

La Ire Épître aux Corinthiens fut écrite en 57, alors que Paul séjournait à Éphèse depuis deux ans.

Le passage ici présenté constitue le témoignage le plus ancien de la résurrection du Christ. Jésus avait annoncé sa résurrection à plusieurs reprises, comme en témoignent les Évangiles[2]. Après sa mort, il apparaît successivement à deux femmes près de son tombeau, puis à ses disciples.

Paul dégage ici, en recourant à un raisonnement par l'absurde, une conséquence théologique majeure de la foi en la résurrection du Christ : la résurrection de tous les morts, qui n'était pas une évidence pour certaines communautés juives de son époque (*cf. annexe de l'introduction p. 235-236*).

Notes

ce que j'avais moi-même reçu : il est remarquable que Paul présente sa profession de foi comme découlant d'une transmission de témoignages, d'une tradition.

mort pour nos péchés : le Christ, pour les chrétiens, a pris sur lui tous les péchés du monde et, par l'acceptation volontaire de sa mort, il les a anéantis ; par sa résurrection, il est source pour les hommes d'une vie nouvelle, éternelle, qui, d'une certaine manière, concernera le corps lui-même.

selon les Écritures : pour Paul et pour les chrétiens, tous ces événements avaient déjà été annoncés par les prophètes.

Céphas et les Douze : Pierre et les autres apôtres choisis par Jésus.

avorton : peut-être le nom dont ses détracteurs appelaient Paul. Ce dernier se présente comme « le moindre des apôtres » ; le nom de Paul, qu'il prendra en 41, vient du latin *paulus,* « petit, faible ».

encore dans vos péchés : c'est par sa mort et sa résurrection que le Christ

délivre l'homme de ses péchés.
endormis dans le Christ : morts en ayant foi dans le Christ.
prémices : le Christ est le premier des ressuscités, le « premier-né d'entre les morts » (Aux Colossiens **1** 18) ; il précède et annonce tous les autres.
la mort étant venue par un homme : Adam, le premier homme selon la Bible, a rompu par son péché le lien qui l'unissait à Dieu, faisant ainsi entrer la mort dans l'histoire humaine (Genèse **3**), ce que Paul commente en ces termes : « par un seul homme le péché est entré dans le monde » (Aux Romains **5** 12). Tous les hommes à la suite d'Adam sont marqués par cette rupture originelle et ils ne peuvent trouver seuls le salut, ils sont sous l'emprise de la mort. Jésus, fils de Dieu exempt de tout péché, seul intercesseur par qui Dieu peut redevenir propice, libère l'humanité de la faute d'Adam par le sacrifice librement consenti de sa vie : « Ainsi donc, comme la faute d'un seul a entraîné sur tous les hommes une condamnation, de même l'œuvre de justice d'un seul procure à tous une justification qui donne la vie. Comme en effet par la désobéissance d'un seul homme la multitude a été constituée pécheresse, ainsi par l'obéissance d'un seul la multitude sera-t-elle constituée juste » (Rm **5** 18-19). C'est parce que la mort du Christ est source de pardon des péchés qu'elle rend possible la vie éternelle, c'est-à-dire qu'elle anéantit l'implication de la mort par le péché et la remplace par la logique de la rédemption : au péché répond le pardon, à la mort répond la vie, un lien inamissible* restauré entre Dieu et les hommes. En ressuscitant, le Christ ouvre la voie de cette vie nouvelle. Il faut comprendre la résurrection ici annoncée comme une voie de rédemption et non comme une simple prolongation de l'existence après la mort physique.
chacun à son rang [...] lors de son Avènement : dans la 1re Épître aux Thessaloniciens (**4** 16-17), Paul décrit avec plus de détails la résurrection des morts lors du retour glorieux du Christ sur terre à la fin des temps : « Car lui-même, le Seigneur, au signal donné par la voix de l'archange et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts qui sont dans le Christ ressusciteront en premier lieu ; après quoi nous, les vivants, nous qui serons encore là, nous serons réunis à eux et emportés sur des nuées pour rencontrer le Seigneur dans les airs. »
toute Principauté, Domination et Puissance : le Christ aura vaincu toutes les forces du mal.

1. La vocation de Saul est relatée à trois reprises dans les Actes des Apôtres : **9** 1-19 ; **22** 5-16 ; **26** 9-18.
2. Notamment Matthieu **16** 21-23, **17** 22-23, **20** 18-19 ; Marc **8** 31-33, **9** 30-32, **10** 32-34 ; Luc **9** 22, 42-45, **18** 31-34.

Le Jugement dernier

Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, escorté de tous les anges, alors il prendra place sur son trône de gloire. Devant lui seront rassemblées toutes les nations, et il séparera les gens les uns des autres, tout comme le berger sépare les brebis des boucs. Il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux de droite : « Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume qui vous a été préparé depuis la fondation du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir. » Alors les justes lui répondront : « Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te désaltérer, étranger et de t'accueillir, nu et de te vêtir, malade ou prisonnier et de venir te voir ? » Et le Roi leur fera cette réponse : « En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » Alors il dira encore à ceux de gauche : « Allez loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire, j'étais un étranger et vous ne m'avez pas accueilli, nu et vous ne m'avez pas vêtu, malade et prisonnier et vous ne m'avez pas visité. » Alors ceux-ci lui demanderont à leur tour : « Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé ou assoiffé, étranger ou nu, malade ou prisonnier, et de ne point te secourir ? » Alors il leur répondra : « En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, à moi non plus vous ne l'avez pas fait. » Et ils s'en iront, ceux-ci à une peine éternelle, et les justes à une vie éternelle.

L'Évangile selon saint Matthieu (**25** 31-46).

Le Royaume des Cieux annoncé, dévoilé en partie par la prédication, manifesté par l'Église, occupe une place essentielle dans l'**Évangile de Matthieu** : aux chapitres **19** à **25** est évoqué son avènement à la fin des temps, lorsque le Christ – ici appelé « le Fils de l'homme », titre messianique mettant en relief le contraste entre l'humanité de Jésus et la puissance qu'il manifestera dans sa gloire – reviendra pour le jugement universel.

Les hommes y seront jugés sur leurs actes de miséricorde de la vie quotidienne, décrits par Matthieu en des termes qui font écho à plusieurs passages de l'Ancien Testament, en particulier Isaïe **58** 6-8 : « N'est-ce pas plutôt ceci, le jeûne que je préfère : défaire les chaînes injustes, délier les liens du joug, renvoyer libres les opprimés, et briser tous les jougs ? N'est-ce pas partager ton pain avec l'affamé, héberger chez toi les pauvres sans abri, si tu vois un homme nu, le vêtir, ne pas te dérober devant celui qui est ta propre chair ? Alors ta lumière éclatera comme l'aurore, ta blessure se guérira rapidement, ta justice marchera devant toi et la gloire de Yahvé te suivra. »

Le Christ, ayant « revêtu » la condition humaine par son incarnation, peut s'identifier à tout homme et en particulier aux plus humbles : « Puis, prenant un petit enfant, il le plaça au milieu [des disciples] et, l'ayant embrassé, il leur dit : "Quiconque accueille un enfant comme celui-ci à cause de mon nom, c'est moi qu'il accueille ; et quiconque m'accueille, ce n'est pas moi qu'il accueille, mais Celui qui m'a envoyé" » (Marc **9** 36-37).

L'enfant prodigue

Il dit encore : « Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : "Père, donne-moi la part de fortune qui me revient." Et le père leur partagea son bien. Peu de jours après, rassemblant tout son avoir, le plus jeune fils partit pour un pays lointain et y dissipa son bien en vivant dans l'inconduite.

Quand il eut tout dépensé, une famine sévère survint en cette contrée et il commença à sentir la privation. Il alla se mettre au service d'un des habitants de cette contrée, qui l'envoya dans ses champs garder les cochons. Il aurait bien voulu se remplir le ventre des caroubes que mangeaient les cochons, mais personne ne lui en donnait. Rentrant alors en lui-même, il se dit : "Combien de mercenaires de mon père ont du pain en surabondance, et moi je suis ici à périr de faim ! Je veux partir, aller vers mon père et lui dire : Père, j'ai péché contre le Ciel et envers toi ; je ne mérite plus d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes mercenaires." Il partit donc et s'en alla vers son père.

Tandis qu'il était encore loin, son père l'aperçut et fut pris de pitié ; il courut se jeter à son cou et l'embrassa tendrement. Le fils alors lui dit : "Père, j'ai péché contre le Ciel et envers toi, je ne mérite plus d'être appelé ton fils." Mais le père dit à ses serviteurs : "Vite, apportez la plus belle robe et l'en revêtez, mettez-lui un anneau au doigt et des chaussures aux pieds. Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé !" Et ils se mirent à festoyer.

Son fils aîné était aux champs. Quand, à son retour, il fut près de la maison, il entendit de la musique et des danses. Appelant un des serviteurs, il s'enquérait de ce que cela pouvait bien être. Celui-ci lui dit : "C'est ton frère qui est arrivé, et ton père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvré en bonne santé." Il se mit alors en colère, et il refusait d'entrer. Son père sortit l'en prier. Mais il répondit à son père : "Voilà tant d'années que je te sers, sans avoir jamais transgressé un seul de tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau, à moi, pour festoyer avec mes amis ; et puis ton fils que voici revient-il, après avoir dévoré ton bien avec des prostituées, tu fais tuer pour lui le veau gras !"

Mais le père lui dit : "Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Mais il fallait bien festoyer et se réjouir, puisque ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé !" »

L'Évangile selon saint Luc (**15** 11-31).

Jésus parle souvent par paraboles*, récits allégoriques porteurs d'enseignements. Chaque détail du récit signifie un aspect de l'idée à exprimer. Ce mode de communication peut paraître obscur et, de fait, Jésus ne veut pas révéler son message explicitement pour que le projet de salut divin puisse pleinement s'accomplir : « À vous [les disciples] le mystère du Royaume de Dieu a été donné ; mais à ceux-là qui sont dehors tout arrive en paraboles, afin qu'*ils aient beau regarder et ils ne voient pas* [...] » (Marc **4** 11-12). Mais surtout le récit parabolique implique fortement l'auditeur, le forçant à prendre position par rapport aux figures ou actions évoquées. Quand vient l'explication, l'auditeur prend conscience des implications de son point de vue hors de l'histoire racontée. L'éclairage indirect de la parabole lui a permis de ne pas aborder frontalement les paradoxes. Jésus enseigne non pas des vérités dogmatiques, mais une vérité à construire par celui qui la reçoit.

Le texte ici proposé, propre à l'Évangile de Luc, s'insère dans une série de paraboles dites « de la miséricorde », après celles de « La brebis perdue » (**15** 4-7) et de « La drachme perdue » (**15** 8-10). La justice divine y apparaît une nouvelle fois paradoxale : l'idée directrice de ces trois récits est en effet « qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de repentir » (**15** 7).

L'interprétation la plus courante voit dans le père de l'histoire une figure de Dieu le Père, les deux fils représentant deux types d'attitude du chrétien. Mais une parabole est plus que sa simple transposition : sa richesse littéraire en permet une lecture très fine et plurielle[1].

1. La parabole du fils prodigue a suscité de nombreuses relectures : citons *Le Retour de l'enfant prodigue* d'André Gide (1907), la fin des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* (1910), où R.M. Rilke, qui traduira la nouvelle de Gide, interprète la parabole comme « la légende de celui qui ne voulait pas être aimé ». Le *Porche du mystère de la deuxième vertu* de Ch. Péguy (1911) ou, pour l'iconographie, le célèbre tableau de Rembrandt (1669, Saint-Pétersbourg).

Au commencement était le Verbe,
et le Verbe était avec Dieu
et le Verbe était Dieu.
Il était au commencement avec Dieu.
Tout fut par lui,
et sans lui rien ne fut.
Ce qui fut en lui était la vie,
et la vie était la lumière des hommes,
et la lumière luit dans les ténèbres
et les ténèbres ne l'ont pas saisie.

Il y eut un homme envoyé de Dieu.
Son nom était Jean.
Il vint pour témoigner,
pour rendre témoignage à la lumière,
afin que tous crussent par lui.
Celui-là n'était pas la lumière,
mais il avait à rendre témoignage à la lumière.

Le Verbe était la lumière véritable,
qui éclaire tout homme ;
il venait dans le monde.
Il était dans le monde,
et le monde fut par lui,
et le monde ne l'a pas reconnu.
Il est venu chez lui,
et les siens ne l'ont pas accueilli.

Mais à tous ceux qui l'ont accueilli,
il a donné pouvoir de devenir enfants de Dieu,
à ceux qui croient en son nom,
lui qui ne fut engendré ni du sang,
ni d'un vouloir de chair,
ni d'un vouloir d'homme,
mais de Dieu.

Et le Verbe s'est fait chair
et il a habité parmi nous,

et nous avons contemplé sa gloire,
gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique,
plein de grâce et de vérité.
Jean lui rend témoignage et il clame :
« C'est de lui que j'ai dit :
Celui qui vient derrière moi
le voilà passé devant moi,
parce que avant moi il était. »

Oui, de sa plénitude nous avons tous reçu,
et grâce pour grâce.
Car la Loi fut donnée par Moïse ;
la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ.
Nul n'a jamais vu Dieu ;
le Fils unique,
qui est tourné vers le sein du Père,
lui l'a fait connaître.

L'Évangile selon saint Jean (**1** 1-18).

Ce prologue du quatrième Évangile est une méditation, sans doute marquée d'une forte influence platonicienne, sur la nature divine et l'incarnation.
Le Verbe, du latin *verbum* qui traduit le terme philosophique grec *logos** désignant la parole, la raison, c'est la Parole créatrice, l'intelligence divine à l'œuvre dans le monde telle qu'elle se manifeste au chapitre Ier de la Genèse : « Dieu dit : "Que la lumière soit" et la lumière fut » (**1** 3). Selon le Livre des Proverbes (**8** 22-31), c'est la Sagesse qui était aux côtés de Dieu lors de la création du monde, elle dont il est dit qu'elle est « un esprit intelligent, saint, unique, multiple, subtil, mobile, pénétrant, sans souillure, clair, impassible, ami du bien, prompt, irrésistible, bienfaisant, ami des hommes, ferme, sûr, sans souci, qui peut tout, surveille tout, pénètre à travers tous les esprits, les intelligents, les purs, les plus subtils. Car plus que tout mouvement la Sagesse est mobile ; elle traverse et pénètre tout à cause de sa pureté. Elle est en effet un effluve de la puissance de Dieu, une émanation toute pure de la gloire du Tout-Puissant ; aussi rien de souillé ne s'introduit en elle. Car elle est un reflet de la lumière éternelle, un miroir sans tache de l'activité de Dieu, une image de sa bonté [...] » (Le Livre de la Sagesse **7** 22-30).

Ici, le Verbe est identifié à la deuxième personne de la Trinité, Jésus, le Fils de Dieu qui est parole vivante, sagesse personnifiée. Jean affirme nettement l'identité du Verbe avec Dieu, sa préexistence à toute création – « Au commencement était le Verbe » – en même temps que son incarnation : « le Verbe s'est fait chair ».

Notes

au commencement : le Verbe a préexisté à son incarnation, il existe dès avant toute création.
avec Dieu : « avec » rend la préposition grecque *pros,* qui peut indiquer un mouvement vers, mais aussi l'idée d'une proximité affective. Le Fils est dans un perpétuel mouvement d'amour vers le Père.
tout fut par lui : *cf.* Genèse **1**.
lumière : les écrits johanniques, l'Évangile et les épîtres, sont habités par l'opposition entre lumière et ténèbres. La lumière symbolise les forces du bien, les ténèbres le monde sous l'emprise des puissances du mal : « [...] la lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises. Quiconque, en effet, commet le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient démontrées coupables, mais celui qui fait la vérité vient à la lumière, afin que soit manifesté que ses œuvres sont faites en Dieu » (Jn **3** 19-21) ; « Dieu est

Lumière, en lui point de ténèbres » (1 Jn **1** 5).
monde : ce terme, chez saint Jean, désigne tantôt l'univers, tantôt le genre humain, tantôt l'ensemble des hommes pécheurs qui se refusent à Dieu.
les siens : il s'agit vraisemblablement du peuple d'Israël.
enfants de Dieu : par le baptême, l'homme reçoit l'esprit de Dieu. Et « tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit d'esclaves pour retomber dans la crainte ; vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba ! Père ! L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu » (Aux Romains **8** 14-16)
… mais de Dieu : allusion à la génération éternelle du Verbe ou à la naissance virginale de Jésus.
le Verbe s'est fait chair : le Fils unique éternel du Père, à un moment donné de l'histoire des hommes, s'est incarné. Il a été conçu du Saint Esprit, que le dogme de la Trinité établira comme la troisième personne de la Trinité, mais est né d'une femme, Marie.
gloire : dans l'Ancien Testament, c'est la manifestation de la présence de Dieu, de sa puissance révélée par des signes.
plein de grâce et de vérité : Jésus apporte gratuitement aux hommes le salut ; le pardon des péchés obtenu par sa mort et sa résurrection est le fruit de l'amour désintéressé de Dieu. Il révèle aussi Dieu en vérité.
la Loi : l'histoire du peuple d'Israël depuis la sortie d'Égypte a un rôle pédagogique. Les tables de la Loi reçues par Moïse (*cf. texte p. 197*) constituent une première étape dans l'éducation éthique des hommes qui peuvent s'appuyer sur l'observance de règles codifiées pour revenir à Dieu. Jésus accomplit la lettre de la Loi de Moïse en permettant à l'esprit d'amour qui la sous-tend d'habiter dans les cœurs, puisqu'il est lui-même Parole véritable de Dieu.
vers le sein du Père : la préposition grecque *eis* indique un mouvement vers l'intérieur, mais peut aussi signifier le fait d'être dans un lieu.

Seigneur Dieu, donne-nous la paix

Seigneur Dieu, donne-nous la paix – puisque tu nous as procuré toutes choses – la paix du repos, la paix du sabbat, la paix sans soir. Car tout cet ordre très beau de choses très bonnes est destiné à passer, une fois accomplies ses modalités propres. Car en elles ont été faits un matin et un soir.

Mais le septième jour, lui, est sans soir et ne connaît pas le coucher du soleil, parce que tu l'as sanctifié pour qu'il perdure éternellement ; et si toi, après tes œuvres très bonnes, et quoique tu les aies faites dans le repos, tu t'es reposé le septième jour, c'est pour que la voix de ton livre nous dise par avance que nous aussi, après nos œuvres, très bonnes pour cette raison même que c'est toi qui nous les as données, nous nous reposerions en toi dans le sabbat de la vie éternelle.

Car alors aussi tu te reposeras en nous, de la même manière que maintenant tu agis en nous, et ce repos sera tien par nous de la même manière que ces actions sont les tiennes par nous. Mais toi, Seigneur, tu es toujours en action et tu es toujours en repos, et tu ne vois pas pour un temps, ni ne te meus pour un temps, ni ne te reposes pour un temps ; et cependant tu fais à la fois les visions temporelles et les temps eux-mêmes et le repos à l'issue du temps.

Ainsi donc, nous, nous voyons les choses que tu as faites parce qu'elles sont ; mais toi, c'est parce que tu les vois qu'elles sont. Et nous les voyons au dehors parce qu'elles sont et à l'intérieur parce qu'elles sont bonnes ; mais toi tu les as vues faites là où tu les as vues à faire. Et nous, en un temps, nous avons été mus à faire le bien, après que notre cœur l'eut conçu de ton Esprit ; alors que dans un temps antérieur, parce que nous te délaissions, nous étions mus à faire le mal. Mais toi, Dieu unique et bon, tu n'as jamais cessé de faire le bien. Nous faisons certes quelques œuvres bonnes, à vrai dire par un don de toi, mais elles ne sont pas éternelles ; après elles, nous espérons trouver le repos dans ta sublime sainteté. Mais toi, bien qui ne manque d'aucun bien, tu es toujours en repos, puisque tu es toi-même ton repos.

Et comprendre cela ! Qui des hommes le donnera à l'homme ? Quel ange à l'ange ? Quel ange à l'homme ? C'est à toi qu'il faut demander, en toi qu'il faut chercher, chez toi qu'il faut frapper : ainsi, ainsi l'on recevra, ainsi l'on trouvera, ainsi il sera ouvert.

Saint Augustin, *Confessions,* XIII, 50-53
(traduction L. Mellerin).

Saint Augustin, né en 354 à Tagaste (actuellement en Algérie), est l'un des Pères de l'Église les plus connus. D'abord professeur de rhétorique, il demeure pendant neuf ans adepte de la secte manichéenne*, habité du désir de trouver une vérité religieuse. Ce n'est qu'en 386 qu'il se convertit au christianisme, sous l'influence de sa mère Monique et d'Ambroise de Milan. Après son baptême en 387, il mène une vie monastique en Afrique. En 395, il est ordonné évêque d'Hippone et déploie une intense activité à la fois pastorale et sociale, lutte sans relâche contre les hérésies, sans pour autant renoncer à l'idéal monastique. Il meurt en 430 à Hippone alors que les Vandales assiègent la ville.
Il a laissé une œuvre immense, en particulier de nombreux commentaires de textes bibliques.

Les *Confessions* (397-401), autobiographie spirituelle, prennent moins la forme d'un récit que celle d'une prière de louange et d'une méditation. Dans les neuf premiers livres, Augustin raconte sa jeunesse, ses errances puis sa conversion. Dans les quatre suivants, il mène une profonde réflexion sur Dieu, le temps, la mémoire.

Le livre XIII des *Confessions* est en grande partie consacré au commentaire du récit de la Création, contenu dans le premier chapitre de la Genèse. Sa prière finale, que nous pouvons lire ici, est l'occasion pour Augustin de reprendre une ultime fois sa méditation sur la façon dont Dieu, éternel et immuable, peut par le biais des Écritures être en relation avec ses créatures, pourtant sous l'emprise de la temporalité et de la finitude.

NOTES

sabbat : de l'hébreu *schabbat**, le repos, la cessation de toute activité. *Cf.* Gn **2** 1-2 : « Dieu conclut au septième jour l'ouvrage qu'il avait fait et, au septième jour, il chôma *[schabbat]*, après tout l'ouvrage qu'il avait fait. »
la paix sans soir : dans le récit biblique de la Création, les descriptions de chacun des six jours actifs de Dieu s'achèvent par ces mots : « Il y eut un soir, il y eut un matin : [n^{ième}] jour ». Ce n'est pas le cas pour le septième jour, chômé.
cet ordre très beau de choses très bonnes : après chacune des créations, on peut lire dans le texte biblique : « et Dieu vit que cela était bon ». Au terme du sixième jour, « Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon » (Gn **1** 31). Augustin reprend cette expression qu'il a commentée auparavant à de nombreuses reprises.
le septième jour : *cf.* Gn **2** 3 : « Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, car il avait chômé après tout son ouvrage de création. »
la voix de ton livre : il s'agit de la Bible. Le récit de la Genèse n'est pas

seulement à lire comme le récit des origines du monde, mais aussi à interpréter spirituellement.
tu ne vois pas pour un temps : *cf. Confessions,* XIII, 44. Le texte biblique présente les visions qu'a Dieu de sa Création comme des faits successifs. Mais cette expression en termes temporels ne fait que traduire l'incapacité de l'homme à saisir par le langage la vision éternelle de Dieu.
le repos à l'issue du temps : le repos du septième jour annonce le repos éternel de toute créature en Dieu à la fin des temps.
nous voyons [les choses] au dehors parce qu'elles sont… : l'homme créé ne peut que constater par ses sens l'existence du reste de la Création.
à l'intérieur parce qu'elles sont bonnes : grâce à l'Esprit que Dieu a mis en lui pour lui enseigner la charité (XIII, 8), donc par un don de Dieu, l'homme peut discerner le bien.
ainsi il sera ouvert : *cf.* L'Évangile de Matthieu **7** 7. « Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira. »

Voir la Lumière

[Je voyais] fréquemment une lumière qui, tantôt au-dedans de moi, quand mon âme jouissait du calme et de la paix, tantôt loin au dehors, m'apparaissait ou bien se cachait complètement et en se cachant me causait une affliction intolérable, à la pensée que jamais plus elle n'apparaîtrait. Mais tandis que je retombais dans les lamentations et les pleurs, faisant preuve d'un total dépaysement, d'obéissance et d'humilité, elle m'apparaissait, tel le soleil qui déchire l'épaisseur du nuage et se montre peu à peu, doux et sphérique. C'est donc ainsi que toi, l'inexprimable, l'invisible, l'impalpable, l'immobile, celui qui partout et toujours es en tous présent et emplis tout, à chaque instant, pour ainsi dire, nuit et jour, te faisant voir et te cachant, t'en allant et revenant, te voilà disparu et soudain reparu ! peu à peu tu as éliminé en moi l'obscurité, évacué le nuage, réduit l'épaisseur, purgé la chassie des yeux de l'intelligence, débouché et rouvert les oreilles de la pensée, ôté le voile de l'*insensibilité,* et en outre assoupi toute passion et tout plaisir charnel en les expulsant complètement hors de moi. Ainsi donc, m'ayant amené à cet état, tu as purifié le ciel de tout nuage : j'appelle ciel l'âme purifiée en qui, invisiblement, je ne sais comment ni d'où venu, tu te trouves soudain, toi partout présent, et comme un autre soleil te manifestes, ô l'inexprimable condescendance !

Saint Syméon le Nouveau Théologien,
Action de grâces I,
(in Catéchèses, tome III, B. Krivochéine, J. Paramelle ;
Sources chrétiennes n° 113,
(© Éditions du Cerf, 1965, p. 321).

Syméon le Nouveau Théologien (949 – 1022) est une figure majeure de la spiritualité de l'Orient chrétien. Travaillé par l'appel d'une vie spirituelle, il abandonna à vingt-sept ans carrière politique et débauche pour devenir novice auprès d'un maître, puis fut élu supérieur du monastère de Saint-Mamas à Constantinople. Il finit ses jours retiré sur les rives du Bosphore, suite à des différends avec la hiérarchie ecclésiastique : Syméon privilégiait, en effet, l'universalité de l'expérience mystique, à laquelle chaque baptisé peut accéder, à condition d'intérioriser sa foi et de renaître par l'Esprit, par rapport aux institutions ; mais, réhabilité de son vivant, il fut rapidement canonisé*. Artisan du renouveau de la vie monastique, il contribua à la diffusion de la prière de Jésus ; il fut aussi un écrivain exceptionnel, désireux, contrairement à la plupart des autres mystiques d'Orient, de communiquer ses expériences personnelles de rencontre avec la lumière divine. C'est une étape de sa progression spirituelle qu'il décrit ici, s'adressant à Dieu pour lui rendre grâce.
Il s'inscrit dans la riche tradition de la vie monastique née dans les déserts d'Égypte, de Syrie et de Palestine au IVe siècle.
Lorsque le temps des martyrs s'était achevé, le christianisme s'imposant dans l'Empire – toléré par l'édit de Milan en 313, il devint religion officielle sous Théodose à la fin du IVe siècle –, certains chrétiens en quête de radicalité évangélique avaient décidé d'aller affronter les démons au désert en y menant une vie d'ascèse et de prière. Initié par Antoine (~ 251-356), ce mouvement d'ermites solitaires, anachorètes*, se doubla rapidement d'un mouvement cénobitique* : à l'instigation de Pacôme († 346), des communautés s'établirent autour d'un maître spirituel. Toute une littérature fleurit au désert, évoquant la vie des moines et en particulier les difficultés rencontrées pour parvenir à l'*hèsychia**[1], l'apaisement, la tranquillité qui permet la contemplation extatique de Dieu telle que l'expérimente ici Syméon. Ce sont les origines de l'**hésychasme***, spiritualité qui connaîtra son apogée au XIVe siècle au mont Athos avec Grégoire Palamas mais qui imprègne toute l'histoire de l'Orient chrétien : les hésychastes* recherchent l'union à Dieu dans la lumière par la prière incessante et la maîtrise du souffle.

Le moine doit réunir toutes les conditions de la paix du cœur. Le silence extérieur, la solitude[2], l'obscurité sont nécessaires, mais aussi et surtout le silence intérieur : l'esprit doit se libérer de toutes les « pensées » *(logismoi*)* qui l'assaillent. Si l'absence d'objets matériels et d'activités ainsi que l'espace réduit de sa cellule aident le moine à faire le vide dans son esprit pour que Dieu y trouve place, il doit aussi adopter une posture bien précise[3], proche de la position fœtale, qui l'aide à concentrer toutes ses pensées sur son cœur dans un mouvement circulaire, et non rectiligne comme le regard l'est habituellement[4], et à prendre conscience de lui-même comme temple de l'Esprit de Dieu : assis,

immobile, replié sur lui-même pour que sa respiration soit malaisée[5] mais calme, il s'efforce de tenir dans la « prière du cœur », mode d'accès à la concentration parfaite : « Le chat épie la souris, l'esprit de l'hésychaste guette la souris spirituelle[6]. » S'il se dépouille de toutes ses attaches terrestres[7] et déjoue non seulement les tentations physiques comme l'endormissement, la crispation, mais aussi les tentations psychiques telles les pensées superficielles ou la tristesse acédique*[8], le moine dont le cœur est purifié parvient à l'*hèsychia,* « le culte ininterrompu de Dieu et le fait de se tenir ferme en sa présence[9] ».

Les visions des hésychastes sont lumineuses[10]. Souvent, d'après des récits de moines, le corps même des voyants est habité de lumière, comme celui du Christ lors de la Transfiguration. L'objet de leur vision est, en effet, la pure lumière divine, sans aucune forme ni représentations intelligibles[11]. Selon Evagre le Pontique (346-399), qui l'a expérimenté, la lumière est celle de l'intellect du voyant, devenu « lieu de Dieu », car « la prière est une ascension de l'intelligence vers Dieu »[12] ; « par un amour suprême, [elle] ravit sur les cimes intellectuelles l'intelligence éprise de sagesse[13] ». Diadoque de Photicé fait part de la même expérience : « Que l'intelligence, quand elle commence à recevoir fréquemment l'énergie de la lumière divine, devienne tout entière transparente, au point de voir elle-même pleinement sa propre lumière, il ne faut pas en douter. C'est tout à fait ce qui arrive, quand la puissance de l'âme domine les passions[14]. »

Chez Syméon, la purification de l'âme se fait par la rencontre et le dialogue avec le Christ en personne. C'est en prenant conscience de son amour, en participant à son corps que l'être est déifié dans une vision qui dépasse tout langage : « Quand l'intelligence est simple, ou plutôt nue de toute pensée, et revêtue tout entière de la lumière simple de Dieu [...] elle ne peut trouver un autre objet que celui dans lequel elle est établie [...] et la lumière suprême pour ceux qui l'ont atteinte, c'est le repos de toute contemplation » (Syméon, *Chapitres théologiques...*, II, 17, *Sources chrétiennes* 51, p. 75).

---

1. Pour cette notion, on se reportera au *Lexique du désert* de P. Miquel, *Spiritualités orientales*, n° 44, Bellefontaine, 1986, chap. *Hèsychia**, auquel les indications qui suivent doivent beaucoup, tout comme celles concernant la prière du pèlerin russe.
2. « Pour trouver Dieu, il faut être seul ; mais ce n'est là qu'une disposition préalable, car la solitude est aussitôt comblée : "il n'est pas seul, celui qui est uni à Dieu" » (Syméon, *Hymnes**, XXVII, 22, SC 174, p. 281).
3. On pourra noter de grandes similitudes entre les exigences de posture et de concentration de l'hésychasme et celles du *yoga** ou du *zen** (*cf. chapitres consacrés à l'hindouisme et au bouddhisme*).

4. « Au lieu de promener son œil de-ci, de-là, comment ne tirerait-il pas grand profit à le fixer sur sa poitrine ou sur son nombril comme sur un point d'appui ? Car non seulement il se ramasserait ainsi extérieurement sur lui-même, autant qu'il lui sera possible, conformément au mouvement intérieur qu'il cherche pour son esprit, mais encore, en donnant une telle posture à son corps, il renverra vers l'intérieur du cœur la puissance de l'esprit qui s'écoule par la vue de l'extérieur » (Grégoire Palamas, *Défense des saints hésychastes*, Triade 1, 2, 9, p. 91, trad. J. Meyendorff, Louvain, 1959).
5. « Comprime l'aspiration d'air qui passe par le nez, de manière à ne pas respirer à l'aise » (Pseudo-Syméon, *La Méthode d'oraison hésychaste*, éd. I. Hausherr, p. 164).
6. Jean Climaque, *L'Échelle sainte*, XXVII, 8, PG 88, 1097BC, Bellefontaine, p. 274.
7. « Si tu aspires à prier, renonce à tout pour obtenir le tout » (Evagre, *Chapitres de la prière,* 37, Philocalie, tome VIII, p. 52, Bellefontaine, 1987, trad. L. Regnault).
8. L'acédie* est l'un des démons les plus redoutables que les moines doivent affronter au désert. Elle survient dans la torpeur de midi, et emplit le moine de dégoût et de lassitude, lui faisant perdre de vue la finalité de son ascèse.
9. Jean Climaque, *op. cit.*, XXVII, 61, PG 88, 1112C, p. 284.
10. Le thème de la Lumière qui vient de Dieu, qui est Dieu lui-même est traditionnel chez les mystiques. Il a de multiples références dans la Bible même, par exemple dans les Psaumes **4** 7 – « Fais lever sur nous la lumière de ta face » –, **27** 1 – « Yahvé est ma lumière et mon salut » ; dans l'Évangile de Jean **1** 4 – « Ce qui fut en lui était la vie et la vie était la Lumière des hommes » ; dans la Première Épître de saint Pierre **2** 9 – « Il vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière » –, dans la Première Épître de saint Jean **2** 5 – « Dieu est Lumière, en lui point de ténèbres ».
11. « Que tout ce qui lui apparaît en prenant une forme, soit comme une lumière, soit comme un feu, vienne des maléfices de l'ennemi, le divin Paul nous l'enseigne clairement quand il dit que celui-ci se transforme en ange de lumière » (Diadoque de Photicé, *Cent Chapitres spirituels,* 40, Bellefontaine, p. 144, Philocalie 8).
12. *Chapitres de la prière,* 36, *op. cit.*
13. *Ibid.*, 53, p. 54.
14. Diadoque de Photicé, *op. cit.*

Quelle aventure que l'amour !

S'il est chose que je désire, je l'ignore,
prisonnière à jamais
de la nescience abyssale.
L'esprit de l'homme ne peut comprendre
ni sa bouche traduire
ce qu'il trouve dans la profondeur.
Je ne me mêlerai pas aux serviteurs,
qui attendent prix et salaire.
Si quelqu'un me demande où je suis,
je lui répondrai n'en avoir soupçon :
je ne saurai davantage l'exprimer
que meule de moulin nager dans la rivière.
Étrange histoire en vérité
et qui me met en désarroi ;
ce qui est caché aux autres m'est évident.
Comme je poursuivais l'amour,
je suis demeurée en lui,
absorbée dans un simple regard.
Celui qui entend cette simplicité
est captif et bien lié
dans la prison de l'amour :
jamais plus il n'en pourra sortir.
Mais ils sont peu,
ceux qui soutiennent l'amour jusque-là.
Ah ! mon Dieu quelle aventure
de ne plus entendre, de ne plus voir
ce que nous suivons, ce que nous fuyons,
ce que nous aimons, ce que nous craignons.
Nous avons cru jadis posséder quelque chose,
mais c'est du tout au rien que nous chasse l'amour.

Hadewijch d'Anvers, *in Écrits mystiques des béguines*
(traduction, présentation et notes de Fr. J.-B. P., coll. « Sagesses »,
© Éditions du Seuil, 1954, p. 198-199).

En Europe du Nord, à la fin du XII[e] siècle, naît un mouvement spirituel visionnaire initié par des femmes, sans référence à un ordre religieux existant ni à une autorité établie. Celles qu'on appelle les **béguines*** sont des femmes, catholiques, souvent issues de l'aristocratie, qui se retrouvent sans ressource suite à un veuvage et s'organisent en communautés pour des raisons économiques. Mais leur démarche est aussi spirituelle : elles s'engagent par une déclaration d'intention à mener une vie détachée des biens matériels ; leurs cités-couvents sont des foyers de libre-pensée et le lieu d'expériences mystiques dont la finalité est la déification, l'accès à la béatitude dès le monde terrestre. L'Église, très méfiante à l'égard de ces femmes trop indépendantes dont les extases sont fortement teintées d'érotisme, les contraindra à se soumettre à une règle monastique, franciscaine ou dominicaine.

On suppose que Hadewijch d'Anvers, poétesse et mystique flamande de la première moitié du XIII[e] siècle, était béguine, mais sa biographie nous est mal connue. Elle écrivit des poèmes, des lettres d'inspiration courtoise et raconta ses visions extatiques. L'amour, à la fois spirituel et charnel, est le thème central de son œuvre.

Ce texte peut être éclairé par les écrits du dominicain Maître Eckhart (1260-1327), l'un des principaux représentants de la mystique rhénane qui s'épanouit au XIV[e] siècle dans le contexte de renouveau spirituel où s'inscrivent les béguines. Eckhart, qui fut chargé un temps de leur direction spirituelle dans la vallée du Rhin, élabora, tout en dénonçant les dangers de l'extase, une théologie dont les thèmes majeurs – le détachement *(Abgeschiedenheit*)*, le délaissement *(Gelassenheit*)*, l'anéantissement, le dédevenir *(Entwerdung*)*, la déification – peuvent être rapprochés d'intuitions des béguines : Marguerite Porète, exécutée en 1310 pour hérésie, n'écrivait-elle pas dans le *Miroir des âmes simples* que l'âme « devient Dieu par condition d'amour » (chap. 51) ?

L'homme doit devenir Dieu, c'est pour cela que Dieu s'est incarné et qu'il habite en l'homme. À la fine pointe de l'âme de chaque homme Dieu peut naître, mais ce temple intérieur doit être rendu totalement libre et vide par l'humilité, la soumission au Verbe de Dieu. L'homme doit se laisser lui-même pour faire en lui le Néant où Dieu trouve son lieu. Mais cela ne suffit pas ; la pauvreté en esprit, voie de la béatitude, est encore plus radicale : l'homme pauvre « ne veut rien, ne sait rien, n'a rien », il doit même renoncer à désirer Dieu. La béatitude est au-delà de la connaissance et de l'amour, elle est dans le fond de l'âme d'où connaissance et amour émanent. « J'ai souvent dit, et de grands maîtres le disent aussi, que l'homme doit être à ce point vacant de toutes choses et de toutes œuvres, intérieures et extérieures, qu'il puisse être un lieu propre pour Dieu, où

Dieu puisse agir. Mais maintenant nous disons autre chose. [...] S'il en est encore ainsi que Dieu trouve en lui un lieu pour agir, alors nous disons : tant qu'il y a encore cela en l'homme, l'homme n'est pas encore pauvre de la plus grande pauvreté. [...] La pauvreté en esprit advient seulement quand l'homme est à ce point vide de Dieu et de toutes ses œuvres que Dieu, s'il voulait agir dans l'âme, devrait être lui-même le lieu où il voudrait agir » (Sermon 32, *Beati pauperes spiritu,* Matthieu **5** 3 traduit d'après l'édition de J. Quint, Diogenes, 1979, p. 307).

On peut ainsi interpréter l'ignorance de l'objet même du désir qu'évoque Hadewijch, ainsi que la nature indicible et incompréhensible des découvertes faites dans les profondeurs « abyssales », dans un lieu innommable.

L'union d'amour avec Dieu dans l'extase mystique conduit « du tout au rien » car elle s'accomplit dans le Néant du « fond incréé de l'âme » : « Il y a quelque chose qui est au-dessus de l'être créé de l'âme et que rien de créé ne touche, quelque chose qui n'est rien. Même l'ange ne l'a pas, lui dont l'être est pourtant pur [...]. C'est apparenté à la nature de Dieu, c'est *un* en soi-même, cela n'a rien de commun avec quoi que ce soit. [...] C'est un lieu étranger et un désert, trop impossible à nommer pour avoir un nom et trop inconnu pour être connu. Si tu pouvais t'anéantir ne serait-ce qu'un instant, oui, je te le dis, même moins qu'un instant, tout serait à toi de ce que c'est en soi-même. Tant que tu prêtes attention d'une quelconque façon à toi-même ou à n'importe quelle chose, tu sais aussi peu ce qu'est Dieu que ma bouche sait ce qu'est la couleur ou que mon œil sait ce qu'est la saveur » (Sermon 31, *Ego elegi vos de mundo*, Jean **15** 16, *ibid*, p. 302). Eckhart affirme l'identité de l'Un de Dieu avec le Néant, sans nier pour autant le mystère trinitaire spécifiquement chrétien. Dieu n'est pas la Bonté, l'Amour, la Vérité, ni même l'Unité, mais ce dont tout cela procède.

Prière de Luther

Ô Seigneur Dieu tout-puissant ! quelle chose c'est donc que le monde ! comme il force les lèvres des hommes ! Comme leur confiance à Dieu est petite ! Que la chair est faible ! Que le Diable est puissant ! Combien il travaille par ses apôtres et les sages de ce monde ! Le monde marche dans le large chemin où s'en vont les impies, et n'a d'œil que pour ce qui est grand, puissant, magnifique. Si je regarde de ce côté, c'en est fait de moi ; la cloche est fondue, le jugement est prononcé. Ah ! Dieu... ah ! Dieu... ô mon Dieu ! mon Dieu ! Tiens-toi près de moi contre la raison et la sagesse de ce monde. Fais-le, fais-le seul ! Tu dois le faire ! Ce n'est point ma cause, c'est la tienne. Qu'est-ce que ma personne ici ? Qu'ai-je à faire, moi, avec ces grands seigneurs du monde ? Que n'ai-je aussi des jours tranquilles, sans trouble ? C'est ta cause, Seigneur, ta cause juste, éternelle. Soutiens-moi, ô Dieu fidèle, éternel ! Je ne m'appuie sur aucun homme. Tout cela n'est que vanité ; tout ce qui est chair est chair, et tombe. O Dieu ! ô Dieu ! n'entends-tu pas ? Mon Dieu, es-tu mort ? Non, tu ne peux pas mourir, tu te caches seulement. Ne m'as-tu pas choisi ? N'est-ce pas que jamais de ma vie je n'aurais pensé m'élever contre de si puissants seigneurs ? Ah ! Dieu ! viens à mon aide au nom de ton cher Fils Jésus-Christ, ma force, mon bouclier ; fortifie-moi par ton Saint-Esprit, Seigneur, où te tiens-tu ? viens, viens, je suis prêt à y laisser ma vie, comme un agneau. Car cette cause est juste ; c'est la tienne et je ne veux pas me séparer de toi pour l'Éternité. Que cela soit décidé en ton nom ; le monde sera plein de diables. Et si mon corps, ta création, l'ouvrage de tes mains, doit tomber en ruine, mon âme est à toi ; elle t'appartient, elle demeurera éternellement à toi. Amen. Ô Dieu, soutiens-moi. Amen.

Prière de Luther avant son départ pour la diète* de Worms
(*in* Georges Casalis, *Luther et l'Église confessante,*
coll. « Maîtres spirituels », © Éditions du Seuil, 1962, p. 48-50).

Né à Eisleben (Saxe) en 1483, **Luther** devient en 1505 moine augustinien et fait des études poussées de théologie et d'exégèse biblique. Sa recherche d'une certitude de salut trouve sa réponse dans la méditation des écrits de saint Paul et de saint Augustin : en 1515, il rédige un *Commentaire de l'Épître aux Romains* qui deviendra un texte clef du protestantisme. Il y affirme, en effet, que le salut ne dépend pas des œuvres ; les hommes sont incapables de se libérer du péché par eux-mêmes ; seule la foi justifie. Ce texte marque le point de départ de sa lutte contre les pratiques mercantiles des indulgences dans l'Église catholique – possibilité d'acquérir le pardon par des mérites, et en particulier par le don d'argent pour la construction d'édifices religieux. En 1517, il s'y attaque violemment dans quatre-vingt-quinze thèses dont le retentissement est énorme grâce au développement de l'imprimerie; il affirme notamment que l'autorité des Écritures est supérieure à celle du pape et des conciles. Il développe les points essentiels de sa Réforme : l'Écriture seule, la grâce seule, la foi seule. En 1520, il est déclaré hérétique. Après sa convocation à Worms (*cf. infra*), réfugié à la Wartburg, il traduit la Bible en allemand. Pendant plus de vingt ans, il va alors lutter pour l'édification de sa Réforme, définie en 1530 par la *Confession d'Augsbourg*, développant notamment contre Érasme sa doctrine de la prédestination et de l'asservissement de l'homme au mal sans la grâce de Dieu. Il meurt à Eisleben en 1546.

En janvier 1521, Luther est excommunié* par la bulle* *Decet romanum pontificum* et frappé d'anathème*. Après cette condamnation par l'Église de Rome, il est convoqué à la diète de l'Empire à Worms les 17 et 18 avril 1521, c'est-à-dire confronté à l'autorité politique en la personne du jeune empereur Charles Quint, alors que ses livres ont déjà été interdits en mars par un édit impérial. Luther refuse de fuir – « Y aurait-il à Worms autant de démons que de tuiles sur les toits, je voudrais malgré tout y aller » – et décide de comparaître pour témoigner de ce qu'il estime être la vérité. Malgré une grande faiblesse physique, il arrive à Worms le 16 avril acclamé par une grande foule, après une route triomphale, à la mesure des risques qu'il encourt : la condamnation et le supplice de Jan Hus en 1415, réformateur tchèque également excommunié, étaient encore dans les mémoires.

Le 17 avril, il comparaît une première fois devant l'empereur. Très impressionné, il manque d'assurance et, après avoir reconnu pour siens les livres qu'on lui attribue, demande un délai de réflexion lorsqu'on lui demande s'il se rétracte.
C'est au cours de la nuit du 17 au 18 avril qu'il écrit la prière ici présentée. Comme nous le montre le texte, Luther, assailli par les doutes, lui qui a toujours obéi au cours de ses douze années de vie monastique, troublé par la haine de ses

adversaires, accablé de solitude, se tourne vers son Dieu, silencieux mais en qui il garde confiance.
Le 18 avril, Luther refusera avec assurance toute rétractation. Après un long discours, il en vient à la réponse simple, « sans cornes ni sans dents » qu'on lui demande : « À moins d'être convaincu par des témoignages de l'Écriture ou par des arguments rationnels clairs [...], je suis lié en conscience par les passages de l'Écriture Sainte que j'ai cités et prisonnier de la parole de Dieu. Par conséquent, je ne peux ni ne veux me rétracter en quoi que ce soit, parce qu'agir contre sa conscience n'est ni prudent ni salutaire. Que Dieu me vienne en aide. Amen. »
Charles Quint réaffirmera le 19 avril que Luther se trompe, et l'édit du 25 avril condamnera Luther, déclaré ennemi public, au bannissement[1].

1. Cependant, enlevé par son ami et protecteur Frédéric de Saxe, il put se réfugier au château de la Wartburg. *Cf.* M. Monteil, *Martin Luther : la vie, oui, la vie,* « Semeurs », Cerf, 1983.

Chant de l'âme

qui se réjouit
de connaître Dieu par la foi

Je sais bien la source qui coule et fuit
malgré la nuit

Cette source éternelle est bien enfouie
je connais le lieu d'où elle surgit
malgré la nuit

Je n'en sais l'origine n'en a point
mais je sais que toute origine en vient
malgré la nuit

Je sais qu'il n'est nulle chose si belle
et que les cieux la terre boivent en elle
malgré la nuit

De fond je sais qu'on n'en peut découvrir
et que nul à gué ne peut la franchir
malgré la nuit

Sa lumière jamais n'est obscurcie
et je sais que tout éclat en jaillit
malgré la nuit

Je sais qu'ils sont si puissants ses courants
qu'ils baignent tout l'enfer les cieux les gens
malgré la nuit

Issu de cette source le courant
est si vaste je le sais si puissant
malgré la nuit

Le courant qui de ces deux-là procède
l'une ou l'autre je sais ne le précède
malgré la nuit

Cette éternelle source elle est enfouie
en ce pain vif pour nous donner la vie
malgré la nuit

C'est là qu'on appelle les créatures
qui boivent de cette eau même en l'obscur
car c'est la nuit

Cette source vive que je désire
c'est de ce pain de vie que je la tire
malgré la nuit.

Saint Jean de la Croix (1542-1591),
« Chant de l'âme », extrait de « Autres poèmes »
recueilli dans *Nuit obscure, cantique spirituel*
(traduction française établie par Jacques Ancet, « Poésie »,
© Gallimard, 1997, p. 127-129).

La « mystique de la nuit », dont les Espagnols Thérèse d'Avila (1515-1582) et Jean de la Croix (1542-1591) sont les plus grands représentants, s'inscrit dans la lignée de la théologie apophatique* initiée par les néoplatoniciens Plotin et surtout Denys l'Aréopagite (VIe siècle), déjà illustrée ici par la mystique rhénane. On ne peut approcher le Dieu indicible et par essence inconnaissable que par ce qu'il n'est pas, par des analogies ; cependant, l'amour permet l'union avec l'Un, lorsque l'âme est purifiée.

Le Carmel, où Juan de Yepes (1542-1591) entre en 1563, est un ordre mendiant issu de la tradition érémitique orientale et qui a adopté au XIIIe siècle une règle d'inspiration franciscaine. Au XVIe siècle, Thérèse d'Avila entreprend de réformer le Carmel, dans le sens d'un retour à l'austérité originelle. Rencontrant en 1567 celui qui prendra ensuite le nom de Jean de la Croix, elle décèle immédiatement en lui l'homme qui pourra étendre sa réforme aux monastères d'hommes.

C'est dans sa lutte pour la réforme du Carmel que Jean de la Croix entre en conflit avec les « carmes mitigés » qui le font enfermer en 1577 dans un monastère de Tolède. Il passe alors neuf mois enfermé dans un réduit, sans air et sans lumière, dont il ne sort que pour subir injures et coups au réfectoire où on lui donne à terre du pain et de l'eau ; mais il reste silencieux – ses geôliers le surnomment « lime sourde » – et ne cède pas à la tentation de renoncer. Le 16 août 1578, il parvient enfin à s'évader, et c'est alors qu'il révèle aux carmélites qui l'ont recueilli les poèmes qu'il a composés dans l'épreuve, et notamment notre texte.

Le contraste est saisissant entre son dénuement, sa souffrance, et la beauté des strophes qui naissent dans son esprit. Il dira à la fois qu'il n'a reçu aucune consolation de Dieu – « il me dit n'en avoir éprouvé jamais, que tout souffrait, l'âme et le corps » –, et qu'« une seule grâce parmi celles que Dieu [lui] fit là-bas ne se peut payer par de nombreuses années de prison », exprimant par ces contradictions que c'est précisément dans la « nuit obscure », au fond du rien, que Dieu se révèle : dans la souffrance vécue en communion avec le Christ qui a souffert sur la croix, le croyant peut en effet progresser dans l'imitation de ce dernier, ce qui est le sens de sa vie spirituelle.

Jean médite ici sur la Trinité, évoquée à travers l'eau qui coule, source d'abondance au cœur de l'enfermement.

NOTES

la source : le Père origine de tout.
issu de cette source : le Fils engendré par le Père.
le courant qui de ces deux-là procède : l'Esprit saint qui procède du Père et du Fils.
le pain vif : l'eucharistie.

La prière de Jésus

Voilà comment je vais maintenant, disant sans cesse la prière de Jésus, qui m'est plus chère et plus douce que tout au monde. Parfois, je fais plus de soixante-dix verstes en un jour et je ne sens pas que je vais ; je sens seulement que je dis la prière. Quand un froid violent me saisit, je récite la prière avec plus d'attention et bientôt je suis tout réchauffé.

Si la faim devient trop forte, j'invoque plus souvent le nom de Jésus-Christ et je ne me rappelle plus avoir eu faim. Si je me sens malade et que mon dos ou mes jambes me fassent mal, je me concentre dans la prière et je ne sens plus la douleur. Lorsque quelqu'un m'offense, je ne pense qu'à la bienfaisante prière de Jésus ; aussitôt, colère ou peine disparaissent et j'oublie tout. Je suis devenu un peu bizarre. Je n'ai souci de rien, rien ne m'occupe, rien de ce qui est extérieur ne me retient, je voudrais être toujours dans la solitude ; par habitude, je n'ai qu'un seul besoin : réciter sans cesse la prière, et quand je le fais, je deviens tout gai.

Dieu sait ce qui se fait en moi.

Naturellement, ce ne sont là que des impressions sensibles ou, comme dirait le starets, l'effet de la nature et d'une habitude acquise ; mais je n'ose encore me mettre à l'étude de la prière spirituelle à l'intérieur du cœur, je suis trop indigne et trop bête. J'attends l'heure de Dieu, espérant en la prière de mon défunt starets. Ainsi je ne suis pas encore parvenu à la prière spirituelle du cœur, spontanée et perpétuelle ; mais grâce à Dieu, je comprends clairement maintenant ce que signifie la parole de l'Apôtre que j'entendis jadis : « priez sans cesse ».

Anonyme, *Récits d'un pèlerin russe.*
(traduction et présentation de Jean Laloy,
© Éditions du Seuil, 1966, p. 39-40).

La « prière du cœur » ou « prière de Jésus » est une technique spirituelle très simple fondée sur la maîtrise du souffle, que l'on peut rapprocher des *mantras** de l'hindouisme. Elle consiste à appliquer à la lettre les paroles de saint Paul dans sa Ire Épître aux Thessaloniciens, « Priez sans cesse » (**5** 17), en répétant sans fin le nom de Jésus, que sa signification (« Dieu sauve ») rend efficace, ou encore un énoncé bref comme l'invite du Psaume **70** : « Ô Dieu, vite à mon secours, Yahvé, à mon aide ! » L'intérêt de la formule brève est double : elle se calque sur la respiration, l'inspiration permettant l'accueil et l'expiration l'abandon à Dieu, et elle empêche de se perdre dans des pensées vagabondes. « Le Nom de Jésus-Christ [...] est une nourriture bienheureuse, si tu la rumines en tout temps comme la brebis qui fait remonter sa nourriture et goûte la douceur de la ruminer jusqu'à ce que la chose soit assimilée » (*Apophtegme de saint Macaire, Sentences des Pères*, III, Solesmes, 1976, Am 152, 6, p. 166).
Dans la tradition monastique, elle se pratique dans une posture bien particulière : « Courbé avec peine, avec une vive douleur de la poitrine, des épaules et de la nuque, tu crieras avec persévérance : "Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi" ». Puis, à cause de la contrainte et de la difficulté, peut-être aussi de l'ennui, tu diras : "Fils de Dieu, aie pitié de moi" [...][1]. » Elle conduit ultimement à la vision lumineuse de Dieu (*cf. texte de Syméon p. 254*).

Née chez les Pères du désert, elle était appelée à un grand développement en Orient. Les moines du mont Athos, qui pratiquent l'hésychasme défendu par Grégoire Palamas (1296-1359), en font le centre de leur pratique : ils veulent retrouver l'unité originelle en chassant les pensées par la concentration. C'est ensuite surtout en Russie, au XVIe siècle puis à la fin du XVIIIe siècle où la *Philocalie,* recueil d'écrits ascétiques et spirituels sur la lumière incréée, fut éditée, que la « prière du cœur » se répand dans les pratiques populaires. Les *Récits d'un pèlerin russe,* parus pour la première fois à Kazan vers 1865 sans nom d'auteur, témoignent de ce renouveau.

NOTE

starets* : mot russe signifiant « vieillard ». C'est le nom de l'ancien qui, dans la tradition monastique, accompagne le jeune moine pour l'aider à progresser dans sa démarche spirituelle (*cf.* le starets Zosime dans *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski).

1. Grégoire le Sinaïte, *Sur la manière de s'asseoir pour faire la prière hésychaste,* PG 150, 1329A, trad. P. Miquel.

L'humanité de Dieu

L'humanité de Dieu et la connaissance qu'on peut en avoir appellent la pensée et le témoignage chrétiens, notamment la théologie, à adopter une *attitude* et une *orientation* précises. Leur objet ne plane jamais au-dessus du vide, ni ne s'exprime sous la forme d'une pure théorie.

La théologie n'établira jamais, ni ne pensera ni n'enseignera des vérités reposant sur elles-mêmes ou qui se mettraient elles-mêmes en mouvement : jamais il ne s'agira pour elle d'énoncer une vérité abstraite sur Dieu, sur l'homme ou sur leurs relations. Elle se refusera à constater seulement, à réfléchir, à établir des références, sous la forme d'un monologue. Disons-le en passant : il n'existe pas d'imagerie théologique.

L'humanité de Dieu, justement, ne se laisse pas fixer dans une image - tout simplement parce qu'elle est un événement.

Dans son essence, lorsqu'elle dépend vraiment de son objet, la théologie est une prière et une prédication. Elle ne peut s'élaborer, par conséquent, que dans un dialogue. Elle repose sur le motif extérieur que voici : la relation entre Dieu et l'homme *concerne tous les hommes,* parce qu'en elle, c'est-à-dire en Jésus Christ, l'affaire de tous les hommes a été prise en mains et qu'il a été décidé de leur vie et de leur mort ; tous devraient donc le savoir pour pouvoir se décider à leur tour devant cet événement et y prendre part ; or, beaucoup trop de gens ne le savent *pas encore,* ne le savent plus ou le savent mal ! Il est donc nécessaire et même ordonné de leur annoncer, de leur répéter que cet événement les concerne : *tua res agitur.*

La pensée chrétienne tourne autour de la Parole divine de l'Alliance et, en même temps, autour de l'homme qui ne reçoit *pas* ou *mal* cette Parole, et auquel il faut par conséquent la communiquer. Et de même que le langage chrétien est prière envers Dieu, il est proclamation à l'adresse de l'homme.

Karl Barth, *L'Humanité de Dieu*
(traduction J. de Senarclens, © Éditions Labor et Fides, Genève, 1956.
Cité dans A.-M. Schmidt, *Jean Calvin et la Tradition calvinienne,*
coll. « Maîtres spirituels », Seuil, 1957, p. 183-184).

Karl Barth (1886-1968), théologien calviniste suisse, engagé dans la résistance contre le nazisme, à l'origine en 1933-1934 de la naissance de l'Église confessante en Allemagne, a profondément marqué la théologie chrétienne du XX[e] siècle. S'opposant aux tendances anthropocentriques qui prédominent dans les facultés de théologie suisses et allemandes qu'il a fréquentées, Barth refuse l'assimilation de la foi à une morale que l'homme pourrait déterminer seul. Aussi réaffirme-t-il avec force, en particulier dans son commentaire de l'Épître aux Romains écrit pendant la Première Guerre mondiale, la transcendance* de Dieu : la parole humaine par elle-même, qui ne fait que projeter des sentiments humains, ne peut que revenir sans cesse à l'homme, elle est impuissante à rendre compte de Dieu ; c'est uniquement par la grâce de Dieu – Dieu qui, par Jésus-Christ sa Parole incarnée, a parlé le premier – qu'elle peut malgré sa faiblesse accéder au Créateur.

Par la suite, notamment dans son œuvre principale, une *Dogmatique* imposante, somme théologique écrite entre 1932 et 1964 (et demeurée inachevée), Barth mettra l'accent sur la présence de Dieu au cœur de l'humanité, de par l'incarnation de son Fils : « [...] Car la divinité, comme telle, a aussi le caractère d'une humanité. En Jésus-Christ, tel que la Bible en témoigne, il n'est pas question d'un Dieu abstrait, c'est-à-dire séparé de l'homme dans sa divinité, éloigné et étranger, qui ne serait donc pas humain, mais en quelque sorte inhumain[1]. »

La théologie, qui repose non pas sur des raisonnements humains, mais sur la parole de Dieu révélée dans la Bible, est là non pas pour édifier un discours autonome mais pour aider l'homme à participer à la grâce. Elle est d'abord écoute, contemplation reconnaissante et joyeuse du *Don de Dieu en Jésus-Christ,* et c'est à partir de l'assurance donnée par la foi qu'elle peut explorer toutes les réalités humaines, avec la raison comme auxiliaire. Elle se doit de délivrer un message qui s'adresse à toute l'humanité, dans l'esprit de saint Paul : « Annoncer l'Évangile en effet n'est pas pour moi un titre de gloire ; c'est une nécessité qui m'incombe » (I[re] Épître aux Corinthiens **9** 16).

Note
tua res agitur : « c'est ton affaire qui est en jeu. »

1. 1956, cité dans *Encyclopédie Universalis,* 1995, art. « Barth ».

Infimes, éphémères mais nécessaires,
ensevelis dans l'immense mais conscients,
perdus dans l'innombrable mais uniques,
façonnés d'éléments complexes et ambigus
mais encore essentiellement simples,
limités de toutes parts dans le faire et le dire,
mais en soi proprement mystère,
inachevés par nature et sans cesse perturbés
mais en puissance de s'accomplir.
Livrés aux lois de la matière et de la vie,
liés sans recours aux cadences des temps et des lieux
mais libres et responsables en notre centre même.
Sujets au malheur, voués à la mort mais appelés à être.
Solitaires parmi les solitaires
qui se côtoient plus qu'ils se connaissent
mais sur le chemin de l'Unité.
Très improbables dès la naissance,
toujours plus improbables dans la croissance.
Tâtonnant face à l'inextricable,
trébuchant affrontés à l'impossible,
sollicités sans cesse vers le moins-être,
par la foi et la fidélité
nous existons dans la stabilité
au milieu de tout ce qui se dissipe,
nous devenons avec sécurité
au milieu de tout ce qui se corrompt.
Héritiers d'un labeur immense, visités par une présence
qui appelle plus qu'elle ne commande,
poussés, soulevés, sollicités, élevés au-dessus de nous-mêmes,
émergeant de la servitude, atteignant à la liberté,
ouvriers d'un avenir sans fin inséparable de vous,
mon Dieu, nous vous magnifions !
Quel que soit notre destin même misérable, même tragique,
nous sommes pour votre plénitude.
Elle est notre béatitude.
Quand nous serons purement nous-mêmes
à notre place dans le réel au-delà du faire et du paraître,
hors des plaisirs et des souffrances,

des désirs et des projets, des soucis et des angoisses,
nous partagerons la joie d'être avec l'ensemble des vivants
qui dépassent l'appétit de vivre,
ces échos de votre bonheur,
-- Père --

Pour le croire en vérité malgré tout ce qui le nie,
donnez-nous la force de porter en votre présence
nos misères dans la dignité,
notre grandeur malgré nos pauvretés,
notre être en devenir dans son autonomie
au cœur des contingences tout au long de la vie.
Que notre foi dans sa nudité
par son enracinement en nous
l'emporte sur notre cécité.
Que notre parole dans sa vérité
par son action sur nous
affermisse nos pas
sur le chemin de l'être.

Marcel Légaut, *Prières d'homme*
(Aubier, 1984, p. 53-58).

Marcel Légaut (1900-1990), agrégé de mathématiques, professeur de faculté, abandonne l'Université à quarante ans pour devenir berger. Marié et père de six enfants, il mène pendant cinquante ans une intense recherche intellectuelle et spirituelle, qui trouve son expression dans des sessions de réflexion et dans une vingtaine d'ouvrages sur la vie spirituelle et la nécessaire rénovation du christianisme.

Marcel Légaut insiste sur le fait que la prière doit être une création personnelle, venant du plus profond de l'homme : « On ne prie vraiment que si l'on crée sa prière, soit que la formulation soit nouvelle, venant de nous, soit qu'elle soit la re-création par appropriation personnelle d'un texte ancien. On doit créer sa prière à longueur de temps, suivant les cadences de son développement personnel, de ce qui a été vécu, de ce qui est et sera à vivre » (*Intériorité et Engagement,* Aubier, 1977, p. 85). Il a cependant proposé quelques textes de prières, dont celui ici cité.

NOTES

être devant soi… : « C'est à partir de notre être le plus personnel que l'on peut rencontrer Dieu dans une démarche qui nous exprime tout entiers et que nul autre ne peut faire à notre place » ; « Devenir homme relève à ce point de l'essentiel, tel qu'il se propose secrètement et singulièrement à chacun, qu'on doit découvrir personnellement en soi-même et pour soi-même en quoi consiste cet essentiel ; nul ne saurait y atteindre autrement, et simplement le recevoir d'autrui par enseignement, par imitation ou quelque initiation » (*ibid.*, p. 17).

infimes, éphémères mais nécessaires : « Toujours la même chose, qu'on l'appelle d'une manière ou d'une autre : ce qui fait que la vie mérite d'être vécue, le sens de la vie […] la mission pour laquelle nous sommes en quelque sorte indispensables, si infimes et éphémères que nous soyons, notre appel à être, notre raison d'être, notre nécessité d'être, tous ces éléments qui sont des émanations concrètes de notre mystère » (*ibid.*, p. 101).

… sur le chemin de l'être : « Grâce à cette décision (devenir berger) et à la succession de ses conséquences, qui m'ouvrent sur une disponibilité, une capacité de créer aussi large que cela m'est possible et à chaque étape de mon histoire, […] je suis sur le chemin vers l'être que je serai ; la consistance et l'authenticité qu'il m'est permis ainsi d'atteindre donnent à tout moment leur poids et leur exactitude à mes prières et les font exister devant Dieu » (*ibid.*, p. 104).

L'ISLAM

Dieu se révèle par son Prophète*

- ***'Al Fâtiha*, sourate I du Coran (VIIe siècle)**
- **Dieu créateur, extraits de sourates du Coran (VIIe siècle)**
- ***La Lumière*, extrait de la sourate XXIV (VIIe siècle)**
- ***Le Décret*, sourate XCVII (VIIe siècle)**
- **Husayn Mansûr Hallâj, L'union à Dieu, extrait du *Dîwân* (Xe siècle)**
- **Ibn 'Arabî, Tant de fois t'ai-Je appelé (XIIIe siècle)**
- **Rûmi, Le retour vers Dieu, *Odes mystiques** (XIIIe siècle)**
- **Cheikh Ahmad al-'Alawî, Le vin de Dieu, extrait du *Dîwân* (XXe siècle)**
- **Muhammad Iqbal, La prière, extrait de *Reconstruire la pensée religieuse de l'Islam* (1930)**

Le Dieu de l'Islam[1], dont la sourate* liminaire du Coran, ici dans la traduction d'Edouard Montet[2], dit la grandeur et la miséricorde (*cf. texte p. 306*), est avant tout le Dieu unique, Seigneur des mondes, celui qui se révèle* dans la Création sans cesse renouvelée plutôt que dans l'histoire : c'est ce que nous dit la sélection de versets du deuxième texte présenté dans cette partie (*cf. p. 309-310*). « Lumière des ciels et de la terre » (*cf. texte p. 313-314*), il se révèle par ses anges en faisant descendre sur Muhammad sa Parole incréée, en une nuit célébrée dans la sourate du *Décret* (*cf. texte p. 317*).

Plusieurs voies sont ouvertes aux hommes pour rejoindre Dieu : plutôt que celles de l'obéissance juridique ou de l'intellection des signes, nous avons voulu présenter ici celle de l'amour, telle qu'elle apparaît dans l'abondante tradition mystique musulmane. Les textes choisis, qui en illustrent la diversité géographique – Hallâj mort à Bagdad, Ibn 'Arabî originaire de l'Andalousie, Rûmi le Persan, 'Alawî l'Algérien –, chantent avec une grande puissance poétique l'amour de Dieu, le désir de la fusion avec lui (*cf. texte p. 319*), les appels qu'il adresse à tous les sens (*cf. texte p. 321-322*), l'espoir de la

résurrection* auprès de lui (*cf. texte p. 324*). S'il se dévoile à chacun dans la solitude, il peut aussi choisir des guides à qui il donne la grâce de la connaissance : ainsi 'Alawî, le cheikh* soufi*, invite ses disciples à le suivre sur la voie (*cf. texte p. 326*).

L'analyse de Muhammad Iqbal sur la prière, qui clôt ce chapitre (*cf. p. 328-329*), invite à une réflexion sur le sens des rituels et des lois de l'islam, liens à Dieu et non fins en soi.

La religion musulmane

« Il n'y a de dieu que Dieu et Muhammad est son prophète. » La profession de foi* de l'islam est tout entière contenue dans cette affirmation d'un monothéisme* absolu, révélé dans le Coran, Parole reçue de Dieu par Muhammad dans la péninsule arabique au VII[e] siècle de notre ère.

Dernière en date des religions monothéistes*, l'islam s'inscrit au terme d'une longue tradition prophétique*, reflétée déjà par l'Ancien Testament. Mais s'il en scelle l'accomplissement, ce n'est pas tant au terme d'un parcours historique que par un retour à la révélation* source, celle qu'Abraham avait reçue[3] : il est la religion parfaite, originelle et définitive, dans laquelle Dieu parachève sa révélation[4]. Son nom même en témoigne : ce ne sont ni l'origine géographique, ni le prophète Muhammad, simple moyen de Dieu, qui donnent leur nom à l'islam, mais une attitude fondamentale envers Dieu, la « soumission » (de la racine de *salâm,* la « paix »), le renoncement à soi-même dont Abraham, par son obéissance aux commandements divins, est un modèle.

Porté par la conviction inébranlable et la puissance de persuasion remarquable de ses croyants, l'islam a dès son origine connu une expansion géographique fulgurante. En Europe anciennement coloniale, elle est surtout perçue à travers le prisme des interactions entre volonté d'émancipation nationale et vocation de l'islam à la conversion universelle, dans le contexte de la constitution des États modernes. Et de fait, il est difficile d'aborder l'islam en séparant le temporel du spirituel, car l'islam est indissociablement une civilisation, une religion *(dîn*)* dont les cultes et pratiques rituelles sont très précisément définis, le modèle de société *(dawla*)* d'une communauté *(umma*),* avec ses codes éthiques, politiques et juridiques — c'est Dieu et lui seul qui détient le pouvoir législatif : la révélation coranique, qui détermine entièrement la vie du musulman, n'établit aucune distinction entre le profane et le sacré ; Muhammad, le modèle de tous les croyants, était tout à la fois chef spirituel et politique, chef militaire, père, époux et homme de prière, sans qu'il soit vraiment possible d'établir une frontière entre ces aspects de sa vie[5].

Notre objectif ici étant uniquement d'introduire la sélection de textes présentés, nous nous concentrerons, à travers une approche succincte des textes sacrés et des pratiques religieuses, de la Vérité révélée et de la Loi, sur la vocation spirituelle de l'islam : relier le Dieu créateur à l'homme, son

« lieutenant » sur terre, créé à son image et destiné à revenir à lui. Après avoir rappelé les origines historiques de l'islam et en particulier la vie du Prophète, Muhammad, ainsi que les scissions qui l'ont suivie, nous tenterons d'éclairer quelques lignes de force de la révélation coranique concernant les attributs de Dieu et le prophétisme*, puis nous nous interrogerons sur le sens de ce que Dieu demande à l'homme d'accomplir pour revenir à lui.

1. LES ORIGINES DE L'ISLAM

LA VIE DE MUHAMMAD

La vie de Muhammad nous est connue par quelques allusions du Coran, mais surtout par des traditions orales issues de ses proches, fixées vers le IX[e] siècle, comme la célèbre *Sirat al-Nabi,* « La vie du Prophète » d'Ibn Hisham.

Muhammad naquit vers 570 de notre ère à La Mekke, ville d'Arabie proche des rives de la mer Rouge.

La Mekke était une cité de négoce : très tôt orphelin, élevé par son oncle Abû Talib, notable, Muhammad devint commerçant et épousa vers vingt-cinq ans la riche veuve Khadîja chez qui il travaillait[6]. Mais c'était aussi une cité de pèlerinage : Muhammad appartenait à une famille de la tribu des Qurayshites, qui avaient la garde de la Ka'ba, haut-lieu de pèlerinage, centre du culte de nombreuses divinités vénérées par tous les Arabes, bâtiment de pierre en forme de cube comportant dans son angle sud-est une « pierre noire » venue du ciel.

Vivant dans un milieu polythéiste*, mais pénétré d'influences juives et chrétiennes[7], Muhammad eut certainement des contacts avec les croyants monothéistes de sa région, mais cela est mal connu. L'on sait simplement que le futur prophète se retirait fréquemment pour de longues retraites dans une grotte du mont Hirâ'(« mont de la Lumière ») proche de la ville, dans le désert. Au cours de l'une d'entre elles [8], il reçut la visite d'un ange, Gabriel, qui lui révéla les premiers versets d'un livre venu de Dieu en lui ordonnant de les réciter[9] : cet épisode, appelé la « descente » *(tanzîl*)* du Coran, constitue le miracle fondateur de l'islam.

Muhammad informa peu à peu sa famille et ses amis de ces premières révélations – parmi les tout premiers convertis, citons Khadîja, Ali, Abû Bakr –, et ce n'est qu'après deux années d'interruption que la dictée divine reprit, plus intense. Peu à peu, une communauté de convertis se forma, autour de Muhammad et du Coran.

Pendant une vingtaine d'années, Muhammad prêcha le message qu'il avait reçu. Jusqu'en 622, il demeura à La Mekke. Mais il se heurtait à l'hostilité des chefs de clan de la tribu des Qurayshites qui l'accusaient de tromperie et

refusaient de se soumettre à un dieu unique ; de plus, les paroles coraniques, qui stigmatisaient la pratique de l'usure, les injustices sociales, étaient ressenties comme une menace par les riches commerçants de La Mekke. En 619, Khadîja et Abû Talib moururent. Sans famille, Muhammad se retrouvait dans l'impossibilité de poursuivre une vie sociale ou commerciale à La Mekke. C'est sans doute dans cette période difficile de sa vie qu'eut lieu le deuxième miracle de l'islam : Muhammad fut mystérieusement enlevé au ciel vers Jérusalem[10], puis monta jusqu'au trône de Dieu et reçut une révélation.

En 622, il s'enfuit avec ses amis pour se réfugier à Yathrib, ville située à environ quatre cents kilomètres au nord de La Mekke et qui allait être par la suite appelée Médine, « la ville » du Prophète. Cette émigration *(hijra*)* forcée, l'Hégire*, marque le début du calendrier musulman[11] et de l'expansion de l'islam : le groupe minoritaire de La Mekke va devenir une communauté conquérante ; la première mosquée est construite. D'abord monothéisme propre aux Arabes, l'islam va très vite acquérir une vocation universaliste : le refus des juifs médinois de se convertir marque une rupture[12], l'islam se définit désormais comme la seule religion demeurée fidèle à l'esprit d'Abraham, la seule « religion pure » *(hanif*)*. L'histoire de Muhammad se confond avec celle de l'islam : il n'est plus seulement le chef d'une communauté de croyants, mais, tout en continuant à recevoir de nouvelles révélations, suivant les initiatives divines et les besoins de la communauté, il devient un véritable chef politique, juridique et militaire[13] : les expéditions militaires contre les Mekkois et les polythéistes de toute l'Arabie se multiplient. En 624 a lieu la première grande victoire musulmane à Badr[14] ; en 630, les musulmans prennent La Mekke et les Mekkois se convertissent. Lorsque Muhammad meurt d'une pleurésie le 8 juin 632 à Médine, l'islam s'est déjà répandu dans la plus grande partie de la péninsule arabe.

Muhammad est fondamentalement une figure d'intermédiaire, le chef temporel et celui qui transmet la Parole coranique : envoyé de Dieu parmi les hommes, il reçoit la révélation du Coran descendue en lui au cours de la *laïlat el-Qadr** (« nuit de la puissance qui destine »). Mais il monte aussi au ciel, élevant ainsi l'homme vers Dieu au cours de la *laïlat el-mi'râj** (le « voyage nocturne »). Il demeure toujours un homme, mais les musulmans l'honorent comme *Sayyidunâ* (« Notre Seigneur »).

LES PREMIERS TEMPS DE L'ISLAM APRÈS LA MORT DU PROPHÈTE

Évoquons très brièvement les difficultés dans la succession de Muhammad, car elles sont à l'origine des grandes scissions entre familles de l'islam et déterminent les orientations de l'exégèse*. Il ne s'agit nullement de différends dogmatiques*, mais de conflits d'ordre personnel et politique, liés aux mariages multiples du Prophète. Si les trois premiers califes* (de l'arabe *khalîfa*, « représentant, lieutenant ») du Prophète, Abû Bakr as-Siddîq (le père d'Âisha, épouse de Muhammad), compagnon de la première heure (632/11-634/13[15]), 'Umar Ibn al-Khattâb ou Omar (634/13-644/23) et 'Uthmân Ibn 'Affân (644/23-656/35) étaient des partisans de la veuve de Muhammad, 'Âisha, le quatrième calife, en revanche, 'Alî Ibn Alî Tâlib (656/35 - 661/40), gendre et cousin du Prophète, avait lui épousé Fâtima, la fille de Muhammad et de Khadîja : lui et ses partisans, la *shî'at 'Alî*, n'acceptaient pas l'élection des trois premiers califes par la majorité de la communauté et réclamaient le droit de succession pour les descendants du Prophète par sa fille Fâtima.

Aujourd'hui encore, la division subsiste entre les **sunnites*,** courant largement majoritaire de l'islam (environ 85 %), ensemble des musulmans qui reconnaissent les quatre premiers califes dits « bien dirigés » *(khulafâ' arrâshidûn)*, et les **shî'ites*** (de la *shî'at 'Alî*), pour qui Alî est le successeur de Muhammad et le premier d'une série de chefs spirituels, les *Imâms**. Signalons également la branche très minoritaire des **khârijites*,** « ceux qui sont sortis », qui ont abandonné Ali et qui refusent les conflits de succession, réclamant la liberté de choix pour tout musulman dans l'élection du calife.

LE CORAN

De la Révélation orale à la fixation par écrit

Le Coran fut révélé par bribes à Muhammad entre 610 et 632, à une époque où une civilisation de l'oralité prédominait en Arabie : c'est seulement vers le VIII[e] siècle que la culture de l'écrit allait s'imposer. Muhammad, selon la Tradition, ne savait pas écrire. Aussi transmit-il au fur et à mesure à ses proches ce qu'il avait entendu : eux mémorisèrent ses paroles et, pour certains, les fixèrent par écrit sous sa dictée, de manière dispersée et fragmentaire. Le Coran comporte de multiples allusions à l'existence d'un texte à versets récité. Ainsi : « Ils disent : "Ce sont des contes d'Anciens qu'on écrit pour lui ; on les lui dicte matin et soir" » (XXV, *La Loi,* 5) ; « Quand on lui récite nos Versets, il se détourne avec orgueil » (XXXI, *Luqman*, 7).

À la mort du Prophète, son successeur, Abû Bakr (632/11-634/13), malgré ses réticences face à l'écrit, fit procéder à des recensions : avec les guerres disparaissaient en effet ceux qui connaissaient des pans de la Révélation par cœur.

Selon la Tradition, c'est sous le troisième calife, 'Uthmân (644/23-656/35), que fut établie la recension complète du texte coranique, à partir de collections écrites et de transmissions orales qui se poursuivaient. Il s'agissait pour lui de diffuser dans les territoires conquis un texte contenant la Révélation divine entière et définitive : un texte qui garantisse la mission divine de Muhammad, qui soit susceptible de rivaliser avec les Écritures des juifs ou des chrétiens et qui permette la définition d'une identité islamique forte et immuable.

Il est probable cependant que le texte ne s'est pas complètement stabilisé avant le cinquième calife omeyyade 'Abdalmalik (685/65-705/85) et même, selon quelques chercheurs contemporains, avant le IX[e] siècle. L'histoire de la constitution du texte demeure obscure, mais il est certain que les interventions politiques successives y ont joué un rôle déterminant et que les recensions ont été marquées par des choix d'ordre, de contenu : les échos de versions non uthmaniennes qui sont parvenus jusqu'à nous en témoignent. Mais elles furent toutes éliminées en 935/322.

La forme même du texte laissait la porte ouverte à de multiples lectures : noté sans autres voyelles que les *a, o, u* longs, et avec des signes consonantiques qui pouvaient être identiques pour noter deux consonnes différentes, il était à l'origine surtout un aide-mémoire pour des gens qui connaissaient par cœur son contenu.

Quand il s'agit de transmettre un texte à des communautés nouvelles, il fallut faire effort pour que la langue puisse noter un texte stable. Toutes les recensions divergentes étaient appelées à disparaître. Sous 'Abdalmalik, l'orthographe du Coran fut homogénéisée. Au X[e] siècle, sous l'autorité d'Ibn Mugâhid, les possibilités de lecture du Coran, c'est-à-dire les façons de prendre en compte les variantes grammaticales et orthographiques, furent limitées à sept. La lettre du texte fut ainsi définitivement fixée, et le Coran devint la référence absolue de la foi et de la Loi, pour toutes les branches de l'islam : « Voici la Religion immuable » (XXX, *Les Romains,* 30). Il fonde aujourd'hui encore l'unité de l'*umma* sur toute la planète.

La forme du texte coranique

Du fait de sa composition par étapes, le Coran ne constitue nullement une longue séquence linéaire, mais bien plutôt un ensemble composite, souvent répétitif, d'unités courtes et denses d'une grande intensité poétique.

Il se compose de 114 sourates (ou chapitres), classées conventionnellement par ordre décroissant de longueur – à l'exception de la *Fâtiha** (*cf. texte p. 306*) – et elles-mêmes décomposées en environ 6200 versets *(âyât*)* organisés selon des critères phoniques pour la récitation, chaque verset constituant une unité de révélation autonome.

Les sourates les plus courtes sont généralement les plus anciennes, mais il est impossible de les dater avec précision. Celles révélées* à La Mekke entre 610 et 622 ont plutôt trait à la morale, à la justice sociale et à la doctrine ; celles révélées à Médine entre 622 et 632 se préoccupent plutôt des modalités d'organisation de la communauté naissante, des rites.

Le Coran a été révélé en arabe, langue « claire » qu'il porte à sa perfection, langue idéale pour la Révélation du fait de ses caractéristiques propres : « Alif. Lam. Ra. Voici les Versets du Livre clair : nous les avons fait descendre sur toi en un Coran arabe. – Peut-être comprendrez-vous ! – » (XII, *Joseph,* 1-2).

Aussi la lettre même du texte dans cette langue tout comme sa prononciation sont-elles sacrées. Le Coran est littéralement intraduisible : il doit être lu et écrit uniquement en arabe, récité, psalmodié, calligraphié en arabe. Malgré l'impossibilité de fait de rendre les beautés de la langue coranique, un arabe littéraire, souvent poétique, la diffusion de l'islam hors de la péninsule arabique a rendu indispensables des traductions en langues vernaculaires ; mais elles n'ont pas de valeur cultuelle.

Le statut du texte coranique

À leurs détracteurs qui accusent Muhammad, homme illettré, d'imposture et qui contestent l'origine divine du Coran, les musulmans répondent par un défi, l'argument de son inimitabilité *(i'gâz*),* présent dans le Coran lui-même : « Diront-ils : "Il a forgé cela" ? Dis : "Apportez donc dix Sourates forgées par vous et semblables à ceci ! Invoquez alors qui vous pourrez, en dehors de Dieu, si vous êtes véridiques". S'ils ne vous répondent pas, sachez qu'en vérité, ceci est descendu avec la Science de Dieu. [...] » (XI, *Houd,* 12-14) ; « Apportez donc votre Livre, si vous êtes véridiques ? » (XXXVII, *Ceux qui sont placés en rangs*, 157).

En particulier, le style du Coran, caractérisé par « une ampleur ou un condensé, par une musicalité et une vigueur de l'expression jamais atteinte avant[16] », souvent poétique, symbolique, est considéré comme un miracle divin.

Si le Coran est inimitable, c'est en effet que Muhammad n'en est pas l'auteur. Le Coran est, pour la plus grande partie[17] de la Tradition, la Parole incréée de Dieu pour tous les hommes, c'est-à-dire un message surnaturel* qui a été dicté tel quel, en arabe, par l'ange Gabriel à Muhammad, sans que ce dernier n'interfère en aucune façon dans la constitution du texte : « Oui, le Coran est une Révélation du Seigneur des mondes ; – L'Esprit fidèle est descendu avec lui sur ton cœur pour que tu sois au nombre des avertisseurs – c'est une Révélation en langue arabe claire » (XXVI, *Les Poètes,* 192-195). Son nom, de l'arabe *al-Qur'ân*, signifie « récitation à voix haute » ; il est appelé aussi *al-Kitâb,* « le Livre écrit », *adh-dhikr,* « mémorial de l'invocation ». Dieu, qui s'exprime à la première personne du pluriel de majesté en s'adressant à Muhammad, en est le locuteur principal[18].

L'exégèse *(tafsîr)* du texte coranique

La parole de Dieu dans le Coran, « une lumière qui veut se rendre visible à l'argile[19] », est difficile d'accès. Sa rédaction est très dense, souvent obscure. C'est un Écrit révélé, mais c'est aussi un écrit d'origine orale, né dans un contexte historique qui n'est bientôt plus une évidence pour les lecteurs et dont aucun autre écrit connu ne témoigne. La nécessité de commentaires explicatifs se fait très tôt sentir, d'autant plus que le Coran doit faire autorité dans tous les domaines de la vie : il se nomme aussi *al-Furqân,* le « discernement » entre l'erreur et la vérité.

Un premier aspect de l'exégèse est d'emblée écarté par la foi dans le caractère incréé du Coran : les nombreux échos de thèmes bibliques que l'on y trouve, ou encore les croyances en des êtres invisibles qui existaient dans l'Arabie préislamique, ne sauraient être étudiés à la lumière des relations qu'entretenait la communauté musulmane naissante avec les juifs et les chrétiens du Hijaz, ou par comparaison avec la Bible ou le terreau des légendes arabiques. Les versets de la Révélation existaient de toute éternité, ils sont « descendus » sur Muhammad dont la culture personnelle n'a joué aucun rôle. Lorsque Fazlul Rahmân écrivit en 1966 qu'en un sens le Coran était entièrement parole de Dieu et entièrement parole de Muhammad, c'était une vision très novatrice.

Le rôle assigné à l'exégèse est bien plutôt de préciser le sens des versets et de définir leur champ d'application, leur force juridique[20].

Les frontières établies entre le licite et l'illicite, les nombreux interdits ou prescriptions du Coran concernant l'alimentation, le statut des femmes, les sanctions en cas de délit, le prêt à intérêts, etc., sont-ils des conseils ou des ordres impératifs ? Le Coran appelle-t-il une lecture littérale ou une lecture symbolique ? Il est souvent difficile de répondre d'après le texte même. Par ailleurs, il n'est pas rare que les différentes couches rédactionnelles présentent entre elles des contradictions : l'exégèse accorde dans ce cas une prééminence aux versets les plus récents, chaque révélation nouvelle ayant un pouvoir d'abrogation par rapport à une plus ancienne, mais la chronologie n'est pas souvent certaine, et parfois les versets considérés sont incompatibles. Ainsi, la communauté musulmane fut très tôt divisée sur la question du libre-arbitre humain face à la prédestination, sur celle de la lutte contre les non-croyants ou encore sur celle du pardon (*cf. infra*).

Le Coran doit-il être une norme absolue alors que, comme le fait remarquer M.-C. Ferjani[21], « la recommandation de juger *(hakama)* selon ce qui est connu *(ma'rûf)* ou selon la coutume *('urf)* revien[t] plus souvent que la recommandation de juger selon la "révélation" ? » Seuls 214 versets du Coran sont considérés comme législatifs. Pour le reste, il a fallu l'établissement de la Tradition ou *sunna**, la « règle de conduite », à partir du

texte coranique mais aussi d'un ensemble de textes complémentaires liés au Prophète, les *Hadiths**.

Le Coran affirme tout à la fois la nécessité d'une interprétation explicative et son impossibilité pour les hommes. Dieu seul peut comprendre et expliquer le Coran. Il y distingue un noyau de révélation d'autres versets, mais nie la capacité humaine de les discerner – « [...] On y trouve des versets clairs – la Mère du Livre [*'umm 'al kitâb*][22] – et d'autres figuratifs. Ceux dont les cœurs penchent vers l'erreur s'attachent à ce qui est dit en figures car ils recherchent la discorde et ils sont avides d'interprétations ; mais nul autre que Dieu ne connaît l'interprétation du Livre. Ceux qui sont enracinés dans la Science disent : "Nous y croyons ! Tout vient de notre Seigneur !" » (III, *La famille de 'Imran*, 7). Il enjoint à Muhammad de se contenter de transmettre, promettant de guider lui-même les croyants une fois la Révélation advenue : « Ne remue pas ta langue en lisant le Coran comme si tu voulais hâter la révélation. Il nous appartient de le rassembler et de le lire. Suis sa récitation, lorsque nous le récitons ; c'est à nous qu'il appartient, ensuite, de le faire comprendre » (LXXV, *La Résurrection**, 16-19).

Mais s'il a reçu la mission de transmettre la Parole divine, le Prophète a également reçu celle de la rendre compréhensible : « [...] Nous avons fait descendre sur toi le Rappel pour que tu exposes clairement aux hommes ce qu'on a fait descendre vers eux [...] » (XVI, *Les abeilles*, 44). En tant que chef temporel, il se devait de fournir à sa communauté, en extension rapide et en lutte contre les opposants de La Mekke, non seulement des directives religieuses et morales, mais tout un cadre de vie juridique et politique. Aussi s'ajouta à la source coranique le *Hadith*, sorte de commentaire vivant du Coran à travers les paroles, les actions et les opinions de Muhammad. Le *Hadith* donne des indications pour la traduction concrète du Coran dans l'existence individuelle et collective, les applications des normes édictées : « Sache que le Coran et le *Hadith* se complètent toujours, dégageant de manière exhaustive la vérité des chemins de la sagesse. C'est ainsi que chacun d'eux spécifie ce que l'autre exprime sous le mode de la généralité et explicite ce que l'autre dit de façon concise[23]. »

Ces traditions complémentaires, qui se présentent comme une chaîne ininterrompue de transmission, ne sont pas révélées comme le Coran ; elles concernent uniquement l'homme Muhammad, le Prophète[24], et leur importance s'est accrue avec celle accordée à Muhammad comme intermédiaire entre Dieu et les hommes. Elles font dès le IXe siècle jurisprudence en complément du Coran et constituent les fondements du droit islamique : elles déterminent la Loi, la *sharî'a** – dont le nom signifie « voie, itinéraire », avant de prendre le sens de texte normatif intangible fixant des préceptes. En matière de religion, la *sharî'a*

prône la soumission à l'égard de Dieu ; elle détermine également la vie de la communauté dont les règles et l'éthique sont fixées d'après la vie de Muhammad, ainsi que les prescriptions rituelles. Ainsi, « vous formez la meilleure Communauté suscitée pour les hommes : vous ordonnez ce qui est convenable, vous interdisez ce qui est blâmable, vous croyez en Dieu [...] » (III, *La Famille de 'Imran*, 110). Les préoccupations éthiques jouent un rôle central dans la communauté musulmane, dont chacun des membres doit tendre vers la perfection morale : « Le comportement parfait est que tu adores Dieu comme si tu le voyais, car si tu ne le vois pas, lui te voit », dit un *Hadith*. La Loi canalise les volontés, permet à chaque individu de sortir de lui-même pour aller vers Dieu, ce qui est bénéfique pour toute la communauté.

Les compagnons de Muhammad se réfèrent essentiellement aux faits et paroles du Prophète pour interpréter des paroles qu'ils comprennent, pour ce qui est du sens littéral, intuitivement, dans la mesure où elles sont dites dans la langue qui leur est familière. À l'origine, chacun peut donc se servir de son initiative, de son effort d'interprétation et de sa réflexion personnels *(ijtihâd)*, et réfléchir sur le texte lui-même dans ses différentes parties. Il n'y a pas d'autorités reconnues, que ce soit dans le domaine théologique ou linguistique, pour commenter le Coran.

Très tôt cependant, le foisonnement des interprétations est canalisé par la recension des *Hadiths* et le développement des écoles juridiques[25] ayant chacune leur méthode interprétative, le *fiqh**. Le mu'tazilisme*, courant exégétique du VIIe siècle qui prône une approche rationnelle du texte du Coran, est combattu. De plus en plus, du fait de l'expansion politique de l'islam, l'exégèse est subordonnée aux exigences de préservation d'une unité de la communauté autour d'un pouvoir qu'il faut respecter. La Tradition *(sunna)*, qui transmet les interprétations de chaînes de témoins *(isnâd*)* remontant aux compagnons du Prophète, est censée contenir tout ce qui permet de comprendre le Coran, le recours à la réflexion personnelle devient superflu et même nuisible. Les options philologiques elles-mêmes sont déterminées par l'école juridique dont on se réclame, comme en témoigne, par exemple, le grand commentaire sunnite d'al-Tabarî (mort en 923/310). L'exégèse *fiqh* établit des distinctions entre les actes obligatoires, interdits, répréhensibles, conseillés, indifférents, sur la base d'une imitation de ce qu'a fait le Prophète.

On comprend dès lors que des tendances à la répétition et au littéralisme figé se soient développées. En 916/284, à la mort du fondateur de l'école hanbalite, on peut considérer comme fermées les portes de l'*ijtihâd*.

Depuis le XIXe siècle, des voix s'élèvent pour demander leur réouverture, mais les motivations sont souvent d'ordre politique, notamment du fait de la confrontation avec l'Occident moderne. Aujourd'hui cependant, on commence à

envisager une critique textuelle du Coran qui prenne en compte les méthodes de recherche moderne en histoire ou en philologie. S'il est certain que l'histoire de la rédaction du Coran est beaucoup moins complexe que celle de la Bible, dans la mesure où le texte a connu une version définitive et reconnue comme sacrée très tôt après la mort du Prophète, on peut en revanche affirmer qu'une telle approche permettrait un profond renouveau de la connaissance de l'islam et de ses possibilités de dialogue avec les autres monothéismes.

2. LES FONDEMENTS DE LA FOI ISLAMIQUE

Ne seront évoqués ici que les articles de foi qui font l'unanimité au sein de toutes les communautés musulmanes. Ils trouvent leur source dans le Coran.

UN DIEU UNIQUE AUX 99 NOMS

Il n'y a pas à proprement parler de théologie islamique, au sens où tout discours sur Dieu dans son absoluité, toute réflexion sur sa nature sont dépourvus de sens. Dieu est inimaginable, impossible à représenter.

Son nom par excellence est *Allâh* (« Divinité absolue et révélée »), contraction de *al-ilâh*, « le dieu », terme préexistant à l'islam : on le dit au nouveau-né, il faut le prononcer au seuil de la mort : « Dans le Nom *Allâh,* il y a les aspects de Transcendance* terrible et de Totalité enveloppante ; s'il n'y avait que l'aspect de Transcendance, il serait difficile ou même impossible de contempler ce Nom. À un autre point de vue, on peut dire que le Nom *Allâh* exhale à la fois la sérénité, la majesté, le mystère* : la première qualité se réfère à l'indifférenciation de la Substance, la seconde à l'élévation du Principe et la troisième à l'Aséité* (propriété de ce qui existe par soi-même, qui n'est pas relatif du point de vue de son existence) à la fois secrète et fulgurante. Dans le graphisme arabe du Nom *Allâh,* nous distinguons une ligne horizontale, celle du mouvement même de l'écriture, puis des droites verticales (*âlif* et *lam*), et, à la fin, une ligne plus ou moins circulaire que nous pouvons réduire symboliquement à un cercle ; ces trois éléments sont comme des indications de trois "dimensions" : la sérénité, qui est "horizontale" et indifférenciée comme le désert ou comme une nappe de neige ; la majesté, qui est "verticale" et immuable comme une montagne ; et le mystère, qui s'étend "en profondeur"[26]. »

Si le mystère divin est insondable, Dieu cependant se laisse connaître par ses attributs, ce qui de lui se manifeste à travers ses interventions dans le monde, parmi les hommes. 99 noms[27] (dont Allâh) sans cesse répétés dans la liturgie* ou dans les pratiques mystiques, les expriment[28]. Bon nombre d'entre eux figurent dans la profession de foi qui clôt la sourate LIX, *Le Rassemblement,* 22-24.

Ils disent tout d'abord son unicité – l'Un *(al-Ahad)* – et sa vérité *(al-Haqq),* sa grandeur – le Roi *(al-Malik),* le Saint *(al-Quddûs),* le Superbe *(al-Mutakabbir),* le Très-Haut *(al-'Ali),* le Grand *(al-Kabîr),* le Glorieux *(al-Majîd),* le Magnifique *(al-'Azîm),* le Majestueux *(al-Jalîl)* –, sa toute-puissance – le Fort *(al-Qawî),* l'Inébranlable *(al-Matîn),* le Puissant *(al-Qâdir),* le Tout-Puissant *(al-Muqtadir).*

Si Dieu domine le monde, et donc mérite respect et adoration, c'est parce qu'il en est le Créateur *(al-Khâliq, al-Bâri')* unique : à l'origine de tout *(al-Mubdî'),* c'est lui qui donne la vie *(al-Muhyî),* qui façonne les formes *(al-Musawwir),* mais aussi qui fait mourir *(al-Mumît).* Maître du Royaume *(Mâlik al-Mulk),* il ressuscite* les morts *(al-Bâ'ith)* et rassemble les hommes *(al-Jâmi').* Éternel *(al-Bâqi),* vivant *(al-Hayy)* et subsistant *(al-Qayyûm),* le temps n'a aucune emprise sur lui. Il est le Premier *(al-Awwal)* et le Dernier *(al-Âkhir).*

Dans son absolue liberté, il peut choisir tous les contraires. Ainsi, l'éminente justice du Dieu de justice *(al-'Adl),* de l'Équitable *(al-Muqsit),* rendue possible par son omniscience – l'Omniscient *(al-'Alîm),* le Bien Informé *(al-Khabîr),* le Clairvoyant *(al-Basîr)* – et sa sagesse infinie *(al-Hakîm),* peut se traduire par une rétribution* bivalente, les justes étant récompensés, les méchants châtiés : non seulement il rend les bienfaits *(al-Shakûr),* mais aussi il nuit *(al-Dârr),* il venge *(al-Muntaqim)* ; il élève *(al-Râfi'),* mais aussi il abaisse *(al-Khâfid)* ; il donne la force *(al-Mu'izz),* mais aussi il humilie *(al-Mudhill).*

Dieu se situe toutefois au-delà de ce schéma qui obéit à une logique humaine, car il est l'Infiniment Bon *(al-Rahmân),* le Miséricordieux *(ar-Rahîm)* : ces deux noms reviennent dans la *Basmalah* en tête de chaque sourate du Coran (*cf. texte p. 306*) et rendent compte de l'attribut essentiel de Dieu dans son rapport avec les hommes : il est le Dieu qui aime *(al-Wadûd),* d'une bienfaisance délicate *(al-Barr),* l'Indulgent *(al-'Afuw),* le Compatissant *(al-Ra'ûf),* celui qui pardonne *(al-Ghafûr),* qui pardonne beaucoup *(al-Ghaffâr)* ; longanime *(al-Halîm),* il revient vers le pécheur *(al-Tawwâb).*

En tant que Créateur, il s'intéresse au sort de ses créatures que, omniprésent *(al-Wâsi'),* il continue au jour le jour d'assister et à qui il fournit tout ce dont elles ont besoin : il est le Dispensateur des biens *(al-Razzâq),* celui qui nourrit *(al-Muqît),* celui qui compte et prévoit *(al-Hasîb)* ; il est le protecteur vigilant *(al-Muhaymin),* l'auteur de toute sécurité *(al-Mu'min)* ; il est solidaire des siens *(al-Walî).* Dieu de paix *(al-Salâm),* il veut empêcher le mal *(al-Mâni').* Or le mal, c'est ce qui s'oppose à sa volonté : aussi est-il celui qui impose sa domination *(al-Qahhâr),* qui contraint à lui obéir *(al-Jabbâr).*

Un nom associe les caractéristiques de victorieux et de révélant* *(al-Fattâh)* : en effet, pour que les hommes comprennent qu'il est digne de toute louange *(al-Hamîd),* il fait descendre sur eux le Coran. Ainsi, l'homme peut établir avec lui une relation personnelle. Dieu entend les prières de ses fidèles

(al-Sâmi'), exauce et répond *(al-Mujîb)* ; il est présent au cœur de l'homme, lui, le Maître très proche *(al-Wâli)*, l'Intérieur *(al-Bâtin)*, la Lumière *(al-Nûr)* et le Guide *(al-Hâdi)*.

MUHAMMAD, LE SCEAU DES PROPHÈTES (CORAN, XXXIII, *LES FACTIONS*, 40)

Dieu se révèle à travers une lignée de prophètes

Dieu est avant tout le Créateur, mais il se révèle aussi dans l'histoire grâce à ses prophètes, dont Muhammad est le dernier et le plus haut en dignité.

La Révélation est une, elle a été transmise successivement, en des lieux et pour des peuples différents, par une succession de prophètes. Le Coran en mentionne vingt-cinq, dont vingt et une figures bibliques[29]. Le schéma de leur intervention est toujours le même. Hommes quasi sans péchés et souvent capables d'actions miraculeuses, envoyés par Dieu pour susciter la conversion, ils se heurtent à l'incrédulité et l'hostilité des peuples à qui ils s'adressent. Après l'avertissement que constitue leur venue, Dieu fait s'abattre sur les incrédules le châtiment annoncé, manifestant sa puissance qui vient *a posteriori* confirmer les prédictions. Le Coran ne reprend jamais textuellement les récits bibliques, qu'il considère comme une déformation de la Révélation initiale, mais insiste toujours sur cette logique du rejet des envoyés : Noé n'est pas écouté (*cf. Le Déluge, chapitre sur la Mésopotamie p. 29*) ; de la sortie d'Égypte, on ne voit que le conflit entre un Moïse avertisseur et un Pharaon endurci.

L'islam, religion d'Abraham, face aux révélations antérieures

L'islam se définit comme le retour à la vraie religion, celle d'Abraham, le premier « soumis à Dieu », le premier « musulman » (*cf.* par exemple II, 130-132), celui qui a répondu à l'appel divin et n'a pas hésité à sacrifier son fils unique (XXXVII, 102-109) – non nommé dans le Coran et traditionnellement considéré comme Ismaël –, l'initiateur du monothéisme et le père de tous les croyants (*cf. chapitre sur le judaïsme, texte p. 189-190*), qui passe pour avoir construit la Ka'ba de La Mekke avec Ismaël.

La Bible constitue une étape dans la Révélation de cette religion, et en ce sens les « gens du Livre », c'est-à-dire essentiellement les juifs et les chrétiens, jouissent d'un statut particulier dans l'islam[30]. Mais la Bible, ensemble de textes historiques écrits par des hommes pour retracer l'action de Dieu dans leur histoire, ne saurait être mise sur le même plan que le Coran, écrit par Muhammad sous la dictée de Dieu. Aussi, l'islam reconnaît la révélation biblique, mais la considère comme dépassée par l'avènement du Coran : « Ô gens du Livre ! Notre Prophète est venu à vous. Il vous explique une grande partie du Livre, que vous cachiez. Il en abroge une grande partie. Une lumière et

un Livre clair vous sont venus de Dieu » (V, *La Table servie*, 15). La révélation coranique, qui parachève celles qui l'ont précédée, délivre la vérité ultime sur les personnages bibliques dont elle parle.

De plus, les musulmans considèrent que les juifs et surtout les chrétiens ont falsifié la parole divine : « Malheur à ceux qui écrivent le Livre de leurs mains, et qui disent, ensuite, pour en retirer un faible prix : "Ceci vient de Dieu !" » (II, *La Vache*, 79) ; « Certains Juifs altèrent le sens des paroles révélées [...]. Ils tordent leurs langues et ils attaquent la Religion » (IV, *Les Femmes*, 46)[31] ; les révélations concernant Muhammad ont été délibérément supprimées, Jésus en particulier a annoncé sa venue mais les Évangiles le taisent. La falsification la plus grave cependant concerne la personne de Jésus, honoré comme Fils de Dieu dans le christianisme alors qu'il n'est qu'un prophète : « [...] Les Chrétiens ont dit : "Le Messie* est fils de Dieu !" Telle est la parole qui sort de leurs bouches ; ils répètent ce que les incrédules disaient avant eux. Que Dieu les anéantisse ! [...] » (IX, *L'Immunité*, 30).

Le prophète Jésus dans l'islam

Le Coran accorde une place importante à Jésus, fils de Marie. Mais ce prophète de l'islam est un musulman, et non le Jésus des Évangiles. S'il s'agit bien du même Jésus (Aïssa ou Issa en arabe), reconnu comme prophète, à l'instar de tous les autres grands prophètes de la tradition biblique, Jésus n'est pas reconnu par les musulmans comme le Fils de Dieu. Différence fondamentale avec le christianisme, le Coran, monothéiste absolu, rejette la Sainte Trinité.

Pour rétablir la vérité que les écrits chrétiens ont dissimulée et faussée par leurs exagérations, le Jésus du Coran affirme bien nettement n'être pas Fils de Dieu : « Oui, ceux qui disent : "Dieu est le Messie, fils de Marie", sont impies. Or le Messie a dit : "Ô fils d'Israël ! Adorez Dieu, mon Seigneur et votre Seigneur" » (V, *La Table servie*, 72).

Et le Dieu du Coran le répète à de multiples reprises : « Ô gens du Livre ! Ne dépassez pas la mesure dans votre religion ; ne dites, sur Dieu, que la vérité. Oui, le Messie, Jésus, fils de Marie, est le Prophète de Dieu, sa Parole qu'il a jetée en Marie, un Esprit émanant de lui. Croyez donc en Dieu et en ses prophètes. Ne dites pas : "Trois" ; cessez de le faire ; ce sera mieux pour vous. Dieu est unique ! Gloire à lui ! Comment aurait-il un fils ? » (IV, *Les Femmes*, 171).

En revanche, la conception miraculeuse de Jésus (XXI, 91 ; LXVI, 12) est admise, tout comme sa bienveillance pour les hommes, sa capacité à accomplir des miracles : « [...] Je suis venu à vous avec un Signe de votre Seigneur : je vais, pour vous, créer d'argile, comme une forme d'oiseau. Je souffle en lui, et il est : "oiseau", – avec la permission de Dieu – Je guéris l'aveugle et le lépreux ; je ressuscite les morts – avec la permission de Dieu – [...] » (III, *La Famille de 'Imran*, 49).

Et si le Coran n'admet pas la mort et la résurrection de Jésus – « [...] ils ne l'ont pas crucifié, cela leur est seulement apparu ainsi » (IV, *Les Femmes*, 157) –, il affirme pourtant son ascension dans le ciel et son retour à la fin des temps : « [...] ils ne l'ont certainement pas tué, mais Dieu l'a élevé vers lui : Dieu est puissant et juste. Il n'y a personne, parmi les gens du Livre, qui ne croie en lui avant sa mort et il sera un témoin contre eux, le Jour de la Résurrection » (IV, 157-159).

Le message de l'homme Jésus, prophète ascétique* de l'amour et de la miséricorde de Dieu, est englobé dans le message plus vaste du Coran annoncé par Muhammad, le plus grand et le dernier des prophètes.

Muhammad, le Sceau des Prophètes

Muhammad s'inscrit dans la filiation de Moïse et de Jésus[32], qui ont apporté la Révélation de la Torah et de l'Évangile (au singulier pour les musulmans). Jésus annonce sa venue : « [...] Ô fils d'Israël ! Je suis, en vérité, le Prophète de Dieu envoyé vers vous pour confirmer ce qui, de la Tora, existait avant moi ; pour vous annoncer la bonne nouvelle d'un Prophète qui viendra après moi et dont le nom sera : 'Ahmad [...] » (LXI, *Le Rang*, 6).

Orphelin, pauvre (*cf.* XCIII, 6-8), issu d'un peuple qui n'a pas encore eu accès à la Révélation[33] – c'est peut-être aussi le sens de *ummî**, généralement traduit par « illettré », – incapable d'accomplir des miracles, il les dépasse cependant car lui dont le nom est issu de la racine *hmd*, « très glorieux », est à la fois prophète *(nabî)* et Envoyé *(rasûl)* de Dieu.

En tant que prophète, il a été envoyé à un peuple spécifique : « Voici un Livre béni que nous avons fait descendre : suivez-le donc ; craignez Dieu ! – Peut-être vous sera-t-il fait miséricorde – / Vous ne direz pas : "On n'a fait descendre le Livre que sur deux peuples avant nous ; nous en ignorions les enseignements."/ Vous ne direz pas : "Si c'était sur nous que le Livre était descendu, nous aurions été mieux dirigés qu'eux." Votre Seigneur vous a fait parvenir une preuve irréfutable qui est aussi une Direction et une Miséricorde [...] » (VI, *Les Troupeaux*, 155-157) ; mais la Révélation qu'il délivre est universelle, il est prophète pour l'humanité entière, c'est-à-dire envoyé de Dieu.

LA RÉSURRECTION DES MORTS ET LE JUGEMENT DERNIER

Le Coran parle abondamment du Jugement dernier, que ce soit dans des textes eschatologiques* ou dans des exhortations : les descriptions très concrètes des joies du paradis pour les bons et des flammes de l'enfer pour les mauvais abondent. Le paradis, ce sont les « jardins du Délice » (V, *La Table servie*, 65), « où coulent les ruisseaux » (II, *La Vache*, 25) ; c'est le « séjour de la Paix » (VI, *Les Troupeaux*, 127). L'enfer, lui, est habité par « le Feu qui a pour aliment les

hommes et les pierres » (II, 24), la « flamme brûlante [...] [dont] ils entendront la fureur et le pétillement » (XXV, *La Loi*, 11-12). Ces représentations symboliques sont destinées à frapper l'imagination et à susciter la crainte chez les hommes à qui leur évolution spirituelle ne permet pas encore d'approcher Dieu par sa Miséricorde.

L'Heure des comptes, le Jour dernier, le Jugement de la fin des temps où justes et injustes, croyants et incrédules seront dissociés et ressusciteront immédiatement, soit au paradis soit en enfer, constitue le point d'aboutissement de la vie terrestre. Ce sera un jour terrible : « Ô vous les hommes ! Craignez votre Seigneur ! Le tremblement de terre de l'Heure sera sûrement quelque chose de terrible ! Le Jour où vous le verrez : toute femme qui allaite oubliera son nourrisson ; toute femme enceinte avortera. Tu verras les hommes ivres, alors qu'ils ne le seront pas. – Le châtiment de Dieu sera très dur » (XXII, *Le Pèlerinage*, 1-2) ; « Lorsqu'on sonnera une seule fois de la trompette ; lorsque la terre et les montagnes seront emportées et pulvérisées d'un seul coup, celle qui est inéluctable surviendra ce Jour-là ; le ciel se fendra et sera béant ce Jour-là » (LXIX, *Celle qui doit venir*, 13-16). Ce jour sera la manifestation glorieuse de Dieu, qui est Justice.

La foi en la toute-puissance et l'omniscience de Dieu conduit la plupart des musulmans à croire en la prédestination *(al-qadar wa l-qadâ')* universelle : « Dieu égare qui il veut ; il place qui il veut sur un chemin droit » (VI, *Les Troupeaux*, 39) ; et il sait de toute éternité quels actes les hommes vont poser : « L'Orient et l'Occident appartiennent à Dieu. Quel que soit le côté vers lequel vous vous tournez, la face de Dieu est là. – Dieu est présent partout et il sait ! » (II, *La Vache*, 115) ; « Dieu sait parfaitement ce que vous faites » (X, *Jonas*, 36). Cependant, l'homme a une responsabilité éthique et le jugement final est la conséquence des actes qu'il a posés, du repentir dont il a ou non témoigné.

« Les sunnites, pour leur part, ne mettent aucune limite [à la toute-puissance divine] ; ils considèrent que tout ce qui advient dans l'univers advient par la souveraine volonté de Dieu, qu'en particulier (car c'est cela qui importe) la conduite des hommes ici-bas, leur statut de croyants ou de mécréants, leur sort dans l'au-delà (les uns au paradis, les autres en enfer) sont déterminés à l'avance par Lui. Les mu'tazilites, en revanche, au nom d'une autre perfection de Dieu, son absolue justice (et en s'appuyant, eux aussi, sur divers versets coraniques qui leur paraissent aller dans ce sens) jugent inconcevable de ne pas reconnaître aux hommes une part d'initiative, de libre choix, une capacité de s'opposer, le cas échéant, à la volonté divine, de façon à *mériter* la récompense ou le châtiment qu'en fonction de leur conduite Dieu leur attribuera dans l'autre monde » (Daniel Gimaret, *Encyclopédie des religions*, Universalis, t. I[er], p. 329).

L'unicité de Dieu, le « Seigneur des mondes », la mission de son Prophète qui clôt une longue lignée, l'attente des fins dernières, voilà ce qui fonde la foi de

l'islam. Mais il ne s'agit pas de dogmes* formels auxquels il s'agirait d'adhérer par l'intellect : ce sont des contenus de foi dont l'homme, à qui Dieu a donné une éminente dignité dans sa Création, doit vivre pour revenir à son Créateur.

3. L'HOMME, « LIEUTENANT » DE DIEU

L'HOMME CRÉÉ À L'IMAGE DE DIEU

Créé après les anges, l'homme leur est cependant supérieur en dignité. Il est appelé à dominer sur la Création : « C'est lui [Dieu] qui a créé pour vous tout ce qui est sur la terre » (II, *La Vache*, 29).

Dieu l'a créé de l'argile et de son souffle *(rûh*)* : « Lorsque ton Seigneur dit aux Anges : "Je vais créer un mortel d'une argile extraite d'une boue malléable. Après que je l'aurai harmonieusement formé, et que j'aurai insufflé en lui de mon Esprit : tombez prosternés devant lui." Tous les anges se prosternèrent ensemble, à l'exception d'Iblis qui refusa de se prosterner » (XV, *Al Hijr*, 28-31). Ainsi l'homme, par l'Esprit, est théomorphe. Cela se manifeste essentiellement par l'intelligence qui permet la connaissance, au cœur de l'islam : « Dieu n'a rien créé de plus noble que l'intelligence, et sa colère tombe sur celui qui la méprise » a dit le Prophète.

De ce fait, il est un interlocuteur privilégié de la divinité, qui va lui donner également la parole pour qu'il soit son lieutenant, son représentant (calife) sur la Terre : « Lorsque ton Seigneur dit aux anges : "Je vais établir un lieutenant sur la terre", ils dirent : "Vas-tu y établir quelqu'un qui fera le mal et qui répandra le sang, tandis que nous célébrons tes louanges en te glorifiant et que nous proclamons ta sainteté ?" Le Seigneur dit : "Je sais ce que vous ne savez pas". Il apprit à Adam le nom de tous les êtres, puis il les présenta aux anges en disant : "Faites-moi connaître leurs noms, si vous êtes véridiques". Ils dirent : "Gloire à toi ! Nous ne savons rien en dehors de ce que tu nous as enseigné ; tu es, en vérité, celui qui sait tout, le Sage". Il dit : "Ô Adam ! Fais-leur connaître les noms de ces êtres !" Quand Adam en eut instruit les anges, le Seigneur dit : "Ne vous ai-je pas avertis ? Je connais le mystère* des cieux et de la terre ; je connais ce que vous montrez et ce que vous tenez secret" » (II, *La Vache,* 30-33).

La parole de l'homme est destinée à la prière dans laquelle Dieu est nommé ; l'intelligence, c'est la foi *(el-imân*)* dans le Dieu un, qui implique la volonté de se conformer à ses exigences, de se soumettre *(el-islâm*)*. L'homme est soumis aux volontés divines en tant que créature, mais libre en tant que créé à l'image de Dieu : sa liberté est réelle, mais de la réalité du monde, reflet lointain de la Liberté de l'Absolu divin. L'archétype* de cette prédestination qui n'empêche pas la liberté est le Prophète, dont chaque musulman doit suivre l'exemple.

L'homme n'est pas envisagé d'abord comme une créature pécheresse qui aurait besoin de salut. Adam, après sa faute, a obtenu le pardon : « Adam accueillit les paroles de son Seigneur et revint à lui, repentant. Dieu est, en vérité, celui qui revient sans cesse vers le pécheur repentant ; il est miséricordieux » (II, *La Vache*, 37). Mais il est avant tout créé à l'image de Dieu, donc doué d'une intelligence lui permettant de comprendre la révélation coranique – l'étude, la recherche du savoir *(talabu l-'ilm)*, sont un devoir pour lui – et libre d'obéir à la Loi, de la mettre en pratique par des décisions volontaires, sachant que la perfection de sa volonté se trouve dans la soumission, l'abandon total à Dieu. Il est capable d'être interlocuteur de l'Absolu et doit sans cesse rechercher la perfection *(ihsân*)*, dans la confiance absolue en son Dieu.

LES CINQ PILIERS (*ARKÂN**) DE L'ISLAM

Cette vocation de l'homme peut s'accomplir dans le respect des « cinq piliers de l'islam », obligations strictes qui sont le cœur de la *sharî'a* pour tous les courants musulmans : la profession de foi, la prière, le jeûne dès l'origine, puis l'aumône et le pèlerinage.

La profession de foi (*shahâdah**) : un « témoignage » en deux temps

lâ ilâha illâ 'Llâh, wa Muhammad Rasûlu 'Llâh !
« Il n'y a de dieu que Dieu et Muhammad est son Envoyé ».

La profession de foi de l'islam, dont la récitation devant témoins suffit pour devenir musulman, est d'une extrême simplicité[34]. Les attributs de Dieu que nous avons évoqués plus haut n'apparaissent pas dans la *shahâdah,* qui ne s'intéresse qu'à Dieu dans son absoluité.

La forme superlative « il n'y a de dieu que Dieu, il n'y a pas de divinité en dehors de la Divinité » signifie son unicité essentielle. Dieu n'engendre pas, contrairement aux dieux du polythéisme ou à celui du christianisme[35] ; et on ne peut lui associer aucune autre divinité. Le péché irrémissible de l'islam, c'est le *shirk**, l'association : il s'agit d'une erreur de l'intelligence qui refuse d'intérioriser l'existence même de l'Absolu. « [...] Quiconque associe quoi que ce soit à Dieu se trouve comme s'il était tombé du ciel ; un oiseau de proie le saisit alors et l'emporte, ou bien le vent le précipite dans un lieu très éloigné » (XXII, *Le Pèlerinage*, 31).

Muhammad est envoyé pour manifester la certitude spirituelle de l'unicité de Dieu et pour être le modèle des croyants. Les prophètes qui l'ont précédé ne sont pas mentionnés, car Muhammad, porteur de la Révélation parfaite, suffit pour rattacher le monde relatif à l'Absolu : *innâ lilLahi wa-innâ ilayhi râji'ûn* (« En vérité, nous sommes à Dieu et en vérité nous retournerons à Lui »).

« Réaliser la première *shahâdah,* c'est avant tout devenir pleinement conscient de ce que le Principe est seul réel et que le monde, tout en "existant" à son niveau, "n'est" pas. [...] Réaliser la seconde *shahâdah,* c'est avant tout devenir pleinement conscient de ce que le monde – la manifestation – "n'est autre" que Dieu ou le Principe, car "dans la mesure" où il a de la réalité, celle-ci ne peut être que celle qui "est", c'est-à-dire qu'elle ne peut être que divine ; c'est donc voir dieu partout, et tout en Lui. "Qui m'a vu, a vu Dieu", a dit le Prophète ; or toute chose est le "Prophète" sous le rapport, d'une part de la perfection d'existence et d'autre part sous celui des perfections de mode ou d'expression.

Si l'Islam voulait enseigner exclusivement qu'il n'y a qu'un Dieu et non pas deux ou plusieurs dieux, il n'aurait aucune force de persuasion. La fougue persuasive qu'il possède en fait vient de ce qu'il enseigne au fond la réalité de l'Absolu et la dépendance de toutes choses à l'égard de l'Absolu » (F. Schuon, *Comprendre l'Islam, op. cit.,* p. 17-18).

La prière (*salât*) cinq fois par jour

Indépendamment de la prière personnelle, cinq prières rituelles[36] doivent être dites chaque jour : la prière du matin *(subh),* celle du milieu du jour *(zuhr),* celle de l'après-midi *('asr),* celle du soir *(maghrib),* celle de la nuit *('ishâ),* à l'appel du muezzin*[37]. C'est la course du soleil qui détermine le moment de la prière, permettant aux hommes de réaliser leur vocation propre de « priants » en harmonie avec l'ensemble de la Création.

Les paroles de louange, d'adoration, les appels à la miséricorde, qui consistent essentiellement en la récitation de versets du Coran, doivent être prononcés dans un état de pureté rituelle défini de façon extrêmement stricte et qui concerne aussi bien le corps, les vêtements, que le lieu de la prière... ou le cœur : il s'obtient notamment par les ablutions ou le lavage, et par la délimitation d'un espace sacré grâce au tapis de prière. Il s'agit de se libérer des tentations matérielles ou charnelles, de devenir un réceptacle pur pour Dieu avec qui l'on entre en dialogue.

Les prières s'accompagnent d'une succession immuable de postures qui manifestent l'échange : ainsi, commencées debout, pour célébrer avec enthousiasme la grandeur de Dieu, elles se poursuivent par des inclinations qui attestent l'humilité du croyant, et des prosternations qui manifestent la crainte et le profond respect de ce dernier devant le Dieu qu'il approche. Dans la prière, le moi s'efface, s'éteint pour faire place à Dieu qui peut descendre dans l'espace sacré. Toute prière se fait selon une orientation *(qibla*)* précise, vers la Ka'ba de La Mekke (*cf. texte p. 328-329*), signifiant l'unité profonde de toute la communauté musulmane et le désir de se tourner exclusivement vers Dieu.

À travers et au-delà des rites, l'important c'est le « placement de Dieu dans le cœur », la contemplation de la lumière de Dieu et l'entière soumission à son

vouloir (*cf.,* par exemple, *texte p. 313-314*) : les soufis (*cf. infra*) insisteront tout particulièrement sur la nécessité de cette prière intérieure qui sous-tend le rituel.

Le jeûne (*siyâm ou *sawm*) du mois de ramâdhân**

Pendant le mois de ramâdhân, 9e mois de l'année lunaire, chaque musulman adulte doit s'abstenir de manger, de boire, de fumer, d'avoir des relations sexuelles, et ce de l'aube au coucher du soleil. La fin du ramâdhân est célébrée par la fête de la rupture du jeûne. Ce mois était déjà une période de trêve dans les razzias entre tribus nomades avant l'islam, mais il prend ici une dimension religieuse nouvelle : mois au cours duquel Muhammad reçut les premières révélations de Gabriel, il est une période privilégiée d'approfondissement de la relation à Dieu et aux autres hommes, par la méditation et la pratique des aumônes.

L'aumône (*zakât)**

La communauté perçoit elle-même une sorte d'impôt de solidarité, de dîme *(zakât)* reversée ensuite aux pauvres ; les musulmans pieux sont invités à faire des dons privés au-delà de la somme minimale fixée par la loi. L'aumône, tout comme les actes de service qui lui sont liés, a non seulement un sens pratique pour le maintien de la collectivité, mais aussi un sens spirituel pour l'individu : en tant que manifestation de solidarité, mais aussi parce qu'elle astreint à distinguer le nécessaire du superflu en vue du partage ; elle introduit le sacré au cœur des préoccupations financières du quotidien.

Le pèlerinage (*hajj* *) à La Mekke

Le pèlerinage à La Mekke est obligatoire, au moins une fois dans la vie, pour tous ceux qui en ont les moyens financiers et qui sont en état de voyager. Il s'agit d'une prescription coranique : « Appelle les hommes au Pèlerinage : ils viendront à toi, à pied ou sur toute monture élancée. Ils viendront par des chemins encaissés pour témoigner des bienfaits qui leur ont été accordés ; pour invoquer le nom de Dieu aux jours fixés, sur la bête des troupeaux qu'il leur a accordée [...] » (XXII, *Le Pèlerinage,* 27-28). La Mekke, ville qui abrite la Ka'ba, séjour d'Adam, son sanctuaire avant le Déluge, puis lieu des visites d'Abraham à Agar et Ismaël son fils, et enfin lieu de naissance de Muhammad, est le centre du culte islamique, organisé autour de lieux saints où l'on célèbre la mémoire des grands événements de la vie des prophètes[38].

Le pèlerinage, qui met tous les musulmans sur un pied d'égalité – riches ou pauvres, tous les pèlerins doivent se vêtir de la même façon, enveloppés de blanc –, permet le pardon du péché. Il est comme une nouvelle naissance par le retour à la source : « Le pèlerinage préfigure le voyage intérieur vers la Ka'ba du cœur, il purifie la communauté comme la circulation sanguine, en passant par le cœur, purifie le corps » (F. Schuon, *Comprendre l'Islam, op. cit.,* p. 41).

Parfois, on associe le *jihâd**, la « guerre sainte » au 4e ou au 5e pilier de l'islam[39] : « la guerre sainte [...] est une manifestation extérieure et collective du discernement entre la vérité et l'erreur ; elle est comme le complément centrifuge et négatif du pèlerinage » (F. Schuon, *ibid.*, p. 41). Il convient de rappeler que le sens premier de ce terme est « l'effort pour obtenir quelque chose » : les soufis distinguent le *jihâd* majeur, qui est le combat spirituel que chacun doit mener contre les mauvais penchants qu'il découvre en soi, et le *jihâd* mineur, effort de protection contre les incroyants. Par la suite, le terme en est venu à désigner l'effort pour propager le message du Coran.

LE SOUFISME*, OU LE RETOUR DE L'HOMME À DIEU

Il nous a paru utile, pour clore cette réflexion sur ce que Dieu attend de l'homme, de présenter rapidement le soufisme, courant mystique de l'islam qui a produit une immense littérature, dont quatre des textes présentés dans cet ouvrage sont issus. En effet, le soufisme illustre la voie de l'amour, la voie de l'union à Dieu, de sa connaissance directe, non par les seules observances rituelles, mais par l'expérience mystique personnelle de l'extase.

Appelé en arabe *tasawwuf*, le soufisme tire son nom du mot *sûf*, « laine », sans doute par allusion au vêtement blanc grossier d'un groupe d'ascètes pénitents du VIIIe siècle. On a souvent considéré le soufisme comme un syncrétisme*, dans la mesure où, arrivant tardivement après une tradition mystique bien établie, chrétienne en Occident, hindouiste et bouddhiste en Inde, il a beaucoup emprunté à ses prédécesseurs (tradition néoplatonicienne, recherche de la fusion avec l'*Âtman*, philosophie persane, etc.) : « Mon cœur s'est ouvert à toutes les formes : il est un pâturage pour les gazelles et un couvent de moines chrétiens, et un temple d'idoles* et la ka'ba du pèlerin, et les tables de la Torah, et le livre du Coran. Je pratique la religion de l'Amour ; dans quelque direction que ses caravanes avancent, la religion de l'Amour sera ma religion et ma foi », écrira Ibn 'Arabî, dans le *Tarjumân el-ashwâq*. Dans le soufisme, l'Orient et l'Occident se rejoignent.

Le soufisme est cependant une mystique tout à fait spécifique à l'Islam, car il se fonde dans la révélation coranique et respecte la *sharî'a* et la *sunna*, aussi bien dans sa foi que dans ses pratiques. Mais si le Prophète est modèle, c'est surtout dans ses deux expériences mystiques que sont la révélation du Coran et le mystérieux voyage de La Mekke à Jérusalem, suivi de son ascension à travers les sept cieux, archétype de l'ascension mystique des soufis.

Depuis les débuts de l'islam, il existe un courant ascétique et mystique de « fous de Dieu » solitaires : « Ne repousse pas ceux qui prient matin et soir leur Seigneur et qui recherchent sa Face » (VI, *Les Troupeaux*, 52). Mais ce

mouvement populaire, qui s'est surtout développé aux IXe et Xe siècles, avec en particulier la grande figure de Hallâj (*cf. texte p. 319*), était à l'origine une réponse à la philosophie élitiste. Il a connu un développement massif, et perdure aujourd'hui encore : des confréries, groupements de disciples autour d'un *cheikh* (de *shaykh*, « sage ») qui confère après une initiation* la bénédiction et le droit de pratiquer le *dhikr** (*cf. infra*), existent aujourd'hui encore de par le monde, comme les derviches* tourneurs *(Mevlevis*)*, fondés par Rûmi (*cf. texte p. 324*).

Le soufisme recherche une voie *(tarîqah*)* autre que la Loi mais qui mène aussi à la vérité *(haqîqah*)*, par les dons spirituels divins que sont l'amour *(mahabba*)* et l'extinction du moi *(fanâ'*)*, une sorte de pèlerinage spirituel sous la direction d'un guide. Il propose un parcours à étapes, ponctué de nombreuses stations *(maqâmât*)* au cours desquelles le soufi acquiert successivement les vertus : le repentir, la piété, le renoncement, la patience, la pauvreté, l'humilité, la crainte, l'espérance, l'abandon confiant, l'acceptation du destin. Pour franchir ces étapes, le soufi se livre à des pratiques ascétiques de jeûne et de méditation, et prie sur un mode litanique en rappelant et glorifiant le nom de Dieu selon les injonctions coraniques – « Ô vous qui croyez ! Invoquez souvent le nom de Dieu ! » (XXXIII, *Les Factions*, 41). C'est le *dhikr* (« évocation », « mémoire », « rappel »), oraison au cours de laquelle le mystique, seul ou en communauté, répète de façon rythmée des formules brèves évoquant Dieu, comme *lâ ilâha illâ Llâh* (« il n'y a de dieu que Dieu ! »), *Allâhu Akbar* (« Dieu est le plus grand »), car Dieu « dirige vers lui [...] ceux dont les cœurs s'apaisent au souvenir de Dieu » (XIII, *Le Tonnerre*, 28). C'est le « placement de Dieu dans le cœur », une purification, l'élimination de tout ce qui n'est pas lui. Tout comme dans le *yoga** ou l'hésychasme* chrétien, le contrôle respiratoire et le choix des postures jouent un grand rôle : « Après s'être assis dans la solitude, [le soufi] ne cesse de dire de bouche "Dieu" *(Allâh)*, continuellement et avec la présence du cœur. Cela jusqu'à ce qu'il parvienne à un état où il abandonne le mouvement de la langue et voit le mot comme coulant sur celle-ci[40]. » Signalons aussi la place centrale de la danse et de l'audition de musique *(samâ'*)*, par exemple de poèmes d'amour chantés : « Le *samâ'* est une visitation divine qui met les cœurs en mouvement vers Dieu. Celui qui l'écoute à travers Dieu réalise la Vérité, mais celui qui l'écoute à travers un désir charnel est hérétique » (Dhu'l-Nûn al-Mishrî, mort en 860/230[41]). Le soufi contemple le beau par l'oreille, et trouve ainsi la voie vers l'extase *(wajd*)*.

« Le soufisme est l'ésotérisme* de l'islam, perception de l'essence au-delà des formes, "vue par l'œil du cœur". Toute croyance authentique est imprégnée par le "goût" du soufisme, car sans lui la croyance serait une connaissance théorique qui n'engagerait pas le croyant. Le soufisme prend l'islam et la profession de foi, et débarrasse le croyant des limitations à la perception de celle-ci, jusqu'à ce que la ligne séparant le "monde" (la manifestation) et la

Réalité (Dieu) soit repoussée, réduite à sa plus simple expression, afin que rien d'autre que Dieu ne subsiste[42]. »

CONCLUSION

L'islam, comme en témoignent toutes les nuances, et même parfois les conflits, qui séparent les différentes branches du sunnisme, du shî'isme et du kharîjisme, se caractérise par une extrême diversité, et ce malgré les blocages du traditionalisme en matière d'interprétation du Coran. Aujourd'hui répandu sur toute la planète, l'islam s'est aussi enrichi de toutes les traditions et coutumes spécifiques aux lieux de son expansion et qui étaient compatibles avec la révélation coranique. Cependant, le cœur de la foi islamique, le Dieu unique qui se révèle par son Prophète, demeure un puissant facteur d'unité. La soumission à ce Dieu unique que prône l'islam n'a rien d'une obéissance aveugle, elle est avant tout abandon dans la confiance. Le musulman est celui « qui confie son âme à Dieu » parce qu'il croit et sait, indissociablement, que l'accomplissement de sa liberté passe par la conformation de tout son être aux volontés du Seigneur des mondes, créateur de tous les hommes. Cette certitude fondamentale, si elle est libérée du désir de transformer les volontés divines en normes humaines, est sans doute le message que l'islam peut porter aux autres religions.

---

1. L'Islam avec un I désigne l'ensemble des communautés dont l'islam est la religion. Nous nous intéresserons ici à la tradition religieuse qu'est l'islam.
2. L'arabe demeurant la seule langue sacrée de l'islam à travers le monde, les traductions du Coran en langues vernaculaires n'ont qu'une fonction pratique et ne servent pas pour la prière. Il n'existe pas de traduction française unique de référence, mais plusieurs font autorité (*cf.* bibliographie). Dans ce chapitre, sauf mention contraire, toutes les citations du Coran seront faites d'après la traduction de Denise Masson (coll. « Folio », Gallimard, 1967).
3. On se reportera au chapitre sur le judaïsme.
4. « Aujourd'hui, j'ai rendu votre Religion parfaite ; j'ai parachevé ma grâce sur vous ; j'agrée l'islam comme étant votre Religion » (Coran, V, *La Table servie*, 3).
5. En un sens comme Moïse, mais l'épanouissement originel du judaïsme ou du christianisme n'est pas corrélé avec une expansion politique par la guerre comparable à celle de l'islam dès le temps du Prophète.
6. Dans la mesure où la famille de Muhammad aura une grande importance dans les querelles successorales à la mort du Prophète, signalons ici qu'Abû Talib était le père d'Ali, qui deviendra un grand ami de Muhammad son gendre et le quatrième calife, et que Khadîja donna quatre filles à Muhammad, dont Fâtima. Ali et Fâtima, mariés, auront deux fils, Hasan et Hussein.
7. Les chrétiens que Muhammad pouvait rencontrer étaient divisés en plusieurs églises : orthodoxe, nestorienne et monophysite. Le Coran y fait allusion : « Nous avons suscité entre eux l'hostilité et la haine » (V, *La Table servie*, 14).
8. Sans doute en 610, dans la nuit du 26 au 27 du mois de ramâdhân*, le 9e mois de l'année lunaire.
9. La sourate XCVI, *Le Caillot de sang* (1-5), passe pour la première révélée au Prophète : « Lis [*Iqrâ'*] au Nom de ton Seigneur qui a créé ! Il a créé l'homme d'un caillot de sang. Lis !... Car ton Seigneur est le Très-Généreux qui a instruit l'homme au moyen du calame, et lui a enseigné ce qu'il ignorait. »
10. « Gloire à celui qui a fait voyager de nuit son serviteur de la Mosquée sacrée à la Mosquée très éloignée dont nous avons béni l'enceinte, et ceci pour lui montrer certains de nos Signes » (XVII, *Le Voyage nocturne*, 1).
11. La date de l'Hégire a été fixée au 16 juillet 622. Le calendrier musulman comporte douze mois lunaires. Pour obtenir l'équivalent hégirien d'une date du calendrier grégorien, il faut retirer à cette dernière 622 et lui ajouter 1/32e du résultat obtenu. Inversement, on passera d'une date hégirienne à une date grégorienne en lui ajoutant 622 et en lui retranchant 1/33e de sa valeur.
12. Les tribus juives qui faisaient partie de la communauté jusqu'alors pluriconfessionnelle* rassemblée autour de Muhammad seront persécutées ; la prière ne se fera plus désormais dans la direction de Jérusalem, mais dans celle de La Mekke ; de même, le jour de jeûne d'Ashoura pratiqué par les juifs sera remplacé par le jeûne de ramâdhân.
13. Les musulmans sont partagés sur la question de savoir si la guerre était une partie de la mission de Muhammad, le Prophète venu seulement pour « rappeler ». Le Coran ne donne pas de réponse nette à cette question.
14. Elle est célébrée chaque année le 17 du mois de ramâdhân.
15. Les dates qui suivent les barres transversales sont celles du calendrier musulman.
16. Blachère R., *Le Coran*, PUF, 1966, p. 28.
17. Pendant toute une période (833-847), le calife fit une obligation de croire à un Coran créé. Actuellement, les khârijites et les shî'ites continuent d'affirmer que le Coran est entièrement créé.
18. Le verset 79 de la sourate LVI, *Celle qui est inéluctable*, revêt une grande importance dans la tradition mystique, et tout spécialement dans le shî'isme où seul l'imâm peut déceler le sens ésotérique des versets : « Voici, en vérité, un noble Coran, contenu dans un Livre caché. Ceux qui sont purs peuvent seuls le toucher. C'est une Révélation du Seigneur des mondes ! » Une dimension non écrite aurait été aussi révélée à Muhammad.
19. Schuon F., *Comprendre l'Islam*, Seuil, 1976, p. 49.
20. « Après la mort du troisième calife [...], la "communauté musulmane" fut confrontée à une véritable guerre civile, *al-Fitna al-kubra** ("la grande discorde"). La "communauté des croyants" connut ainsi pour la première fois de son histoire un conflit armé entre ses composantes. Ces troubles mettaient en opposition une logique d'État (politique offensive et complexe) et une logique de la religion (idéologique, missionnaire et morale). L'avènement au pouvoir des omeyyades en 661 renforça cette opposition. Pour les uns, le texte coranique était réduit à un moyen de protestation ; il était assujetti, pour les autres, à des opportunités politiques. Désormais, la théologie sera "visiblement" ancrée dans des stratégies idéologiques et asservie par un militantisme socio-politique. C'est autour de la légitimité du pouvoir que se concentrent désormais les accusations contradictoires prononcées contre l'un ou l'autre. La question de l'*Imamat** et celle du statut du pécheur semblent avoir été le pivot autour duquel "religieux" et "politique" se sont

foncièrement entremêlés pour donner corps à des courants de pensée qui, pendant des siècles, allaient influencer toute production intellectuelle » (I. Mohsen, « L'exégèse coranique à travers l'histoire », *Le Monde de la Bible,* n° 115, nov.-déc. 1998, p. 39).

21. Ferjani M.-C., *Les Voies de l'islam,* CRDP Franche-Comté/Cerf, 1996, p. 44.
22. Il s'agit peut-être du « Coran glorieux écrit sur une Table gardée » qu'évoque LXXXV, 22.
23. Al-Zarkasî, mort en 794/1391, cité dans l'*Encyclopédie des religions,* tome II, p. 404.
24. Six recueils « canoniques* » fixés au IXe siècle sont reconnus par les sunnites. Quatre, dits *akhbâr* (« informations »), font autorité chez les shî'ites ; les khârijites en reconnaissent un seul, différent.
25. Dans le sunnisme, on distingue quatre traditions ou écoles d'interprétation, nées aux VIIIe et IXe siècles : le hanafisme* (de tendance plutôt libérale, représenté en Turquie), le mâlikisme* (rigoriste, présent au Maghreb), le shâfi'isme* (moins strict que le précédent, en Égypte, Syrie, Irâq, Afrique), et le hanbalisme* (le plus rigoriste, en Arabie). Le shî'isme ne compte qu'une école, mais il compte deux branches : le shî'isme duodécimain (12 *Imâms*) et le shî'isme septimamien (7 *Imâms*) ou ismaélien (l'Aga Khan en est le chef).
26. Schuon F., *Comprendre l'Islam, op. cit.,* p. 69.
27. « Quel que soit le nom sous lequel vous l'invoquez, les plus beaux noms lui appartiennent » (XVII, *Le Voyage nocturne,* 110) ; « Les plus beaux noms appartiennent à Dieu ! Invoquez-le par ses noms » (VII, Al *'Araf,* 180).
28. *Cf.* Jomier J., *Pour connaître l'Islam,* Cerf, 1988 : la liste des 99 noms figure p. 51-52.
29. Adam, Énoch, Noé, Abraham, Loth, Ismaël, Isaac, Jacob, Joseph, Job, Ézéchiel, Moïse, Aaron, David, Salomon, Élie, Élisée, Jonas, Zacharie, Jean-Baptiste, Jésus *('Îsâ)* ; les grands prophètes de la Bible ne sont pas cités (*cf.* par exemple VI, 84-90). Parmi eux, Abraham, en tant qu'initiateur du monothéisme, Moïse, en tant que chef du peuple et instaurateur de la Loi comme Muhammad, et Jésus, à cause de ses miracles et de l'Évangile, sont à distinguer. Abraham et Moïse jouissent d'une dignité supérieure. Les quatre derniers prophètes de l'islam sont propres au Coran : Hûd dans le sud de l'Arabie, Sâlîh chez les Thamoudéens, Shu'ayb chez les Madianites, et Muhammad.
30. À l'origine, l'islam fait preuve de tolérance à l'égard des « gens du Livre » mais très vite, devant leur refus de se convertir, il va leur attribuer le statut de *dhimmi**, « protégés » mais inférieurs aux musulmans. Les paroles du Coran au sujet des autres religions paraissent contradictoires : il indique que la pluralité des religions a été voulue par Dieu : « Si Dieu l'avait voulu, il aurait fait de vous une seule communauté. Mais il a voulu vous éprouver par le don qu'il vous a fait. Cherchez à vous surpasser les uns les autres dans les bonnes actions. Votre retour, à tous, se fera vers Dieu ; il vous éclairera, alors, au sujet de vos différends » (V, *La Table servie,* 48). Par ailleurs, le salut reste ouvert aux « gens du Livre » : « Ceux qui croient, ceux qui pratiquent le Judaïsme, ceux qui sont Chrétiens ou Çabéens, ceux qui croient en Dieu et au dernier Jour, ceux qui font le bien : voilà ceux qui trouvent leur récompense auprès de leur Seigneur » (II, *La Vache,* 62). Cependant, il contient aussi des versets qui affirment avec force l'exclusivité de l'islam : « La Religion, aux yeux de Dieu, est vraiment la Soumission *(islam)* » ; « Le culte de celui qui recherche une religion en dehors de la Soumission [islam] n'est pas accepté. Cet homme sera, dans la vie future, au nombre de ceux qui ont tout perdu » (III, *La Famille de 'Imran,* 19 et 85). Juifs et chrétiens sont considérés comme reniés par Dieu : « Abraham n'était ni juif ni chrétien mais il était un vrai croyant soumis à Dieu » (III, 67) ; « Mais ils ont rompu leur alliance, nous les avons maudits et nous avons endurci leurs cœurs » (V, 13).
31. L'épisode du reniement du Veau d'or atteste, par exemple, que la Torah a été falsifiée, car jamais Aaron n'aurait pu mener son peuple à pécher ainsi.
32. Et de David, à qui le Psautier a été révélé.
33. « C'est lui qui a envoyé aux infidèles un Prophète pris parmi eux qui leur communique ses Versets [...] » (LXII, *Le Vendredi,* 2).
34. Une profession de foi plus développée figure dans la quatrième sourate : « Ô vous qui croyez ! Croyez en Dieu et en son Prophète, au Livre qu'il a révélé à son Prophète et au Livre qu'il a révélé auparavant. Quiconque ne croit pas en Dieu, à ses Anges, à ses Livres, à ses prophètes et au Jour dernier, se trouve dans un profond égarement » (IV, *Les Femmes,* 136). L'origine de la croyance, très développée dans l'islam, dans les anges et les djinns, est à chercher dans les religions arabes préislamiques.
35. « Dis : "Lui, Dieu est Un ! Dieu ! L'impénétrable ! Il n'engendre pas ; il n'est pas engendré ; nul n'est égal à lui !" » (CXII, *Le culte pur*).
36. Signalons également que, chaque vendredi, la prière se fait à la mosquée avec la lecture du Coran et la prédication. Il existe également de grandes fêtes solennelles, comme celle de la rupture du jeûne *('îd al-fitr)* ou celle du sacrifice *('îd al-adhâ)*.
37. « Dieu est grand ; j'atteste qu'il n'y a de divinité que Dieu ; j'atteste que Muhammad est le messager de Dieu ; lève-toi pour le salât. Lève-toi pour le bonheur ; Dieu est grand ; il n'y a de divinité que Dieu. »
38. Médine abrite la tombe du Prophète ; à Jérusalem (*al-Quds*, le « lieu saint ») se trouvent la « Mosquée éloignée » et le Dôme du Rocher. C'est la ville de David et de Salomon et le lieu de départ du *mi'râj**, l'Ascension de Muhammad révélée vers 621.
39. M. Nedoncelle, « L'irruption du nom propre », *in L'Analyse du langage théologique,* Aubier, 1969, p. 344.
40. Certains musulmans, notamment les Almohades, prétendaient en faire un 6e pilier, mais cela n'est pas orthodoxe. Il n'y a que cinq piliers.
41. Cité dans l'*Encyclopédie des religions*, Universalis, t. II, p. 653.
42. *Dictionnaire encyclopédique de l'Islam,* Bordas, 1991, art. « soufisme », p. 375-379.

Repères chronologiques

570-632	Vie de Muhammad
622	Exode de Muhammad et de ses compagnons à Médine (Hégire)
632-634	Califat d'Abû Bakr - Mésopotamie, Palestine
634-644	Califat d'ᶜUmar - Perse, Égypte
644-656	Califat d'ᶜUthman - Chypre, Cyrénaïque. Version officielle du Coran
656-661	Califat d'Alî. Graves luttes intestines Naissance du schî'isme et du khârijisme
661	Assassinat d'Alî. Califat ommeyade (661-750) avec Damas pour capitale
664-674	Prise de Kaboul, Boukhara, Samarcande
674-680	Échec du siège de Constantinople
691	Jérusalem. Mosquée d'ᶜUmar
698	Prise de Carthage
711	Début de la conquête de l'Espagne et de l'Inde. Cordoue
715-725	Le calife Al-Walid construit la Grande Mosquée autour de la Ka'ba
732	Poitiers : Charles Martel arrête la progression musulmane en Occident
750-1258	Califat abasside. Bagdad, capitale, devient la ville la plus riche et le plus grand centre culturel du monde méditerranéen
786-809	Célèbre califat d'Haroun al-Rachid
756-1031	Émirat de Cordoue en Espagne. Son apogée avec Abd

	al-Rahman III (912-961)
831	Les Arabes à Palerme
IXe et Xe s.	Conflits internes. Déclin du califat Dynasties indépendantes
909-1171	Califat fatimide (shî'ite) en Égypte
930	La Mekke pillée par les Qarmates, qui gardent la Pierre noire huit ans. Des dynasties locales contrôlent La Mekke pendant deux siècles
970-978	Mosquée - Université Al-Azhar au Caire
1060-1117	Les Almoravides (Maroc, Algérie, Espagne)
1072-1092	Malik Chah. Apogée des Seldjuqides
1089	Les Croisés s'emparent de Jérusalem
1138	Saladin inaugure en 1171 le califat ayoubide en Égypte (qui durera jusqu'en 1228). Il reconquiert Jérusalem en 1187
1147-1269	Les Almohades (le Maghreb et la moitié de l'Espagne)
1193-1526	Sultanat de Delhi Conquête du bassin du Gange
Du Xe au XIIIe s.	Grand rayonnement intellectuel et spirituel de l'islam par ses savants, ses médecins, ses historiens, ses poètes, ses théologiens, ses philosophes et ses mystiques à Cordoue, au Caire, à La Mekke, Damas, Konya et Bagdad... : Al Kindi (800-873), Al-Farabi (870-950), Al-Achari (873-935), Firdousi (930-1020), Al-Biruni (973-1050), Ibn Sinâ (Avicenne 981-1037), Ibn Hazm (993-1064), 'Umar Khayam (1037-1123), Al Ghazali (1058-1111), Ibn Rushd (Averroès 1126-1198), Ibn 'Arabî (1165-1240), Djamal al-Din Rumi (1207-1279)
1240-1451	Formation de l'Empire ottoman
1453	Prise de Constantinople
1492	Chute de Grenade Fin de la « reconquête » espagnole

1520-1566	Soliman le Magnifique. Apogée de l'Empire ottoman
XVIe-XVIIe s.	Les Grands Moghols en Inde (Akbar 1556-1605)
1587-1628	Abbas Ier Apogée de la dynastie sévéfide en Perse
XVIIe s.	Déclin de l'Empire ottoman Rivalités tribales en Arabie
XVIIIe s.	Les wahabites prêchent le retour à l'islam primitif
1803	Dynastie saoudite à La Mekke et à Médine
1813	La Mekke passe sous le contrôle de l'Égypte
1840	La Mekke passe sous le contrôle de la Turquie
1887-1953	Ibn Saoud, sultan de Nejd (1902-1932) ; roi d'Arabie (1932-1953)
1881-1938	Mustafa Kémal Ataturk fonde en 1923 la République turque
1945...	Les indépendances et la nouvelle affirmation de l'Islam : Algérie, Tunisie, Maroc, Libye, Égypte, Soudan, Arabie, Syrie, Turquie, Irak, Iran, Pakistan, Indonésie

'Al Fâtiha, sourate I

Au nom d'Allâh,
Le Compatissant et Le Très Miséricordieux !

1. Louange à Allâh, Le Maître des mondes,

2. Le Très Miséricordieux, Le Compatissant,

3. Le Roi du jour du jugement !

4. C'est Toi que nous servons : c'est Toi dont nous implorons le secours !

5. Guide-nous dans la voie droite,

6. La voie de ceux en qui Tu Te plais,

7. Et non de ceux qui sont l'objet de Ta colère et qui sont dans l'erreur.

Le Coran, sourate I : sourate d'introduction du Livre
(traduction d'Édouard Montet © 1958, Éditions Payot, t. Ier, p. 23-24 ;
© 1998 Éditions Payot et Rivages, p. 153-154).

Notes

La sourate liminaire du Coran, dite *'Al Fâtiha*, « l'ouverture », constitue l'élément central de la prière quotidienne ; sourate de louange qui s'achève en prière de demande, elle est reprise pour de nombreux actes de consécration[1]. Elle contient l'essence du Coran tout entier.

Son invocation initiale, *Bismillah ar-Rahmân ar-Rahîm,* « Au Nom de Dieu, le Compatissant et le très Miséricordieux », *la Basmalah**, figure comme un refrain en tête de chaque sourate[2]. Elle dit la bonté et la grandeur du Dieu unique – l'article qui précède les qualificatifs donnés à Dieu, « Le » Clément, « Le » très Miséricordieux, implique l'idée de son Unité.

Ar-Rahmân et ar-Rahîm dérivent tous deux de la même racine, celle qui désigne les entrailles, la matrice *(rahm)* d'où vient la tendresse. Le premier terme désigne plutôt un caractère intrinsèque de Dieu, sa nature de créateur miséricordieux[3], alors que le second a trait à son action miséricordieuse dans le monde[4]. Fakhr-ud-Dîn ar-Râzi *(Lawâmi 'ul-bayyinât)* commente ainsi :

« Le fait qu'il soit *ar-Rahmân* implique que Sa miséricorde inclut toute chose, en ce monde et en l'autre, et donc l'homme juste comme le pécheur. Quant à l'attribut de *rahîm,* cela concerne Sa miséricorde à l'égard des croyants. *Ar-Rahmân* est celui qui donne quand on Lui demande, *ar-Rahîm* est Celui qui est insatisfait lorsqu'il ne Lui est pas demandé de donner – *ar-Rahmân* est concerné par la délivrance du Feu, et *ar-Rahîm* avec l'entrée au Paradis[5]. »

Dieu est loué pour son pouvoir créateur infini – il est le maître d'une multiplicité de mondes –, pour la domination sur l'univers que ce dernier implique, et pour sa stricte justice au jour de la rétribution, lorsqu'il décidera librement de retrancher, de détruire ce qu'il a créé en toute liberté. Les hommes le servent, l'adorent comme la transcendance envers laquelle ils ne peuvent que témoigner de la reconnaissance.

Mais la *Fâtiha* s'adresse aussi, de manière directe par des pronoms emphatiques de deuxième personne, à un Dieu proche, qui secourt en pourvoyant chaque jour aux besoins de ses créatures, qui dirige, en particulier par sa Parole révélée, qui favorise ceux qui reconnaissent la nécessité de sa grâce pour suivre sa voie, mais qui punit ceux qui la refusent ou la négligent ; un Dieu accessible par la prière.

---

1. « La *fâtiha* – avec un minimum de douze versets du Coran parmi lesquels la sourate 112, appelée *al-Ikhlas* (« pureté ») – constitue le minimum requis que tout musulman se doit de connaître par cœur en arabe [...]. À côté de sa place dans la prière canonique ou rituelle, la *fâtiha* est fréquemment récitée comme partie de la prière individuelle spontanée. Elle est aussi récitée, individuellement ou en groupe, à l'occasion d'un mariage ou en visitant un lieu saint, lors d'un enterrement, et dans un grand nombre de circonstances »

(article *Fâtiha, in Dictionnaire encyclopédique de l'Islam,* Bordas, 1991, p. 123).

2. Sauf de la IX[e], considérée comme la suite de celle qui la précède.
3. Citons ici différentes traductions de *ar-Rahmân* : « le Clément », « Tout-miséricordieux » (Cheikh Boubakeur Hamza), « le Matriciant » (Chouraqui), « le Tout miséricorde » (Berque), « l'infiniment bon, le bienfaisant », « Créateur par amour » (Schuon).
4. *Ar-Rahîm* a pu être traduit par « miséricordieux » (Kasimirski), « Tout-compatissant » (C. Boubakeur Hamza), « le Matriciel » (Chouraqui), « le bienveillant », « Sauveur par miséricorde » (Schuon).
5. Cité dans E. de Vitray-Meyerovitch, *La Prière en Islam,* Albin Michel, 1998, p. 67.

Dieu créateur

Créateur des cieux et de la terre,
lorsqu'il a décrété une chose,
il lui dit seulement : « Sois ! » et elle est. (II, *La Vache,* 117)

Dans la création des cieux et de la terre,
dans la succession de la nuit et du jour,
dans le navire qui vogue sur la mer
portant ce qui est utile aux hommes,
dans l'eau que Dieu fait descendre du ciel
et qui rend la vie à la terre après sa mort,
– cette terre où il a disséminé
toutes sortes d'animaux –
dans les variations des vents,
dans les nuages assujettis à une fonction
entre le ciel et la terre,
il y a vraiment des Signes
pour un peuple qui comprend ! (II, *La Vache,* 164)

Ô vous les hommes !
Craignez votre Seigneur
qui vous a créés d'un seul être,
puis, de celui-ci, il a créé son épouse
et il a fait naître de ce couple
un grand nombre d'hommes et de femmes. (IV, *Les Femmes,* 1)

Tel est Dieu, votre Seigneur.
Il n'y a de Dieu que lui,
le Créateur de toute chose.
Adorez-le !
Il veille sur tout. (VI, *Les Troupeaux,* 102)

Votre Seigneur est Dieu :
Il a créé les cieux et la terre en six jours,
puis il s'est assis en majesté sur le Trône.

Il couvre le jour de la nuit
qui poursuit celui-ci sans arrêt.
Le soleil, la lune et les étoiles
sont soumis à son ordre.

La Création et l'ordre ne lui appartiennent-ils pas ?
Béni soit Dieu, le Maître des mondes ! (VII, *Al 'Araf,* 54)

Nous avons créé l'homme ;
Nous savons ce que son âme lui suggère ;
nous sommes plus près de lui que la veine de son cou. (L, *Qaf,* 16)

N'avez-vous pas vu
comment Dieu a créé sept cieux superposés ?
Il y a placé la lune comme une lumière ;
il y a placé le soleil comme une lampe.

Dieu vous a fait croître de la terre
comme les plantes,
puis il vous y renverra
et il vous en fera ensuite surgir soudainement. (LXXI, *Noé*, 15-18)

Extraits de sourates du Coran
(édition de D. Masson
« Folio classique » , © Gallimard, 1967)

On ne trouve pas dans le Coran de récit suivi de la Création comparable à celui du Livre de la Genèse dans la Bible. Cependant, au fil des sourates, le pouvoir créateur de Dieu est sans cesse rappelé : c'est de lui que procède la toute-puissance de Dieu sur le monde. Nous avons réuni ici quelques versets qui disent l'action universelle et libre, gracieuse et sans efforts, de Dieu dans la Création.

L'unité de la Création témoigne de l'unicité du Créateur et de sa vérité : « Si des divinités, autres que Dieu, existaient, le ciel et la terre seraient corrompus » (XXI, *Les Prophètes*, 22). Dans l'acte originel de la création du monde, qui reprend pour l'essentiel la mythologie* biblique, la transcendance absolue de Dieu est soulignée avec vigueur : il a formé seul la totalité du monde, sans l'aide d'aucune autre puissance. Mais Dieu est aussi créateur à chaque instant du monde, lorsqu'il demeure proche de l'homme, son représentant *(imâm)* sur terre qui a pour mission de poursuivre l'œuvre de création, et pourvoit à ses besoins.

Notes

II, *La Vache*, 117 : à rapprocher de Genèse **1** 3 *sq.*, « Dieu dit : … »
D'autres passages du Coran expriment la même idée : VI, 73 ; XVI, 40 – « notre seule Parole, lorsque nous voulons une chose, est de lui dire : "Sois !" et elle est. » –, XXXVI, 82 ; XL, 68.
II, 164 : nous pouvons deviner ici la beauté de la poésie coranique, que nulle traduction ne peut vraiment restituer. Le monde entier est un livre vivant de « signes » *(âyât),* tout comme le Coran : la création dit la transcendance de Dieu et sa présence au monde, elle illustre ses bienfaits. Le monde est tissé de beautés symboliques s'adressant à la capacité d'intellection et de contemplation de l'homme, qui doit tendre vers le pur Esprit qu'est Dieu.
IV, *Les Femmes,* 1
d'un seul être : Adam est l'ancêtre, le père de tous les hommes. *Cf.* II, 30-39 ; XX, 115-126.
de celui-ci, il a créé son épouse : à rapprocher de Genèse **2** 21-23.
Cf. VII, *Al 'Araf,* 189 : « C'est lui qui vous a créés d'un seul être dont il a tiré son épouse pour que celui-ci repose auprès d'elle » ou XXX, *Les Romains,* 21 : « Parmi ses Signes : il a créé pour vous, tirées de vous, des épouses afin que vous reposiez auprès d'elles, et il a établi l'amour et la bonté entre vous. »
VII, *Al 'Araf,* 54 : à rapprocher de Genèse **2** 2.
il a créé les cieux et la terre en six jours : tout comme dans la Bible, un chaos primordial précède l'œuvre de séparation et d'organisation de Dieu : « Les incrédules n'ont-ils pas vu que les cieux et la terre formaient une masse compacte ? Nous les avons ensuite séparés et nous avons créé, à partir de l'eau,

toute chose vivante » (XXI, *Les Prophètes,* 30). Tous les phénomènes manifestent alors sa puissance.

il s'est assis en majesté sur le Trône : cette expression, qui revient à plusieurs reprises dans le Coran, a été souvent commentée par les exégètes*. Le trône est le symbole de la majesté de Dieu, le lieu où il médite la Création avant de l'accomplir ou bien celui où, comme ici, il se repose après l'avoir achevée. Citons ici le verset du Trône, spécialement honoré :

« Dieu !
Il n'y a de Dieu que lui :
le Vivant ;
celui qui subsiste par lui-même !
Ni l'assoupissement, ni le sommeil
n'ont de prise sur lui !
Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre
lui appartient !
Qui intercédera auprès de lui, sans sa permission ?
Il sait
ce qui se trouve devant les hommes et derrière eux,
alors que ceux-ci n'embrassent, de sa Science,
que ce qu'il veut.
Son Trône s'étend sur les cieux et sur la terre :
leur maintien dans l'existence
ne lui est pas une charge.
Il est le Très-Haut, l'Inaccessible » (II, *La Vache,* 255)

le soleil, la lune et les étoiles : comme dans la Bible, ces anciennes divinités astrologiques sont entièrement soumises à Dieu, au même titre que le reste de la Création.

L, *Qaf,* 16

la veine de son cou : cette expression très concrète de la proximité de Dieu a été souvent méditée et commentée par les mystiques de l'islam.

LXXI, *Noé,* 15-18

sept cieux superposés : *cf.* II, *La Vache,* 29. Cette idée, issue de la cosmogonie* mésopotamienne, n'est pas absente de la Bible.

il vous en fera ensuite surgir soudainement : annonce d'une nouvelle naissance, celle de la résurrection. *Cf.* XXX, *Les Romains,* 19 : « Il fait sortir le vivant du mort ; il fait sortir le mort du vivant. Il rend la vie à la terre quand elle est morte : ainsi vous fera-t-il surgir de nouveau. »

Allah est la lumière des ciels et de la terre.
À l'exemple de sa lumière,
voici une niche avec une lampe,
la lampe est en cristal,
et le cristal, tel un astre étincelant,
est illuminé par le fruit d'un arbre béni,
un olivier, ni oriental ni occidental.
Son huile brillerait même si le feu ne la consumait pas,
lumière sur lumière.
Allah guide vers sa lumière qui il veut,
Allah donne des exemples pour les humains,
Allah, en tout savant.
Dans les maisons à l'écoute d'Allah,
où son nom est exalté et commémoré,
où ils le louangent de l'aube au crépuscule,
il est des humains que nul négoce et nul troc
ne distrait de la Mémoire d'Allah,
de l'élévation de la prière et du don de la dîme.
Ils craignent le jour où les cœurs et les regards feront Retour,
afin qu'Allah les rétribue
pour l'excellence de leurs œuvres
et leur ajoute de ses grâces.
Voici, Allah pourvoit qui il décide, sans compter.

Ceux qui effacent Allah,
leurs œuvres sont comme un mirage dans une plaine :
l'assoiffé y espère de l'eau ;
quand il y arrive, il ne trouve rien.
Ou plutôt, il trouve chez lui Allah,
qui lui règle son compte,
Allah prompt au compte !
Ou comme une ténèbre sur une mer abyssale :
une vague au-dessus d'une vague l'engloutit.
Sous les nuages, la ténèbre est telle
qu'un homme sortant sa main ne pourrait la voir.

Celui en qui Allah ne met pas sa lumière
n'a pas de lumière en lui.

Ne le vois-tu pas ?
Tout dans les ciels et tout sur la terre
louange Allah, dans l'envol des oiseaux.
De chacun, il connaît la prière et la louange.
Allah sait ce qu'ils font,
Allah, le Roi des ciels et de la terre,
Allah, à Lui le devenir !

Le Coran, XXIV, *La Lumière,* versets 35-42
(traduction A. Chouraqui).

Dans le Coran, comme dans la Bible (*cf. extrait de l'Évangile de Jean p. 247-248*), le thème de la lumière revient fréquemment.

Dieu est Lumière – cette clarté symbolise notamment son omniscience et sa capacité de juger selon la Vérité –, mais il est invisible pour l'homme avant sa résurrection. En tant que Créateur qui pourvoit, il se fait la source de toute lumière, à commencer par celle qui permet au jour de se distinguer de la nuit. Dans le monde, la lumière est le signe de la présence divine, un avant-goût de la contemplation ultime. De Dieu émane la lumière du monde auquel aspirent les justes, par opposition à l'obscurité du mal : « Dieu est le Maître des croyants : il les fait sortir des ténèbres vers la lumière » (II, *La Vache,* 257) ; « [...] Voici un Livre ! Nous l'avons fait descendre sur toi pour que tu fasses sortir les hommes des ténèbres vers la lumière » (XIV, *Abraham,* 1). Dans les ténèbres, Dieu est comme « effacé », les actions posées n'ont plus de finalité puisque tout doit tendre vers Dieu, et Dieu les rejette donc.

Car le choix des ténèbres, c'est-à-dire le refus d'admettre l'existence d'*Allâh* le Lumineux, est inadmissible dans la mesure où les écrits révélés portent en eux de la lumière divine venue de ce vers quoi ils guident : « Nous avons, en vérité, révélé la Tora où se trouvent une Direction et une Lumière [...] Nous avons envoyé, à la suite des prophètes, Jésus, fils de Marie, pour confirmer ce qui était avant lui, de la Tora. Nous lui avons donné l'Évangile où se trouvent une Direction et une Lumière » (V, *La Table servie*, 44-46) ; « Ô vous les hommes ! Une preuve décisive vous est déjà parvenue de la part de votre Seigneur : nous avons fait descendre, sur vous, une lumière éclatante » (IV, *Les Femmes*, 174) ; « Croyez en Dieu, en son Prophète et à la lumière que nous avons fait descendre » (LXIV, *La Duperie réciproque*, 8).

Dieu conduit les croyants – « ceux qu'il veut » – vers sa Lumière, car nul ne peut y accéder sans son aide : inhabités par lui, ils peuvent alors devenir lumineux ou être entourés de la lumière divine, comme un signe de la grâce qui est sur eux, car la justice va de pair avec la transparence, la vérité sans dissimulation : « Celui dont Dieu a ouvert le cœur à l'Islam n'est-il pas dans une lumière venue de son Seigneur ? » (XXXIX, *Les Groupes*, 22) ; « Celui qui était mort, que nous avons ressuscité et à qui nous avons remis une lumière pour se diriger au milieu des hommes, est-il semblable à celui qui est dans les ténèbres d'où il ne sortira pas ? » (VI, *Les Troupeaux*, 122). Les hommes qui prient perpétuellement, dont notre texte fait l'éloge, sont semblables aux oiseaux qui volent, aux poissons qui nagent, et à toutes les créatures qui, par le simple fait de vivre conformément à ce que Dieu veut dans le monde qu'il a créé, lui rendent grâce. Ils attendent le jugement, dans le désir de la lumière éternelle : « Ô vous les croyants ! Revenez

à Dieu avec un repentir sincère. Il se peut que votre Seigneur efface vos fautes et qu'il vous fasse entrer dans des Jardins où coulent les ruisseaux [le Paradis], le Jour où Dieu ne couvrira de honte ni le Prophète, ni ceux qui auront cru avec lui. Leur lumière courra devant eux et à leur droite. Ils diront : "Notre Seigneur ! Parachève pour nous notre lumière ; pardonne-nous ! Oui, tu es puissant sur toute chose" » (LXVI, *L'Interdiction,* 8).

La Lumière de Dieu est inextinguible : « Ils voudraient, avec leurs bouches, éteindre la lumière de Dieu, alors que Dieu ne veut que parachever sa lumière, en dépit des incrédules ! » (IX, *L'Immunité*, 32).

Note

arbre béni : (*cf.* XXIII, *Les Croyants,* 20) : « Nous avons fait naître aussi un arbre qui sort du Mont Sinaï et qui produit de l'huile et un condiment. »

Le Décret

Au nom de Dieu :
celui qui fait miséricorde,
le Miséricordieux.

Oui, nous l'avons fait descendre
durant la Nuit du Décret.

Comment pourrais-tu savoir
ce qu'est la Nuit du Décret ?

La Nuit du Décret est meilleure que mille mois !
Les Anges et l'Esprit descendent durant cette Nuit,
avec la permission de leur Seigneur,
pour régler toute chose.

Elle est Paix et Salut
jusqu'au lever de l'aurore !

Le Décret, Le Coran, sourate XCVII
(traduction française établie par Denise Masson, « Folio classique »,
© Gallimard, 1967, t. II, p. 762).

Au cours de *Laylat al-Qadr*, la Nuit du Décret, ou Nuit du Destin, le Coran commença à être révélé à Muhammad, il descendit sur lui : « Par le Livre clair ! Nous l'avons fait descendre durant une nuit bénie [...] » (XLIV, *La Fumée*, 2-3). On rapporte que 'A'isha, l'épouse favorite de Muhammad, expliquait que la *Laylat al-Qadr* était l'« âme du prophète ». Une croyance répandue en fixe la date au 27e jour du mois de ramâdhân, mais les dix dernières nuits du mois sont considérées comme particulièrement sacrées. Cette nuit manifeste la toute-puissance créatrice et l'omniscience divine : Dieu, « celui qui a créé toute chose en fixant son destin d'une façon immuable » (XXV, *La Loi*, 2) a décidé de tout ce qui advient, est advenu et adviendra ; cela concerne même les événements particuliers du quotidien.

Notes

L'Esprit : il s'agit de l'ange Gabriel (*cf.* LXX, *Les Degrés*, 4). Les légendes islamiques abondent en évocations de cette nuit riche en merveilleux où les anges se pressent.

pour régler toute chose : « Tout Ordre sage est décrété en cette nuit, comme un Ordre émanant de nous – Oui, c'est nous qui envoyons les messagers – et comme une miséricorde de la part de ton Seigneur » (XLIV, *La Fumée*, 4-6).

L'union à Dieu

« Ah ! » :
est-ce moi, est-ce Toi ?
Cela ferait deux dieux.
Loin de moi, loin de moi la pensée d'affirmer « deux » !
Il y a une ipséité tienne, au fond de mon néant pour toujours,
et mon tout, par-dessus toutes choses,
s'équivoque d'un double visage.
Où donc est ton essence, hors de moi, pour que j'y voie clair ?
Mais déjà mon essence s'élucide,
au point qu'elle n'a plus de lieu.
Et où retrouver Ton visage, objet de mon double attrait,
au nadir de mon cœur ou au nadir de mon œil ?
Entre moi et Toi,
il y a un « c'est moi » qui me tourmente,
ah !
enlève par Ton « c'est Moi », mon « c'est moi »
hors d'entre nous deux !

Husayn Mansûr Hallâj, *Dîwân*
(traduction et présentation par Louis Massignon,
© Éditions du Seuil, 1981, p. 113).

Husayn Mansûr Hallâj (857/244 – 922/309), dont le surnom *Hallâj al-asrar* signifie le « cardeur des consciences », est sans doute le plus célèbre mystique de l'islam. Né à al-Bayda, au sud de l'Iran, disciple de plusieurs grands maîtres en soufisme, il devint un véritable apôtre, portant ses prédications jusqu'en Inde et aux frontières de la Chine. Malgré ses miracles et ses nombreux disciples, il souleva une violente opposition aussi bien chez les sunnites que chez les shî'ites. Accusé d'atteintes à la transcendance divine aussi bien qu'à la sûreté de l'État, il fut emprisonné huit ans et finalement flagellé, crucifié puis décapité à Bagdad, accusé par les autorités traditionnelles de s'être identifié à Dieu. Son œuvre se compose surtout de poèmes recueillis dans un *Dîwân* (« collection ») par ses disciples.

Ce texte poétique, écrit en arabe comme toute l'œuvre d'Hallâj, pour qui c'était la langue propre à l'expression de la prière, illustre le thème central de son expérience mystique : Dieu sanctifie et pour ainsi dire divinise celui à qui il s'unit sans intermédiaires : « J'ai vu mon Seigneur avec l'œil du cœur, et Lui dis : "Qui es-Tu ?" Il me dit : "Toi !" » (*Muqatta'a* 10, *op. cit.*, p. 68) ; « Ô Toi, qui es la réunion du tout, Tu ne m'es plus "un autre", mais "moi-même" ! » (*Muqatta'a* 68, *op. cit.*, p. 128) ; « Ton Esprit s'est emmêlé à mon esprit, tout ainsi que s'allie le vin avec l'eau pure. Aussi qu'une chose Te touche, elle me touche ! Ainsi donc, Toi, c'est moi, en tout ! » (*Muqatta'a* 47, *op. cit.*, p. 105).

NOTES

deux : Dieu est pour Hallâj « celui qui s'est infondu dans [s]on cœur » (*Qasida* I, *op. cit.*, p. 41) ; il ne fait plus nombre avec Lui.

ipséité : ici, le « soi-même » de Dieu.

néant : « Quand Dieu prend un cœur, Il le vide de ce qui n'est pas Lui » (*Akhbâr al-Hallâj*, 3e éd., Paris, 1957, 36).

s'équivoque : prend un double sens.

elle n'a plus de lieu : « Mais, pour Toi, le "où" n'a plus de lieu, le "où" n'est plus, quand il s'agit de Toi ! Et il n'y pas pour l'imagination d'image venant de Toi, qui lui permette d'approcher où Tu es ! Puisque Tu es Celui qui embrasse tout lieu, jusqu'au-delà du lieu, où donc es-Tu, Toi ? » (*Muqatta'a* 10, *op. cit.*, p. 68).

nadir : le nadir est le point de la voûte céleste opposé au zénith, celui qu'un homme pourrait se représenter au terme d'une ligne verticale partant de l'endroit qu'il occupe et traversant la Terre par son centre. Selon L. Massignon, il s'agirait ici de « l'image pupillaire ». L'image du cœur qui voit est fréquente chez Hallâj : « Ton image est dans mon œil, Ton mémorial sur mes lèvres, – Ta demeure en mon cœur, mais où Te caches-Tu donc ? » (*Yatîma* I, *op. cit.*, p. 133).

Écoute, ô bien-aimé !
Je suis la Réalité du monde,
le centre et la circonférence,
J'en suis les parties et le tout.
Je suis la Volonté établie entre le ciel et la terre [...]
Bien-aimé, tant de fois t'ai-Je appelé,
et tu ne M'as pas entendu !
Tant de fois Me suis-Je à toi montré,
et tu ne M'as pas vu !
Tant de fois Me suis-Je fait douces effluves,
et tu n'as pas senti,
nourriture savoureuse, et tu n'as pas goûté.
Pourquoi ne peux-tu M'atteindre
à travers les objets que tu palpes ?
Ou Me respirer à travers les senteurs ?
Pourquoi ne Me vois-tu pas ?
Pourquoi ne M'entends-tu pas ?
Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?
Pour toi Mes délices surpassent tous les autres délices,
et le plaisir que Je te procure
dépasse tous les autres plaisirs.
Pour toi Je suis préférable
à tous les autres biens.
Je suis la Beauté, Je suis la Grâce.
Bien-aimé, aime-Moi, aime-Moi seul,
aime-Moi d'amour.
Nul n'est plus intime que Moi.
Les autres t'aiment pour eux-mêmes :
Moi, Je t'aime pour toi,
et toi, tu t'enfuis loin de Moi.
Bien-aimé, tu ne peux Me traiter avec équité,
car si tu te rapproches de Moi
c'est parce que Je me suis rapproché de toi.
Je suis plus près de toi que toi-même,
que ton âme, que ton souffle.
Bien-aimé, allons vers l'union...
Allons la main dans la main,
entrons en la présence de la Vérité,

qu'elle soit notre juge
et imprime son sceau sur notre union
à jamais.

Ibn 'Arabî
(traduit par Osman Yahia, *in* Eva de Vitray-Meyerovitch,
L'Anthologie du soufisme, © Actes Sud [Sindbad], 1978).

Ibn 'Arabî (1165/560-1240/638), philosophe et mystique, est né à Murcie en Andalousie dans une famille versée dans l'étude de la jurisprudence *(fiqh)* et des *hadîths*. Tout le destine aux armes, mais il semble qu'il ait eu dès l'adolescence une révélation qui le poussa à renoncer à tout pour choisir la Voie : retiré dans une caverne pendant de longs mois, il fait l'expérience du ravissement *(jadhba*)*. Ayant reçu d'un seul coup le dévoilement de la Vérité, il doit désormais reprendre le chemin qui y mène par étapes, par l'imitation du Prophète : c'est en observant la Loi que l'homme peut revenir à Dieu, retrouver sa conformité avec celui à l'image duquel il a été créé. Vers dix-neuf ans, alors qu'il est marié et haut fonctionnaire, il se convertit à la Voie des soufis, choisissant le dépouillement total, la pauvreté matérielle pour retrouver l'accès à la pauvreté en esprit. Il a déjà à cette époque une connaissance approfondie des sciences islamiques.

Encouragé et éclairé par la rencontre de maîtres éminents comme Averroès (Ibn Rushd : 1126/519 – 1198/594) ou Yusuf al-Qaysi, il mène sa recherche spirituelle à travers presque tout le domaine musulman : Andalousie, Maghreb, Égypte, Arabie (plusieurs séjours à La Mekke), Palestine, Syrie, Anatolie, Mésopotamie.

Fixé à Damas de 1224/620 à sa mort en 1240/638, il se consacre à la vie spirituelle, à l'enseignement de nombreux disciples et à la rédaction de ses ouvrages. Les trois principales œuvres authentiques qui nous sont parvenues de ce très prolixe auteur, parmi des centaines dont beaucoup d'anonymes attribuées à Ibn 'Arabî, sont le *Recueil des connaissances divines (Dîwân al-Ma'ârif)*, dans lequel il regroupe à la fin de sa vie un ensemble de ses écrits poétiques, *Les Illuminations de La Mekke*[1] *(Futûhât Makkiyya)*, une somme d'enseignements spirituels, en 37 volumes, concernant tous les domaines, dont les deux versions datent respectivement de 1231/628 et 1238/635, et *Les Chatons de la sagesse (Fûsus al-hikam)*, exposé condensé de toute sa doctrine qui, de par sa concision, fut la source principale des attaques dont il fit l'objet.

Sa pensée et sa vie, entièrement orientées vers l'union intime à Dieu, ont en effet suscité beaucoup d'opposition au sein des milieux traditionalistes de l'Islam, mais aussi l'admiration et la dévotion des cercles philosophiques et mystiques où il est considéré comme « le plus grand Maître » *(al-Shaykh al-akbar)* et le « Vivificateur de la religion » *(Muhyî al-dîn)*. Très ouvert aux autres religions, il n'appartient à aucune école juridique ou d'interprétation du Coran. Il a exercé une immense influence sur le soufisme de tous les pays.

1. Ce titre est aussi couramment traduit *Le Livre des conquêtes spirituelles de La Mekke*, car le terme de *futûhât* est à l'origine un terme militaire désignant les conquêtes, l'ouverture des frontières, avant de revêtir un sens spirituel.

Le retour vers Dieu

À chaque instant retentit de tous côtés l'appel de l'amour :
nous allons vers le ciel, qui désire venir avec nous ?
Nous avons été au ciel, nous avons été les amis des anges,
et tous nous y retournerons, car c'est là notre patrie.
Nous sommes plus élevés que le ciel, plus nobles que les anges :
Pourquoi ne pas les dépasser ? Notre but est la majesté suprême.
Qu'a donc à faire la perle fine avec le monde de la poussière ?
Pourquoi êtes-vous descendus ici ?
Rechargez vos bagages.
Qu'est-ce que ce lieu-ci ?
La chance nous accompagne, à nous de nous sacrifier !
Le chef de notre caravane est Mustafâ, la gloire du monde [...]
Pourquoi tes yeux sont-ils tournés de ce côté pour cette vision ?
Comme les oiseaux de mer,
les hommes viennent de l'océan – l'océan de l'âme.
Comment, né de cette mer, l'oiseau ferait-il ici-bas sa demeure ?
Non, nous sommes des perles au sein de cette mer,
c'est là que nous demeurons tous :
sinon, pourquoi la vague succède-t-elle à la vague
qui vient de la mer de l'âme ?
La vague de « Ne suis-Je pas » est venue,
elle a brisé le vaisseau du corps ;
Et quand la vision revient, le vaisseau est brisé, et l'union avec Lui.

C'est le temps de l'union et de la vision,
c'est le temps de la Résurrection et de l'Éternité.
C'est le temps de la grâce et de la faveur,
c'est l'océan de la pureté parfaite.
Le trésor des dons est advenu,
l'éclat de la mer s'est manifesté,
l'aurore de la bénédiction s'est levée.
L'aurore ?
- Non ! La lumière de Dieu.
[...]

Rûmi, *Odes mystiques*
(traduction Eva de Vitray-Meyerovitch et M. Mokri,
© Éditions Klincksieck, Paris, 1973, p. 179-180, odes 463-464).

Muhammad Djamal al-Din Rûmi (1207/603 – 1279/677), poète persan né à Balkh dans le Khorassan, était le fils d'un théologien de renom. Après des études de jurisprudence, il succéda à son père à Konya, en Anatolie. C'est alors qu'il rencontra un maître soufi – en persan « derviche » (de *dervich,* « pauvre ») –, Shams de Tabriz, et devint son disciple. Se consacrant entièrement à la vie mystique, il fonda une confrérie *(tariqa),* connue plus tard sous le nom de « confrérie des derviches tourneurs », où la musique et la danse, le *samâ'* occupent une place centrale. Ses œuvres principales sont les *Odes mystiques, Dîwân (chants d'amour et de deuil)* à la mémoire de Shams de Tabriz d'où est extrait notre texte, le *Livre du Dedans (Fihi-ma fihi),* un important ouvrage doctrinal en prose, et surtout le *Mathnawi,* immense théodicée dont la vocation pédagogique est de faire connaître l'unité divine.
L'œuvre de Rûmi, très diffusée en Orient, a exercé une large influence.

L'homme doit tendre vers la perfection, qui consiste à comprendre sa destinée de retour à l'unité avec Dieu. Rûmi l'exprime ici dans un foisonnement de visions qui invitent l'homme à un renversement.

Notes

nous avons été au ciel : chaque être humain est la manifestation sur terre d'une potentialité qui existait de toute éternité. « Dans *le Mishkat al-Anwar* ("La niche de lumière") d'al-Ghazali, 'A'isha rapporte que le Prophète a dit : "Avant d'être unies à des corps les âmes étaient comme des armées rassemblées, puis elles furent dispersées et envoyées dans les corps des humains"[1]. »
Mustafâ : un des noms du Prophète Muhammad.
la lumière de Dieu : *cf. texte p. 313-314.*

1. *Dictionnaire encyclopédique de l'Islam,* Bordas, 1991, p. 387.

Le vin de Dieu

Amis, si vous avez compris la vérité de mon état,
La voie est là devant vous ; suivez mes pas,
Car, par Dieu, ce ne sont pas choses douteuses
ni vagues produits de l'imagination :
Je connais Dieu d'une connaissance
à la fois secrète et manifeste.
J'ai bu la coupe de l'amour et j'en ai eu la possession,
Elle est devenue mon bien pour toujours.
Dieu veuille rétribuer celui qui me prodigua Son secret,
Car le don généreux, le vrai, est de conférer le secret.
Un temps j'ai celé la vérité et l'ai soigneusement voilée,
Or qui garde le secret de Dieu aura sa récompense.
Lorsque le Donateur me permit de la proclamer,
Il me rendit capable - et comment, je ne sais -
de purifier les âmes,
Il me fit ceindre l'épée de constance,
De vérité et de piété et me donna un vin :
Quiconque en boit, ne peut plus se passer d'en boire,
Tout comme un homme ivre cherche à s'enivrer davantage.
J'en suis devenu l'échanson, bien plus, c'est moi qui l'ai pressé.
Est-il pour le verser quelqu'autre, en ce temps ?
Si je parle ainsi, n'en sois pas étonné, car notre Seigneur
Lui-même a dit qu'Il choisit pour objet de Sa faveur
Celui qu'Il veut et donne sans compter.
« C'est la faveur de Dieu ; Il la donne à qui Il veut. »
À Lui, toute louange, gloire et action de grâces !
Seigneur, par l'esprit du Très-Aimé, Ton esprit,
Par l'esprit de sainteté viens à mon aide, facilite ma tâche.
« Délie ma langue, ô Seigneur.
Que quelqu'un partage mon fardeau. »
Quelqu'un d'entre Tes aides véritables, et ne me confonds pas
Au jour du rassemblement. Seigneur, comble de Ta présence
Et salue de Ta paix, bénis, magnifie, exalte
L'esprit du Très-Aimé, dans le lieu du secret.

Cheikh Ahmad al-'Alawî, *Dîwân* (4e éd., Mostaganem, 1982, p. 35, cité dans Martin Lings, *Un saint soufi du XXe siècle, Le Cheikh Ahmad al-'Alawî*, Coll. « Sagesses », © Éditions du Seuil, 1990, p. 256-257).

À peu près inconnu en dehors des cercles relativement restreints de l'islam soufi, le **Cheikh Ahmad al-'Alawî,** décédé en 1934/1353 en Algérie, est une des figures mystiques les plus hautes du XXe siècle. Sa doctrine insistait non seulement sur la pratique de la retraite spirituelle systématique, mais surtout sur le *dhikr Allah*, l'invocation du nom divin[1].

Le maître initiateur fait ici connaître la Voie qui lui est propre à ses disciples, en comparant l'absorption de la connaissance de Dieu à celle d'un vin enivrant que l'on veut verser à d'autres.

Ce thème du vin de Dieu est très présent dans le soufisme. On le trouve, par exemple, chez Ibn al-Fârid (1182/577 – 1235/632), dans son plus fameux poème, la *Khamriyyah* (« Ode au vin ») : « Nous avons bu à la mémoire du Bien-Aimé un vin qui nous a enivrés avant la création de la vigne » (début de la *Khamriyyah*), ou encore dans de nombreuses odes de Rûmi : « Ô échanson ! Fais-nous voir notre couleur dans la pureté du vin. [...] Que le vent de l'ivresse, par ta grâce, nous emporte / Dans les airs, afin que notre lourdeur s'allège. / Fais chevaucher l'âme sur le coursier de l'ivresse dans la voie de l'amour, / Et que pour nous cent lieues soient comme un seul pas[2]. »

Notes

celui qui me prodigua Son secret : son maître initiateur, Al-Bûzîdî.
un temps j'ai celé la vérité : celle de sa réalisation spirituelle suprême.
Est-il pour le verser quelqu'autre, en ce temps ? : « Le cheikh Ahmad al-'Alawî eut, sans aucun doute, conscience d'être le rénovateur *(mujaddid *)* que le Prophète a promis pour chaque siècle. *Dieu enverra à cette communauté, à la tête de chaque siècle, quelqu'un qui rénovera pour elle sa religion*[3]. »
C'est la faveur de Dieu : Coran, V, 54.
Très aimé : le Prophète.
Délie ma langue : *cf.* XX, *Ta. Ha,* 25-35.

---

1. Au sujet du *dhikr,* il écrivait : « L'invocation de Dieu est comme un va-et-vient qui permet d'atteindre une communication de plus en plus achevée jusqu'à ce qu'il y ait identité entre les faibles lueurs de conscience et les éclairs éblouissants de l'infini » (*Dictionnaire encyclopédique de l'Islam,* Bordas, 1991, p. 22).
2. *Odes mystiques,* trad. E. de Vitray-Meyerovitch et M. Mokri, Klincksieck, Paris, 1973, *Ode* 146, p. 117.
3. M. Lings, *op. cit.,* p. 94 ; Abu Dâ'ud, mort en 875, recueil de hadiths, Malahim, 1.

La prière

La prière, qu'elle soit individuelle ou commune, est l'expression du désir ardent que l'homme éprouve en lui de recevoir une réponse dans le terrifiant silence de l'univers. C'est un processus unique de découverte par lequel l'ego qui cherche s'affirme au moment même de sa propre négation, découvrant ainsi sa valeur personnelle et sa justification en tant que facteur dynamique dans la vie de l'univers. Conforme à la psychologie de l'attitude mentale dans la prière, la forme de culte dans l'Islam symbolise à la fois l'affirmation et la négation. Cependant, en raison du fait démontré par l'expérience humaine que la prière en tant qu'acte intérieur a trouvé son expression dans des formes diverses, le Coran déclare :

> À chaque peuple nous avons fixé des modes d'adoration qu'ils observent. Ne les laisse donc pas discuter de cette question avec toi, mais mène-les à ton Seigneur car tu es dans le vrai ; mais s'ils discutent avec toi, dis alors : Dieu sait mieux ce que vous faites. Il jugera entre vous au jour de la Résurrection quant aux questions sur lesquelles vous n'êtes pas d'accord. (XXII, 67-69)

La forme de la prière ne devrait pas devenir un sujet de discussion. Le côté vers lequel vous tournez votre visage n'a certainement pas grande importance quant à l'esprit de la prière. Le Coran est parfaitement clair sur ce point :

L'« ouest et l'est sont Dieu : c'est pourquoi, quel que soit le côté vers lequel vous vous tournerez, là est la face de Dieu. » (II, 115)

> Il n'y a pas de piété à tourner vos visages vers l'est ou l'ouest, mais est pieux celui qui croit en Dieu, au Dernier Jour, aux anges, aux écritures, aux prophètes ; celui qui pour l'amour de Dieu distribue ses richesses à ses parents, aux orphelins, aux pauvres, aux voyageurs, à ceux qui demandent et pour les rançons ; celui qui observe la prière et les offrandes légales, et qui est de ceux qui sont fidèles à leurs engagements quand ils les ont pris ; et ceux qui sont patients dans les maux et dans les difficultés : ce sont ceux-là qui sont justes, et ce sont ceux-là qui craignent le Seigneur. (II, 177)

Il ne faut cependant pas ignorer que la posture du corps est un facteur qui sert réellement à déterminer l'attitude de l'esprit. Le choix d'une direction particulière dans le culte de l'islam est destiné à assurer l'unité du sentiment dans la congrégation, et sa forme, en général, crée et développe le sens de l'égalité sociale dans la mesure où il tend à détruire le sentiment de la supériorité de rang ou de race parmi les fidèles.

Quelle incommensurable révolution spirituelle se produirait en un temps extrêmement court, si le fier brahmane aristocratique de l'Inde du Sud se tenait

quotidiennement côte à côte avec l'intouchable ! De l'unité de l'Ego qui renferme tout, et crée et soutient tous les ego, provient l'unité essentielle de l'humanité tout entière. La division de l'humanité en races, nations et tribus, selon le Coran, a seulement pour but de permettre une identification.

La forme islamique de l'association dans la prière, outre sa valeur cognitive, témoigne donc de l'aspiration à réaliser cette unité essentielle de l'humanité comme fait vécu, en démolissant toutes les barrières qui s'élèvent entre l'homme et l'homme.

Muhammad Iqbal, *Reconstruire la pensée religieuse de l'Islam,*
© Éditions du Rocher, 1996, p. 92-94
(1re éd. A. Maisonneuve, 1955, trad. Eva de Vitray-Meyerovitch).

Muhammad Iqbal (1873/1290-1938/1357), poète et philosophe indien qui a étudié puis enseigné en Europe, est l'auteur de nombreux ouvrages en persan et en urdu, dont quelques-uns ont été traduits en français par Eva de Vitray-Meyerovitch : *Les Secrets du Soi* (Albin Michel, 1989), *Message de l'Orient* (1956), *Le Livre de l'Éternité* (1962). Mais *Reconstruire la pensée religieuse de l'Islam,* qui regroupe le texte de six conférences en anglais données à Madras, Hynderabad et Londres vers 1930, est sans doute son ouvrage fondamental. Rappelant que le Coran est destiné à « éveiller dans l'homme une conscience plus haute de ses multiples relations avec Dieu et l'univers », Iqbal y donne une vision profonde et ouverte de la tradition culturelle islamique : confrontée aux progrès des sciences modernes, la philosophie de l'islam est appelée à se redéfinir.
Iqbal, par son humanisme dynamique, a largement contribué à faire connaître la pensée islamique en Occident ; il a suscité l'enthousiasme de beaucoup de musulmans et joué un rôle actif dans la fondation du Pakistan (1947/1366).

Le texte ici présenté, extrait du chapitre III intitulé « La conception de Dieu et la signification de la prière », témoigne de l'importance fondamentale qu'Iqbal reconnaît au Coran : lui demeurant fidèle tout en le considérant comme un texte ouvert, il en souligne l'universalisme sans frontières.

NOTES

le côté vers lequel vous tournez votre visage : dans les premières années de l'islam, la prière des musulmans était dirigée vers Jérusalem. C'est au début de 624, à la suite de la rupture avec les juifs, que la direction *(qibla)* fut modifiée : La Mekke remplaça Jérusalem. Une révélation justifie ce changement : « Nous avons fait de vous une Communauté éloignée des extrêmes pour que vous soyez témoins contre les hommes, et que le Prophète soit témoin contre vous. Nous n'avions établi la Qibla vers laquelle vous vous tourniez que pour distinguer ceux qui suivent le Prophète de ceux qui retournent sur leurs pas. [...] Nous te voyons souvent la face tournée vers le ciel ; nous t'orienterons vers une Qibla qui te plaira. [...] Quel que soit le lieu d'où tu viennes tourne ta face dans la direction de la Mosquée sacrée : là est la Vérité venue de ton Seigneur » (II, *La Vache,* 143-150).

le brahmane*, l'intouchable* : dans le système des castes qui régit la société hindouiste, ce sont les deux extrêmes (*cf. chapitre consacré à l'hindouisme*).

APPROCHES THÉMATIQUES

On aurait pu concevoir un ouvrage qui, partant de grands thèmes, les illustre à travers des extraits choisis. La démarche de ce recueil de textes, même s'il comporte quelques éléments explicatifs, est inverse ; c'est pourquoi les propositions d'utilisation transversale qui suivent présentent nécessairement un caractère lacunaire. Du fait des limites de l'ouvrage – aspect sommaire de l'étude de chaque religion présentée, caractère partiel et partial du choix des textes, absence de bon nombre de religions du monde –, et pour éviter l'écueil d'un syncrétisme* trop rapide, il ne s'agira pas ici de comparer des religions prises dans leur ensemble, mais d'indiquer quelques pistes de réflexion à propos de chacune des thématiques présentées : le statut des écrits (*cf. thématique p. 332*), en particulier des textes sacrés et mythiques*, car il n'est pas de lecture respectueuse d'un texte religieux sans prise de conscience de ce qu'il représente pour « ceux qui y croient » ; les conceptions de la Création (*cf. thématique p. 336-337*), moment origine qui fonde les relations ultérieures de l'homme à la puissance créatrice ; l'unicité et la multiplicité du divin (*cf. thématique p. 338-340*), parce que la dichotomie polythéisme*/monothéisme* apparaît simpliste et inadéquate pour rendre compte des échos entre les textes ; la nature de la divinité (*cf. thématique p. 341-344*), qui se manifeste à la fois comme transcendance* lointaine et comme souverain attentif, objet inaccessible de la crainte et de l'adoration des hommes, mais aussi puissance protectrice et amie qui sait entendre les prières (*cf. thématique p. 345-346*), qu'elles soient de louange, d'action de grâces ou de demande ; la justice divine (*cf. thématique p. 347-349*) et ses exigences pour l'homme, de la naissance à la mort, dans la perspective d'une nouvelle forme de vie ; les modalités de la paradoxale rencontre entre le divin et l'homme, la possible union que disent les mystiques* de tous les horizons (*cf. thématique p. 350-353*) ; et enfin la tolérance entre les religions (*cf. thématique p. 354-355*), à laquelle invitent ces textes, qui parlent souvent à l'unisson ou se répondent malgré la diversité de leurs champs culturels.

Ces thématiques sont destinées à faciliter la lecture conjointe de plusieurs textes du recueil.

1. LE STATUT DES ÉCRITS

Toutes les religions présentées dans ce recueil ont donné lieu à une production d'écrits ou en sont nées. Ces écrits ont pu devenir des références ou même être considérés comme sacrés. Ainsi, en Mésopotamie, les récits mythiques consignés dans l'*Enuma Elish* ou *L'Épopée de Gilgames* (*cf. p. 26-27 et p. 29-30)* ; en Égypte, le Livre des morts (*cf. p. 55*), ou les écrits du dieu Thot, le scribe divin ; en Grèce, les écrits d'Homère (*cf. p. 78*), qui constituent la base de l'éducation dans le monde gréco-romain, et définissent des cadres de pensée pour l'ensemble de la population qui les connaît par cœur ; dans l'hindouisme, le *Veda* (*cf. p. 113 et p. 115*), les *Upanishads* (*cf. p. 117*) ou les épopées* comme celle d'où est extrait le *Bhagavad Gîtâ* (*cf. p. 119*), source de révélations* divines : par la voix de Krishna, le dieu Vishnu s'adresse aux hommes ; dans le bouddhisme, les paroles retranscrites de Buddha (*cf. p. 155 et p. 157*) – si elles ne sont pas à proprement parler sacrées dans la mesure où Buddha a toujours réaffirmé leur statut de sagesse purement humaine, elles sont cependant honorées comme telles ; dans le judaïsme (*cf. p. 189-190, 194, 197, 200, 203 et 206*) et le christianisme (*cf. p. 240, 243, 245 et 247*), les textes bibliques ; dans l'islam, les textes coraniques (*cf. p. 306, 309-310, 313-314 et 317*).

Certains des textes de ce recueil constituent une réflexion sur le statut des écrits dans la religion : c'est le cas de deux textes du judaïsme, « Le sens caché de la Torah » (extrait du Zohar, *cf. p. 211*) et « Le visage humain à travers les Écritures » (Levinas, *cf. p. 219*). Dans le chapitre sur l'islam, *Le Décret* (sourate du Coran, *cf. p. 317*) évoque le moment de la Révélation du Coran.

D'autres illustrent par leur forme même la diversité des types de discours exprimant le sentiment religieux : quelques écrits théologiques – « *Le don du guru* » (M. Ramashi, *cf. p. 129*), *L'Humanité de Dieu* (K. Barth, *cf. p. 269*), qui prend la théologie elle-même pour objet, définie comme « prière et prédication », « *La prière* » (M. Iqbal, *cf. p. 328-329*) – ; des récits sous forme imagée qui donnent à voir des réalités spirituelles – le conte zen « *Reflet de la Lune dans l'eau* » *(cf. p. 166)*, ou la parabole* chrétienne du *retour de l'enfant prodigue* (Évangile de Luc, *cf. p. 245*).

Pour comprendre la portée d'un texte, il faut le resituer dans le contexte de son écriture. Ainsi, on ne lira pas de la même façon les secrets cultuels révélés par le Livre des morts égyptien, retrouvé sur les murs intérieurs d'une pyramide, et donc *a priori* non destiné aux vivants de laTerre, ou les mythes et épopées dont la vocation est la diffusion populaire. Cela vaut en particulier pour les textes sacrés.

La sacralisation de textes révélés*, au même titre que l'expérience de rencontre liée à un savoir de type intuitif, est une composante essentielle du phénomène religieux.

Pour l'hindouisme et ses *Vedas* révélés aux sages par les dieux, ainsi que pour les trois religions dites du Livre* – précisément parce qu'elles se fondent sur une Révélation inspirée par Dieu, humainement transmise puis écrite –, les Écritures ont une origine sacrée qui définit pour une large part les normes de la foi et des pratiques. Encore faut-il nuancer : le statut de la Torah, transmise notamment par l'intermédiaire du prophète* Moïse, celui des Évangiles qui rassemblent des témoignages sur la vie de Jésus, ou celui du Coran révélé à Muhammad ne sont pas identiques. La Torah et le Coran sont sacrés dans leur lettre même : leur texte est intangible, la langue de leur rédaction sacrée et liturgique*. Mais là où le judaïsme voit dans la Torah un texte qu'il faut sans cesse relire et réinterpréter en y ajoutant des commentaires, l'islam repose sur un Coran immuable dicté par Dieu, absolument parfait, que seuls quelques musulmans aujourd'hui, comme M. Arkoun, veulent lire comme un texte « ouvert », comme une œuvre non seulement divine mais aussi humaine. Pour le christianisme, les Écritures sont parole de Dieu qui rend accessible en langage humain le message de Dieu, mais le texte n'est pas sacralisé en tant qu'objet, il est voie d'accès au mystère* divin qui se révèle d'abord dans la personne du Christ, la Parole incarnée. Nous renvoyons aux études spécifiques sur ce thème présentes dans chaque chapitre, et nous nous contentons ici d'un exemple. Le récit de la Création dans la Genèse, commun au judaïsme et au christianisme, et reconnu pour l'essentiel par l'islam, fait l'objet d'interprétations différentes selon les communautés. Là où les juifs s'efforcent de concilier les deux récits successifs de Création, les chrétiens du XXe siècle insistent sur la critique textuelle et soulignent les différences. Quant à l'islam, il regarde ce texte comme la version ancienne d'événements dont le récit « vrai » du point de vue de la Révélation est donné par le Coran et lui seul.

Champs lexicaux : les diverses formes littéraires des écrits sacrés ; les termes qui les caractérisent comme sacrés ; l'interprétation.

TEXTES

Mésopotamie

« Lorsqu'en haut » (***Enuma Elish,*** *cf. p. 26-27*)

Le Déluge (***Épopée de Gilgamesh***, *cf. p. 29-30*)

Grèce

Les premiers dieux (**Hésiode**, *cf. p. 76*)

Les dieux dans l'Olympe (**Homère**, *cf. p. 78*)

Hindouisme

Cosmogonie (***Rig-Veda***, *cf. p. 115*)

Judaïsme

La création du monde (**Genèse**, *cf. p. 189-190*)

Il convient de bien distinguer les récits miraculeux, légendaires, qui concernent les fondateurs de religion, des textes mythiques, représentés ici essentiellement par des cosmogonies*. Les mythes ne sont pas seulement des récits de fiction répondant aux besoins d'un culte populaire. Ils sont pour chaque peuple des histoires fondatrices qui mettent en scène des puissances supérieures ou des tendances propres à la nature humaine, qui posent les questions fondamentales concernant le sens de l'existence. Plongeant leurs racines au plus profond de la mémoire ancestrale, ils sont vrais parce que devenus sacrés au fil de leur transmission à travers les âges.

Dans le mythe*, l'homme rend accessibles et transmissibles par le langage des réalités primordiales d'ordre divin, permettant ainsi une forme de dialogue avec la divinité. Témoignant de l'action originelle des dieux dans le monde des hommes, le mythe établit une continuité entre des événements survenus dans des temps immémoriaux et le présent des hommes, car ces événements se sont produits au lieu même où les hommes habitent. L'homme y exprime dans son langage le fait qu'il a reconnu l'action des dieux dans le monde, en particulier à travers les phénomènes naturels, et qu'il est capable de les interpréter, certes pour se les rendre propices, mais d'abord pour attester la puissance des dieux, reflétant une interprétation qui nécessite un acte de foi. La création et la propagation des mythes sont à proprement parler des actes religieux, qui relient au divin, comme des réponses aux manifestations de puissance. Cela justifie leur importance dans l'organisation sociale : « Envisagé dans ce qu'il a de vivant, le mythe n'est pas une explication destinée à satisfaire une curiosité scientifique, mais un récit qui fait revivre une réalité originelle, et qui répond à un profond besoin religieux, à des aspirations morales, à des contraintes et à des impératifs d'ordre social, et même à des exigences pratiques. Dans les civilisations primitives, le mythe remplit une fonction indispensable : il exprime, rehausse et codifie les croyances, il sauvegarde les principes moraux et les impose ; il garantit l'efficacité des cérémonies rituelles

et offre des règles pratiques à l'usage de l'homme. Le mythe est donc un élément essentiel de la civilisation humaine ; loin d'être une vaine affabulation, il est au contraire une réalité vivante, à laquelle on ne cesse de recourir ; non point une théorie abstraite ou un déploiement d'images, mais une véritable codification de la religion primitive et de la sagesse pratique » (B. Malinowski, *Myth in Primitive Psychology,* 1926, cité par M. Eliade, *Aspects du Mythe*, « Folio Essais », Gallimard, 1963).

2. REPRÉSENTATIONS MYTHIQUES DE LA CRÉATION

2. REPRÉSENTATIONS MYTHIQUES DE LA CRÉATION

TEXTES

Mésopotamie
« Lorsqu'en haut »
Poème de la Création *(cf. p. 26-27)*
Égypte
À Ptah, père des pères de tous les dieux *(cf. p. 50-51)*
À Khnoum, le façonneur des mondes *(cf. p. 53)*
Grèce
Les premiers dieux (Hésiode, *cf. p. 76*)
Hindouisme
La souveraineté de Varuna (*Rig-Veda,* cf. p. 113)
Cosmogonie (*Rig-Veda,* cf. p. 115)
Judaïsme
La création du monde (Genèse, *cf. p. 189-190*)
Islam
Dieu créateur (Coran, *cf. p. 309-310*)

Mis à part le bouddhisme qui rejette l'idée d'une Création, puisqu'il nie toute cause première créatrice, toutes les religions se sont efforcées de comprendre et de représenter les origines du monde. La forme du mythe semble particulièrement appropriée pour évoquer les événements primordiaux, à portée universelle, et par définition sans témoin humain, au cours desquels une ou des puissances supérieures ont engendré successivement les dieux – dans les religions polythéistes –, le monde et les hommes. Le mythe peut expliquer par qui le monde a été créé, comment et pourquoi il est devenu ce qu'il est.

Certains schémas cosmogoniques* récurrents sont illustrés dans ce recueil :

- À partir d'un chaos primordial, d'un tout indifférencié, souvent aquatique et dépourvu de lumière, une puissance va présider à l'acte cosmogonique qui est d'abord séparation, de la terre et des eaux, des ténèbres et de la lumière, et lutte contre les forces monstrueuses de désordre et de destruction – par exemple, démembrement d'un monstre, comme Tiamat ou Purusha. L'émergence de cette puissance demeure mystérieuse. On note souvent un « retrait », l'histoire ne commence pas à l'instant zéro : ainsi, dans les cosmogonies moyen-orientales, ou dans l'hindouisme où la création du monde n'est que secondaire par rapport à l'émanation du *Brâhman* – représenté par un œuf, ou par un corps qui s'échauffe – qu'est fondamentalement l'univers. Le mythe des « parents du monde », le ciel et la terre, comme en Grèce, est fréquent pour amorcer la généalogie des dieux.

- Les éléments qui constituent le monde sont fréquemment appelés à l'existence par la parole du créateur : des mythes très similaires se retrouvent en Mésopotamie, en Égypte, aux origines du judaïsme, mais en Inde c'est aussi en disant « que je sois » que le Non-Être devient Être.
- L'homme joue souvent le rôle d'interlocuteur privilégié de(s) dieu(x) ; il est distingué parmi les autres créatures, notamment parce qu'il est doué de parole. Même dans le bouddhisme, la condition humaine est le seul lieu d'une progression possible vers le *nirvâna**.
- Certaines cosmogonies se fondent sur une conception cyclique dans laquelle le monde est périodiquement détruit et recréé (Égypte, Inde).

On pourrait élargir ces remarques en se référant à d'autres civilisations : dans la pensée chinoise, l'homme est construit à l'image de l'univers et forme avec le ciel et la terre une triade où s'exprime l'ordre cosmique* ; chez les Dogons, ethnie des falaises du Mali – pour évoquer un exemple de la riche mythologie africaine –, la parole est aussi un élément central, aussi bien dans l'action créatrice du dieu Amma que dans le monde créé où chaque réalité contient une parole que l'homme, après initiation, sera chargé de formuler.

Champs lexicaux : l'événement de la Création et ses modalités ; le principe créateur ; le pouvoir créateur de la parole.

3. UNICITÉ ET MULTIPLICITÉ DU DIVIN

TEXTES
Mésopotamie
À Enlil *(cf. p. 24)*
Égypte
Comme tu es bon, Amon ! *(cf. p. 48)*
À Khnoum, le façonneur des mondes *(cf. p. 53)*
Hymne au Soleil (Akhénaton, *cf. p. 58-59)*
Grèce
Les dieux dans l'Olympe (Homère, *cf. p. 78)*
Hymne à la Nuit *(cf. p. 92)*
Hindouisme
Éloge de Kali *(cf. p. 123-124)*

POLYTHÉISME, HÉNOTHÉISME*, MONOTHÉISME

Les trois religions du Livre sont strictement monothéistes, c'est-à-dire qu'elles rejettent toute croyance en d'autres dieux que leur Dieu unique, assimilée à de l'idolâtrie* puisque ces dieux seraient nécessairement faux. Le Dieu unique est un dieu « jaloux », qui réclame l'exclusivité au nom de sa nature même : il n'existe pas d'autre dieu que lui. Le péché irrémissible* de l'islam, le *shirk* ou association à Dieu d'autres divinités, est d'abord une faute contre la vérité. Rappelons ici que les prophètes du judaïsme et de l'islam, d'Abraham à Muhammad, ne sont que des intermédiaires humains entre Dieu et l'humanité ; par ailleurs, le dogme* chrétien de la Trinité est une tentative pour approcher le mystère du Dieu unique, de sa nature même : cette démarche, que seule l'incarnation de Dieu en Jésus rend possible en abolissant les frontières entre humanité et divinité, est étrangère au judaïsme et à l'islam, qui distinguent nettement la Déité* inconnaissable, sur laquelle la pensée humaine ne peut rien dire, des manifestations de Dieu dans le monde qui permettent de le connaître – ses attributs, ce que révèlent ses noms.

Cette radicalité met à part les religions du Livre, mais on ne saurait affirmer sans nuances que les polythéismes sont étrangers à ces conceptions. D'une part, on peut trouver dans le polythéisme l'idée d'une divinité « surplombante », principe de Création de qui les autres naissent ou émanent – ainsi le *Brâhman* de l'hindouisme, l'Un des origines du monde ; la divinité première de telle ou telle cosmogonie égyptienne – ou qui domine les autres – ainsi le chef du panthéon*, maître de la lumière et du tonnerre, dans les civilisations indo-européennes*. D'autre part, les dieux y réclament aussi – ou les hommes veulent aussi leur

accorder – une exclusivité, même si elle ne vaut que dans un domaine restreint : ce peut être le champ d'action spécifique du dieu considéré, sur lequel ce dernier ne tolère pas qu'un autre vienne empiéter (*cf.* la mythologie* grecque) ; ce peut être le temps du culte : dans la perspective hénothéiste*, le dieu qui est honoré l'est, au moins pendant l'adoration, comme s'il était le dieu suprême doué de tous les attributs des autres ; ce peut être l'espace géographique où le dieu est reconnu, dans des religions où les dieux sont liés à une ville ou une région particulières.

La répartition des pouvoirs entre les dieux des polythéismes naît généralement de l'observation des phénomènes naturels : un tel sera maître des phénomènes atmosphériques, du feu, du vent, un tel de l'eau, etc., là où le Dieu des monothéismes est maître de toute la nature. Mais elle procède aussi des classifications régissant l'organisation sociale des groupes qui les honorent : Anubis patron des embaumeurs, Héphaïstos maître de la forge, etc. Cependant, il serait trop rapide d'opposer l'anthropomorphisme* structurel ou affectif – la jalousie de Zeus – des dieux des polythéismes à une vision transcendante* du Dieu unique. Comme le montre, par exemple, M. Sfar dans son ouvrage *Le Coran, la Bible et l'Orient ancien,* ©, Paris, 1998, les façons d'agir du dieu sémite* sont issues en droite ligne de la conception de la royauté chez les populations qui l'honorent.

Champs lexicaux : multiplicité du divin : unification et unité du divin.

MÉDITATION ONTOLOGIQUE

TEXTES
Grèce
L'amour du beau (Platon, *cf. p. 85-86)*
L'union à Dieu (Plotin, *cf. p. 90)*
Hindouisme
**Cosmogonie (*Rig-Veda,* *cf. p. 115)*
**Connaître le Soi (*Upanishad,* *cf. p. 117)*
Brâhman est la suprême Unité (Sankara, *cf. p. 121)*
Bouddhisme
L'esprit croyant n'est pas divisé (Tao-Hsin, *cf. p. 161)*
Islam
L'union à Dieu (Hallâj, *cf. p. 319)*

L'Un est ce qui existe au-delà du dualisme* que Sankara ou Tao-Hsin par exemple invitent à dépasser : suprême Réalité, totalité de ce qui existe, vérité parfaite, il n'est perceptible par l'homme qu'à travers la diversité des

représentations ou le raisonnement en termes d'affirmation et de négation, d'où une conception fausse. De même, dans les religions monothéistes, la dichotomie entre Bien et Mal empêche de percevoir la profonde unité de Dieu, à savoir sa miséricorde qui est justice, mais non au sens où les hommes l'entendent.

L'Un est à la fois transcendance et immanence* : mais là où dans l'hindouisme le « soi » personnel de chaque homme est l'Un voilé par l'ignorance, idée que Hallâj exprimera également en s'identifiant à Dieu, le christianisme considère plutôt que chaque homme est parcelle de Dieu, élément d'une communauté. Cela découle de la conception très particulière de « l'Un en trois personnes » qu'est la Trinité : l'Un est une communauté d'amour, n'a de sens que dans la relation, dans le mouvement. La vision eckhartienne de la Déité inconnaissable qui accomplit ce mouvement pourrait peut-être permettre de rapprocher Trinité et Dieu de l'islam.

Champ lexical : la nature de l'un.

4. LA DIVINITÉ TRANSCENDANTE

TRANSCENDANCE INDICIBLE

TEXTES
Grèce
L'amour du beau (Platon, *cf. p. 85-86*)
L'union à Dieu (Plotin, *cf. p. 90*)
Hindouisme
**Cosmogonie (*Rig-Veda,* ***cf. p. 115*)
**Connaître le Soi (*Upanishad,* ***cf. p. 117*)
Brâhman est la suprême Unité (Sankara, *cf. p. 121*)
Le don du guru (Ramana Maharshi, *cf. p. 129*)
Judaïsme
Le sens caché de la Torah (Zohar, *cf. p. 211*)
Christianisme
Voir la lumière (Syméon, *cf. p. 254*)
Quelle aventure que l'amour ! (Hadewijch d'Anvers, *cf. p. 258*)
Chant de l'âme (Jean de la Croix, *cf. p. 264-265*)
Islam
L'Union à Dieu (Hallâj, *cf. p. 319*)
Tant de fois t'ai-je appelé (Ibn 'Arabî, *cf. p. 321-322*)
Le retour vers Dieu (Rûmi, *cf. p. 324*)

Toutes les religions disent l'impossibilité d'appréhender la transcendance avec les faibles moyens humains que sont l'intelligence et le langage qui la manifeste. C'est un thème mystique, mais c'est plus largement la difficulté première que rencontre tout homme qui veut approcher le divin.

Le divin est inconnaissable : Ptah est le « dieu grand dont la forme est cachée » ; Akhénaton s'exclame, comme le psalmiste : « Combien nombreuses sont tes œuvres, mystérieuses à nos yeux ». Les efforts pour le représenter sont des transpositions de réalités ou de schémas mentaux humains qui restent toujours vaines, et que certaines religions condamnent même comme déviances trompeuses.

L'approche par le langage se heurte aux mêmes limites : « Ah ! comment dire ici Ta majesté, ô Mère ? », peut-on lire dans l'« Éloge de Kali ». La conviction que nommer la divinité permet de la rendre présente et de faire sienne une part de son mystère sous-tend la plupart des religions. L'invocation sur un mode litanique, que ce soit dans les associations de noms divins en Égypte ou plus largement dans les prières de l'Orient ancien, dans les *mantras** de l'Inde, la prière de Jésus (« Dieu sauve »), le *dhikr** soufi, ou les 99 beaux noms d'Allah, est « efficace ». Mais la perfection du nom divin lui demeure

inaccessible : le caractère imprononçable du Tétragramme* révélé à Moïse ou le fait que, dans l'islam, les noms de Dieu ne sont que des attributs alors qu'Allah reste inconnaissable l'indiquent clairement.

Aussi toute une tradition de la mystique cherche-t-elle à atteindre l'ineffable dans le vide de tout langage et de toute pensée : la mystique du vide dans le bouddhisme, la théologie apophatique, la quête du *fana'** dans le soufisme*.

Champs lexicaux : des tentatives du dire et de l'impossibilité du dire juste (par exemple, termes à préfixe privatif).

TRANSCENDANCE REDOUTABLE

TEXTES

Égypte

Déclaration d'innocence (Livre des morts, *cf. p. 55-56)*

Grèce

Prédestination et faute (Sophocle, *cf. p. 80)*

Judaïsme

Le Décalogue (Exode, *cf. p. 197)*

Christianisme

***Le Jugement dernier* (Matthieu,** *cf. p. 243)*

Islam

***La Lumière* (Coran,** *cf. p. 313-314)*

Une première réaction possible face à une puissance supérieure est la crainte. Le langage en rend compte de façon très anthropomorphique, à l'aide d'un vocabulaire qui exprime non seulement la domination et la puissance dans les rapports humains, mais aussi les intentions mauvaises : il fait de la divinité un despote violent et jaloux.

Mais au-delà des mots pointe la délicate question de l'origine du mal : la présence effective du mal dans le monde est constatée, la toute-puissance divine ne saurait y être tout à fait étrangère. Les hommes sont toujours jugés sur leurs actes. Mais en Mésopotamie, par exemple, Marduk fixe chaque année sur des tablettes le destin à venir de chaque individu ; le Dieu du judaïsme ou de l'islam fait de même, au Nouvel An ou lors de la nuit du Décret. Pour les auteurs tragiques grecs, la divinité est un principe de pouvoir indivis, responsable du bien comme du mal. Dans le seul texte de ce recueil qui s'interroge explicitement sur la méchanceté du divin, « Prédestination et faute » (Sophocle), la divinité prédestine* Œdipe au mal, et celui-ci refuse de porter la responsabilité d'actes qu'il a « subis et non commis ». Quand Cléanthe affirme que, si Zeus gouverne tout, les méfaits cependant se produisent sans son consentement, et que le dieu a

le pouvoir de chasser l'ignorance dont souffrent les hommes, il ne résout pas le problème de l'existence de ces maux. La divinité a-t-elle créé le mal ? Ce dernier est-il un principe puissant existant en dehors de Dieu (manichéisme*), ou bien un manque sans réalité propre, résultat de l'ignorance (Platon, bouddhisme) ? La logique du *karma** met les dieux hors de cause, chaque être étant responsable de ses actes, mais la question de la cause première est éludée. Quant aux religions monothéistes, elles ouvrent à une réflexion sur les rapports qu'entretiennent en Dieu justice et miséricorde d'une part, justice et omniscience d'autre part.

Champs lexicaux : les attitudes destructrices de la divinité ; les appellations indiquant la crainte ; l'hostilité divine décrite en termes anthropomorphiques.

TRANSCENDANCE ADMIRABLE : LA PRIÈRE DE LOUANGE

TEXTES

Mésopotamie

À Enlil *(cf. p. 24)*

Égypte

Comme tu es bon, Amon ! *(cf. p. 48)*

À Ptah, père des pères de tous les dieux *(cf. p. 50-51)*

À Khnoum, le façonneur des mondes *(cf. p. 53)*

Hymne au Soleil (Akhénaton, *cf. p. 58-59)*

Grèce

***Hymne à Zeus* (Cléanthe,** *cf. p. 88)*

Hindouisme

La souveraineté de Varuna (*Rig-Veda*, *cf. p. 113)*

Éloge de Kali *(cf. p. 123-124)*

Judaïsme

Dieu est amour (Psaume, *cf. p. 203-204)*

Christianisme

Être devant soi pour être devant Dieu (M. Légaut, *cf. p. 271-272)*

Islam

Sourate I (Coran, *cf. p. 306)*

***La Lumière* (Coran,** *cf. p. 313-314)*

Le vin de Dieu (ʿAlawî, *cf. p. 326)*

Il est rare qu'une prière soit uniquement une louange du dieu auquel elle s'adresse : l'homme qui interpelle directement le dieu, en le nommant, se situe par rapport à lui, doit justifier son audace, dire ce qu'il attend de sa démarche. L'évocation des pouvoirs et vertus divines ne peut que susciter une demande de la part de celui qui se reconnaît inférieur et dépendant.

Cependant, les textes comportent une part de louange pure, souvent exprimée sous forme d'hymnes ou de chants. Ils disent l'admiration des hommes, qui va universellement à la grandeur de la divinité : parfaite et éternelle, elle est adorée par des formules récurrentes. Adoration et soumission viennent du pouvoir du dieu loué sur les autres dieux, mais surtout sur le monde et les hommes.

Dans les textes à tendances mystiques sont loués aussi la beauté et l'amour du Dieu : ainsi dans l'hymne d'Akhénaton. Ce type de prière est bien adoration et non déférence « intéressée » ; il s'agit simplement d'évoquer le Dieu dans sa splendeur avec des mots humains toujours imparfaits et donc toujours à reprendre.

Champs lexicaux : les différents aspects de la supériorité divine ; le respect et l'adoration des hommes.

5. LA DIVINITÉ SECOURABLE

La divinité n'est pas radicalement inaccessible, car elle intervient dans le monde des hommes – nulle trace en effet dans nos textes d'une vision épicurienne*. Aussi la prière prend-elle son sens : prière de louange, réponse à tous les bienfaits ou manifestations de puissance des dieux que l'homme constate dans son univers ; prière d'action de grâces quand il s'agit de remercier plus directement ; prière de demande, motivée par la foi dans le pouvoir supérieur de la divinité invoquée, susceptible de résoudre les difficultés insurmontables pour l'homme, et par la confiance en sa bienveillance ; prière d'intercession*, animée par la conviction que les hommes forment ensemble une communauté sous le regard du divin.

LA PRIÈRE D'ACTION DE GRÂCES

TEXTES
Égypte
À Ptah *(cf. p. 50-51)*
À Khnoun *(cf. p. 53)*
Hymne au Soleil (Akhénaton, *cf. p. 58-59*)
Grèce
Hymne à Zeus **(Cléanthe,** *cf. p. 88*)
Hymne à la Nuit **(orphisme,** *cf. p. 92*)
Hindouisme
**La souveraineté de Varuna (*Rig-Veda,* ***cf. p. 113*)
Psaume du pèlerin (Toukaram, *cf. p. 127*)
Judaïsme
Dieu est amour (Psaume, *cf. p. 203-204*)

Un dieu est fort parce qu'il est créateur, qu'il engendre : qu'il s'agisse du monde ou des hommes, la divinité a droit de domination sur ce qui est issu d'elle. Zeus, « auteur de la nature », « gouverne[ ] toutes choses par [s]a loi ». Comme un père ou une mère, le dieu non seulement manifeste son autorité mais aussi veille sur ses créatures et pourvoit à leurs besoins. Grâce à sa force et à son courage, il est un protecteur efficace. Sa sollicitude, et même sa tendresse ou son amour pour les hommes sont l'objet de l'action de grâces reconnaissante qui se manifeste dans les textes énumérés plus haut à propos de la prière de louange. Car la condition humaine est placée sous le signe de l'imperfection et de la dépendance. La Création est un échange, aux bienfaits répondent les prières.

Champs lexicaux : la condition humaine ; la divinité protectrice ; l'action de grâces.

PRIÈRE DE DEMANDE ET D'INTERCESSION

TEXTES

Mésopotamie

À Enlil *(cf. p. 24)*

Prière d'Assurnazirpal Ier à Ishtar *(cf. p. 36)*

Grèce

Les dieux dans l'Olympe *(cf. p. 78)*

Hymne à Zeus *(cf. p. 88)*

Hymne à la Nuit *(cf. p. 92)*

Hindouisme

La souveraineté de Varuna (*Rig-Veda,* *cf. p. 113*)

Bouddhisme

Le Bodhisattva **(Santideva,** *cf. p. 164*)

Judaïsme

Quand tout cela sera fini (Archives de la Shoah, *cf. p. 215*)

Christianisme

Prière de Luther *(cf. p. 261)*

La prière de Jésus (*Récits d'un pèlerin russe,* *cf. p. 267*)

Être devant soi pour être devant Dieu (M. Légaut, *cf. p. 271-272*)

Islam

Sourate I du Coran *(cf. p. 306)*

Toujours dans la perspective d'un échange, l'homme qui reconnaît le pouvoir d'un dieu va lui demander assistance, espérer sa protection. Il exprime sa reconnaissance dans la prospérité, sa demande et son espoir dans l'adversité. Dans les textes où la demande est centrale, on retrouve fréquemment l'appel à la justice et à la miséricorde divine. Animé par la conviction que le dialogue avec la divinité est possible – Ishtar, par exemple, est celle « qui accueille la supplication » –, l'homme évoque ses souffrances pour susciter la compassion et rappelle à la divinité tout ce qu'elle peut donner par contraste. Dans la parabole de l'enfant prodigue, le père est une figure de la miséricorde divine.

Champs lexicaux : la divinité accessible à la prière ; l'attitude de demande et de supplication des hommes envers elle.

LE CULTE RENDU AUX DIEUX

Tout comme la prière, le culte est un mode de dialogue entre homme et divin, une forme communautaire de l'échange. L'étude des rituels et pratiques n'est pas le propos de cet ouvrage, mais il y est fait allusion à maintes reprises.

Champ lexical : descriptions des cultes.

6. L'HOMME FACE À LA JUSTICE DIVINE

LES PRÉCEPTES MORAUX DES RELIGIONS

TEXTES

Égypte

Déclaration d'innocence (Livre des morts, *cf. p. 55-56*)

Grèce

Prédestination et faute (Sophocle, *cf. p. 80*)

Bouddhisme

Derniers conseils de Buddha à son fidèle cousin Ânanda *(cf. p. 135)*

La bénédiction suprême *(cf. p. 157)*

L'esprit croyant n'est pas divisé (Tao-Hsin, *cf. p. 161*)

Reflet de la Lune dans l'eau (conte zen, *cf. p. 166*)

Judaïsme

Le Décalogue (Genèse, *cf. p. 197*)

Les devoirs des cœurs **(Bahya ibn Paqûda,** *cf. p. 209*)

Christianisme

Le Jugement dernier **(Matthieu,** *cf. p. 243*)

On trouve au fil des textes des allusions ou même des développements spécifiques sur ce que la religion définit comme bon ou mauvais, ces règles comportementales semblant revêtir une importance considérable et être indissociables du culte à proprement parler. La faute peut être définie comme un manquement rituel qui déplaît aux dieux, ou comme l'opposition au cours naturel des éléments ; mais elle prend très tôt une dimension morale. Des constantes sont remarquables d'une religion à l'autre. Unanimement par exemple, homicide, vol et fornication sont condamnés. La parole, don par lequel l'homme est à la ressemblance de Dieu dans les religions du Livre, ne doit servir qu'à la propagation de la vérité ; le blasphème est une faute grave dans toutes les religions pour lesquelles le nom de Dieu est sacré. L'éthique prône toujours le respect d'autrui et l'attention envers lui, et même l'amour du prochain. Dans le bouddhisme, la compassion universelle s'ancre dans la Vérité à laquelle l'Éveil permet d'accéder : elle a tant de force qu'elle doit s'étendre à tous les hommes, c'est ce que manifeste le *bodhisattva.*

La morale permet de préserver l'ordre du monde et donc le bon fonctionnement des échanges entre humain et divin : chacun a la part et la place qui lui reviennent parmi les hommes, et les dieux reçoivent les honneurs qu'ils désirent. Considérée dans une logique rétributive, elle peut faire l'objet de « marchandages » en vue de la vie après la mort : les laïcs bouddhistes, en faisant des dons aux moines, acquièrent des mérites en vue de renaissances

meilleures ; les indulgences dans le catholicisme permettent d'éviter ou d'écourter les peines du Purgatoire*. Mais, plus essentiellement, elle est pour l'homme une aide spirituelle, un moyen quotidien pour progresser dans le détachement du monde et la proximité d'avec le but ultime, qu'il soit *nirvâna* ou Dieu : c'est le sens des 366 préceptes que les moines bouddhistes sont tenus de respecter, ou encore des 613 commandements de la tradition rabbinique.

Dans les trois monothéismes, l'homme étant à l'image de Dieu, le respect qu'on témoigne à autrui participe tout naturellement de la vénération pour le créateur ; dans la perspective chrétienne, l'identification de Jésus à tout homme établit même une équivalence immédiate entre amour du prochain et amour de Dieu.

Champs lexicaux : les règles ; les éléments d'un examen de conscience.

LES PERSPECTIVES ESCHATOLOGIQUES*

TEXTES

Judaïsme

Jérusalem, centre religieux du monde (Isaïe, *cf. p. 200*)

Christianisme

La résurrection des morts **(Paul,** *cf. p. 240*)

Le Jugement dernier **(Matthieu,** *cf. p. 243*)

L'enfant prodigue **(Luc,** *cf. p. 245*)

Seigneur Dieu, donne-nous la paix (Augustin, *cf. p. 251*)

Islam

Le Décret **(Coran,** *cf. p. 317*)

Le retour vers Dieu (Rûmi, *cf. p. 324*)

Les représentations de l'au-delà et l'idée d'un jugement final, ou d'une évaluation de la vie passée en vue d'une renaissance, constituent l'arrière-plan de la plupart de nos textes, même si seul un petit nombre d'entre eux sont consacrés explicitement à l'eschatologie.

Toutes les religions ici présentées reposent sur la croyance en une forme de survie *post mortem*, mais selon des modalités très différentes. La terne vie des ombres mésopotamiennes ou grecques dans les demeures souterraines, que l'on peut rapprocher des conceptions anciennes du *shéol** juif, s'oppose simplement au monde lumineux des dieux, sans que cela suppose de logique rétributive. Les représentations des enfers et du paradis que l'on trouve dans les cinq religions vivantes, même s'il s'agit dans le bouddhisme de lieux de séjour transitoires, sont elles sous-tendues par une dichotomie entre méchants et justes, tout comme la résurrection en Égypte était conditionnée par le respect de la déesse Maât au

cours de la vie terrestre. Mais elles peuvent résulter de conceptions fort différentes de l'homme : dans la tradition platonicienne comme dans l'hindouisme, on croit qu'à chaque âme correspond une multitude de vies individuelles sur la terre ; dans les trois monothéismes, même si l'on accepte éventuellement la dissociation de l'âme et du corps, c'est le destin de chaque individu qui est pris en compte. Ainsi, la vision linéaire de l'Occident s'oppose à la conception cyclique de l'hindouisme et du bouddhisme, où la survie est d'abord une série de renaissances avant d'être retour à l'Un ou accès au *nirvâna*.

Champs lexicaux : le jugement de la fin des temps et les représentations eschatologiques ; la perspective de la vie après la mort.

7. L'ASCENSION SPIRITUELLE DE L'HOMME VERS LE DIVIN

LE DIVIN SE RÉVÈLE À L'HOMME

TEXTES

Grèce

L'extase divine (Euripide, *cf. p. 82-83*)
L'amour du beau (Platon, *cf. p. 85-86*)
L'union à Dieu (Plotin, *cf. p. 90*)

Hindouisme

Éloge de Kali *(cf. p. 123-124)*
Connaître le Soi (*Upanishad*, *cf. p. 117*)
La voix de Krishna (*Bhagavad Gîtâ*, *cf. p. 119*)
Psaume du Pèlerin (Toukaram, *cf. p. 127*)
Le don du guru (Ramana Maharshi, *cf. p. 129*)

Bouddhisme

Reflet de la Lune dans l'eau *(cf. p. 166)*

Judaïsme

Chant d'amour (Cantique des Cantiques, *cf. p. 206-207*)

Christianisme

Le Jugement dernier **(Matthieu,** *cf. p. 243*)
Seigneur Dieu, donne-nous la paix (Augustin, *cf. p. 251*)
Voir la lumière (Syméon le Nouveau Théologien, *cf. p. 254*)
Quelle aventure que l'amour ! (Hadewijch d'Anvers, *cf. p. 258*)
Chant de l'âme (Jean de la Croix, *cf. p. 264-265*)
La prière de Jésus (*Récits d'un pèlerin russe*, *cf. p. 267*)

Islam

Le Décret **(Coran,** *cf. p. 317*)
L'union à Dieu (Hallâj, *cf. p. 319*)
Tant de fois t'ai-Je appelé (Ibn 'Arabî, *cf. p. 321-322*)
Le retour vers Dieu (Rûmi, *cf. p. 324*)
Le vin de Dieu (ʿAlawî, *cf. p. 326*)

Le divin se donne à voir dans le monde par des manifestations très diverses : signes au cœur de la Création, messages exprimés en langage humain comme les oracles ou les révélations textuelles des religions dites révélées, ou encore les appels personnels adressés à l'homme – de Krishna à Arunja, de Dieu à Abraham ou Moïse, d'Allah à Ibn 'Arabî – mais aussi participation directe aux activités des hommes : le divin se manifeste par ses avatars*, aide au combat, guide, conclut des alliances et fait des promesses.

Mais il est aussi présent dans l'homme lui-même, dans les prophètes qu'il

inspire et tout simplement en l'homme qui croit en lui : « les poitrines sont remplies de ta perfection et les yeux voient par toi », dit le fidèle à Amon ; pour Cléanthe, les hommes sont la descendance du dieu loué et portent en eux son image ; le Dieu de la Genèse fait l'homme à son image.

Le divin est également présent par les intermédiaires qu'il choisit. Dans le christianisme, l'islam, le bouddhisme et, dans une moindre mesure, le judaïsme, Dieu ou la Vérité se manifeste à travers la personne d'un fondateur de religion : Jésus, Muhammad, Buddha, (Abraham et) Moïse. Mais alors que Jésus est considéré comme Fils de Dieu et Buddha plus ou moins divinisé malgré son refus de l'être – on peut remarquer les similitudes entre les récits de leur conception et de leur incarnation –, Moïse et Muhammad ne sont honorés que comme prophètes, hommes envoyés par Dieu. Jésus, par son sacrifice, devient un éternel médiateur entre Dieu et les hommes, l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde. Les *bodhisattvas** (Amis des hommes) sont eux aussi des intermédiaires qui aident les hommes à porter leur mauvais *karma* et leur donnent des mérites.

Il convient de noter, par ailleurs, que certains lieux terrestres sont privilégiés pour le dialogue entre l'homme et le divin : le désert, la montagne, ainsi que les zones géographiques de la révélation qui deviennent des lieux de pèlerinage – Jérusalem, La Mekke, Bénarès – ou encore des régions où, à un moment donné, des échanges très intenses se produisent entre les religions, comme l'Andalousie du Moyen Âge.

Champs lexicaux : les manifestations du divin dans le monde ; la présence du divin en l'homme ; les lieux de rencontre entre l'homme et le divin.

L'HOMME PROGRESSE VERS LE DIVIN

Si les textes de ce volume peuvent entrer en dialogue, c'est parce que, au-delà de la diversité culturelle des religions auxquelles ils appartiennent, ils ont en commun une démarche spirituelle fondamentale vers la transcendance. Les textes issus de la mystique (du verbe grec *muo,* « se taire », qui suggère à la fois une initiation* et une démarche intime), que l'on peut définir en première approche comme la recherche de l'union spirituelle entre l'homme et la transcendance, en sont une illustration.

Ils se fondent sur la croyance en l'existence d'un principe à la fois immanent et transcendant, d'un autre ordre de réalité, et sur la certitude que cet Autre est accessible par l'expérience humaine, selon des modalités diverses.

L'ancrage de chaque mystique dans une religion donnée, voie d'approche spécifique, demeure indispensable (*cf.* introductions de chapitre, Ibnʿ Arabî, Rûmi) ; mais, et ce n'est pas le moindre des paradoxes inhérents à la mystique,

la révélation collective et mûrie au fil des siècles est enrichie par une révélation personnelle, au présent, avec le divin, révélation à la fois radicalement neuve et inscrite au cœur de la religion séculaire.

Si la découverte du divin peut se faire grâce à la lecture des Écritures, à l'intelligence ou à la pratique de la morale, elle suppose surtout un acte de foi comme point de départ, dont un archétype pourrait être la réponse d'Abraham à l'appel de Dieu : « Me voici. » À partir de la conviction qu'il y a au bout du chemin quelqu'un qui en vaut la peine, ou… le *nirvâna,* le croyant accomplit de grands efforts pour avancer sur la Voie qui y mène. L'expérience mystique apparaît comme l'instant privilégié d'une rencontre exceptionnelle. Pourtant, tous nos textes montrent bien qu'on ne saurait accéder à l'expérience sensible de la transcendance sans un parcours long et difficile, une préparation spirituelle qui concerne corps et esprit : ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le yoga* de l'hindouisme est une préparation physique contraignante – postures, respiration – obéissant à de subtiles représentations de la pénétration des forces cosmiques dans le corps de l'homme. Même les extases qui reposent en apparence sur une excitation sensuelle débridée s'appuient sur une préparation : l'extase dionysiaque* présuppose une initiation dans un groupe et requiert le cadre de la montagne, des chants et des costumes particuliers ; le culte tantrique* rendu à Kali n'a rien d'une orgie sexuelle, il obéit à des règles précises sur le modèle de l'accouplement de la déesse avec Shiva. Dans ces deux cas, il s'agit d'une part de rendre favorable la divinité en présence de laquelle les rites sont accomplis – par exemple, par des sacrifices de chair fraîche –, d'autre part de permettre à l'homme d'accéder à un état « second » dans lequel il accomplira sans retenue ce qui fait la nature de la divinité, sur le mode d'une identification. Les rites rapprochent le dévot et le dieu : là aussi, le corps doit être en état de s'ouvrir à une autre dimension de la vie : physique et spirituel sont mêlés. Notons que pour rendre grâce ou implorer, invoquer ou chercher à rejoindre par l'extase, la musique est toujours un chemin qui élève l'homme vers le divin. Quant à l'amour humain, il peut devenir voie d'accès à l'amour divin : chez Platon, l'ascension spirituelle est une lente progression par degrés, depuis la pluralité des créatures belles jusqu'au Beau en soi ; dans le Cantique des Cantiques, l'amour charnel des protagonistes préfigure l'amour spirituel.

L'ascèse permet à l'homme d'anéantir son *ego,* de parvenir à la vacuité et au dépouillement nécessaires pour laisser le divin pénétrer en lui : dans la lignée de l'invective néoplatonicienne de Plotin, « Écarte toute chose », Hadewijch d'Anvers et après elle Maître Eckhart prônent le détachement, avec des accents proches de ceux du bouddhisme. La vie monastique du christianisme et du bouddhisme, avec ses vœux de pauvreté ou de chasteté – et d'obéissance pour le christianisme –, l'ascèse des renonçants*, la pratique au quotidien des piliers de

l'islam ont cette même vocation du renoncement à soi-même. Il s'agit de se détacher de l'action et du désir, de renoncer à l'avoir pour l'être.

La démarche est personnelle, mais, même dans le bouddhisme, une vie de communauté peut la soutenir. La fréquentation d'un maître spirituel est souvent un préalable indispensable, par exemple dans les confréries soufies : l'accession au mystère est, en effet, susceptible d'être conditionnée par une initiation.

Quand survient enfin la rencontre, c'est la joie qui prédomine. Le dieu peut être une présence toute simple et amicale auprès de celui qui le prie, le compagnon de marche du pèlerin. Mais dans les textes mystiques il est surtout question de fusion, d'union intime avec le divin, de vision lumineuse d'une Beauté et d'un Amour qui surpassent tout ce qui est imaginable, de résolution de toutes les diversités et contradictions dans l'unité simple.

Champs lexicaux : l'aspiration de l'homme à une rencontre ; l'intelligence au service de la foi ; la discipline spirituelle ; l'appartenance à une communauté de croyants ; les intermédiaires entre le divin et l'homme ; la rencontre avec le divin.

8. LA TOLÉRANCE ENTRE LES RELIGIONS

TEXTES
Hindouisme
Texte de Gandhi en exergue (*cf. p. 6*)
Bouddhisme
Honorer toutes les religions **(Açoka,** *cf. p. 159*)
Entretien avec le Dalaï-Lama (*cf. p. 168*)
Judaïsme
Jérusalem, centre religieux du monde (Isaïe, *cf. p. 200*)
Christianisme
L'humanité de Dieu **(K. Barth,** *cf. p. 269*)
Islam
La prière (M. Iqbal, *cf. p. 328-329*)

Les échanges entre les cultures se développant à notre époque comme jamais auparavant, les religions, sans cesse confrontées les unes aux autres, ne peuvent plus faire l'économie d'une réflexion en profondeur sur la nature de leur « vérité ». Une conception exclusive des chemins menant à la transcendance n'est plus tenable quand on n'ignore plus la réalité de la vie spirituelle de ses voisins[1]. Cependant, tolérance et compréhension ne signifient pas syncrétisme : l'émergence actuelle d'un « sentiment du sacré » n'a de sens que dans le respect des spécificités de chaque système de croyances et de pratiques d'une part, des modalités propres de reconnaissance d'une puissance supérieure d'autre part. Pour reprendre l'image développée par M. Lings dans son ouvrage *Qu'est-ce que le soufisme ?* à propos de la mystique, les religions du monde sont comme les rayons d'une roue, ils convergent vers un centre unique, et il serait vain pour atteindre ce centre de passer d'un rayon à un autre au lieu de progresser sur le même.

Les religions anciennes s'épanouirent tout d'abord chacune dans un cadre géographique limité ; mais très tôt elles ont assimilé des éléments venus d'ailleurs. Toutes les religions nées dans les derniers millénaires avant notre ère ou après prennent racine dans un terreau composite de religions antérieures : l'hindouisme a intégré des éléments pré-aryens*, le bouddhisme a pris des visages très différents selon les cultures qui l'ont accueilli – le bouddhisme chinois est imprégné de taoïsme*, le japonais de shintoïsme*, etc. – ; la religion grecque se transforme en entrant en contact avec les cultes orientaux ; le judaïsme a été largement influencé par d'autres religions moyen-orientales, mésopotamienne en particulier ; christianisme et islam s'inscrivent dans la filiation du judaïsme, mais la pensée grecque ou les cultes ancestraux polythéistes arabes ont contribué à leur donner leur forme propre.

Chaque religion, de par l'ensemble spécifique de textes et de pratiques qui la constitue, est un exemple de dialogue entre les cultures : pour illustrer cette idée, on comparera les récits de Création ou de Déluge, mais aussi lire des textes comme le Décalogue à la lumière de ce dont ils héritent, ou réfléchir sur les propos du Dalaï-Lama invitant au respect des fondements culturels de chaque religion.

Le respect des différences peut être un élément central de la doctrine ou des pratiques d'une religion : les textes de l'hindouisme témoignent de sa diversité intrinsèque ; l'exigence de respect envers les autres religions est rappelée dans le texte de Gandhi placé en exergue de ce recueil. La figure d'Açoka, roi qui renonce à la guerre après sa conversion et prône la tolérance dans ses édits, est emblématique de la nature ouverte du bouddhisme, qui pose en principe la relativité des révélations spécifiques et dans lequel la Vérité se définit uniquement par l'expérience.

Mais les religions qui s'appuient sur une révélation exclusive sont également susceptibles de s'ouvrir aux autres fois : la prophétie d'Isaïe annonce un monde réconcilié où le peuple élu est réuni aux autres peuples du monde ; le Dieu chrétien, Un en trois personnes, est par essence un Dieu de relation, de dialogue ; et des personnalités isolées témoignent de la possibilité de l'ouverture sans trahison : Hallâj est une figure du dialogue avec l'hindouisme et le bouddhisme ; Ibn'Arabî est le chantre d'une « religion de l'amour ».

On pourra rechercher les échos entre religions d'un chapitre à l'autre, ou étudier le champ lexical de la paix et de la tolérance.

---

1. *Cf.* J. Mouttapa, *Dieu et la Révolution du dialogue*, Albin Michel, 1996.

POSTFACE

RÉFLEXIONS SUR L'ATHÉISME*

Une parole « athée* » peut-elle trouver sa place dans un ensemble de textes d'inspiration religieuse ? Les auteurs de ce recueil m'ont en tout cas demandé d'y ajouter quelques lignes en forme de post-scriptum, et me voici en train de trouver ça normal, sans doute parce que je me suis toujours refusé à tenir pour incommunicables entre elles les convictions des « croyants » et celles des « incroyants ». Ce n'est, bien sûr, qu'un pari et fort propre à susciter, ici et là, quelques malentendus. Si brièvement que ce soit, j'essaierai d'en préciser les termes, d'en dégager le sens.

Il y a cette aventure qui nous est commune, dont bon gré mal gré nous sommes tous participants, si différentes que puissent être les circonstances particulières dans lesquelles nous avons à vivre. Appelons ça « l'humaine condition » : tous nés par hasard ; tous promis à une mort inéluctable ; et tous confrontés, chemin faisant, à l'impact quotidien de cette radicale finitude sur notre présence au monde, aux autres et à nous-mêmes. À la fois contingents* et mortels, il nous faut du même coup nous assumer en tant qu'êtres relationnels, ayant à vivre dans le relatif : tout accès à moi-même passe par la rencontre des autres et mes pratiques réelles ne rejoindront jamais l'absolu de mes exigences ou de mes désirs.

Sans doute cet intime débat travaille-t-il plus ou moins, d'une manière ou d'une autre, n'importe lequel d'entre nous ; et nous avons, selon les cas, bien des façons de prétendre le résoudre – quelque façon, aussi, d'en nier l'existence… Mais il semble que ce soit toujours en rapport avec une certaine conception de la transcendance* : ou bien pour nous en réclamer, ou bien pour tenter de disqualifier quiconque s'en réclame. Reste à savoir ce que nous entendons, les uns et les autres, lorsque le mot transcendance est prononcé parmi nous.

Le sujet ne saurait être de même nature que l'objet ; l'altérité même qui constitue la conscience la tient d'emblée à distance de soi aussi bien que de toute autre conscience. Sur le simple constat de cette non-immanence*, de cette relative appartenance à un ordre de réalité différent, l'accord semble être assez général. Mais c'est précisément à partir de là que commence à se poser le véritable problème.

La tentation sera grande, en effet, d'extrapoler ce statut, de le projeter hors de nous, de le porter à l'infini, en négligeant les limites proprement humaines qui en situent et en conditionnent l'exercice. D'une transcendance ontologique*, « horizontale », s'exerçant entre nous, à niveau d'hommes, on risque de déraper vers une Transcendance métaphysique*, « verticale », dont le rapport à nos humaines démarches risque fort de nous échapper. De sorte qu'il s'agit pour nous d'essayer de dire à quel jeu nous prétendons jouer : nous hasarderons-nous à produire nous-mêmes du sens, et à devoir négocier ce sens, dans le dialogue et dans la lutte, avec tout autre producteur de sens ; ou bien choisirons-nous de nous en remettre à quelque Sens venu d'ailleurs, à quelque Absolu chargé de cautionner notre soif de certitudes ?

N'ayant guère ici le loisir de nuancer mon propos, je suggérerai que la différence se situe entre les risques de la foi et les « conforts » de la croyance. Or le fait est que le monde « humain » auquel nous appartenons tend aujourd'hui à favoriser massivement les préoccupations « sécuritaires », au détriment de toute prise de risque, de tout engagement personnel. Et les formes de croyance pullulent, qui s'offrent comme autant de tranquillisants à des consciences plus ou moins désemparées.

Au plus intime de toute appartenance confessionnelle*, il me semble que rien ne dispense jamais tout à fait le « croyant » de se vouloir « homme de foi » : de vivifier sa religion en y faisant valoir les exigences d'un sujet.

Ce que tout à l'heure j'appelais transcendance n'est peut-être pas si étranger à ce qu'évoque ailleurs le terme de spiritualité. L'esprit, comme on sait, « souffle où il veut », et nous avons besoin plus que jamais d'un véritable souffle. Efforçons-nous d'en favoriser les manifestations, dès lors qu'elles tendent à nous rendre solidaires plutôt qu'à installer entre nous trop d'absurdes clivages.

Francis JEANSON, juin 1998.

LE CHANT DU MONDE

« L'immense majorité de nos esprits d'Europe s'enferment dans leur étage de la maison des hommes ; et bien que cet étage soit plein de bibliothèques où longuement est contée l'histoire des étages du passé, le reste de la maison leur semble inhabité ; et ils n'entendent point, au-dessous, ou au-dessus d'eux, les pas de leurs voisins, les siècles d'autrefois qui persistent à vivre. Dans le concert du monde, et passés, et présents, tous les siècles font l'orchestre et jouent en même temps ; mais chacun a les yeux fixés sur son pupitre et sur le bâton du chef : il n'entend que son instrument…

Nous, écoutons l'ensemble ! L'accord splendide, l'aujourd'hui où se marient tous les rêves et les élans de l'hier et du demain, toutes les races et tous les temps ! Chaque seconde est, pour qui sait l'ouïr, la somme des chants de tous les êtres, du premier-né au dernier mort, qui s'enroule comme un jasmin autour de la roue des âges. Et il n'est pas besoin, pour remonter le chemin des pensées des hommes, de déchiffrer les papyrus. Elles sont là, elles nous entourent, les pensées d'il y a trois mille ans. Rien ne s'éteint. Écoutez bien !…

Mais écoutez avec vos oreilles ! Silence aux livres !

Ils parlent trop… »

Romain ROLLAND, *Vie de Ramakrishna*
(© Éditions Stock, 1929, p. 30).

ANNEXES

Sources principales[1] des introductions et appareils critiques

Pour l'ensemble des chapitres
L'Encyclopédie des religions, Enc. Universalis, 1991 (2 tomes) *passim* sur les religions considérées ; *l'Encyclopédie Universalis*, éd. 1995 ; le *Dictionnaire des religions* de Eliade M. et Couliano I.P., Plon, Paris, 1990 ; *Encyclopédie des religions*, 2 tomes, Bayard, 1997.

Pour l'Égypte
Hart G., *Les Mythes égyptiens,* trad. française, Seuil, 1993.

Pour l'hindouisme
Gathier E., *La Pensée hindoue*, Seuil, 1960 ; Esnoul A.-M. et Lacombe O., *La Bhagavad Gîtâ*, Seuil, 1976 ; *Dictionnaire de la civilisation indienne,* Frédéric L., coll. « Bouquins », R. Laffont, 1987 ; *Encyclopédie Universalis,* articles « Bhakti », « Brahmanisme », « Hindouisme », « Dharma », « Karman », « Maya », « Purana », « Sankara », « Tantrisme », « Veda ».

Pour le bouddhisme
Arvon H., *Le Bouddhisme,* coll. « Que sais-je ? » n° 468, PUF, 1951 ; Percheron M., *Le Bouddha et le Bouddhisme*, coll. « Maîtres spirituels », Seuil, 1956 ; Rahula W., *L'Enseignement du Bouddha d'après les textes les plus anciens*, Seuil, 1961 ; *Dictionnaire de la civilisation indienne,* Frédéric L., coll. « Bouquins », R. Laffont, 1987 ; Faure B., *Le Bouddhisme,* coll. « Dominos », Flammarion, 1996.

Pour le judaïsme
Encyclopédie Universalis, articles « Judaïsme », « Mishna », « Midrash », « Mystique juive », « Haggadah », « Halakha », « Kabbale », « Talmud », « Torah » ; *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, coll. « Bouquins », Cerf/Robert Laffont, 1996 ; contributions de Gonnet D. (naissance de l'exégèse) et de Munnich O. (l'interprétation juive) au séminaire « La Bible et ses interprétations », 1997-1998, université Lyon-II.

Pour le christianisme

Dictionnaire de la Bible, coll. « Bouquins », R. Laffont, 1989 ; Jossua J.-P., *Seul avec Dieu, l'aventure mystique*, et Bessière G., *Jésus, le dieu inattendu*, coll. « Découvertes », Gallimard ; Hamman A.-G., *Pour lire les Pères de l'Église*, Cerf, 1991 ; Küng H., *Le Christianisme*, Seuil, 1999 ; Chouraqui A., *Les Dix Commandements aujourd'hui*, R. Laffont, 2000.

Pour l'islam

Introduction de Masson D., *Le Coran*, coll. « Folio », Gallimard, 1967 ; Schuon F., *Comprendre l'Islam*, « Points Sagesses » 7, Seuil, 1976 ; Lings M., *Qu'est-ce que le soufisme ?* « Points Sagesses » 10 , Seuil, 1977 ; Hallâj H.M., *Dîwân*, « Points Sagesses » 44, Seuil, 1981 ; Jomier J., *Pour connaître l'islam*, Cerf, 1988 ; Sibony D., *Les Trois Monothéismes*, « Points Essais », Seuil, 1992/97 ; l'article « Coran » de l'*Encyclopédie Universalis* ; Ferjani M.-C., *Les Voies de l'islam*, CRDP Franche-Comté/Cerf, 1996 ; Addas C., *Ibn Arabî et le Voyage sans retour*, « Points Sagesses », 114, Seuil, 1996 ; de Vitray-Meyerovitch E., *La Prière en Islam*, coll. « Spiritualités vivantes », Albin Michel, 1998 ; « Le Coran et la Bible, aux sources de l'Islam », *Le Monde de la Bible*, n° 115, nov.-déc. 1998.

1. Nous prions les éventuels ayants droit qui auraient été omis dans cette liste de nous excuser et de se signaler à l'éditeur afin que les oublis soient réparés.

Utilisation du recueil dans le cadre des programmes scolaires

Nous rappelons ici les points des programmes scolaires pour lesquels le présent volume pourrait constituer un éclairage en histoire-géographie, français, philosophie et arts plastiques, en collège et lycée d'enseignement général.

Pour le collège : *cf.* Histoire, géographie, éducation civique, programmes et accompagnement, réédition juillet 2000, BO n° 25 du 20 juin 1996.

Pour le lycée : *cf.* Histoire-géographie pour les classes de seconde, première et terminale, réédition avril 2000, BO spécial 12 du 29 juin 1995, BO hors série n° 5 du 5 août 1999, vol. 1er.

Mésopotamie

–En sixième

Carte du croissant fertile ; l'écriture cunéiforme.

Égypte

–En sixième, histoire

L'étude porte sur l'Égypte : le pharaon, les dieux et les hommes, en particulier les représentations du mythe d'Osiris.

« L'essentiel est de faire découvrir, sans s'attarder sur une approche chronologique, les permanences d'une civilisation : un territoire, une société agraire, un pouvoir, des croyances. »

Grèce

– En sixième, histoire

L'étude porte sur la naissance d'une culture, d'une organisation politique, de croyances.

« La présentation de l'étendue géographique du monde grec permet d'étudier ce qui fait son unité : les poèmes homériques, la mythologie, la cité. Dans *l'Iliade* et *l'Odyssée* sont étudiés les rapports entre les hommes et les dieux. »

– *En seconde, histoire*
L'étude porte sur le citoyen et la cité, à Athènes au Ve siècle avant J.-C.
« L'étude sera concentrée sur l'analyse du fonctionnement concret de la démocratie, l'examen de ses assises sociales, de ses manifestations religieuses, culturelles et artistiques. »

– *En terminale, philosophie*
Étude des grands textes de l'Antiquité grecque.

Hindouisme, bouddhisme

– E*n cinquième, géographie*
Diversité de l'Asie : à partir de cartes (population, aires religieuses et culturelles, grands domaines oro-climatiques), la diversité de l'Asie (du Moyen-Orient à l'Extrême-Orient) est mise en évidence. La présence de forts contrastes de peuplement (foyers de forte densité et grands vides) est mise en relation avec l'ancienneté des grands systèmes agricoles (maîtrise de l'eau) et de l'organisation étatique. L'étude permet de souligner les contrastes entre zones de richesse et de pauvreté, littoraux et intérieurs, cités-États et États-continents.
L'Union indienne, la Chine : à partir des éléments examinés précédemment, l'analyse porte, en se gardant de toute étude exhaustive, sur ce qui fait la particularité de chacun des deux États.
Ainsi la diversité culturelle, le poids du nombre et les problèmes sociaux, les contrastes régionaux et les rythmes de développement sont-ils examinés dans leurs traits spécifiques en Union indienne et en Chine.

Judaïsme

–*En sixième, histoire*
L'étude porte sur le peuple de la Bible : les Hébreux.
« L'étude des Hébreux est abordée à partir de la Bible, document historique majeur et Livre fondateur de la première religion monothéiste de l'Antiquité et des sources archéologiques. »
Dans les textes d'accompagnement du programme de sixième : la Bible montre le contraste avec le polythéisme des peuples voisins. C'est un document historique qui témoigne sur la vie des Hébreux, leurs croyances, leur vision du monde. C'est un recueil de traditions orales mises par écrit, de textes, de livres de nature fort diverse, rédigés, rassemblés pendant une histoire millénaire.

–*En terminale, français*
Étude des grands textes fondateurs de la culture et de la conscience littéraire occidentales : la Bible.

Christianisme

–*En sixième, histoire*
L'étude porte sur les débuts du christianisme.
« On présente Jésus dans son milieu historique et spirituel, et les Évangiles comme la source essentielle des croyances chrétiennes. Des cartes permettent de montrer la diffusion du christianisme qui, d'abord persécuté, devient la religion officielle de l'Empire romain. »

–*En cinquième, histoire*
L'étude porte sur la Chrétienté occidentale au XIIIe siècle et le rôle de l'Église.
«[…] sans mettre les évolutions, le XIIIe siècle est choisi comme observatoire privilégié. L'Église est présentée comme une structure et un acteur essentiels de l'Occident médiéval. Elle participe à son expansion (évangélisation, pèlerinages, croisades). L'enracinement social et les manifestations de la foi sont étudiés à partir des monuments et des œuvres d'art. »

– *En seconde*
L'étude porte sur la naissance et la diffusion du christianisme.
« On prendra pour point de départ une présentation de la Bible, ce qui permettra à la fois d'évoquer le contexte religieux et historique de la naissance du christianisme et de caractériser son message. Une carte de l'Empire romain accompagnera l'étude de l'organisation de l'Église des premiers siècles et de la diffusion du christianisme, de l'époque des persécutions à celle du statut de religion officielle. On conduira donc l'étude jusqu'à la fin du IVe siècle. »

– *En terminale, français*
L'étude porte sur les textes fondateurs de la culture et de la conscience littéraire occidentales, par exemple, saint Augustin.

– *En terminale, philosophie*
L'étude critique et analytique d'un certain nombre de concepts ou de thèmes métaphysiques : Dieu (dans les questions au choix) ; étude des œuvres de caractère religieux : la Bible ; étude d'auteurs : 3 œuvres (en terminale littéraire) ou une œuvre (en terminale ES et S) dans deux périodes différentes : saint Augustin, saint Thomas.

L'Empire byzantin

– En cinquième, histoire
Une carte permet de présenter l'Empire byzantin, le monde musulman et l'Occident chrétien au IXe siècle et d'étudier l'évolution territoriale de ces trois ensembles. Deux aspects sont privilégiés : l'héritage de Rome, le christianisme grec et sa diffusion.

– En seconde, histoire
« On situera sur une carte du bassin méditerranéen les civilisations de la Chrétienté occidentale, de l'Empire byzantin et de l'Islam au XIIe siècle et on présentera brièvement leurs spécificités. On montrera comment elles s'influencent réciproquement à travers leurs divers contacts. »

Humanisme et Renaissance, Réformes

– En sixième, histoire
« À partir de textes et d'œuvres d'art, les élèves perçoivent le renouvellement des idées et des formes. Ils étudient les Réformes protestante et catholique, manifestations d'une crise religieuse et réponses à l'exigence du salut. »

– En seconde, histoire
Le sous-titre de cette question pourrait être « art, culture, société ». Il s'agit, à partir d'un petit nombre d'œuvres, mises en relation les unes avec les autres, de faire découvrir ce qu'a été, dans l'Europe des XVe et XVIe siècles, une modification de la vision de l'homme et du monde. On prendra en compte l'influence des Réformes. Une carte permettra de repérer les principaux foyers de création.

Les XVIIe et XVIIIe siècles

– En quatrième, histoire
Présentation de l'Europe moderne : à partir de cartes, le professeur met en évidence les contrastes politiques, économiques, sociaux, culturels et religieux de l'Europe. Dans le domaine artistique, c'est à partir de quelques exemples qu'est montrée la coexistence des tendances baroque et classique.
La monarchie absolue en France : l'étude de la monarchie française permet de montrer comment le principe du droit divin légué par la Tradition se combine avec la création de structures étatiques modernes. Parallèlement est rappelé le principe de l'organisation de la société en trois ordres.

– En seconde, arts plastiques
Étude de l'espace baroque (espace de la représentation au XVIIe siècle).

– En terminale, philosophie
Étude de Descartes, Pascal, Spinoza.

L'Islam

–En cinquième, histoire
« L'essentiel est de présenter Mahomet, le Coran et la diffusion de l'Islam et de sa civilisation. »
On insistera davantage sur cette dernière et son rayonnement abordés à partir de l'exemple d'une ville que sur les constructions politiques qui résultent de l'expansion.

En seconde, histoire
« On situera sur une carte du bassin méditerranéen les civilisations de la Chrétienté occidentale, de l'Empire byzantin et de l'Islam au XIIe siècle et on présentera brièvement leurs spécificités. On montrera comment elles s'influencent réciproquement à travers leurs divers contacts. »

Bibliographie

On trouvera ici une sélection d'ouvrages récents ou récemment réédités, études d'ensemble ou textes traduits, permettant d'approfondir l'analyse de telle ou telle des religions évoquées dans ce volume.

Tous les ouvrages cités sont en français ; la plupart comportent des indications bibliographiques.

Nous ne citons pas ici les ouvrages mentionnés au fil du volume.

DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPÉDIES DES RELIGIONS

Atlas des religions, dir. A. Sfeir, Plon-Mame, 1994.

BONNEFOY Y. (dir.), *Dictionnaire des mythologies et des religions des sociétés traditionnelles et du monde antique,* Flammarion, Paris, 1981.

BOWKER J., *Religions du monde,* Larousse-Bordas, 1998 (largement illustré, grand format).

DAVY M.M., *Encyclopédie des mystiques,* Seghers, 1977 (4 vol.).

ELIADE M., *Histoire des croyances et des idées religieuses,* Payot, Paris, 1976-1984 (3 tomes).

ELIADE M., COULIANO I.P., *Dictionnaire des religions,* Plon, Paris, 1990.

Encyclopédie des religions, Encyclopædia Universalis, 1991 (2 tomes).

Encyclopédie des religions, dir. F. Lenoir, Y. T. Masquelier, Bayard, 1997 (2 tomes).

Le Grand Atlas des religions, Encyclopædia Universalis, 1988.

POUPARD P. (dir.), *Dictionnaire des religions*, PUF, 1984.

PUECH H.C. (dir.), *Histoire des religions,* « Encyclopédie de la Pléiade », Gallimard, Paris, 1970-1976 (3 tomes).

REINACH S., *Cultes, mythes et religions,* « Bouquins », R. Laffont, 1997.

VALLET O., *Les Religions dans le monde*, coll. « Dominos », Flammarion, 1995.

LA MÉSOPOTAMIE

BOTTERO J., *Mésopotamie. L'écriture, la raison et les dieux*, Gallimard, Paris, 1987 ; *Mythologie mésopotamienne,* Gallimard, Paris, 1987 ; *La Plus Vieille Religion. En Mésopotamie,* « Folio histoire », Gallimard, 1998.

BOTTERO J., KRAMER S.N., *Lorsque les dieux faisaient l'homme. Mythologie mésopotamienne*, Gallimard, Paris, 1989.
DURAND J.-M., « Les Écrits mésopotamiens », *in Écrits de l'Orient ancien*, Desclée de Brouwer, Paris, 1986.
McCALL H., *Mythes de la Mésopotamie*, coll. « Points Sagesses », n° 69, Seuil, 1994.

Textes traduits :
Coll. « Littératures anciennes du Proche-Orient », Cerf, Paris, 5 vol. parus, dont
SEUX M.-J., *Hymnes et Prières aux dieux de Babylonie et d'Assyrie*, 1976.

L'ÉGYPTE ANCIENNE

« Le salut en Égypte », *in Dictionnaire de la Bible, Supplément*, tome XI, Letouzey, Paris, 1987.
HART G., *Mythes égyptiens* (trad. de l'anglais), Seuil, Paris, 1993.
HORNUNG E., *Les Dieux de l'Égypte, l'un et le multiple*, coll. « Champs » Flammarion, Paris, 1992.
MOREZ S., *La Religion égyptienne*, Payot, Paris, 1962.
POSENER G. (dir.), *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Hazan, Paris, 1970.

Textes traduits :
BARGUET P., « Le Livre des morts des Anciens Égyptiens », *Littératures anciennes du Proche-Orient*, Cerf, Paris, 1967.
BARUCH A., DAUMAS F., *Hymnes et Prières de l'Égypte ancienne*, Cerf, 1980.
GILBERT P., « Littérature égyptienne », *in Histoire des littératures*, Gallimard, Paris, 1955.
LAFFONT E., *Les Livres de sagesse des pharaons*, « Idées », Gallimard, 1979.
SPEELERS S., *Textes des cercueils du Moyen Empire égyptien*, Bruxelles, 1947.
Coll. « Sources orientales », Seuil, Paris : 1. La naissance du monde (SAUNERON S. et YOYOTTE J., 1959) – 2. Les songes et leurs interprétations – 3. Les pèlerinages – 4. Le jugement des Morts – 5. La Lune, mythes et rites – 6. Les danses sacrées – 7. Le monde du sorcier – 8. Génies, anges, démons.

L'ANTIQUITÉ GRECQUE

DES PLACES E., *La Religion grecque*, Paris, 1969.
JEANMAIRE H., *Dionysos. Histoire du culte de Bacchus*, Payot, Paris, 1951.
MARTIN R., METZGER H., *La Religion grecque*, PUF, Paris, 1976.
SECHAN L., LÉVÊQUE P., *Les Grandes Divinités de la Grèce*, De Boccard,

Paris, 1966 ; *Les Grandes Divinités de la Grèce*, n^elle^ éd. Colin, Paris, 1990.
VERNANT J.-P., *Mythe et Pensée chez les Grecs*, Maspéro, Paris, 1965 ; *Mythe et Société en Grèce ancienne*, Maspéro, Paris, 1974 ; *Mythe et Religion en Grèce ancienne*, Seuil, Paris, 1990.
VEYNE P., *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Seuil, Paris, 1983.

Textes traduits :
ESCHYLE et SOPHOCLE, *Tragédies*, « Bibliothèque de la Pléiade », trad. J. Grosjean, Gallimard, 1967.
HÉSIODE, *Théogonie*, avec texte grec, éd. et trad. P. Mazon, Les Belles Lettres, Paris, 1928.
HOMÈRE, *L'Iliade* et *L'Odyssée*, « Bibliothèque de la Pléiade », trad. R. Flacelière et V. Bérard, Gallimard, 1955.
PLATON, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », trad. L. Robin et J. Moreau, Gallimard, 1950.
(Il existe, pour tous les grands classiques de la littérature grecque, de multiples éditions de poche.)

L'HINDOUISME

BIARDEAU M., *Études de mythologie hindoue*, École française d'Extrême-Orient, Paris, 1981 ; *L'Hindouisme : anthropologie d'une civilisation*, Flammarion, 1995.
DEMARIAUX J.-C., *Pour comprendre l'hindouisme*, Le Cerf-Novalis, 1995.
Dictionnaire de la civilisation indienne, coll. « Bouquins », R. Laffont, 1987.
ELIADE M., *Le Yoga : immortalité et liberté*, Payot, Paris, 1964.
GATHIER E., *La Pensée hindoue*, coll. « Points Sagesses », n° 84, Seuil, 1995 (avec un choix de textes).
GONDA J., *Les Religions de l'Inde*, t. I : *Védisme et hindouisme ancien* ; t. II : *L'hindouisme récent*, trad. L. Jospin, Payot, Paris, 1965.
RENOU L., *L'Hindouisme, les textes, les doctrines et l'histoire*, PUF, Paris, 1958.
TARDAN-MASQUELIER Y., *L'Hindouisme. Des origines védiques aux courants contemporains*, coll. « Religions en dialogue », Bayard, 1999.
VARENNE J., *Le Tantrisme*, Albin Michel, 1997.
ZAEHNER R.C., *L'Hindouisme*, trad. E. de Vitray-Meyerovitch, Desclée de Brouwer, 1974.

Textes traduits :
DEGRACES-FAHD A., *Upanishad du renoncement*, Fayard, 1989.
GANDHI M.K., *Autobiographie ou Mes expériences de vérité*, trad. française G. Belmont, PUF, Paris, 1950.
HERTSENS M., *Trésors mystiques de l'Inde*, Centurion, 1968.

KABIR, *Au cabaret de l'amour*, Gallimard, 1959.
La Bhagavad Gîtâ, trad. du sanskrit avec introd. par E. Senart, Les Belles Lettres, Paris, 1944.
Le Veda, éd. Planète, 1967.
RENOU L., *Hymnes spéculatifs du Veda*, Gallimard, 1956.
VARENNE J., *Sept Upanishads*, coll. « Points Sagesses », n° 25, Seuil, 1981 ; *Cosmogonies védiques*, Les Belles Lettres, 1982 ; *L'Enseignement secret de la divine Shakti. Anthologie de textes tantriques,* Grasset, 1995.

LE BOUDDHISME

ARVON H., *Le Bouddhisme*, coll. « Que sais-je ? », n° 468, PUF, 1951.
BECHERT H., GOMBRICH R. (dir.), *Le Monde du bouddhisme,* Bordas, Paris, 1984.
BERVAL R. (dir.), *Présence du bouddhisme*, rééd. Gallimard, 1988.
BHATTACHARYA Kamaleswar, *L'Atman-Brahman dans le Bouddhisme ancien,* EFEO, vol. XC, A. Maisonneuve, Paris, 1973.
DEMIEVILLE P., *Choix d'études bouddhiques,* Brill, Leiden, 1973.
DESHIMARU T., *La Pratique du zen*, coll. « Spiritualités vivantes », Albin Michel, 1996.
FAURE B., *Le Bouddhisme*, coll. « Dominos » Flammarion, 1996.
GIRA D., *Comprendre le bouddhisme*, Centurion, 1989.
GUILLON E., *Les Philosophies bouddhistes*, coll. « Que sais-je ? », PUF, 1995.
MERTON T., *Zen, Tao et Nirvâna*, coll. « Documents spirituels », nouvelle série, Paris, Fayard, 1970.
NAUDOU J., *Le Bouddha*, Somogy, Paris, 1973.
RAHULA W., *L'Enseignement du Bouddha*, coll. « Points Sagesses », Seuil, Paris, 1978.
SILBURN L. (dir.), *Le Bouddhisme,* Fayard, Paris, 1977.
THERA Narada, *La Doctrine bouddhique de la renaissance*, Librairie d'Amérique et d'Orient, A. Maisonneuve, Paris, 1979.

Textes traduits :

Arya-mahabala-nama-mahayana-sutra, par F.A. Bischoff, Librairie orientaliste P. Geuthner, Paris, 1956.
Bardo-Thödol le livre tibétain des morts, Lama Anagarika Govinda, coll. « Spiritualités vivantes », Albin Michel, Paris, 1981.
Bodhicharyâvatâra, La Marche à la lumière, trad. Louis Finot, Brossard, 1920.
CREPON P., *Les Fleurs de Bouddha, une anthologie du bouddhisme,* Albin Michel, Paris, 1991.
GYATSO T.D., *Cent éléphants sur un brin d'herbe, enseignements de sagesse*, coll. « Points Sagesses », Seuil, Paris, 1997 ; *Le Sûtra du Lotus*, Fayard, Paris, 1997.

La Pratique du zen, coll. « Spiritualités vivantes », Albin Michel, 1981 (sur le bouddhisme zen, avec deux textes fondateurs, le *Hokyo Zan Mai* et le *San Do Kai).*
La somme du Grand Véhicule d'Asanga (Mahayanasamgraha), traduction et commentaire E. Lamotte, Institut orientaliste de l'Université catholique de Louvain, 2 tomes (réimpression 1973).
LIN-TSI, *Entretiens,* traduits du chinois et commentés par P. Demiéville, coll. « Documents spirituels », nouvelle série, Paris, Fayard, 1972.
Sûttânta, Entretiens du Bouddha, trad. Paule Ress, Maisonneuve, 1941.
TUCCI G., *Théorie et Pratique du mandala*, coll. « Documents spirituels », 10, Fayard, Paris, 1974.

LE JUDAÏSME

CHOURAQUI A., *Les Dix Commandements aujourd'hui,* Robert Laffont, 2000.
Dictionnaire encyclopédique du judaïsme, Cerf, Paris, 1989.
GOETSCHEL R. (dir.), *Prière, mystique et judaïsme* (colloque de Strasbourg 10-12 sept. 1983), PUF, Paris, 1987.
HAYOUN M.-R., *La Littérature rabbinique*, coll. « Que sais-je ? », n° 2526, PUF, Paris, 1990 ; *Le Zohar. Aux origines de la mystique juive*, Noêsis, 1999.
HESCHEL A., *Dieu en quête de l'homme, philosophie du judaïsme,* Seuil, Paris, 1968.
KÜNG H., *Le Judaïsme*, Seuil, Paris, 1995.
LEMAIRE A. *et al.*, *Le Monde de la Bible,* « Folio histoire », Gallimard, Paris, 1998.
SHOLEM G., *Les Grands Courants de la mystique juive,* Payot, Paris, 1994.

Textes traduits :

FLEG E., *Anthologie juive,* Flammarion, Paris, 1951.
La Bible, trad. du Rabbinat français, dir. Z. Kahn, Paris, 1931 (et rééd.).
Le Pentateuque avec Rachi, 5 tomes, traduction du Rabbinat et commentaire de Rachi traduit par le rabbin E. Munk, Paris, fondation Lévy, 1988 (6e éd.).
Le Talmud de Jérusalem, trad. M. Schwab, 11 vol., Paris, 1878-1890, 1960.
Michna, traduction française dans la coll. « *Keren Hasefer wehalimoud* ».
Midrash Rabba, t. I, Genèse Rabba, traduit et annoté par B. Maruani et A. Cohen-Arazi, Verdier, Paris, 1987.
SCHOLEM G., *Le Zohar, le Livre de la Splendeur,* extraits, « Points » Seuil, 1980.

LE CHRISTIANISME

BASLEZ M.-F., *Bible et Histoire : judaïsme, hellénisme, christianisme,* Fayard, Paris, 1998.

BAUBEROT J., *Histoire du protestantisme*, PUF, Paris, 1993.

BROWN R.E., *Que sait-on du Nouveau Testament ?,* Bayard, Paris, 2000.

CLEMENT O., *L'Église orthodoxe*, PUF, Paris, 1991.

COUSIN H., LEMONON J.-P., MASSONNET J., *Le Monde où vivait Jésus,* Cerf, Paris, 1998.

Histoire du christianisme des origines à nos jours, Desclée de Brouwer–Mame, Paris, 1990.

KÜNG H., *Le Christianisme,* Seuil, Paris, 1999.

LIEBAERT J., *Les Pères de l'Église*, Desclée de Brouwer, Paris, 1995.

SACHOT M., *L'Invention du Christ*, Odile Jacob, Paris, 1998.

SIMON M., BENOIT A., *Le Judaïsme et le Christianisme antique,* PUF, Paris, 1985.

TROCME E., *L'Enfance du christianisme*, Noésis, 1997.

Textes traduits :

La Bible, dir. E. Dhorme, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957-1961 (3 tomes), Gallimard, Paris.

La Bible, TOB (traduction œcuménique), n^elle^ éd. rév., Cerf/Société biblique française, 1988.

La Bible de Jérusalem, la sainte Bible traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem, Cerf, Paris, 1973.

La collection des *Sources chrétiennes* (Le Cerf) publie en édition bilingue les écrits des premiers auteurs chrétiens.

JAKAB A., *Vingt siècles de prières chrétiennes,* éd. du Signe, 1999.

MOELLER C., *Littérature du XXe siècle et Christianisme,* Casterman, 1954-1965, 5 tomes.

L'ISLAM

ANAWATI G.-C., GARDET L., *Mystique musulmane*, Vrin, Paris, 1961.

ARKOUN M., *La Pensée arabe*, PUF, Paris, 1975 ; *Ouvertures sur l'islam,* Grancher, Paris, 1989.

BERQUE J., *Relire le Coran,* « Idées », Albin Michel, Paris, 1993.

BLACHERE R., Le Coran, PUF, Paris, 1966 ; *Introduction au Coran,* Maisonneuve et Larose, 1995.

Cheikh BENTOUNES, *L'Homme intérieur à la lumière du Coran,* coll. « Spiritualités vivantes », Albin Michel, 1998.

DELCAMBRE A.-M., *L'Islam,* coll. « Repères », La Découverte, 1990 (rééd. 1999).

Dictionnaire encyclopédique de l'Islam, Bordas, 1991.

Encyclopédie de l'Islam, Brill, Leyde et G.-P. Maisonneuve puis Maisonneuve et Larose, n^elle^ éd., Paris, 1960 *sqq.*

GLASSE C., *L'Islam,* Bordas, Paris, 1991.

Islam de France, n° 4, 1er trim. 1999, « Lire le Coran aujourd'hui ».

JOMIER J., *Dieu et l'Homme dans le Coran – l'aspect religieux de la nature humaine joint à l'obéissance au Prophète de l'islam,* Cerf, Paris, 1996.

LINGS M., *Qu'est-ce que le soufisme ?*, coll. « Points Sagesses », n° 10, Seuil, trad. franç., Paris, 1977.

MIQUEL A., *L'Islam et sa civilisation : VIIe - XXe siècle*, 2e éd., Colin, Paris, 1977.

Textes traduits :

DERMENGHEM E., *Les Plus Beaux Textes arabes*, Éd. d'aujourd'hui, 1979.

El-Bokhârî. L'Authentique Tradition musulmane. Choix de hadîths, traduits de l'arabe et présentés par G.-H. Bousquet, Sindbad, Paris, 1964.

Le Coran, trad. D. Masson, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1967 (ou coll. « Folio », Gallimard, 2 tomes).

Le Coran, trad. E. Montet, « Petite Bibliothèque Payot », 1958 (rééd. 1998, avec notes), 2 vol.

Le Coran, trad. J. Grosjean, « Points Sagesse », Ph. Lebaud, 1979.

Le Coran, J. Berque, J. Grosjean, H. Zenderoudi, Ph. Lebaud, 1999.

La Sagesse des prophètes, trad. T. Burkhardt, Paris, 1955 (traductions partielles d'Ibn'Arabî).

VITRAY-MEYEROVITCH E. de, *Anthologie du soufisme,* Albin Michel, Paris, 1995.

THÉMATIQUES TRANSVERSALES

BABES L. *et al.*, *Les Nouvelles Manières de croire. Judaïsme, christianisme, islam, nouvelles religiosités*, coll. « Débattre », éd. de l'Atelier, 1996.

BARZEL B., *Mystique de l'ineffable dans l'hindouisme et le christianisme*, Cerf, Paris, 1982.

BASSET J.-C., *Le Dialogue interreligieux, chance ou déchéance*, Cerf, Paris, 1996.

BOTTERO J., OUAKNIN M.-A., MOINGT J., *La Plus Belle Histoire de Dieu, qui est le Dieu de la Bible ?*, Seuil, Paris, 1997.

BROSSE J., *Zen et Occident*, coll. « Spiritualités vivantes », Albin Michel, Paris, 1992.

BUCAILLE M., *La Bible, le Coran et la science – les Écritures saintes examinées à la lumière des connaissances modernes,* coll. « Agora », Seghers, 1976.

CHALIAND G., *Les Voix du sacré,* R. Laffont, Paris, 1992.

« Dieu dans tous ses états - À la découverte des religions », hors-série de *Télérama-Actualité religieuse*, novembre 1996.
DORE Mgr J. (dir.), *Christianisme, judaïsme et islam, fidélité et ouverture,* Académie internationale des sciences religieuses, Cerf, Paris, 1999.
GARDET L., LACOMBE O., *L'Expérience du Soi. Étude de mystique comparée,* Desclée de Brouwer, Paris, 1981.
GESCHE A., AGHA K., GUIGUI A., SCHEUER J., *L'Être humain au regard des religions. Hindouisme et bouddhisme, judaïsme, christianisme, islam,* coll. « Trajectoires », Lumen Vitae, 1999.
LACARRIERE J., *En suivant les dieux,* Ph. Lebaud, 1984.
LEMAITRE S., *Textes mystiques d'Orient et d'Occident,* Plon, 1955 (3 tomes).
MOUTTAPA J., *Dieu et la Révolution du dialogue*, Albin Michel, Paris, 1996.
ZAEHNER R.-C., *Inde, Israël, Islam, religions mystiques et révélations prophétiques,* Desclée de Brouwer, Paris, 1992.

GLOSSAIRE

Figurent dans le glossaire tous les mots marqués d'un astérisque au fil du recueil.

Abgeschiedenheit : détachement dans la pensée de Maître Eckhart (christianisme).
abhidharma : regroupement d'éléments doctrinaux divers, notamment métaphysiques (bouddhisme).
acédie (adj. acédique) : l'un des démons que les moines doivent affronter au désert. Elle survient dans la torpeur de midi, et emplit de dégoût et de lassitude (christianisme).
advaita : non-dualité (hindouisme).
âgama : en sanskrit, « tradition » (hindouisme et bouddhisme).
ahimsâ : non-violence, non-désir de faire le mal (hindouisme).
akkadien : du pays d'Akkad, en Mésopotamie centrale ; en particulier, langue sémitique.
allégorie (adj. allégorique) : récit ou description dont chaque élément a une portée symbolique.
amarnien : du nom de la ville Tell-el-Amarna, relatif à la révolution spirituelle entreprise par le pharaon Akhénaton (Égypte).
amoraïm : commentateurs (judaïsme).
anachorète : religieux solitaire.
ânâpânasati : en pâli, maîtrise de la respiration (bouddhisme).
anathème : exclusion de l'Église catholique pour cause d'hérésie.
anâtman : absence d'âme individuelle (bouddhisme).
aniccâta : en pâli, impermanence (bouddhisme).
anthropomorphisme (adj. anthropomorphe, anthropomorphique, anthropomorphisé) : tendance à concevoir quelque chose, en particulier la divinité, à l'image de l'homme.
apollinien : relatif à Apollon, empreint de mesure et de rationalité, par opposition à « dionysiaque » (notion nietzschéenne).
apologétique (adj.) : qui tend à défendre une religion.
apophatique : qui approche les réalités par ce qu'elles ne sont pas (*cf.* théologie négative).
apothéose : déification d'un homme après sa mort.
araméen : langue sémitique en usage en Palestine et en Syrie entre le IXe siècle avant notre ère et le VIIe après.
archétype : modèle par excellence.
arhat : « saint », qui est parvenu à éteindre ses passions et peut donc sortir du cycle des renaissances (bouddhisme).
arkân : pilier de l'islam.
aryen : (du sanskrit *arya,* « nobles ») nom que se donnaient les peuples d'origine indo-européenne qui, à partir du IIe millénaire avant notre ère, se répandirent en Iran et dans le nord de l'Inde.
ascèse (adj. ascétique) : pratiques physiques et spirituelles exigeantes permettant d'acquérir la maîtrise de ses sens et de son esprit, en vue d'accéder à une vie spirituelle supérieure.
ascète : personne qui pratique l'ascèse.

aséité : propriété de ce qui existe par soi-même, qui n'est pas relatif du point de vue de son existence.
ashram : ermitage (hindouisme).
athéisme (adj. athée) : fait de refuser l'existence de toute divinité.
âtman : pronom réfléchi qui désigne l'âme individuelle et, avec une majuscule, réalité ultime, principe de vie (hindouisme).
atta : « Soi » immuable et éternel (hindouisme).
avatar : forme prise par un dieu lors d'une de ses descentes sur terre (hindouisme). Au sens large, transformation.
avidya* ou *avijjâ : ignorance (hindouisme et bouddhisme).
âyât : signe ; verset (islam).
baptême (verbe baptiser) : sacrement par lequel est marquée l'entrée dans l'Église chrétienne.
Basmalah : invocation initiale de chacune des sourates du Coran, « Au Nom de Dieu, le Compatissant et le très Miséricordieux ».
béguines : au Moyen Âge, femmes vivant en communautés pour mener une vie spirituelle.
bhakti : dévotion, don de soi à un être divin passionnément aimé (hindouisme).
bhâvâna : images mentales suscitées par la méditation bouddhique.
bhikkhu / bhikhsu : moine mendiant de la communauté monastique bouddhique, le *sangha.*
bodhisattva : homme parfait qui renonce temporairement au *nirvâna* personnel par compassion universelle, pour se consacrer au salut de tous les êtres (bouddhisme).
brâhman (neutre) : formule incantatoire et par suite, avec une majuscule, notion abstraite de puissance agissante, principe universel de l'existence (hindouisme).
Brâhmanas : traités rituels en prose écrits entre le Xe et le VIIIe siècle et contenant des réflexions sur la nature et le sens des sacrifices.
brahmane (sanskrit *brahmân)* : prêtre de l'hindouisme, appartenant à la caste la plus élevée.
brahmanisme (adj. brahmanique) : phase de la religion hindoue où s'exerce la domination des brahmanes, maîtres des rituels.
bulle : édit papal.
calife : (de l'arabe *khalîfa,* « représentant, lieutenant ») successeur du Prophète à la tête de la communauté des musulmans.
callipyge (du grec *kallipugos)* : litt. « qui a de belles fesses ».
candomblé : culte proche du vaudou, pratiqué dans le Nordeste du Brésil.
canon (adj. canonique) : liste des écrits reconnus comme sacrés par une religion donnée.
canoniser : reconnaître comme saint (christianisme).
cathartique : qui purge, purificateur.
cénobite (adj. cénobitique) : religieux vivant en communauté.
ch'an : traduction chinoise du sanskrit *dhyâna,* par extension forme chinoise du bouddhisme.
cheikh : (de *shaykh,* « sage ») chef spirituel d'une confrérie soufie.
Choah : en hébreu « catastrophe », extermination des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale.
circoncision : ablation du prépuce pratiquée chez les garçons juifs et musulmans.
concile (adj. conciliaire) : assemblée de hauts dignitaires d'une religion qui statue sur les dogmes ou, par exemple, sur la définition du canon.
confessionnel : relatif à la foi de telle ou telle religion.
contingent : qui peut être ou non, non nécessaire.

cosmique : relatif au cosmos, à l'univers organisé.
cosmogonie : récit mythique relatant la formation de l'univers.
cosmologie (adj. cosmologique) : étude rationnelle de la structure et de l'évolution de l'univers.
cosmos (du grec *kosmos,* ordre) : univers considéré dans son ensemble.
cunéiforme : se dit d'une écriture réalisée à l'aide de coins ou de clous.
dâna : aptitude au don, l'une des trois vertus principales du *bodhisattva* (bouddhisme).
dao : la « Voie » du taoïsme.
darsana : école philosophique de l'hindouisme.
dawla : société de l'Islam.
déité : concept du divin considéré dans son absoluité.
démiurge : créateur du monde.
derviche : du persan « pauvre », maître soufi (islam).
deutérose : phénomène par lequel le texte se replie sur lui-même pour se prendre pour objet.
dharma, dhamma : loi (hindouisme, bouddhisme).
dharmaçakrapra-vastana : Roue de la Vie, symbole bouddhique.
dhikr : invocation du nom divin dans le soufisme (islam).
dhimmi : « protégés » dans le cadre de la loi islamique, mais de statut inférieur aux **musulmans.** S'applique aux « gens du Livre ».
dhyâna : concentration pure, forme sanskrite originale du mot chinois *ch'an* et du mot japonais *zen* (bouddhisme).
dialectique : raisonnement logique dans lequel thèse et antithèse sont dépassées en une synthèse (notion hégélienne).
diaspora : dispersion du peuple juif en exil.
diète : assemblée politique.
dîn : religion de l'Islam.
dionysiaque : relatif à Dionysos, caractérisé par l'ivresse, la folie ; par opposition à « apollinien » (notion nietzschéenne).
dîwân : « collection complète des œuvres poétiques d'un auteur, établie en suivant généralement l'ordre des rimes [...] par un critique littéraire », L. Massignon (islam).
dogme (adj. dogmatique) : article de foi incontournable d'une religion, qui ne souffre pas de discussion.
dravidien : relatif à une population du sud de l'Inde présente avant l'arrivée des Indo-Européens.
dualisme (adj. dualiste) : doctrine philosophique qui reconnaît deux principes opposés ne pouvant être réduits l'un à l'autre.
duhkha : souffrance physique ou morale, mais aussi douleur d'expérimenter le caractère nécessairement éphémère et conditionné de toute chose (bouddhisme).
ekklesia : en grec « convocation, assemblée », l'Église, assemblée des croyants (christianisme).
émanation (adj. émanationniste) : fait de procéder d'une source dont on tire sa nature.
Entwerdung : dédevenir dans la pensée de Maître Eckhart (christianisme).
épicurien : disciple d'Épicure, pour qui les dieux vivent dans leur sphère sans se préoccuper des affaires des hommes.
épopée (adj. épique) : genre littéraire narratif, où la légende et l'histoire se mêlent, dans lequel sont relatés, le plus souvent en vers, les hauts faits de héros.
eschatologie (adj. eschatologique) : conception du sort ultime de l'homme et du monde.
ésotérisme (adj. ésotérique) : secret, réservé aux initiés dans une doctrine religieuse ou philosophique.
eucharistie : sacrement par lequel les chrétiens rappellent et célèbrent le sacrifice du Christ,

communion au corps et au sang de ce dernier par le pain et le vin.
Évangiles : témoignages écrits de disciples de Jésus sur la vie et la doctrine de ce dernier.
évêque : chef d'une communauté chrétienne définie par des limites géographiques.
excommunié : chassé officiellement de l'Église catholique (christianisme).
exégèse (adj. exégétique) : interprétation d'un texte religieux.
exorcisme : cérémonie au cours de laquelle on chasse des démons par des formules et des actes rituels.
expiation : cérémonie ou actes de contrition par lesquels on tente d'apaiser la colère divine ou de réparer les conséquences d'un péché dont on s'est repenti.
extase (adj. extatique) : transport hors du monde sensible par l'intensité d'un sentiment mystique.
fanâ' : extinction du moi dans le soufisme (islam).
Fâtiha : première sourate du Coran.
fiqh : méthode d'interprétation juridique du Coran.
Fitna al-kubra : « la grande discorde » qui marqua les premiers temps de la succession de Muhammad (islam).
foi : croyance qui procède de l'intelligence et de l'affectivité.
Gelassenheit : délaissement dans la pensée de Maître Eckhart (christianisme).
gematria : technique interprétative de la Kabbale fondée sur l'équivalence de chaque lettre hébraïque avec un nombre (judaïsme).
geonim (pluriel de l'hébreu *gaon)* : au Moyen Âge, titre des chefs d'académies, hautes écoles d'interprétation, de Babylone.
g'opis : gardiennes de vaches pour Krishna.
guna : les trois états présents à l'origine du monde (hindouisme).
guru : chef spirituel ayant eu une révélation, souvent considéré comme une incarnation de la Divinité suprême qu'il honore (hindouisme).
hadîth : texte de la tradition musulmane retraçant les actions et paroles de Muhammad (islam).
haggadah : forme narrative de la tradition juive qui illustre les préceptes de la *halakhah.*
hajj : pèlerinage, cinquième pilier de l'islam.
halakhah : règle de vie, ensemble de préceptes à respecter (judaïsme).
hanafisme : école d'interprétation sunnite de tendance plutôt libérale, représentée en Turquie.
hanbalisme : école d'interprétation sunnite rigoriste, représentée en Arabie.
hanif : religion pure (islam).
haqîqah : « vérité » dans le soufisme (islam).
hégire : émigration forcée de Muhammad et ses compagnons vers Yathib (Médine) en 622.
hekhalot : dans la Kabbale, palais célestes à traverser pour parvenir au trône de Dieu (judaïsme).
hénothéisme (adj. hénothéiste) : dans un contexte polythéiste, fait d'adorer un dieu comme unique et cristallisant en lui-même les attributs d'autres dieux.
herméneutique : interprétation de textes.
héros (dans la mythologie grecque) : intermédiaire né de l'union d'un dieu et d'une mortelle.
hésychasme (adj. hésychaste) : spiritualité chrétienne orientale fondée sur la prière perpétuelle et la maîtrise du souffle, qui connaît son apogée au XIVe siècle au mont Athos.
hêsychia : apaisement, tranquillité recherchés par les hésychastes.
hiérogamie : union sexuelle rituelle, par exemple entre un dieu et une prêtresse.
hiéroglyphe : caractère de l'écriture égyptienne figurative, à la fois phonétique et symbolique.

hieron : espace sacré (Grèce).
hijra : nom arabe de l'Hégire, la fuite de Muhammad et des siens vers Médine en 622 (islam).
Hînayâna : voir *Theravâda.*
hindutva : terme sanskrit désignant l'hindouisme.
homilétique : relatif à une homélie, un sermon.
hybris : orgueil démesuré de l'homme qui veut rivaliser avec les dieux (Grèce).
hymne : au masculin, chant ou poème exaltant la grandeur d'une divinité ; au féminin, chant de louange de la tradition chrétienne.
hymnologie : étude des hymnes.
icône : représentation religieuse peinte sur bois dans l'Église orientale (christianisme).
idolâtrie : adoration d'idoles.
idole : représentation de la divinité honorée en lieu et place de la divinité.
i'gâz : inimitabilité du Coran (islam).
ihsân : perfection morale et spirituelle (islam).
ijtihâd : en arabe « initiative », effort d'interprétation et de réflexion personnelles du texte coranique (islam).
imâm : successeur de Muhammad et d'Ali dans la tradition shî'ite (islam).
imamat : fonction de l'imâm.
imân : foi dans le Dieu un, qui implique la volonté de se conformer à ses exigences (islam).
immanence (adj. immanent) : caractère de ce qui est à l'intérieur d'un être, qui appartient à sa nature propre.
impiété : manquement au respect dû à la divinité.
inamissible : que l'on ne peut pas perdre.
incarnation : fait (pour un dieu) de revêtir la nature humaine corporelle.
indo-européen : (nom) langue originelle reconstituée à partir de l'observation de similitudes entre diverses langues attestées (latin, grec, sanskrit, etc.) ; (adj.) se rapportant au peuple qui parlait cette langue présumée.
initiation (adj. initiatique) : apprentissage de rites et de connaissances secrètes qui permettent l'entrée dans un groupe religieux fermé.
inspiration (adj. inspiré) : inhabitation par le souffle divin qui permet à l'homme d'accéder à des révélations spirituelles.
intercession : intervention d'un médiateur en faveur de quelqu'un.
intouchables : hindous hors du système des castes, considérés comme impurs et à qui sont réservées les basses besognes.
irrémissible : qui ne peut pas être pardonné.
islâm : soumission à Dieu.
isnâd : chaînes de témoins remontant aux compagnons du Prophète (islam).
jadhba : expérience du ravissement dans le soufisme (islam).
jaïnisme : mouvement fondé en Inde par le renonçant Mahâvîra (599-527), dont la finalité est la sortie du cycle des renaissances, notamment par la non-violence.
japa : répétition constante d'un même *mantra*.*
jihâd : « guerre sainte », combat intérieur contre les mauvais penchants, ou extérieur contre les incroyants (islam).
jîvan-mukta : « délivré-vivant », qui a atteint l'Éveil avant sa mort, comme Buddha.
jnâna : connaissance transcendantale de l'ultime réalité, acquise grâce au *Veda* (hindouisme).
Kabbale : forme de la mystique juive.
karma : enchaînement des actes et de leurs conséquences selon une loi de causalité stricte (hindouisme et bouddhisme) ; énergie subtile qui est à leur origine et subsiste dans les corps au fil des vies successives (hindouisme).
karman : « acte » en hindou.
karuna : compassion (bouddhisme).

kethibh : texte écrit de la Bible qui ne peut subir aucune modification (judaïsme).
khârijites : « ceux qui se révoltent », branche de l'islam refusant les conflits de succession et réclamant la liberté de choix dans l'élection du calife.
koan : brèves phrases énigmatiques du bouddhisme zen.
kshatryas : princes et guerriers, 2e caste de l'hindouisme.
laïlat el-mi'râj : « nuit du voyage nocturne », au cours de laquelle le Prophète Muhammad fut enlevé jusqu'à Jérusalem puis monta aux cieux (islam).
laïlat el-Qadr : « nuit de la puissance qui destine » au cours de laquelle le Prophète Muhammad reçut la première révélation du Coran (islam).
lîlâ : jeu cosmique (tantrisme).
linga : organe sexuel masculin, pierre nue symbolisant l'immortalité (tantrisme).
liturgie (adj. liturgique) : ensemble des rituels mis en œuvre au cours de cérémonies religieuses.
logismoi : dans le christianisme oriental, pensées incidentes qui perturbent le recueillement.
logos : la raison, le discours, par opposition à *mythos* (Grèce).
mâdhyamaka : la Voie du Milieu (bouddhisme).
mahatma : « la grande âme », surnom de Gandhi (hindouisme).
Mahâyâna : « Grand Véhicule », branche du bouddhisme.
maidu : d'une tribu indienne d'Amérique.
maitrî : bienveillance, l'une des trois vertus principales du *bodhisattva* (bouddhisme).
mâlikisme : école d'interprétation sunnite rigoriste, présente au Maghreb (islam).
manas : organe mental qu'est la pensée (bouddhisme).
mandala* ou *yantra : figure géométrique dessinée sur le sol, qui permet de délimiter une aire sacrée dans laquelle la divinité est présente (hindouisme et bouddhisme).
manichéisme (adj. manichéen) : doctrine syncrétique initiée par le Persan Mani au IIIe siècle, opposant deux principes de même puissance, le Bien et le Mal.
mantra : formule sacrée dans laquelle la divinité invoquée est présente (tantrisme, dans hindouisme et bouddhisme).
maqâmât : stations qui ponctuent le parcours spirituel du soufi (islam).
marathe : d'une région de l'Inde située à l'est de Bombay.
massorétique : se dit du texte biblique transcrit par les massorètes, scribes juifs qui, vers le IXe siècle, ajoutèrent voyelles et indications prosodiques à un texte qui jusqu'alors ne notait que les consonnes.
matriarcat : système social dans lequel la filiation est transmise par la mère.
mâyâ : illusion, pouvoir magique de susciter le réel (hindouisme).
merkabah : char, d'où la « mystique du char » (judaïsme).
messianisme (adj. messianique) : attente de la venue du Messie et de l'avènement d'un monde parfait qui en sera la conséquence.
messie : « oint » (hébreu), libérateur attendu que Dieu doit envoyer.
métaphysique : étude rationnelle des causes premières et des premiers principes, des questions qui dépassent la nature humaine.
métempsychose : passage d'une âme dans un autre corps que celui qu'elle habitait.
Mevlevis : confrérie soufie des derviches tourneurs, fondée par Rûmi (islam).
midrach : méthode interprétative du judaïsme.
mîmâmsâ : commentaire des textes sacrés concernant le sacrifice (hindouisme).

mi'râj : voir *laïlat el-mi'râj*.
minoen : relatif à une étape de la civilisation archaïque en Grèce et en Crète.
moira : destinée inéluctable (Grèce).
moksha : délivrance du cycle des transmigrations (hindouisme).
monisme (adj. moniste) : conception philosophique selon laquelle toute chose peut se récapituler dans un principe unique.
monogène : seul engendré (christianisme).
monothéisme (adj. monothéiste) : doctrine qui affirme l'existence d'un seul dieu.
mu'tazilisme : courant exégétique du VIIe siècle qui prône une approche rationnelle du texte du Coran.
muezzin : fonctionnaire de l'islam qui appelle à la prière rituelle.
mujaddid : rénovateur de la religion (islam).
mystères : ensemble de doctrines secrètes et de rites initiatiques dont la révélation doit apporter le salut.
mystique : approche personnelle et directe de la divinité en vue de l'union avec elle.
mythe (adj. mythique) : récit ancien issu d'une transmission orale qui présente de manière symbolique les questions fondamentales de l'humanité, en particulier celles liées aux origines des dieux, du monde et de l'homme.
mythologie : ensemble des récits mythiques.
mythos : parole mythique, irrationnelle, par opposition à *logos* (Grèce).
nabî : prophète de Dieu (islam).
naos : cœur du temple qui abrite la statue du dieu (Grèce).
nikâya : en pâli, le « corpus canonique » ; écoles ou sectes du bouddhisme.
nirvâna : de *nir*, « négation », et *vâ*, « souffle », l'extinction des désirs, la sortie définitive du cycle des renaissances et l'état de paix absolue qui l'accompagne (bouddhisme).
notarikon : technique de la Kabbale reposant sur l'interprétation des lettres d'un mot comme les initiales de mots d'une phrase (judaïsme).
nyâya : la logique (hindouisme).
œcuménique : commun à plusieurs groupes religieux et tendant à l'universalité.
ontologie (adj. ontologique) : étude de l'être considéré dans son absoluité.
oracle : réponse donnée à un homme par une divinité sollicitée.
orphisme (adj. orphique) : doctrine à tendances monothéistes et panthéistes issue de la pensée d'Orphée, qui se développe en Grèce vers le VIe siècle.
orthodoxe : conforme à la doctrine.
padmasana : posture du lotus, assise, jambes croisées, plantes des pieds tournées vers le haut (bouddhisme).
paganisme (adj. païen) : nom donné par les chrétiens, à partir du IVe siècle, au polythéisme.
pâli : avec le sanskrit dont il est proche, l'une des deux langues principales du corpus bouddhique.
panhellénique : qui concerne l'ensemble des cités grecques.
panthéisme : système identifiant dieu et le monde.
panthéon : ensemble hiérarchisé des dieux d'une religion polythéiste.
parabole : récit allégorique révélant un enseignement, le plus souvent religieux.
Paraclet : du grec « défenseur, avocat », nom donné au Saint-Esprit (christianisme).
Passion : derniers jours du Christ, de son arrestation à sa mort (christianisme).
patriarcat (adj. patriarcal) : type de société dominée par l'autorité des patriarches.
patriarche : chef de famille et de clan.
Pentecôte : fête juive et chrétienne ; épisode biblique au cours duquel les disciples de Jésus reçoivent l'Esprit saint (christianisme).
phala : fruits des actes (bouddhisme).

poliade : se dit de la divinité tutélaire spécifique à une cité (Grèce).
polythéisme (adj. polythéiste) : religion admettant une pluralité de dieux.
possession : inhabitation par une puissance divine qui influe sur le comportement.
prajñâ-pâramitâ : sagesse parfaite, acquise lors de l'Éveil (bouddhisme).
prajñâ : sagesse, l'une des trois vertus principales du *bodhisattva* (bouddhisme).
prakriti : nature primordiale selon la philosophie *sâmkhya* (hindouisme).
prânâyâma : maîtrise de la respiration dans la méditation bouddhique.
prapatti : profond abandon fusionnel dans la dévotion à un dieu (hindouisme).
pratitya-samutpâda : « production conditionnée », chaîne causale du bouddhisme.
prédestination : décision divine par laquelle le destin des êtres est déterminé avant même leur existence.
prophète : individu choisi par Dieu pour parler en son nom et parfois annoncer l'avenir.
providence (adj. providentiel) : fait de pourvoir aux nécessités de la Création.
psalmiste : auteur ou récitant des psaumes.
ptolémaïque : relatif à Ptolémée et à sa dynastie.
publicain : collecteur d'impôts dans l'Empire romain.
puja : offrandes végétales (hindouisme).
purgatoire : lieu intermédiaire entre l'enfer et le paradis dans lequel les âmes expient provisoirement leurs péchés pour parvenir à la béatitude (christianisme).
pythie : prêtresse de Delphes par laquelle Apollon délivrait ses oracles (Grèce).
qéré : version orale du *Kethibh* lorsque celui-ci est erroné.
qibla : orientation de la prière vers La Mekke (islam).
ramâdhân : 9e mois de l'année lunaire (islam).
rasûl : « envoyé » de Dieu, prophète universel (islam).
rédemption (adj. rédempteur) : fait de racheter les fautes pour donner le salut.
réincarnation : nouvelle naissance de l'âme dans un autre corps que celui qu'elle habitait.
religions du Livre : judaïsme, christianisme et islam, trois religions qui se fondent sur une Révélation écrite. L'expression « religions du Livre » est issue de l'islam, seule religion à se définir explicitement comme telle, « comme la religion qui apporte le Livre aux exclus de la Révélation écrite » (F. Boyer, *Le Monde de la Bible*, n° 115, nov.-déc. 1998, p. 3).
renonçant : ascète errant ayant choisi de renoncer au monde pour atteindre la délivrance du cycle des renaissances (hindouisme).
résurrection : le fait de ressusciter, c'est-à-dire de renaître après sa mort.
rétribution (adj. rétributif) : attribution de récompenses ou de châtiments en fonction du comportement moral.
révélation (adj. révélé) : dévoilement par une puissance supérieure de réalités voilées à la connaissance humaine.
rishi : sages voyants de la fin du IIe millénaire qui ont entendu la révélation du *Veda* (hindouisme).
rita : notion indo-iranienne, ordre cosmique universel, et par suite ce qui légitime la loi (hindouisme).
rûah : en hébreu, vent, souffle de Dieu (judaïsme).
rûh : en arabe, souffle créateur de Dieu (islam).
sad(d)ucéen : membre d'une secte juive qui refusait toute croyance en la résurrection.
salât : les cinq prières rituelles de l'islam – du matin *(subh)*, du milieu du jour *(zuhr)*, de l'après-midi *('asr)*, du soir *(maghrib)* et de la nuit *('ishâ)*.
samâ' : audition de musique qui permet la

progression spirituelle dans le soufisme (islam).
samadhi : expérience intérieure profonde de la méditation (hindouisme).
samhita : collection, recueil de textes (hindouisme).
samkhâra : formations mentales, émotions (bouddhisme).
sâmkhya : « énumération », doctrine émanationniste qui va de pair avec le yoga (hindouisme).
sâmsara : conception cyclique de l'univers et de la destinée des âmes individuelles, régie par la loi de causalité selon laquelle tout acte est conséquence d'un acte et cause d'un autre (hindouisme et bouddhisme).
Sanatanadharma : vérité, loi éternelle ; terme employé par les hindous pour nommer leur religion.
sangha : communauté monastique du bouddhisme.
saññâ : perceptions (bouddhisme).
sanskrit : langue indo-européenne de l'Inde brahmanique.
sant : mouvement hindou à l'origine d'une importante littérature de la dévotion (hindouisme).
sâsana : enseignement du Buddha.
schabbat : hébreu *schabbat*, le repos, la cessation de toute activité ; en particulier, le repos du septième jour de la semaine dans le judaïsme.
scolastique : philosophie et théologie formalistes du Moyen Âge.
secte (adj. sectaire) : groupement d'adeptes d'une même doctrine, souvent autour d'un maître spirituel.
sefirot : les dix émanations de Dieu définies par la Kabbale (judaïsme).
sémite : relatif à un ensemble de peuples du Proche-Orient dont les langues sont apparentées.
sémitique : relatif aux langues « sémites » comme l'akkadien, l'araméen, l'arabe, l'hébreu.
shâfi'isme : école d'interprétation sunnite représentée notamment en Afrique.
shahâdah : profession de foi, premier pilier de l'islam.
sharî'a : « voie, itinéraire », texte normatif intangible fixant des préceptes, loi islamique.
shâstra : règles, préceptes ; commentaires de textes philosophiques (hindouisme).
shéol : représentation juive du séjour des morts, lieu ténébreux.
shî'ites : branche minoritaire de l'islam pour laquelle l'imamat est le complément indispensable de la foi en Dieu et son Prophète.
shintoïsme : religion polythéiste du Japon.
shirk : « association », péché le plus grave de l'islam, qui consiste à associer au Dieu unique une autre divinité.
Shoah : voir *Choah*.
shruti : révélation entendue par les *rishi* (hindouisme).
shudras : ouvriers et esclaves non aryens, 4e caste de l'hindouisme.
shunyâtâ : vacuité, vide du monde dans la philosophie bouddhique.
siyâm* ou *sawm : jeûne, troisième des cinq piliers de l'Islam.
skandha : agrégats dont l'homme est constitué (bouddhisme).
smriti : tradition, mémoire (hindouisme).
Soi : essence de l'être, particulier ou universel (hindouisme).
soma : breuvage extrait d'une plante, sacré et divinisé, qui procure l'immortalité.
soufisme (adj. soufi) : mystique de l'islam.
sourate : chapitre dans le Coran (islam).
sphinx : monstre fabuleux formé d'un corps de lion et d'une tête humaine.
sraddhâ : foi du bouddhisme, conviction que

l'on peut atteindre l'Éveil et joie que l'on en éprouve.

starets : en russe « vieillard » ; nom de l'ancien qui, dans la tradition monastique, accompagne le jeune moine pour l'aider à progresser dans sa démarche spirituelle.

stoïcisme (adj. stoïcien) : école philosophique grecque.

stûpas : grands reliquaires circulaires couverts d'un dôme, abritant les cendres de Buddha.

sumérien : du pays de Sumer, en Mésopotamie ; langue sumérienne.

sunna : tradition fondée sur les *hadîths* (islam).

sunnites : courant largement majoritaire de l'islam, ensemble des musulmans qui reconnaissent les quatre premiers califes dits « bien dirigés ».

surnaturel : relatif à un autre monde supérieur à celui de la nature.

sûta : conducteur de char (hindouisme).

sûtras : sermons de Buddha.

symbole de Nicée : texte établi lors du concile de Nicée pour exprimer les fondements de la foi chrétienne transmis par les apôtres (christianisme).

syncrétisme : mélange souvent confus de plusieurs systèmes religieux.

synergie : coopération, mise en commun des énergies.

synoptique : que l'on peut lire en parallèle.

tandava : danse cosmique de Shiva.

tanhâ : désir, soif (bouddhisme).

tannaïm (adj. tannaïtique) : rabbins dont l'enseignement doit être appris par cœur.

tantras : écrits sacrés du bouddhisme tantrique.

tantrisme (adj. tantrique) : courant ésotérique apparu au début de notre ère qui a très fortement imprégné l'ensemble des religions de l'Inde.

tanzîl : « descente » du Coran sur Muhammad (islam).

taoïsme : religion populaire fondée par Lao-Tseu en Chine au VIe siècle avant notre ère.

tarîqah : « voie » dans le soufisme (islam).

techouva : en hébreu, « conversion » (judaïsme).

téléologique : orienté vers une fin.

temenos : espace sacré (Grèce).

temourah : technique kabbalistique reposant sur la permutation des lettres (judaïsme).

testamentum : en latin « alliance », terme à l'origine des appellations chrétiennes d'Ancien et de Nouveau Testaments.

tétragramme : quatre lettres de l'alphabet hébraïque formant le nom imprononçable de Dieu (judaïsme).

théogonie : récit présentant l'origine et la généalogie des dieux d'une religion polythéiste.

théosophie (adj. théosophique) : doctrines visant à atteindre la connaissance de Dieu par l'expérience intérieure et la maîtrise de puissances cachées dans l'univers.

Theravâda : « chemin des Anciens », appelé ensuite, péjorativement, « Petit Véhicule » (en sanskrit *Hînayâna*), école ancienne du bouddhisme, qui se perpétuera en Asie du Sud-Est et à Sri Lanka.

tragédie (adj. tragique) : œuvre théâtrale de la Grèce antique dans laquelle le héros est, pour son malheur, confronté à une puissance inexorable, celle d'une transcendance ou du destin.

transcendance (adj. transcendant) : réalité dépassant l'expérience et la pensée de l'homme.

Transfiguration : illumination de l'intérieur que connut le Christ sur le mont Thabor.

transmigration : synonyme de métempsychose.

tsimtsoum : rétraction initiale de Dieu au moment de la Création (judaïsme).

tsitsit : franges au bas du vêtement (judaïsme).

umma : communauté des croyants de l'Islam.

ummî : « illettré », caractéristique du Prophète (islam).

upanayana : initiation (hindouisme).

upâsâka : bouddhiste laïc.

vaicyas : artisans, commerçants et paysans producteurs, 3e caste de l'hindouisme.

vaiseshika : ontologie et cosmologie atomiste (hindouisme).

Vajrayâna : « Véhicule de Diamant », forme tantrique du bouddhisme.

varna : caste (hindouisme).

vaudou : culte animiste (à Haïti) ; syncrétisme de rites animistes africains et du rituel catholique.

veda(s) : écrits sacrés de l'hindouisme primitif.

vedanâ : sensations ou sentiments (bouddhisme).

vedânta : philosophie non dualiste développée en réaction au bouddhisme, dont Sankara (788-820) est le représentant majeur (hindouisme).

védisme (adj. védique) : se rapportant au *Veda* ; forme primitive de la religion hindoue.

Verbe : traduction du terme philosophique grec *logos* ; Parole créatrice, intelligence divine à l'œuvre dans le monde. Jésus est considéré comme le Verbe incarné dans le christianisme.

vijnâna : connaissance intuitive, conscience que l'on a des choses (hindouisme et bouddhisme).

vinaya : discipline, écrits disciplinaires destinés aux communautés (bouddhisme).

vipâka : maturation des actes (bouddhisme).

wajd : extase dans le soufisme (islam).

yantra : voir *mandala*.

yoga : litt. « le fait de mettre sous le joug » ; pratique de contrôle des énergies, ensemble de techniques – postures, respiration, concentration, méditation, contemplation — qui permettent de remonter l'échelle de la dégradation jusqu'au principe en canalisant les énergies, dans le but de parvenir à la libération.

yoginî : partenaire féminine dans les rites tantriques (hindouisme).

yoni : organe sexuel féminin.

zakât : aumône, quatrième des cinq piliers de l'islam.

zazen : posture du lotus dans le zen.

zen : traduction du terme sanskrit *dhyâna*, forme japonaise du bouddhisme.

ziggourat : tour à étages de la Mésopotamie ancienne couronnée par un sanctuaire.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements 5
Préface 7
Introduction 9

LA MÉSOPOTAMIE : DES DIEUX TOUT-PUISSANTS SUSCEPTIBLES DE PORTER SECOURS 15

La religion mésopotamienne 17
Repères chronologiques 21
Annexe : carte de la Mésopotamie ancienne 23
Textes :
À Enlil, père des dieux, roi de l'univers 24
« Lorsqu'en haut... » (poème de la Création, extrait de l'épopée Enuma Elish) 26
Le Déluge : épopée de Gilgames 29
Prière d'Assurnazirpal Ier à Ishtar 36

L'ÉGYPTE ANCIENNE : DES DIEUX CRÉATEURS ET PROTECTEURS DE LA VIE 39

La religion de l'Égypte ancienne 41
Les mythes des origines 41
Présence de la divinité dans le monde 42
Le Pharaon, intermédiaire entre humanité et divinité 43
Résurrection et rétribution 43
Décadence de la religion égyptienne 44
Repères chronologiques 47
Textes :
Comme tu es bon, Amon! 48
À Ptah, père des pères de tous les dieux 50
À Khnoum, le façonneur des mondes 53
Déclaration d'innocence (extrait du Livre des morts) 55
Hymne au Soleil (extrait du Grand Hymne d'Akhénaton) 58

LA GRÈCE ANTIQUE : DE LA MYTHOLOGIE À LA RENCONTRE DE L'UN . . 63

Religion et philosophie dans la Grèce antique 65
Un ensemble de pratiques cultuelles 65
De la mythologie à la littérature : élaboration d'une théologie 68
Philosophie et ouverture aux cultes orientaux 69
Repères chronologiques 73
Annexe : ascendance et descendance de Zeus (tableaux) 75
Textes :
Les premiers dieux (Hésiode) 76
Les dieux dans l'Olympe (Homère) 78
Prédestination et faute (Sophocle) 80
L'extase divine (Euripide) 82
L'amour du beau (Platon) 85
Hymne à Zeus (Cléanthe) 88
L'union à Dieu (Plotin) 90
Hymne à la Nuit (Hymnes orphiques) 92

L'HINDOUISME : L'UNITÉ DU DIVIN AU FONDEMENT DU POLYTHÉISME . . 95

La religion hindouiste 97
Le védisme 97
Le brahmanisme 101
L'hindouisme 104
Repères chronologiques 111
Textes :
La souveraineté de Varuna (extrait du Rig-Veda) 113
Cosmogonie (extrait du Rig-Veda) 115
Connaître le Soi (extrait de la Mundaka Upanishad) 117
La voix de Krishna, manifestation de Vishnu (extrait du Bhagavad Gîtâ) 119
Brâhman est la suprême Unité (Sankara) 121
Éloge de Kali (texte tantrique) 123
Psaume du pèlerin (psaume LXIII, Toukaram) 127
Le don du guru (Ramana Maharshi) 129

LE BOUDDHISME : UNE VOIE DE SALUT PUREMENT HUMAINE QUI DEVIENT UNE RELIGION 131

La religion bouddhiste 133
La vie de Buddha, Gautama «Siddhârthâ (vers 560-480 av. J.-C.) 134
La doctrine de Buddha 136
Écrits et écoles du bouddhisme 145

La place des dieux dans le bouddhisme 147
Repères chronologiques 153
Textes :
Derniers conseils de Buddha à son fidèle cousin Ânanda 155
La Bénédiction suprême (Buddha, extrait des Suttanipâta) 157
Honorer toutes les religions (Açoka) 159
L'esprit croyant n'est pas divisé (Tao-Hsin) 161
Le Bodhisattva (Santideva) 164
Reflet de la Lune dans l'eau (conte zen) 166
Entretien avec le Dalaï-Lama 168

LE JUDAÏSME : DIEU FAIT ALLIANCE AVEC SON PEUPLE 171

La religion judaïque 173
L'histoire du peuple d'Israël à travers la Bible :
une alliance sans cesse renouvelée 173
La Torah écrite 176
La Torah orale : l'interprétation infinie des textes sacrés 179
Repères chronologiques 187
Textes :
La création du monde (Genèse) 189
Vocation d'Abraham (Genèse) 194
Le Décalogue (Exode) 197
Jérusalem, centre religieux du monde (Isaïe) 200
Dieu est amour (Psaumes) 203
Chant d'amour (Cantique des Cantiques) 206
Les devoirs des cœurs (Bahya ibn Paqûda) 209
Le sens caché de la Torah (Zohar) 211
Quand tout cela sera fini (Archives de la Shoah) 215
Le visage humain à travers les Écritures (E. Levinas) 219

LE CHRISTIANISME : DIEU SE FAIT HOMME POUR SAUVER L'HOMME . 221

La religion chrétienne 223
Jésus parmi les hommes 223
L'Église du Christ 229
Annexe. Jésus, un prédicateur juif : le christianisme, issu du judaïsme . . . 235
Repères chronologiques 237
Textes :
La résurrection des morts (saint Paul) 240
Le Jugement dernier (saint Matthieu) 243

L'enfant prodigue (saint Luc) ... 245
Au commencement était le Verbe (saint Jean) ... 247
Seigneur Dieu, donne-nous la paix (saint Augustin) ... 251
Voir la lumière (saint Syméon le Nouveau Théologien) ... 254
Quelle aventure que l'amour! (Hadewijch d'Anvers) ... 258
Prière de Luther ... 261
Chant de l'âme (saint Jean de la Croix) ... 264
La prière de Jésus (Récits d'un pèlerin russe) ... 267
L'humanité de Dieu (K. Barth) ... 269
Être devant soi pour être devant Dieu (M. Légaut) ... 271

L'ISLAM : DIEU SE RÉVÈLE PAR SON PROPHÈTE ... 275

La religion musulmane ... 277
Les origines de l'islam ... 278
Les fondements de la foi islamique ... 286
L'homme, «lieutenant » de Dieu ... 292
Repères chronologiques ... 303
Textes :
'Al Fâtiha, sourate I (Coran) ... 306
Dieu créateur (Coran) ... 309
La Lumière (Coran) ... 313
Le Décret (Coran) ... 317
L'union à Dieu (Hallâj) ... 319
Tant de fois t'ai-Je appelé (Ibn'Arabî) ... 321
Le retour vers Dieu (Rûmi) ... 324
Le vin de Dieu ('Alawî) ... 326
La prière, extrait de Reconstruire la pensée religieuse de l'islam (M. Iqbal) ... 328

APPROCHES THÉMATIQUES ... 331

Le statut des écrits ... 332
Les textes sacrés ... 333
La place du mythe dans les religions ... 334
Représentations mythiques de la Création ... 336
Unicité et multiplicité du divin ... 338
Polythéisme, hénothéisme, monothéisme ... 338
Méditation ontologique ... 339
La divinité transcendante ... 341
Transcendance indicible ... 341

Transcendance redoutable ... 342
Transcendance admirable : la prière de louange ... 343
La divinité secourable ... 345
La prière d'action de grâces ... 345
Prière de demande et d'intercession ... 346
Le culte rendu aux dieux ... 346
L'homme face à la justice divine ... 347
Les préceptes moraux des religions ... 347
Les perspectives eschatologiques ... 348
L'ascension spirituelle de l'homme vers le divin ... 350
Le divin se révèle à l'homme ... 350
L'homme progresse vers le divin ... 351
La tolérance entre les religions ... 354

POSTFACE ... 357

Réflexions sur l'athéisme (F. Jeanson) ... 357
Le Chant du monde (R. Rolland) ... 359

ANNEXES ... 361

Sources principales des introductions et appareils critiques ... 363
Utilisation du recueil dans le cadre des programmes scolaires ... 365

BIBLIOGRAPHIE ... 371

GLOSSAIRE ... 379

TABLE DES MATIÈRES ... 391

Composition : Agnès JACQUES, Martine JACQUIN
Maquette couverture, cartographie, infographie : Denis JACQUIN
Suivi d'édition : Christèle NIEL

Directeur de la Publication
Patrick MARGUERON
Directeur du CRDP de Franche-Comté
6, rue des Fusillés de la Résistance
BP 1153 - 25003 Besançon Cedex
tél. 01.81.25.02.50

Coédition

Tous les ayants-droit n'ayant pas été identifiés, leurs droits sont réservés.

Composition : CRDP de Franche-Comté

Achevé d'imprimer en avril 2001
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
pour le compte des éditions Desclée de Brouwer
N° d'impression : 01-0982 - Dépôt légal : avril 2001

L'homme et le divin

Aborder les religions par les textes

À travers la présentation de huit grandes religions – celles de la Mésopotamie, de l'Egypte ancienne et de la Grèce antique, l'hindouisme, le bouddhisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam – et une sélection de quelque cinquante-quatre textes issus de ces mêmes traditions, ce volume de la collection *Histoire des religions* apporte une nouvelle contribution à la découverte et à la compréhension du phénomène religieux. Ce bref parcours spirituel décline les différents modes de relation que l'homme a, au cours de son histoire, établis avec la transcendance. Ainsi les enseignants disposent-ils d'outils pour aborder avec leurs élèves cette extraordinaire variété de traditions littéraires.

Cet ouvrage concilie deux objectifs : donner à lire et méditer de beaux textes et en faciliter l'accès, notamment dans le cadre scolaire, par l'apport d'un certain nombre d'éléments contextuels. C'est pourquoi chaque chapitre comporte une introduction, accompagnée d'une chronologie, présentant les modalités de la relation de l'homme au divin dans la religion considérée et situant les textes proposés.
Pour chacun des extraits présentés, une introduction explicite le contexte historique et éventuellement l'auteur ; des notes éclairent l'appréhension des textes.
Enfin, la définition de huit thèmes transversaux, qui constituent autant de suggestions de pistes d'exploitation pédagogique, et une bibliographie en fin de volume permettent d'approfondir les découvertes.

Les auteurs
Jean Grand, licencié ès lettres classiques, philosophie et théologie, a enseigné successivement dans ces trois domaines. Il a consacré dix années aux études et conférences sur les religions.
Laurence Mellerin, ancienne élève de l'Ecole normale supérieure, agrégée de lettres classiques, enseigne actuellement à l'université Louis-Lumière-Lyon-II.

Collection nationale *Histoire des religions* dirigée par le CRDP de Franche-Comté.
Ouvrage coédité avec Desclée de Brouwer.

Code DDB : 73967
Code CRDP : 250B0158

Prix : 149 F / 22,71 €

9 782220 048369